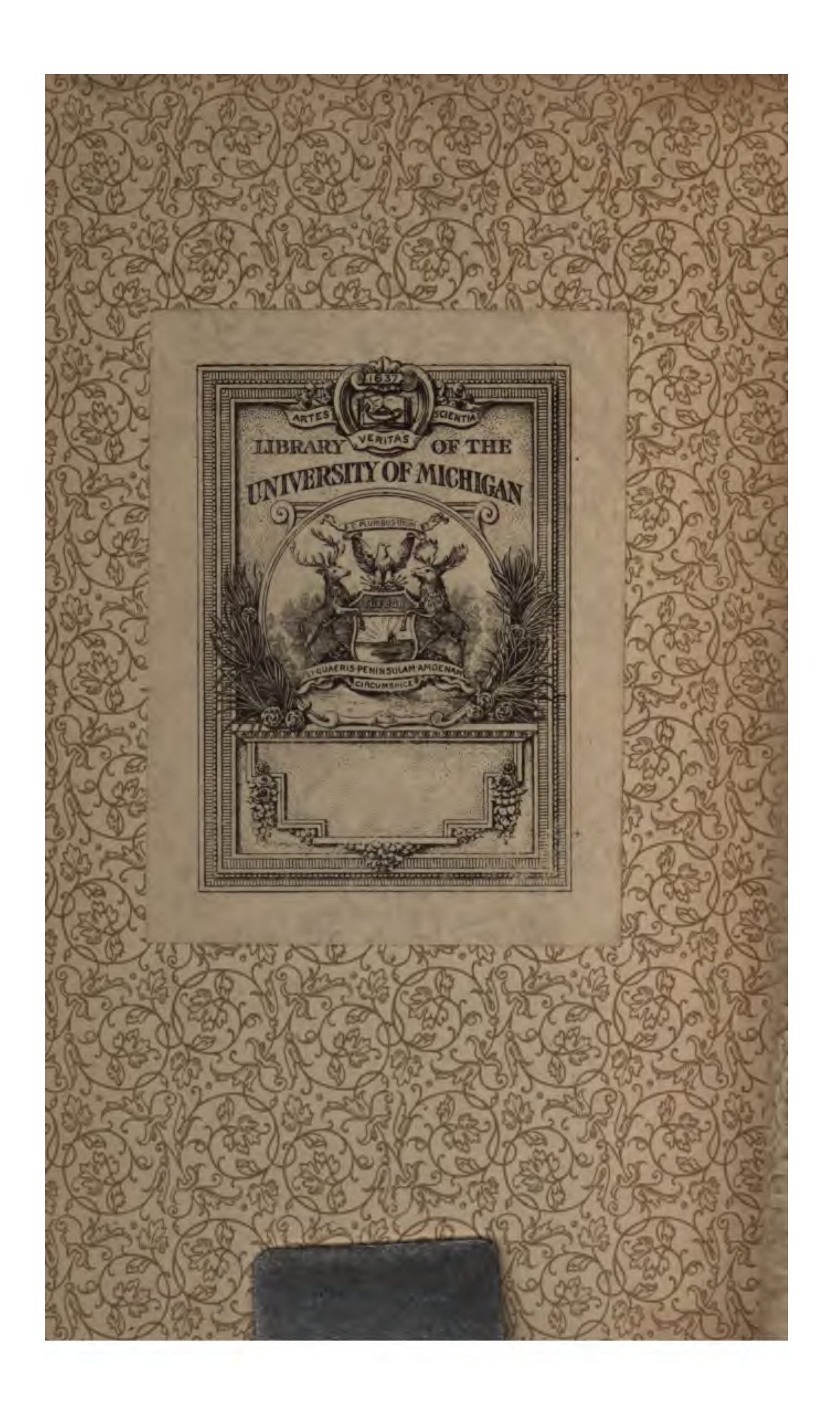



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


4206
J86

JOURNAL ASIATIQUE

CINQUIÈME SÉRIE

TOME XX

JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BAZIN, BIANCHI, BOTTA, CAUSSIN DE PERCEVAL, CHERBONNEAU
DEFRÉMERY, L. DUBEUX, DUGAT, DULAURIER
GARCIN DE TASSY, STAN. JULIEN
MIRZA KASEM-BEG, J. MOHL, S. MUNK, REGNIER, REINAUD, RENAN
SÉDILLOT, DE SLANE, ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS
ET ÉTRANGERS

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

CINQUIÈME SÉRIE

TOME XX



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU GOUVERNEMENT

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXII

JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET 1862.

PROCÈS-VERBAL

DE LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

TENUE LE 25 JUIN 1862.

La séance est ouverte à midi par M. Reinaud, président.

Il est donné lecture du procès-verbal de la séance de l'année dernière; la rédaction en est adoptée.

Est présenté et nommé membre de la Société :

M. Édouard PICHARD, orientaliste.

Il est donné lecture d'une lettre de M. l'ambassadeur de Russie, qui annonce le renvoi d'un manuscrit prêté à M. Schieffner.

On lit une lettre de M. Mordtmann, à Constantinople, qui demande que la Société lui serve d'intermédiaire pour la gravure d'un corps de caractères cunéiformes. Renvoyé au bureau.

Le secrétaire donne lecture du Rapport sur les travaux du Conseil pendant l'année 1861-1862.

Il est donné lecture du rapport de la Commission des censeurs; les conclusions de la Commission, portant approbation des comptes, sont adoptées.

M. Reinaud lit un mémoire sur les rapports politiques et commerciaux de l'Europe et de l'Asie occidentale avec l'Inde et la Chine au moyen âge, d'après les auteurs grecs, latins, arabes, persans, indiens et chinois.

On procède au dépouillement du scrutin pour la nomination du Conseil de la Société pour l'année suivante.

Le scrutin donne les résultats suivants :

Président : M. REINAUD.

Vice-présidents : MM. CAUSSIN DE PERCEVAL, le Duc DE LUYNES.

Secrétaire : M. MOHL.

Secrétaires adjoints : MM. BAZIN, RENAN.

Trésorier : M. DE LONGPÉRIER.

Commission des fonds : MM. GARCIN DE TASSY, LANDRESSE, MOHL.

Membres du Conseil : MM. REGNIER, DULAURIER, Noël DESVERGERS, DUGAT, TROYER, AMPÈRE, BARBIER DE MEYNARD et FOUCAUX.

Bibliothécaire : M. Léon DE ROSNY.

Bibliothécaire adjoint : M. Charles DE LABARTHE.

Censeurs : MM. BIANCHI et GUIGNIAUT.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. *Grammaire hébraïque et chaldaïque*, par M. l'abbé GARNIER. Leipzig, 1862, in-8°.

Par les Curateurs de Leyde. *Catalogus codicum*

orientalium Bibliothecæ academicæ, edidit JONG. Leyde, 1862, in-8°.

Par l'auteur. *De l'influence des Phéniciens sur la civilisation grecque*, par M. ÉLIEZER LAMBERT. Metz, 1862, in-8°.

Par la Société. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, n° IV, 1861. Calcutta, 1861, in-8°.
— *Bibliotheca indica*, n°s 180 et 181, et n°s 19-22, nouvelle série. Calcutta, 1861 et 1862.

Par l'auteur. *Vendidad Sadé*, traduit en langue huzvaresch ou pehlewie, texte autographié et publié par M. Jules THONNELIER. Livraison VIII. Paris, 1862, in-folio.

Par la Société. *Journal de la Société d'archéologie de Saint-Pétersbourg*, 8 cahiers. Saint-Pétersbourg, 1858-1861, in-8°. (En russe.)

Déposé sur le bureau. Les quatorze premières feuilles de l'Agriculture des Arabes, par Ibn al-Awwam, traduite en français par M. CLÉMENT-MULLET.

Par l'auteur. *Histoire de la femme*, par L. A. MARTIN. Antiquité, première partie, Orient. Paris, 1862, in-8°.

TABLEAU

DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

CONFORMÉMENT AUX NOMINATIONS FAITES DANS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU 25 JUIN 1862.

PRÉSIDENT.

M. Reinaud.

VICE-PRÉSIDENTS.

MM. Caussin de Perceval.
Le Duc de Luynes.

SECRÉTAIRE.

M. Mohl.

SECRÉTAIRES ADJOINTS.

MM. Bazin.
Renan.

TRÉSORIER.

M. de Longpérier.

COMMISSION DES FONDS.

MM. Garcin de Tassy.
Landresse.
Mohl.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. Regnier.
Noël Desvergers.
Dulaurier.
Dugat.

MM. Troyer.
Barbier de Meynard.
Sanguinetti.
De Saulcy.
Sédillot.
L'abbé Bargès.
Stanislas Julien.
Perron.
Defrémery.
Lancereau.
Ampère.
Foucaux.
Derenbourg.
Dubeux.
Pavet de Courteille.
Oppert.
Hase.
Pauthier.
De Slane.
Le marquis d'Hervey de Saint-Denys.

BIBLIOTHÉCAIRE.

M. Léon de Rosny.

BIBLIOTHÉCAIRE ADJOINT.

M. De Labarthe.

CENSEURS.

MM. Bianchi.
Guigniaut.

N. B. Les séances de la Société ont lieu le second vendredi de chaque mois, à sept heures et demie du soir, quai Malaquais, n° 3.

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

PENDANT L'ANNÉE 1861-1862,

FAIT À LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ,

LE 25 JUIN 1862,

PAR M. JULES MOHL.

La séance qui nous réunit aujourd'hui forme le quarantième anniversaire de la fondation de la Société, et nous pouvons à bon droit nous féliciter de la durée d'une œuvre qui a survécu à presque toute la génération qui l'a vue naître. Fondée pendant une époque littéraire infiniment plus brillante et plus confiante en elle-même que la nôtre, et par une réunion incomparable de savants qui rendait alors Paris le centre incontestable et incontesté des études orientales, soutenue, malgré une certaine défaveur du Gouvernement, par tout ce qu'il y avait de plus cultivé et de plus élevé dans la société française, elle pouvait se croire appelée à une carrière plus brillante que celle qu'elle a parcourue, mais elle pouvait à peine l'espérer aussi durable. On n'avait alors en France aucune expérience de ce qu'on pouvait raisonnablement attendre d'une société savante libre;

on n'avait devant les yeux que les Académies officielles, soutenues par l'État, et nos règlements portent bien des traces de l'influence que leur exemple exerçait sur l'esprit des fondateurs. Mais on dut bientôt se convaincre que ce que pouvait faire l'État était d'un côté plus et de l'autre moins que ce qui devait être l'ambition d'une société libre. On se tournait alors vers l'exemple des sociétés anglaises, qui, sans aucun secours de l'État, parviennent à un haut degré de prospérité, parce que les hommes du monde, dans ce pays, tiennent à honneur d'être membres d'une ou de plusieurs de ces associations scientifiques, et de servir ainsi de soutiens à des études auxquelles, souvent, ils ne peuvent pas contribuer par leurs propres travaux.

Mais les nombreuses sociétés libres qui, à notre exemple, se sont formées sur le continent depuis quarante ans, et qui embrassent toutes les branches des connaissances humaines, ont bientôt trouvé que l'appui des gens du monde ne leur était prêté que faiblement et temporairement, et elles ont dû chercher une compensation dans le nombre plus grand d'hommes spéciaux qui se sont rattachés à elles, et en partie dans les secours que quelques gouvernements leur accordent, quoique en général avec parcimonie. Ces circonstances ont été après tout, je crois, plutôt favorables à la science, en forçant les sociétés à se borner au but essentiel de leur fondation, à renoncer à toutes les parties de leur programme qui n'étaient que d'agrément et de luxe, à

simplifier leur administration, à concentrer toutes leurs ressources sur la publication des travaux de leurs membres et à ne sacrifier en rien le caractère sévère de ces travaux aux exigences de la popularité. Toutes, après des expériences variées, ont été ramenées à cette voie par une nécessité commune; et nous aussi nous avons suivi cette marche et nous sommes arrivés au moment actuel, non-seulement sans perdre de nos forces, mais avec un accroissement de nos ressources presque continu, bien que lent.

La Société a publié jusqu'ici quatre-vingts volumes de son Journal, dix-sept volumes d'ouvrages divers et cinq volumes de la Collection d'auteurs orientaux; ajoutons que les ouvrages qui doivent entrer dans cette dernière collection, et dont l'impression est décidée et l'exécution commencée, forment environ douze volumes. La Société peut montrer ces résultats avec un juste orgueil; ils donnent la preuve qu'elle a constamment soutenu en France les travaux sur l'Orient, et qu'elle a eu sa part dans le renouvellement de toutes les études asiatiques qui sont une des gloires scientifiques de notre époque.

Il n'y a aucune raison de craindre que la Société ne puisse continuer ses travaux dans la même mesure; mais il ne faut pas se déguiser que notre tâche s'agrandit plus vite que nos ressources et notre nombre, que nous sommes, au fond, loin de suffire aux besoins de la littérature orientale en France, et que nous avons besoin d'aide et d'efforts pour satis-

faire aux exigences de la position que nous avons prise. Je reviendrai en quelques mots sur ce sujet, après avoir parlé d'abord de l'objet propre de cette séance, le compte rendu des affaires de la Société depuis notre dernière réunion annuelle.

La Société a fait, pendant cette année, quelques pertes regrettables parmi les plus anciens de ses membres et de ses associés étrangers. M. Freytag a été, dès l'origine, un de nos associés étrangers. Il était né à Königsberg, et vint à Paris, en 1815, comme aumônier d'un régiment prussien. Il resta ici pour suivre les cours de M. de Sacy jusqu'en 1818, quand il fut nommé professeur à Bonn. Dès ce moment, il se dévoua entièrement à l'enseignement de l'arabe et à l'introduction des méthodes rigoureuses de M. de Sacy dans les universités allemandes, où, à cette époque, l'enseignement oriental était généralement assez faible. Il était essentiellement homme d'école, n'ayant aucun besoin de popularité, préférant écrire ses ouvrages en latin et s'occupant des historiens et des poëtes arabes, surtout sous le rapport des matériaux qu'ils peuvent fournir pour une plus complète connaissance de la langue. Il était dans son vrai rôle, et par ses cours et ses écrits il a rendu au savoir en Allemagne des services plus réels que s'il avait ambitionné les gloires de la littérature ou de l'histoire. Chacun de nous connaît ses publications, et il y en a peu parmi nous qui ne se servent plus ou moins souvent de ses prin-

cipaux ouvrages, de son édition des Proverbes de Meïdani, de son Hamasa et de son édition du Dictionnaire de Golius, qui, malgré bien des imperfections, a été un des moyens les plus puissants de répandre, de notre temps, l'étude de l'arabe. M. Freytag a continué, presque jusqu'à sa mort, à remplir la tâche qu'il s'était proposée, et l'on peut dire de lui qu'il a tiré de sa vie pour l'avancement de la science tout le parti que lui permettaient la nature de son esprit et la mesure de son talent.

Je dois encore dire quelques mots d'un autre des plus anciens membres de la Société, que nous avons perdu plus récemment encore que M. Freytag, et qui était, sous bien des rapports, aussi différent de lui que possible; c'est M. le baron d'Eckstein, que vous avez tous connu et qui était lié avec beaucoup d'entre nous par une ancienne confraternité d'études. J'ai beaucoup connu M. d'Eckstein; mais, comme il parlait rarement de lui-même, je ne possède pas de données bien positives sur sa vie assez agitée, et je ne désire pas me faire l'écho de rumeurs piquantes sur son origine et sa jeunesse, dont je ne pourrais garantir l'authenticité. Voici ce qu'il y a de certain. Il était né en Danemarck, et avait étudié dans plusieurs universités allemandes. Il s'enrôla parmi les volontaires de Lutzow, et, après la dissolution de ce corps, entra dans l'armée hollandaise qu'on reconstituait alors; il vint à Paris, en 1817, sur l'invitation de Louis XVIII, y fut employé dans la politique et exerça pendant quelque temps,

par suite de circonstances fortuites, une influence peu apparente, mais assez considérable. Toutefois ce n'était pas là sa vie réelle; son goût et sa vocation étaient les lettres et surtout l'histoire des origines de la civilisation, dont il n'abandonna jamais l'étude, même dans les temps où la politique l'occupait le plus, et qui devint, pendant les trente dernières années de sa vie, son unique préoccupation. Il avait compris de bonne heure que la connaissance du sanscrit lui était indispensable; il se jeta dans cette étude avec la plus grande ardeur, et les Védas et surtout le Mahabharat n'ont certainement pas eu de lecteur plus assidu que M. d'Eckstein pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie. Il y a huit ou dix ans, atteint d'une maladie qu'on croyait mortelle, il se fit transporter dans la maison des Frères Saint-Jean de Dieu; je l'y vis et n'oublierai jamais le spectacle de cet homme, en apparence mourant, assis dans un lit couvert de gros volumes du Mahabharat, de dictionnaires, et faisant des extraits destinés à servir à son grand ouvrage sur l'Inde ancienne, qui devait contenir le résultat de toutes ses études. Les Frères observaient leur malade avec un respectueux étonnement et l'entouraient de soins si tendres qu'il ne quitta plus leur maison et y mourut au commencement de cette année. C'était un esprit ardent, généreux, ouvert à beaucoup d'idées et d'une curiosité infatigable; mais il était dépourvu de critique et n'avait jamais appris à donner à sa pensée la forme et la clarté qui attachent les lecteurs.

La tradition antique avait pour lui un attrait invincible; il la suivait sous toutes ses formes, dans la mythologie, dans les poésies primitives, dans toutes les traces qu'elle a laissées dans l'histoire, et il combinait ces indices sous mille aspects pour reconstituer un tableau des temps primitifs. Il attachait la plus grande importance à ce travail, étant convaincu que, si l'on parvenait à bien comprendre les premiers développements de la nature humaine, on jetterait une vive lumière sur toute l'histoire postérieure du monde, et son grand ouvrage sur les origines de la civilisation hindoue, dont il a entretenu ses amis pendant de longues années, devait être le résumé et la forme définitive de ses idées. Tout ce qu'il a publié depuis vingt ans ne forme que des fragments et des études partielles détachées de son sujet; si l'on veut lire attentivement ses divers essais, on peut reconstituer le plan et bien des détails de l'édifice; mais l'ouvrage lui-même n'a jamais été écrit. M. d'Eckstein avait tout ce qu'il fallait d'initiative et de hardiesse d'esprit pour un pareil dessein, et un savoir suffisant pour son exécution; mais la méthode et la forme lui faisaient défaut, et c'est ce qui a rendu comparativement stériles les travaux assidus d'un homme intelligent, laborieux et parfaitement sincère [1].

[1] Il a paru, depuis que ces lignes sont écrites, un ouvrage posthume de M. d'Eckstein, sous le titre d'Histoire de l'ascétisme (*Geschichtliches über die Askesis der alten heidnischen und der alten jüdischen Welt,* von Baron von Eckstein. Fribourg, 1862, in-8°, VII et

J'arrive maintenant aux travaux de votre Conseil.

Le Journal a continué à paraître aussi régulièrement que le permet la nature d'un recueil qui emploie des caractères aussi variés, et dont les exigences produisent quelquefois des retards que votre Commission du Journal essaye de restreindre autant qu'il dépend d'elle.

M. Reinaud y a inséré le Mémoire sur le royaume de la Mésène et de la Characène, dont il avait donné une lecture partielle dans votre dernière séance annuelle. Il y essaye de préciser la date de l'origine et celle de la fin de ce royaume nabatéen, à qui sa position sur le golfe Persique donnait une importance commerciale très-considérable. Il rattache à ce sujet des études nouvelles sur plusieurs parties de la géographie et sur l'histoire de la mer Persique et des mers de l'Inde, et discute, entre autres, à cette occasion, la date du Périple de la mer Érythrée.

M. Belin nous a donné un travail détaillé sur le droit de propriété foncière en Turquie. Il prend toute l'histoire de ce droit, selon le rite hanéfite, et la suit depuis Muhammed jusqu'au *Canon* publié dernièrement en Turquie, qui fixe le droit territo-

318 pages). Ce petit volume contient un résumé des idées de l'auteur sur les origines de la religion et du culte, et touche bien des questions qui dépassent en apparence le sujet propre du travail, mais qui, dans l'esprit de M. d'Eckstein, s'y rattachaient indissolublement. La conception de l'auteur s'y trouve exposée plus systématiquement et en meilleur ordre que dans la plupart de ses écrits antérieurs.

rial actuel de cet empire. Le Journal asiatique a déjà publié deux travaux considérables sur le droit de propriété foncière chez les Arabes; mais la grande importance du sujet exige qu'il soit exposé sous toutes ses formes et dans tous ses détails.

M. Neubauer a inséré un Mémoire fort étendu sur les plus anciens dictionnaires hébraïques, pour lequel il s'est servi de matériaux très-curieux qu'il a rapportés de Jérusalem. Quand ce travail sera terminé, il formera une contre-partie et un supplément naturel au beau mémoire de M. Munk sur les premiers grammairiens hébreux, qui a paru dans votre Journal il y a quelques années.

M. Pauthier a donné la continuation de ses recherches sur le pa'-sse-pa, écriture mongole introduite en Chine par les Djenguiskhanides et conservée dans les inscriptions officielles de cette dynastie. Il a publié à cette occasion une inscription en caractère pa'-sse-pa, dont M. Edkins à Shang-haï a fait graver, il y a quelques années, un fac-simile réduit. M. Pauthier y prouve le fait singulier que les empereurs mongols ne se sont pas contentés de l'emploi du pa'-sse-pa pour la langue mongole, mais qu'ils s'en sont encore servis pour publier les édits en chinois transcrits en pa'-sse-pa. Cet essai de convertir les Chinois à l'emploi d'une écriture alphabétique n'a pas réussi et ne pouvait pas réussir d'après la nature des choses; mais c'est néanmoins un fait historique des plus curieux. L'Imprimerie impériale a saisi cette occasion pour faire graver un corps de

caractères pa'-sse-pa, que l'on trouvera généralement correct; je crois pourtant que la découverte de nouvelles inscriptions pourra faire modifier légèrement quelques-unes des lettres; les éléments que nous avions à notre disposition provenaient de sources diverses et laissaient quelques doutes. Je m'empresse de marquer cette circonstance, parce que c'est moi qui suis en faute, s'il y a eu erreur, et que je ne voudrais pas qu'on en accusât d'autres. Je ne puis terminer ces remarques sans remercier l'Imprimerie impériale de la libéralité avec laquelle elle se prête continuellement aux besoins variés et souvent embarrassants du Journal de la Société.

M. Dulaurier nous a donné la fin de son Mémoire sur l'organisation féodale du royaume de la petite Arménie, accompagné de tableaux généalogiques des rois de ce pays. Enfin, vous aurez remarqué d'autres travaux de moindre étendue sur des sujets variés d'érudition orientale, par MM. Woepcke, Ch. Lenormant, Cherbonneau, Defrémery et de Rosny, et vous en trouverez d'autres par MM. Leclerc, Bréal et Nicolas dans les numéros qui sont sous presse et paraîtront avant que ce rapport puisse être imprimé.

La *Collection d'ouvrages orientaux* que publie la Société, a fait un progrès pendant cette année. Vous avez reçu le premier volume des *Prairies d'or*, de Masoudi[1], que M. Derenbourg avait commencé et

[1] Maçoudi. *Les Prairies d'or*, texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. I, Paris, 1861, in-8°, (XII et

que des occupations impérieuses ne lui ont pas permis d'achever. MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille ont repris l'ouvrage et ont publié le premier volume du texte, accompagné d'une traduction entièrement neuve; ils ont remis à l'imprimerie le manuscrit du second volume, dont la moitié à peu près est composée, et seront bientôt en mesure de livrer le troisième. Votre conseil fera tout ce qui dépendra de lui pour obtenir l'exécution rapide et suivie de cet ouvrage dont la publication est devenue, dans l'état actuel des études historiques, un besoin pressant pour la science.

Nous savons peu de chose de la personne de Masoudi, nous voyons dans son ouvrage qu'il se trouvait l'an 304 de l'hégire à Moultan; il devait donc être né dans la seconde moitié du IIIe siècle, dans le plus beau temps du développement scientifique des Arabes, quand ils étaient le plus accessibles aux influences des Grecs et des Indiens. Les écoles et la théologie n'avaient alors pas encore fermé l'accès à des idées neuves, et la curiosité, qui est le grand et unique élément de tout progrès, n'était pas encore bannie par des formules qui prétendaient satisfaire l'esprit et qui bientôt après sont parvenues à l'étouffer, au moins dans les pays du khalifat oriental. L'histoire, à laquelle les musulmans avaient longtemps refusé les honneurs de l'enseignement public

408 pages), prix 7 fr. 50 c. (Pour les membres de la Société et les écoles publiques, qui le feront prendre directement au bureau de la Société, 5 francs.)

et le rang d'une science, n'avait alors pas encore pris chez eux une forme définitive, quoiqu'il y eût déjà un grand nombre d'ouvrages historiques, et Masoudi a fait ce qu'il pouvait pour introduire une forme plus ample et plus libre que celle qui a prévalu à la fin entre les mains des chroniqueurs. Il peut paraître ridicule de le comparer à Hérodote, et il n'est certainement pas un grand artiste comme le père de l'histoire grecque; il n'a pas sa grâce incomparable, ni l'esprit aussi ouvert et aussi dégagé que lui; mais il n'en est pas moins un historien de la même classe, quoique placé sur un niveau inférieur. Son idée d'une histoire universelle, appuyée sur la géographie et éclairée par des voyages et des recherches personnelles dans les pays qui lui étaient accessibles, était neuve chez les Arabes et lui fait le plus grand honneur. Nous voyons par des mentions, souvent accidentelles, dans son ouvrage, qu'il avait vécu en Égypte, en Syrie, en Perse et dans l'Inde, qu'il avait visité Ceylan, la Cochinchine, la Chine, l'île de Java, les côtes de l'Afrique orientale et la mer Caspienne, et qu'il avait rapporté de tous ces pays de riches matériaux. Il s'en est servi pour la composition de deux ouvrages volumineux dont l'un paraît avoir été l'histoire des peuples et l'autre celle des sciences; tous les deux sont aujourd'hui inconnus, au point qu'on a douté s'ils avaient jamais été écrits, et nous n'avons que le résumé que l'auteur lui-même a composé sous le titre de *Prairies d'or*, résumé assez ample pourtant, car il remplira au

moins huit volumes de votre Collection. C'est un livre très-supérieur par la conception aux chroniques ordinaires des pays musulmans, plein de renseignements rares et curieux, et il prendra une place considérable parmi les sources de l'histoire orientale, quand la traduction excellente de MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille l'aura mis à la portée de tout le monde. Il est possible que la publicité donnée aux *Prairies d'or* amène la découverte de l'un, au moins, des grands ouvrages de l'auteur, l'*Akhbar al-Zeman*, dont on dit qu'un exemplaire existe dans une des bibliothèques publiques de Constantinople. Mais, quoi qu'il arrive, tous les hommes de science vous sauront gré de l'aide que vous donnez à la publication de ce que nous avons en main de Masoudi.

Vous vous êtes décidés, il y a un an, à comprendre dans la même Collection une édition de la description de l'Inde, ou plutôt l'exposé des sciences des Hindous, par Albirouni, et les travaux préparatoires de l'édition que vous avez confiée à M. Woepcke sont déjà très-avancés. Albirouni était un mathématicien arabe qui avait vécu à Moultan et y avait appris le sanscrit. On prétend même qu'il a composé en sanscrit des ouvrages sur les mathématiques; cette tradition paraît douteuse, mais il est certain qu'il était très-versé dans la littérature des Hindous. Il s'en retourna à Ghaznin sous le règne de Mahmoud et y termina son ouvrage l'an 1031 de notre ère, peu de temps après la mort de ce roi.

Il traite en quatre-vingts chapitres, non-seulement des sciences des Hindous, mais de bien des parties de leur état social. On trouve dans son ouvrage des chapitres nombreux et détaillés sur l'astronomie mythologique et réelle des Hindous, sur leur géographie mythologique et réelle, sur leurs sciences mathématiques, sur leur philosophie, leur religion et son influence politique et civile, leurs castes, leurs cérémonies, les sacrifices, les pèlerinages, la charité, les mariages, les fêtes, le jeûne et la nourriture, enfin sur toutes les parties de cet immense réseau de coutumes et de devoirs dont le brahmanisme enveloppe toute la vie de ses sectateurs. Ensuite Albirouni traite de la littérature hindoue, des ouvrages de poésie, de grammaire, de médecine et de mathématiques, de l'écriture, des poids et mesures et de l'astrologie judiciaire. Nous ne connaissons son ouvrage jusqu'ici que par le chapitre sur la géographie dont M. Reinaud a fait usage, et qui a excité à un haut degré l'envie de connaître le reste.

Les difficultés de la publication sont fort grandes, la nature et la multiplicité des matières spéciales, les milliers de mots sanscrits, transcrits en arabe, et la nécessité de refaire tous les calculs astronomiques pour contrôler les manuscrits, exigent des connaissances qui se trouvent rarement réunies et des soins infinis, d'autant plus que les deux manuscrits connus n'en représentent malheureusement qu'un seul, puisque le manuscrit de la Bibliothèque

impériale paraît être une copie de celui de M. Schefer. Heureusement celui-ci est d'une grande valeur : il fut copié, l'an 1159 de notre ère, sur le manuscrit même de l'auteur. On peut à peine espérer trouver d'autres exemplaires d'un livre qui était en dehors des sujets ordinaires des études musulmanes, et ne devait jamais être fort répandu. On l'a recherché en vain dans les bibliothèques de l'Inde, où l'on pouvait espérer le rencontrer, et c'est merveille qu'une copie ait échappé à la destruction énorme de livres que les guerres de Djenguiskhan ont amenée, et qui a tant appauvri les littératures arabe et persane. Nous devons nous féliciter du bonheur qu'a eu M. Schefer de découvrir le manuscrit qu'il a mis entre nos mains, et de la bonne fortune que nous avons eue de posséder parmi les membres de la Société un homme à qui nous pouvions confier ce travail en toute sécurité.

Notre Société a maintenu cette année ses bons rapports avec les autres associations qui poursuivent le même but que nous, et qui nous envoient leurs publications aussi régulièrement que le permet l'état imparfait des communications avec l'Orient et de la librairie internationale.

Vous trouverez sur le bureau un envoi de la Société asiatique de Calcutta, qui comprend le dernier cahier de l'année 1861 de son Journal[1] et plusieurs

[1] *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, n° IV, 1861. Calcutta, in-8°.

numéros de sa *Bibliotheca indica*. Vous remarquerez dans le Journal de curieux travaux sur des inscriptions sanscrites et bactriennes, par MM. Fitz-Edward Hall, le Babou Rajendralala Mitra et M. Bayley, et une carte et un mémorandum sur les pays à peu près inconnus entre la Chine, Birma et le Thibet, par le vicaire apostolique du Thibet. Les numéros de la *Bibliotheca indica* contiennent la continuation de l'Histoire de la conquête de la Syrie par le faux Wakidi, publiée en arabe par M. Lees[1]; la continuation de l'Histoire de Firouz-schah, par Ziaëddin Barni, en persan[2]; le commencement de la Biographie, en persan, de Masaoud le Ghaznévide, par Beïhaki[3], préparée par feu Morley et publiée par M. Lees; le commencement d'une édition et d'une traduction du Kaushitaki-Brahmana-Upanishad, par M. Cowell[4]; la traduction complète du Chandogya-Upanishad du Sama Veda, par Rajendralala Mitra[5];

[1] *The Conquest of Syria*, commonly ascribed to Waqidi, edited by captain Lees. Fascic. 1-8. Calcutta, 1861.

[2] *The Tarikhi Ferozshahi* of Zian al din Barni, edited by Sayid Khan, fasc. 1-4. Calcutta, 1861, in-8°.

[3] *The Tarikhi Baihaki*, containing the life of Masoud, son of Sultan Mahmoud of Ghaznin, edited by the late W. Morley, and printed under supervision of Captain Nassau Lees. Fasc. 1-4. Calcutta, 1861, in-8°.

[4] *The Kaushitaki-Brahmana-Upanishad*, with the commentary of Sankarananda, edited with an english translation by E. B. Cowell. Fasc. 1-2. Calcutta, 1861, in-8°.

[5] *The Chandogya Upanishad* of the Sama Veda, translated from the sanscrit by Rajendralala Mitra. (Complet en deux cahiers.) Calcutta, 1861, in-8°.

la suite du S ddhanta Siromani (astronomie), traduit en anglais par M. Wilkinson[1]; enfin la continuation du grand Dictionnaire des termes techniques et philosophiques des Arabes, que M. Sprenger avait entrepris[2], que M. Wilson avait si malencontreusement interrompu, et que la Société fait achever maintenant par les collaborateurs de M. Sprenger. Ce dictionnaire, quand il sera complet, sera une des publications les plus utiles de la Société.

La Société littéraire de Madras a publié le n° 11 de la nouvelle série de son Journal[3], rempli comme à l'ordinaire de recherches sur l'histoire, les antiquités et l'histoire naturelle de la présidence de Madras.

La Société asiatique de Bombay a fait paraître le n° 21 de son Journal[4], qui offre surtout de riches matériaux pour l'archéologie indienne, contenus dans plusieurs communications de M. West sur les cavernes de Kanheri, dans l'île de Salsette. M. West nous y donne cinquante inscriptions bouddhistes et les reproductions de nombreux bas-reliefs trouvés dans ces cavernes. Les inscriptions, qui n'étaient

[1] *Hindu astronomy. The Siddhanta Siromani*, translated by the late L. Wilkinson and revised by Pandit Bapu Deva Sastri. Fasc. 1-2. Calcutta, 1861, in-8°.

[2] *Dictionary of technical terms in arabic.* Fasc. 1-19. Calcutta, 1862, in-4°.

[3] *Madras Journal of literature and science*, vol. VI, n° 11 (nouvelle série), mai 1861. Madras, in-8°.

[4] *The Journal of the Bombay Branch of the Royal asiatic Society.* January 1862 (vol. VI, n° 21); Bombay, in-8° (IV et C, et 236 pages, avec un grand nombre de planches).

connues que partiellement, paraissent dater, pour la plus grande partie, des premiers siècles de notre ère, et donneront certainement lieu à des travaux curieux sur l'histoire du bouddhisme dans cette partie de l'Inde.

Nous n'avons rien reçu des Sociétés de Hongkong, de Shanghaï, de Batavia et de Colombo, et je ne sais si elles ont publié quelque chose, ou si la difficulté des communications en a entravé l'envoi; je ne sais pas non plus si le Journal de l'archipel indien, par la publication duquel M. Logan a rendu de si grands services à l'histoire, à la géographie, à l'ethnographie et à la linguistique des pays malais, a cessé de paraître, ce qui serait un véritable malheur pour les amis des études orientales.

La Société asiatique de Londres a publié la seconde partie du volume XVIII de son Journal, et a décidé que la suite paraîtrait sous la forme d'un recueil trimestriel. Le caractère du Journal n'a été changé en rien par cette régularisation des époques de publication [1].

La Société orientale allemande a fait paraître la dernière partie du volume XV et la première du volume XVI [2] de son Journal, qui se distingue comme toujours par le nombre et l'importance des recherches qu'il nous fournit sur presque toutes les

[1] *The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, vol. XVIII, p. 2, et vol. XIX, part. 1-3. Londres, 1862, in-8°.

[2] *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, vol. XV, cah. 3 et 4, et vol. XVI, cah. 1 et 2. Leipzig, 1862, in-8°.

parties de l'érudition orientale. M. Mordtmann y propose une nouvelle interprétation des inscriptions cunéiformes de la deuxième espèce, en attendant la publication de son travail sur les inscriptions de Van. MM. Zinguerlé, Pohlmann et Land donnent des études sur la littérature syriaque. M. Blau et M. Lévy fournissent des matériaux pour l'épigraphie araméenne. M. Trumpp discute le système grammatical des langues néo-sanscrites. MM. Mühlau et Gutschmid traitent de la chronologie des Arsacides; MM. Erdmann et Graf, de quelques parties de la littérature persane. Je ne puis énumérer tous les travaux que contiennent ces volumes, qui fournissent la preuve surabondante de la faveur dont jouit la littérature orientale en Allemagne et de la multiplicité des études qu'elle provoque.

La collection de mémoires [1] que la Société orientale allemande publie à côté de son Journal s'est enrichie des biographies des jurisconsultes hanéfites d'Ibn Kutlubuga, publiées par M. Flügel, et accompagnées de notes savantes et nombreuses, mais sans la traduction du texte, qui n'aurait pourtant pas beaucoup augmenté le volume de la publication et l'aurait rendu plus utile. Enfin la Société allemande a fait paraître le quatrième volume de la col-

[1] *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, herausgegeben von der deutschen morgenländischen Gesellschaft, vol. II, n° 3. *Die Krone der Lebensbeschreibungen*, enthaltend die Classe der Hanefiten von Zeïn ad-din Kasim Ibn-Kutlubuga herausgegeben von Flügel. Leipzig, 1862, in-8°. (xvi et 192 pages.)

lection des historiens de la ville de la Mecque[1], par M. Wüstenfeld, qui contient la traduction des textes antérieurement publiés.

La Société orientale américaine[2] a publié la première moitié du volume VII de son Journal. On y trouve deux dissertations de M. Fitz-Edward Hall sur les rois de Mandala et de Malava, un mémoire de M. Turner sur l'inscription d'Aschmunazzar, un savant et curieux traité de M. Salisbury sur la science des traditions chez les musulmans, et un long mémoire de M. Paspati sur la langue des Bohémiens de la Turquie.

Enfin, la Société archéologique de Constantine[3] nous a fait parvenir le cinquième volume de son annuaire. Le but de la Société est l'exploration des restes nombreux que les dominations carthaginoise, numide, romaine et arabe, ont laissés sur le sol de cette province, et l'on ne peut assez louer la persistance et le dévouement qui rendent possible la publication de tant de monuments. La partie qui intéresse avant tout les orientalistes est un mémoire de M. Judas sur dix-neuf nouvelles inscriptions numido-puniques découvertes à Constantine, et reproduites en lithographie.

[1] *Die Chroniker der Stadt Mekka*, gesammelt von Ferd. Wüstenfeld, vol. IV. Deutsche Bearbeitung. Leipzig, 1861, in-8°.

[2] *Journal of the American oriental Society*, vol. VII, n° 1. New-Haven, 1861, in-8°.

[3] *Annuaire de la Société archéologique de la province de Constantine*, 1860-1861. Constantine, 1861, in-8°. (A Paris, chez Leleux, rue des Poitevins.)

Je devrais maintenant essayer de vous soumettre le tableau des progrès que la littérature orientale a faits pendant l'année passée, en dehors de ce que les Sociétés asiatiques ont publié. Malheureusement des occupations impérieuses ne m'ont pas permis de coordonner les notes que j'avais prises, et je suis forcé d'ajourner l'accomplissement de ce devoir; je le regrette beaucoup, car il a paru un grand nombre d'ouvrages importants par les sujets et par le savoir des auteurs, dont j'aurais vivement désiré rendre un compte, si sommaire et si imparfait qu'il fût. J'aurais voulu annoncer les nouveaux travaux sur la vie de Muhammed, surtout les deux derniers volumes de sa biographie par M. Muir et le premier volume de l'ouvrage de M. Sprenger, auquel le public savant a été préparé depuis si longtemps par les remarquables études de l'auteur sur les traditions musulmanes; j'aurais désiré parler de la collection de ces traditions par Bokhari, que M. Krehl publie en ce moment, et demander à l'éditeur de faire suivre son texte d'une traduction; j'aurais eu du plaisir à annoncer la publication prochaine de la traduction des Prolégomènes d'Ibn Khaldoun par M. de Slane, qui, dans peu de jours, va mettre entre les mains de tous ce livre remarquable, dont on a tant parlé et que l'on connaît encore si imparfaitement; il prendra à la fin sa place dans la littérature du monde, place moindre peut-être que quelques personnes n'ont cru, mais toujours considérable et très-honorable pour la littérature arabe. Le travail de M. Flü-

gel sur le gnostique Manès, le second volume de la traduction du Maimonide, par M. Munk, la Grammaire perse de M. Spiegel et les essais sur le zend, par M. Haug, le nouveau volume de l'archéologie indienne par M. Lassen, l'achèvement de la Grammaire comparée de M. Bopp, les lectures de M. Max Müller sur la science du langage, les recherches de M. Barb sur le verbe persan, l'achèvement de l'édition de Hafiz par M. Brokhaus, les progrès du Dictionnaire sanscrit de MM. Boethlingck et Roth, de celui de M. Goldstücker, du Dictionnaire persan de M. Vullers, le commencement du Dictionnaire arabe-persan-turc de Zenker, les travaux de M. Raverty sur la langue et la littérature des Afghans, l'édition et le commentaire des livres classiques des Chinois par M. Legge, et la traduction des poésies de la dynastie des Thangs par notre collègue M. le marquis d'Hervé Saint-Denys; tous ces ouvrages, et bien d'autres, car je ne cite que ce qui se présente à l'instant à ma mémoire, marquent l'activité avec laquelle toutes les parties de l'histoire et de la littérature orientales sont soumises graduellement à la critique européenne: des branches d'études entières, pour lesquelles on n'avait auparavant rien fait, surgissent et deviennent importantes, sinon pour la littérature proprement dite, au moins pour l'ethnographie et la science du langage, comme les recherches sur les langues des aborigènes des Moluques que poursuivent les Hollandais, et les travaux sur les langues finnoises et sibériennes que le gouvernement

russe a encouragés, que Castren, Siögren et autres ont poursuivis avec un zèle admirable, et qui paraissent dans une série de publications par les soins de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

Tous ces travaux sont d'une haute importance; ils sont pour l'histoire universelle ce que les observations faites à l'aide du télescope et du microscope ont été pour les sciences naturelles; ils permettent de remplacer par des faits nouveaux et précis les erreurs et l'étroitesse des systèmes qui reposaient sur des études faibles et partielles. Toutes les sciences historiques, théologiques, philologiques et philosophiques en ont ressenti l'influence, et même la littérature la ressent, quoique moins rapidement et moins profondément que les sciences d'érudition, sur lesquelles un nouveau fait bien établi agit irrésistiblement, et qui sont obligées de le recevoir quand même il contredit des idées admises et favorites, et ruine des systèmes qu'on avait été accoutumé à regarder avec respect. Cette impulsion durera aussi longtemps que les études orientales mettront au jour de nouveaux faits et de nouvelles observations; le champ est immense, et nous n'en voyons pas encore toute l'étendue, mais les méthodes sont trouvées, l'intérêt est éveillé, et la science suivra la marche indiquée.

Mais il ne faut jamais oublier, et jamais se lasser de dire et de répéter, que la littérature orientale a encore un intérêt, dont l'importance s'accroît de jour en jour, et auquel elle ne peut satisfaire qu'en

se faisant accepter non-seulement par les savants, mais par tout le public cultivé. Depuis la bataille de Plassy, il y a à peu près un siècle, il ne s'est pas passé une année qui n'ait augmenté la prépondérance européenne en Asie, et aujourd'hui cette conquête est accomplie, soit actuellement, soit virtuellement; car il n'y a plus un seul État en Asie, quelles que soient ses prétentions, qui croie lui-même à son indépendance. Nous avons tous vu, il y a quelques jours seulement, une ambassade du dernier empire oriental qui jouissait jusqu'ici de droits véritablement souverains, arriver en Europe comme une preuve vivante que ce puissant État se sent vaincu par des influences irrésistibles et qu'il cherche à se rendre compte du pouvoir réel de ses dangereux amis et probablement des moyens de leur résister.

Le développement ou le dépérissement futur de la plus grande moitié de l'humanité dépend de la manière dont l'Europe exercera son influence sur l'Orient. Mais sommes-nous préparés pour l'accomplissement de la grande tâche que nous prenons sur nous? Nous avons toujours dans la bouche les grands mots de civilisation et de religion, et nous agissons trop souvent comme si l'avidité et l'ambition étaient nos uniques motifs. Voyez la ruine que l'Europe a amenée sur la Chine par des guerres injustes, qui ont désorganisé cet empire et le livrent à la plus affreuse guerre civile. L'action de l'Europe sur l'Asie a été presque toujours violente et généralement destructrice, et souvent destructrice de ce

qu'il y avait de mieux. Les exemples surabondent, mais c'est une longue histoire que je n'ai pas à faire, je ne parle que de l'avenir. L'Europe peut détruire ce qu'il y a encore de vivant et d'élevé dans l'Orient, ou développer les germes de grandeur qui se trouvent dans chacun de ces peuples; elle y est en présence de civilisations antiques, nées sur le sol, raffinées sous bien des rapports jusqu'à l'excès; elle y trouve des sciences ébauchées et interrompues dans leur développement, comme étaient les nôtres au moyen âge, et de vastes littératures qui ont influencé les mœurs et les sentiments, et leur ont donné, sous quelques rapports, des délicatesses qui nous sont inconnues et qui se traduisent par cette politesse exquise qui est l'indice et souvent l'unique reste d'une culture ancienne. L'Europe peut donner à ces peuples la science qui leur manque et l'indépendance d'esprit que la recherche du vrai amène toujours; mais pour cela il faut qu'elle apprenne à les connaître, eux, leur histoire, la nature et les raisons des institutions qu'ils ont créées, les progrès qu'ils ont faits autrefois et qui indiquent ceux qu'ils pourront faire, qu'elle respecte la fibre délicate de leurs sentiments, qui, sous beaucoup de rapports, valent bien les nôtres; il faut qu'elle sache ce qu'ils possèdent, et qu'elle rattache à ce qui existe les progrès qu'ils ont à faire; il faut que la connaissance de leur passé lui inspire une sympathie sans laquelle on ne fait que détruire et blesser, même quand on veut construire et améliorer.

Ce sont vos travaux qui sont destinés à créer cette sympathie, en exposant ce que ces peuples ont fait, la place qu'ils ont su prendre dans l'histoire et dans le développement de l'esprit, en montrant qu'ils possèdent des facultés égales aux nôtres, et, sous quelques rapports peut-être, supérieures aux nôtres, en indiquant les points où ils se sont arrêtés et sont restés en arrière de nous, pour que nous puissions y rattacher l'enseignement que nous pouvons leur donner et les aider à se délivrer des obstacles devant lesquels ils ont reculé. Pour cela, il faut que vos travaux pénètrent plus avant dans le public intelligent, et qu'ils ne restent pas la propriété exclusive des savants; ce n'est qu'en agissant sur l'opinion publique qui gouverne le monde, que nous pouvons espérer faire une impression salutaire. Mais il faut que les gouvernements viennent en aide à la science, bien plus qu'ils ne le font actuellement. L'instinct du public s'éveille, mais il a besoin d'être aidé, et c'est avec plaisir et espoir que nous voyons de temps en temps les corps savants, en France, réclamer la création de chaires de sanscrit et d'arabe dans tous les centres de l'enseignement supérieur, comme vient de le faire, il y a quelques jours encore, l'Académie de Nancy[1], à l'occasion de la réception de M. Leupol. Ce sont des voix précieuses qui indiquent un grand progrès dans l'opinion publique; puissent-elles être entendues! En attendant, ne nous relâ-

[1] Académie de Stanislas. Réponse du Président aux récipiendaires, dans la séance publique du 22 mai 1862. Nancy, 1862, in-8°.

chons pas, notre devoir est devant nous, tout tracé; le but est encore loin, mais il vaut la peine; *laboremus!*

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

I.

LISTE DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

MM. Abbadie (Antoine d'), correspondant de l'Institut.

Abd-el-Kader (S. A. l'émir), à Damas.

Agop Effendi, conseiller à l'ambassade ottomane.

Ahmed Kiamil Effendi, membre du bureau des interprètes aux affaires étrangères, à Paris.

Aivazovski (L. P. Gabriel), Sa Grandeur, archevêque arménien diocésain à Théodosie (Russie).

Alcober (Vincent), employé au ministère de l'intérieur, à Madrid.

Alekan (Alphonse), à Tunis.

Amari (Michel), professeur d'arabe à Florence.

MM. Ampère, membre de l'Institut, professeur de littérature française au Collége de France.

Auer (Aloïs), directeur de l'Imprimerie impériale et royale, à Vienne.

Aumer (Joseph), employé à la Bibliothèque royale de Munich.

Bibliothèque ambrosienne, à Milan.

Bibliothèque de l'Université, à Erlangen.

Badiche (L'abbé), trésorier de la métropole, à Paris.

Baissac (Jules), interprète au ministère de la guerre, à Paris.

Barb (H. A.) professeur à Vienne.

Barbier de Meynard.

Bardelli, professeur à l'Université de Pise.

Bargès (L'abbé), professeur d'hébreu à la faculté de théologie de Paris.

Barré de Lancy, secrétaire archiviste de l'ambassade de France à Constantinople.

Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut.

Bazin (Antoine), professeur de chinois moderne à l'École spéc. des langues orient. vivantes.

Beauté fils, à Alexandrie.

Behrnauer (Walther), secrétaire de la Bibliothèque publique de Dresde.

Belin, secrétaire interprète de l'ambassade de France à Constantinople.

Bellecombe (André de), homme de lettres, à Boulogne (Seine).

MM. Benzon (L'abbé comte), professeur d'hébreu au séminaire patriarcal de Venise.

Bérard (L'abbé), vicaire de l'église de la Madeleine, à Paris.

Berezine, prof. de langues orientales, à Casan.

Bergstedt, agrégé, à Upsal.

Bertrand (L'abbé), chanoine de la cathédrale de Versailles.

Bianchi (X.), ancien secrétaire interprète du Roi pour les langues orientales.

Bland, membre de la Société royale asiatique de Londres.

Boilly (Jules), peintre, à Paris.

Boissonnet de la Touche (Estève), lieutenant-colonel d'artillerie.

Bonnetty, directeur des Annales de philosophie chrétienne.

Botta (Paul-Émile), consul général de France à Tripoli de Barbarie, correspondant de l'Institut.

Bourgade (L'abbé), aumônier de la chapelle Saint-Louis, à Carthage.

Bréal, agrégé de l'Université, attaché à la Bibliothèque impériale, à Paris.

Bresnier, professeur d'arabe, à Alger.

Briau (René), docteur en médecine, à Paris.

Brosselard (Charles), secrétaire général de la préfecture d'Alger.

Brown (John), chargé d'affaires des États-Unis, à Constantinople.

MM. Brugsch (le Dr Ph. D.), attaché au musée de Berlin.

Buchère (Paul).

Buhler (George), à Londres.

Bullad, interprète de l'armée d'Afrique, à Tizy Ouzou (Algérie).

Burgraff, professeur d'arabe, à Liége.

Burnouf (Émile), professeur à la faculté des lettres de Nancy.

Calfa (Ambroise Yousouf Nar Bey), ancien directeur du Collége national arménien de Paris.

Calfa (Corene Yousouf Nar Bey), ancien préfet des études au même collége.

Cama (Khursedji Rustomji), négoc. à Bombay.

Cartwright.

Caussin de Perceval, membre de l'Institut, professeur d'arabe à l'École des langues orientales vivantes et au Collége de France.

Chadli (Sidi-Mohammed), directeur de l'École d'instruction supérieure arabe, à Constantine.

Chaillet, payeur à Chambéry.

Challamel (Pierre), artiste peintre, à Paris.

Charencey (De), à Paris.

Charmoy, ancien professeur de langues orientales à l'Université de Saint-Pétersbourg.

Cherbonneau, professeur d'arabe à la chaire de Constantine.

MM. Chinaci Effendi, employé supérieur du Gouvernement ottoman.

Chodzko (Alexandre), chargé du cours de langue et de littérature slaves au Collége de France.

Clément-Mullet (Jean-Jacques), membre de la Société géologique de France.

Cohn (Albert), docteur en philosophie.

Combarel, professeur d'arabe, à Oran.

Constant (Calouste), à Smyrne.

Cureton (William), chanoine de Westminster.

Dabry, capitaine au 35e de ligne, à Toul (Meurthe).

Dalsème (Achille), à Paris.

Dalsème (Maurice), à Paris.

Dechaux, licencié en droit, à Paris.

Defrémery (Charles), professeur suppléant au Collége de France.

Delessert (François), membre de l'Institut, président de la caisse d'épargne.

Delitzch, professeur, à Leipzig.

Derenbourg (Joseph), à Paris.

Deschamps (L'abbé), à Paris.

Desvergers (Adolphe-Noël), correspondant de l'Institut.

Devic (L. M.), élève de l'École spéciale des langues orientales.

Dieterici (Ant.), professeur à Berlin.

Dillmann, professeur à Kiel.

MM. DITANDY (Auguste), professeur de rhétorique, à Moulins.

DITTEL, prof. à l'Université de St-Pétersbourg.

DROUIN (Edmond), avocat à Paris.

DUBEUX (J. L.), professeur de turc à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

DUCHATELLIER, à Versailles.

DUGAT (Gustave), ancien élève de l'École spéciale des langues orientales vivantes.

DULAURIER (Édouard), professeur d'arménien à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

DU NANT (G. Henry), à Genève.

DZIALYNSKA (Mlle la comtesse EDWIG), à Posen.

EASTWICK, secrétaire du ministère de l'Inde, à Londres.

EICHTHAL (Gustave D'), secrétaire de la Société ethnologique.

EMIN (Jean-Baptiste), professeur à l'Institut Lazareff, à Moscou.

ENIS EFFENDI, membre de l'Académie, à Constantinople.

ESCAYRAC DE LAUTURE (Le comte D'), membre de la Société de géographie.

ESPINA, agent consulaire à Sfax.

FEER (Léon), à Paris.

FINLAY (Le docteur Édouard), à la Havane.

FINN, consul d'Angleterre à Jérusalem.

MM. Fleischer, professeur à l'Université de Leipzig.
Flottes, prof. de philosophie, à Montpellier.
Flügel, professeur à Dresde.
Foucaux (Ph. Édouard), chargé du cours de sanscrit au Collége de France.
Franceschi (Richard), chancelier du consulat d'Autriche à Scutari d'Albanie.
Frankel (Le docteur), directeur du séminaire, à Breslau.
Freund (Siegfried), docteur en philosophie, à Breslau.
Friedrich, secrétaire de la Société des sciences, à Batavia.
Fruhstuck de la Fruston (Michel), professeur de langues étrangères, à Paris.
Fürst (Le docteur Jules), professeur à Leipzig.

Gabalde de Casamajor, ancien secrétaire général de la sous-préfecture de Tlemcen, à Paris.
Gabelentz (H. Conon de la), conseiller d'État, à Altenbourg.
Garcin de Tassy, membre de l'Institut, professeur d'hindoustani à l'École spéciale des langues orientales vivantes.
Garnier (L'abbé), professeur au petit séminaire de Plombières.
Garrey (Gustave).
Gayangos, professeur d'arabe, à Madrid.
Gerson-Lévy, membre de l'Académie impériale, à Metz.

MM. Gervy (L'abbé), à Saulzet, près Gannat (Allier).
Gildemeister, docteur en philosophie, à Bonn.
Gobineau (Le comte Arthur de).
Goldenblum (Ph.-V.), à Odessa.
Goldenthal, professeur, à Vienne.
Goldstücker, Dr en philosophie, à Londres.
Gollmann (Le Dr Wilhelm), à Vienne.
Gorguos, professeur d'arabe au lycée d'Alger.
Gorresio (Gaspard), secrétaire perpétuel de l'Académie de Turin.
Gosche (Richard), bibliothécaire, à Berlin.
Graff, professeur à l'École royale de Meissen.
Guerrier de Dumast (Le baron), de l'Académie de Stanislas, à Nancy.
Guigniaut, membre de l'Institut, à Paris.

Haight, à New-York.
Hall (Fitz-Edward), à Boston.
Hase, membre de l'Institut, professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales vivantes, etc.
Hassler (Conrad-Thierry), professeur, à Ulm.
Hauser, professeur de mathématiques au lycée Charlemagne.
Hauvette-Besnault, bibliothécaire à l'École normale, à Paris.
Hermite, membre de l'Institut, à Paris.
Hervey-Saint-Denys (Le marquis Léon d'), à Paris.
Hoffmann (J.), interprète pour le japonais au

Ministère des affaires étrangères des Pays-Bas, à Leyde.

MM. HOLMBOË, conservateur de la bibliothèque de Christiania.

HUREL, ancien élève de l'École des langues orientales, à Paris.

JANIN-CHEVALLIER (André), professeur de langues sémitiques, à Genève.

JEBB (Rév. John), recteur à Peterstow, Ross (Hertfordshire).

JOMARD, membre de l'Institut, conservateur du département des cartes géographiques de la Bibliothèque impériale.

JOST (Simon), docteur en philosophie, professeur de langues étrangères, à Paris.

JUDAS, secrétaire du conseil de santé des armées au ministère de la guerre, à Paris.

JULIEN (Stanislas), membre de l'Institut, professeur de chinois et administrateur du Collége de France.

KASEM-BEG (Mirza A.), professeur de mongol à l'Université de Saint-Pétersbourg, conseiller d'État actuel.

KAZIMIRSKI DE BIBERSTEIN, bibliothécaire de la Société asiatique.

KEMAL EFFENDI (Son Exc.), ambassadeur de la Porte à Berlin.

KERR (M[me] Alexandre).

MM. Khalil el Kouri, à Beyrouth.

Khanikof (Nicolas de), conseiller d'État actuel, à Saint-Pétersbourg.

Kraft (Le baron Alexandre de), à Tripoli de Barbarie.

Krehl, docteur en philosophie, à Dresde.

Kremer (De), chancelier du consulat d'Autriche, à Alexandrie.

Kühlké (J.), prof. à l'École égyptienne de Paris.

Labarthe (Charles de), professeur de sciences mathématiques, ancien élève de l'École des langues orientales.

Laferté-Senectère (Le marquis de), à Tours.

Lancereau (Édouard), licencié ès lettres.

Langlois (Victor), ancien élève de l'École des langues orientales, à Paris.

Laroche (Le marquis de), à Paris.

Lazareff (S. E. le comte Christophe de), conseiller d'État actuel, chambellan de S. M. l'empereur de Russie.

Lebidart (Antoine de), à l'internonciature autrichienne, à Constantinople.

Leclerc, médecin major, à Constantine.

Lecomte (L'abbé), à Vitteaux (Côte-d'Or).

Lefèvre (André), licencié ès lettres, à Paris.

Legay (Léandre), attaché au consulat d'Alexandrie.

Lequeux, chancelier-drogman au consulat général de Tripoli de Barbarie.

MM. LENORMANT (François).
LETTERIS, directeur de l'Imprimerie impériale orientale, à Prague.
LEVANDER (H. C.), de l'Université d'Oxford.
LÉVY-BING (L.), banquier, à Nancy.
LIÉTARD (Dr), à Plombières.
LOEWE (Louis), Dr en philosophie, à Brighton.
LONGPÉRIER (Adrien DE), membre de l'Institut, conservateur des antiquités au Louvre.
LUYNES (Le duc DE), membre de l'Institut.

MAC-DOUALL, professeur, à Belfast.
MADDEN (J. P. A.), agrégé de l'Université, à Versailles.
MAHMOUD EFFENDI, astronome du vice-roi d'Égypte.
MALLOUF (Nassif), professeur de langues orientales au Collége de la Propagande, à Smyrne.
MARTIN (L'abbé), curé de Saint-Jacques, à la Nouvelle-Orléans.
MARTIN (L. A.), homme de lettres, à Paris.
MARTIN, interprète principal, à Constantine.
MASSON (Ernest), avocat à Nancy.
MECKEL, docteur en théologie, à Cologne.
MEDAWAR (Michel), secrétaire interprète du consulat général de France, à Beyrouth.
MEHREN (Dr), professeur de langues orientales, à Copenhague.
MEIGNAN (L'abbé), chanoine honoraire, à Paris.
MEKERTICHT-DADIAN, à Constantinople.

MM. Ménant (Joachim), juge à Lisieux.
Merlin (R.), conservateur du dépôt des souscriptions au Ministère d'État.
Méthivier (Joseph), chanoine d'Orléans, doyen de Bellegarde.
Metz-Noblat (Alexandre de), membre de l'Académie de Stanislas, à Nancy.
Milliès (Dr), prof. de théologie, à Utrecht.
Milon, sénateur, à Nice.
Miniscalchi-Erizzo, chambellan de S. M. l'empereur d'Autriche, à Vérone.
Mohl (Jules), membre de l'Institut, professeur de persan au Collége de France.
Mohn (Christian), ancien élève de l'École spéciale des langues orientales vivantes, à Naples.
Molesworth (Le capitaine).
Mondain, chef de bataillon du génie, à Amiens.
Monrad (D. G.).
Mostafa ben Sadet (Thaleb), à Constantine.
Mourier, attaché au cabinet du Ministre de l'Instruction publique.
Muir (John), à Édimbourg.
Müller (Joseph), secrétaire de l'Académie de Munich.
Müller (Maximilien), professeur, à Oxford.
Munk (S.), membre de l'Institut, à Paris.

Neubauer.
Nève, professeur à l'Université catholique, à Louvain.

MM. Noethen (Ch. Maximilien), curé à Berg-Gladbach.

Norman (Léon).

Ocampo (Melchior).

Oppert, professeur de sanscrit à l'École des langues orientales.

Overbeck (Le docteur), professeur, à Bonn.

Pagès (Léon), à Paris.

Parfait, docteur en droit, à Paris.

Pauthier (G.), à Paris.

Pavet de Courteille (Abel), professeur de turc au Collége de France.

Perétié, chancelier du consulat général de Beyrouth.

Perron (Le docteur), directeur du Collége impérial arabe-français, à Alger.

Pertazzi, attaché à l'internonciature, à Constantinople.

Pertsch (W.), docteur, à Gotha.

Pichard (Édouard), orientaliste.

Pilard, interprète militaire, à Tlemcen.

Platt (William), à Londres.

Portal,.maître des requêtes, à Paris.

Pratt (G. W.), à New-York.

Pratt (John), au collége de Saint-Mary, à Oxford.

Preston (Th.), Trinity-College, à Cambridge.

MM. Pynappel, doct. et lecteur à l'Acad. de Delft.

Rauzan (Le duc de), à Paris.

Regnier (Adolphe), membre de l'Institut.

Reinaud, membre de l'Institut, professeur d'arabe à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

Renan (Ernest), membre de l'Institut, professeur au Collége de France.

Renouard (Le rév. Cecil), à Swanscombe.

Richard (Franceschi), vice-chancelier du consulat d'Autriche à Scutari en Albanie.

Rivier (L'abbé), vicaire à Saint-Thomas d'Aquin.

Rodet (Léon), ancien élève de l'École polytechnique, attaché à la Manufacture des tabacs de Bordeaux.

Rondot (Natalis), délégué du commerce en Chine, à Paris.

Rosin (De), propriétaire à Nyons, canton de Vaud (Suisse).

Rosny (L. Léon de), à Paris.

Rost (Reinhold), au collége Saint-Augustin, à Cantorbéry.

Rothschild (Le baron Gustave de), à Paris.

Rougé (Le vicomte Emmanuel de), membre de l'Institut, conservateur honoraire des monuments égyptiens du Louvre.

Rousseau (Le baron Adolphe), consul de France, à Djeddah.

Rousseau (Antoine), interprète principal de l'armée d'Afrique.

MM. Rousset, ex-chirurgien de la marine impériale, à Frasne (Doubs).

Rouzé (Édouard de), capitaine, attaché à la direction des affaires arabes à Alger.

Royer, à Versailles.

Sabir (Constantin de).

Salles (Le comte Eusèbe de), professeur d'arabe à l'École des langues orientales, succursale de Marseille.

Sanguinetti (Le docteur B. R.), à Paris.

Saulcy (F. de), membre de l'Institut.

Schack (Le baron Adolphe de), à Munich.

Schefer (Charles), interprète de l'Empereur aux affaires étrangères, professeur de persan à l'École des langues orientales vivantes.

Schlechta Wssehrd (Ottokar-Maria de), directeur de l'Académie orientale, à Vienne.

Schleswig-Holstein-Augustenburg (S. A. le prince de), à Paris.

Schwarzlose, docteur en philosophie, à Berlin.

Sédillot (L. Am.), professeur d'histoire au collége Saint-Louis, secrétaire de l'École spéciale des langues orientales vivantes.

Seligmann (Le Dr Romeo), professeur, à Vienne.

Seroka, chef du bureau arabe, à Biskara.

Skatschkoff (Constantin), consul de Russie à Tchougoutschok.

Slane (Mac Guckin de), premier interprète du Gouvernement, à Alger.

MM. SOLEYMAN AL-HARAIRI, secrétaire arabe du consulat général de France à Tunis.
SORET (Frédéric), orientaliste, à Genève.
STÆHELIN (J. J.), docteur et professeur en théologie, à Bâle.
STECHER (Jean), prof. à l'Université de Gand.
STEINER (Louis), à Genève.
SUMNER (George), à Boston.
SUTHERLAND (H. C.), à Oxford.

TAILLEFER, docteur en droit, ancien élève de l'École spéciale des langues orient. à Paris.
TCHIHATCHEF (DE), à Paris.
THÉROULDE.
THOMAS (Edward), du service civil de la Compagnie des Indes, à Londres.
THONNELIER (Jules), membre de la Société d'histoire de France, à Paris.
TOLSTOÏ (Le colonel Jacques).
TORNBERG, professeur à l'Université de Lund.
TORRECILLA (L'abbé DE), à Paris.
TROYER (Le major), membre de la Société asiatique de Calcutta, à Paris.
TRÜBNER (Nicolas), membre de la Société ethnologique américaine, à Londres.

VAN DER MAELEN, directeur de l'établissement géographique, à Bruxelles.
VANDRIVAL, chanoine et professeur au grand séminaire, à Arras.

MM. VANUCCI (Atto), bibliothécaire, à Florence.
VETH (Pierre-Jean), professeur de langues orientales, à Amsterdam.
VILLEMAIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
VINCENT, orientaliste, à Saint-Maixent (Deux-Sèvres).
VLANGALI-HANDJÉRI (Le prince Michel), à Paris.
VOGUÉ (Le comte Melchior DE), à Paris.

WADDINGTON (W. H.), à Paris.
WADE (Thomas), à Shanghaï (Chine).
WEIL, bibliothécaire de l'Université de Heidelberg.
WESTERGAARD, professeur de littérature orientale, à Copenhague.
WILHELM DE WÜRTEMBERG (Le comte), à Stuttgard.
WILLEMS (Pierre), Ph. Dr, à Hasselt.
WOEPCKE, docteur en philosophie, à Paris.
WOGUE (Lazare), professeur d'hébreu au Collége israélite de Paris.
WORMS, docteur en médecine, à l'École de Saint-Cyr.
WUSTENFELD, professeur à Gottingen.
WYLIE, à Shanghaï.

ZINGUERLÉ (Le père Pius), bénédictin, à Meran, Tyrol.
ZOTENBERG (Dr Th.), à Paris.

II.

LISTE DES MEMBRES ASSOCIÉS ÉTRANGERS,

SUIVANT L'ORDRE DES NOMINATIONS.

MACBRIDE (Le docteur), professeur, à Oxford.
BOPP (F.), membre de l'Académie de Berlin.
WYNDHAM KNATCHBULL, à Oxford.
BRIGGS (Le général).
HODGSON (H. B.), ancien résident à la cour de Népal.
RADHACANT DEB (Radja), à Calcutta.
KALI-KRICHNA BAHADOUR (Radja), à Calcutta.
MANAKJI-CURSETJI, membre de la Société asiatique de Londres, à Bombay.
COURT (Le général), à Lahore.
LASSEN (Ch.), professeur de sanscrit, à Bonn.
RAWLINSON (Sir H. C.), ambassadeur d'Angleterre en Perse.
VULLERS, professeur de langues orientales, à Giessen.
KOWALEWSKI (Joseph-Étienne), professeur de langues tartares, à Kasan.
FLÜGEL, professeur, à Dresde.
DOZY (Reinhart), professeur, à Leyde.
BROSSET, membre de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg.
FLEISCHER, professeur à l'Université de Leipzig.
DORN, membre de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg.

WEBER (Docteur Albrecht), à Berlin.

SALISBURY (E.), secrétaire de la Société orientale américaine, à Boston (États-Unis).

WEIL (Gustave), professeur à l'Université de Heidelberg.

III.

LISTE DES OUVRAGES

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

JOURNAL ASIATIQUE, *seconde série*, années 1828-1835, 16 vol. in-8°, complet; 144 fr.

Chaque volume séparé (à l'exception des vol. I et II, qui ne se vendent pas séparément) coûte 9 fr.

Le même journal, *troisième série*, années 1836-1842, 14 vol. in-8°; 126 fr.

Quatrième série, années 1843-1852, 20 vol. in-8°; 180 fr.

Cinquième série, années 1853-1861, 18 vol. in-8°; 225 fr.

CHOIX DE FABLES ARMÉNIENNES du docteur Vartan, en arménien et en français, par J. Saint-Martin et Zohrab. 1825. In-8°; 3 fr.

ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE JAPONAISE, par le P. Rodriguez, traduits du portugais par M. C. Landresse; précédés d'une explication des syllabaires japonais, et de deux planches contenant les signes de ces syllabaires, par M. Abel Rémusat, *Paris*, 1825, in-8°. = Supplément à la Grammaire japonaise, ou remarques additionnelles sur quelques points du système grammatical des Japonais, tirées de la grammaire composée en espagnol par le P. Oyanguren et traduites par C. Landresse; précédées d'une notice comparative des grammaires japonaises des PP. Rodriguez

et Oyanguren, par M. le baron Guillaume de Humboldt. *Paris,* 1826. In-8; 7 fr. 50 c.

ESSAI SUR LE PALI, ou langue sacrée de la presqu'île au delà du Gange, avec 6 planches lithographiées et la notice des manuscrits palis de la Bibliothèque du Roi, par MM. E. Burnouf et Lassen. *Paris,* 1826. In-8°; 9 fr.

MENG-TSEU VEL MENCIUM, inter sinenses philosophos ingenio, doctrina, nominisque claritate Confucio proximum, sinice edidit, et latina interpretatione ad interpretationem tartaricam utramque recensita instruxit, et perpetuo commentario e Sinicis deprompto illustravit Stanislas Julien. *Lutetiæ Parisiorum,* 1824, 2 vol. in-8; 24 fr.

YADJNADATTABADHA, ou LA MORT D'YADJNADATTA, épisode extrait du Râmâyana, poëme épique sanscrit, donné avec le texte gravé, une analyse grammaticale très-détaillée, une traduction française et des notes, par A. L. Chézy; et suivi d'une traduction latine littérale par J. L. Burnouf. *Paris,* 1826. In-4°, avec 15 planches; 9 fr.

VOCABULAIRE DE LA LANGUE GÉORGIENNE, par M. Klaproth. *Paris,* 1827. In-8°; 7 fr. 50 c.

ÉLÉGIE SUR LA PRISE D'ÉDESSE PAR LES MUSULMANS, par Nersès Klaietsi, patriarche d'Arménie, publiée pour la première fois en arménien, revue par le docteur Zohrab. *Paris,* 1828. In-8°; 4 fr. 50 c.

LA RECONNAISSANCE DE SACOUNTALA, drame sanscrit et pracrit de Câlidâsa, publié pour la première fois sur un manuscrit unique de la Bibliothèque du Roi, accompagné d'une traduction française, de notes philologiques, critiques et littéraires, et suivi d'un appendice par A. L. Chézy. *Paris,* 1830. In-4°, avec une planche; 24 fr.

CHRONIQUE GÉORGIENNE, traduite par M. Brosset. *Paris,* Imprimerie royale, 1830. Grand in-8°; 9 fr.

La traduction *seule,* sans texte, 6 fr.

CHRESTOMATHIE CHINOISE (publiée par Klaproth). *Paris,* 1833. In-8°; 9 fr.

Éléments de la langue géorgienne, par M. Brosset. *Paris*, Imprimerie royale, 1837. In-8°; 9 fr.

Géographie d'Abou'lféda, texte arabe, publié par MM. Reinaud et le baron de Slane. *Paris*, Imprimerie royale, 1840. In-4°; 45 fr.

Radjatarangini, ou Histoire des rois du Kachmîr, publiée en sanscrit et traduite en français, par M. Troyer. *Paris*, Imprimerie royale et nationale, 3 vol. in-8°; 36 fr.

Le troisième volume *seul*, 6 fr.

Précis de législation musulmane, suivant le rite malékite, par Sidi Khalil, publié sous les auspices du ministre de la guerre. *Paris*, Imprimerie impériale, 1855. In-8; 6 fr.

COLLECTION D'AUTEURS ORIENTAUX.

Les Voyages d'Ibn Batoutah, texte arabe et traduction par MM. C. Defrémery et Sanguinetti. *Paris*, Imprimerie impériale; 4 vol. in-8° et 1 vol. d'Index; 31 fr. 50 c.

Table alphabétique des Voyages d'Ibn Batoutah. Paris, 1859, in-8°; 1 fr. 50 c.

Les Prairies d'or de Maçoudi, texte arabe et traduction, par MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille. Premier volume. *Paris*, 1861, in-8°; 7 fr. 50 c.

Chaque volume de la collection se vend séparément 7 fr. 50 c.

Nota. Les membres de la Société qui s'adresseront directement au bureau de la Société, quai Malaquais, n° 3, ont droit à une remise de 33 p. o/o sur les prix ci-dessus.

JOURNAL ASIATIQUE.

AOÛT 1862.

MÉMOIRE

SUR

LES INSCRIPTIONS MUSULMANES DU CAUCASE,

PAR M. N. DE KHANIKOFF.

Le Caucase est un des premiers pays situés en dehors de la presqu'île arabique où l'islamisme ait été introduit. La nouvelle religion a pénétré dans les plaines et dans les montagnes de l'isthme caucasien, non par les armes victorieuses d'un souverain ambitieux, mais elle y a été portée par de zélés fanatiques, profondément convaincus de la vérité absolue de leur croyance. Sectaires ardents, ils ont presque tous contemplé en personne leur Prophète envoyé de Dieu, et ils étaient encore sous le charme de sa parole éloquente et chaleureuse. Ce n'est pas sur les bancs poudreux d'une école qu'ils ont appris les versets du livre divin, mais bien au bruit des combats, dans le silence imposant du désert, et sous l'influence de tous les incidents émouvants d'une vie aventureuse et pleine de glorieux souvenirs. Aussi leur propagande était-elle irrésistible, et la foi de

Mahomet s'est répandue avec une célérité merveilleuse sur toute la surface de l'isthme, partout où le christianisme n'avait pas encore pu pénétrer. L'antique religion de Zoroastre, énervée définitivement par ses luttes avec les chrétiens de l'Arménie, fut impuissante pour arrêter les progrès de la nouvelle doctrine que ses adeptes considéraient comme infailliblement triomphante; et déjà dans l'année 21 de l'hégire, les Arabes étaient maîtres de Derbend.

Je n'ai pas l'intention de retracer ici toutes les phases de l'introduction de l'islamisme dans les provinces caucasiennes; ce sujet important pour l'histoire de l'Asie a été traité par des orientalistes distingués, et je n'ai qu'à nommer Fraehn, d'Ohsson, Dorn, Defrémery et Kazembek parmi ceux qui se sont occupés de cette matière, pour faire comprendre le peu d'espoir qu'on aurait de trouver, dans les monuments littéraires de l'Orient, beaucoup de choses nouvelles et inconnues sur cette matière. Mais il n'en est pas de même des témoignages contemporains du passé musulman du Caucase, de ses légendes lapidaires arabes et persanes; car, toutes nombreuses qu'elles sont, on les a peu explorées jusqu'à nos jours.

Klaproth est le seul orientaliste un peu sérieux qui ait visité le Caucase depuis qu'il se trouve sous la domination russe [1]; encore s'est-il contenté d'une

[1] Il est évident qu'en parlant ainsi je n'ai pas oublié les services réels rendus à l'archéologie caucasienne par les laborieuses et savantes recherches auxquelles s'est livré M. Brosset, ni ceux que la

exploration des provinces chrétiennes de l'isthme, d'où il n'a rapporté que peu de données archéologiques. Trois voyageurs éclairés, mais voués à des recherches géologiques et physiques, MM. Eichwald, Dubois de Montpéreux et Abich, ont glané quelques légendes intéressantes, et les mémoires de Fraehn, sur les inscriptions arabes de Derbend et sur celles de la tour des atabeks à Nakhitchévan, ont été basés exclusivement sur les copies et les estampes rapportées par ces deux premiers savants. Tous ces travaux partiels ne faisaient qu'indiquer d'une manière générale que le pays est riche en monuments curieux; mais ils ne permettaient guère de formuler rien de bien précis sur l'ensemble des faits archéologiques qu'on était en droit d'attendre de leur étude. Feu M. Fraehn m'a spécialement recommandé cette recherche lors de mon départ pour le Caucase, en 1845, et ayant eu l'occasion d'examiner en détail, pendant l'hiver de 1847 à 1848, les riches archives de la chancellerie du Lieutenant de l'Empereur de Russie à Tiflis, j'y ai découvert un dossier qui portait le titre : « Renseignements sur les endroits ré« vérés par les musulmans du Caucase, et où ils se « rendent en pèlerinage. » Ce dossier, compulsé dans un but purement administratif, ne contenait presque rien d'intéressant pour l'archéologie, si ce

science est en droit d'attendre du voyage entrepris par M. Dorn; mais le premier de ces savants s'est exclusivement borné à recueillir et à discuter les légendes des monuments chrétiens; quant au dernier, il n'a pas encore terminé ses investigations, et rien n'en a été publié.

n'est une liste précieuse de toutes les mosquées, chapelles et cimetières, localités souvent très-peu connues et où l'on pouvait espérer trouver des monuments anciens. Dans l'année 1848, j'ai parcouru pendant six mois, lentement et à cheval, toutes les provinces musulmanes du Caucase, ainsi que le Daghestan, et j'ai pu constater l'exactitude des données consignées dans le dossier dont je viens de parler. Grâce au concours puissant et éclairé du prince Woronzow, je me suis procuré des *fac-simile* exacts de toutes les inscriptions musulmanes plus ou moins intéressantes du pays.

Je me propose de communiquer ici les résultats de mes recherches, et, pour plus de clarté, je partagerai mon mémoire en quatre parties : 1° distribution topographique des inscriptions musulmanes du Caucase; 2° renseignements sur la marche de la colonisation arabe dans le Daghestan; 3° résultats paléographiques fournis par ces inscriptions, et 4° enfin, textes et traductions des inscriptions historiques. Ces quatre chapitres, malgré la diversité apparente des sujets qu'ils embrassent, sont intimement liés entre eux, et ne peuvent être séparés sans préjudice de la clarté de l'ensemble.

I. — DISTRIBUTION TOPOGRAPHIQUE DES INSCRIPTIONS MUSULMANES DU CAUCASE.

Les noms des localités marquantes des provinces caucasiennes, d'après les géographes arabes, ne sont ni nombreux ni variés. Leur liste, dressée par Mas-

soudi, diffère peu de celle que fournissent les écrits d'Istakhry, d'Ibn-Haucal, de Yacout et même de Bakouï. On pourrait croire, au premier abord, que cette uniformité provient de la fâcheuse habitude des écrivains orientaux de se copier l'un l'autre, sans tenir compte des changements apportés par le temps dans l'objet de leurs recherches; mais ce doute, applicable dans beaucoup de cas, ne l'est pas à la géographie caucasienne. Le nombre et la position des villes musulmanes y ont peu varié dans le courant des siècles. Pour vérifier ce fait, j'ai examiné les chartes conservées dans quelques institutions pieuses du pays, et j'ai parcouru les vies des saints révérés par les musulmans du Caucase. Ces documents, qui contiennent parfois des détails curieux qu'on chercherait en vain dans les traités d'histoire, m'ont fourni quelques indications précieuses sur la topographie de ces contrées, mais jamais je n'ai pu y trouver un nom de ville qui ne fût mentionné dans les grands recueils géographiques arabes et persans. Cette immutabilité des centres habités tient infiniment plus à la nature du pays qu'à l'invariabilité de la population; car dans les climats chauds, où la fertilité du sol est intimement liée à la distribution des eaux, on ne crée pas une ville partout où l'on veut, et les conditions de possibilité d'existence d'une cité y sont beaucoup moins faciles à réaliser que dans les zones tempérées. Ceci nous explique l'antiquité des villes asiatiques en général, et leur tendance à renaître, après une destruction com-

plète, toujours dans les mêmes endroits. Dans le Caucase aussi, nous voyons que, de nos jours, toutes les villes mentionnées par les Arabes, telles que Berzend, Guerchasif ou Gechtasip, Belakan, Berdaa, Ordoubad, Nakhitchévan, Érivan, Tiflis, Chamkur, Guendjèh, Kabala, Bakou ou Badkoubeh et Derbend existent encore, ou existaient il n'y a pas très-longtemps, et n'ont disparu que parce que, dans leur voisinage immédiat, ont surgi des villes nouvelles qui avaient plus de chance de développement. Ainsi Berzend, située au sud de la plaine de Moughan, ne pouvait se maintenir avantageusement dans la proximité d'Ardébil, et de Lenkoran. Berdaa et Belakan, tombées en décadence par suite des invasions des Monghols, n'ont aucun espoir de renaître de leurs ruines, car Choucha présente trop d'avantages pour les commerçants et les ouvriers du Karabagh. Chamkur, village situé à vingt kilomètres à l'ouest de Guendjèh ou Elisabethpol, ne pouvait lutter longtemps contre cette dernière ville. Enfin, Kabala a disparu, tant à cause de l'affaiblissement de la nationalité arménienne sur le versant méridional du Caucase, que par suite de l'influence absorbante de Cheki, à l'ouest, et de Chemakha au sud-est. Pour ce qui est de Guerchasif, déjà du temps des Chirvanchahs, au VIe siècle de l'hégire, elle avait perdu son importance par suite du transport de leur capitale à Bakou, et plus tard elle a été définitivement remplacée par Salian qui, sous les Séfévides, devint le centre

de pêcheries lucratives, industrie qui acquiert chaque année une importance nouvelle.

Toutes ces villes, contemporaines de l'époque de l'invasion des Arabes, ne portent pas également de traces de leur domination. Avec le tact administratif qui caractérisait, dès leur début, les premiers sectateurs de Mahomet, ils comprirent que ce n'est pas dans les plaines du Caucase qu'il fallait chercher la solution du problème de la domination de l'isthme; aussi employèrent-ils tous leurs efforts, pendant le règne des Omméïades, à soumettre la montagne. Il paraît qu'ils ne sont jamais parvenus à s'emparer complétement du Daghestan; mais ceci doit être attribué plutôt à la courte durée de l'existence de la première dynastie des khalifes et à ce que, sous les A'bassides, la conquête de ces provinces lointaines du khalifat n'a pas été jugée assez importante pour être poursuivie avec autant d'énergie que sous leurs prédécesseurs. Je suis d'autant plus porté à émettre cette opinion, que les premiers succès des musulmans, parmi les rudes montagnards du Caucase, étaient tels que, jusqu'à présent, ce pays, exposé pendant mille ans à des influences diverses, a conservé des traces profondes de la domination des khalifes; sa religion, sa langue écrite et ses poids et mesures sont restés arabes. Nous examinerons plus tard les moyens que les successeurs de Mahomet appliquèrent pour arriver à ce résultat, et nous nous bornerons à observer à présent que ce fait historique permet d'entrevoir l'expli-

cation de la fréquence des inscriptions arabes anciennes dans les provinces du nord-est du Caucase, et de leur rareté comparative dans les provinces du sud-est. Ainsi, sur vingt et une inscriptions recueillies à Derbend, deux sont en caractères *pehlevi*, quatorze en vieux caractère arabe, que je désignerai par *coufique*, sauf à expliquer plus tard la valeur que j'attache à ce mot, et cinq en *neskhi* dit *thoulth*. Les inscriptions coufiques portant des dates sont des années 153, 1$\frac{9}{7}$5, 465, 469 et 580; les inscriptions en neskhi sont des années 711, 814 et 866. Dans le Daghestan, sur vingt-quatre inscriptions, recueillies presque toutes par le général Bartholomaeï, trois inscriptions du village de Quaziquoumouq sont en caractères thoulth, des années 677, 877 et 1200. Ridja a fourni une légende coufique, munie de points diacritiques, de l'an 638; et Routoul sept, dont cinq coufiques ponctuées, des années 572, 625 et 683, et deux en caractères thoulth, l'une sans date et l'autre de l'an 910. Les murs d'Akhty ont conservé deux inscriptions en caractères thoulth; la première est contemporaine du Chirvanchah sultan Khalil Oullah, qui régna entre 820 et 867 de l'hégire, et la seconde est de l'année 1039. Le village de Zouroglou a fourni aussi deux inscriptions en caractères coufiques, munies de points diacritiques, l'une de l'année 563, l'autre de 615. A Dzakhour on a recueilli cinq inscriptions, deux coufiques, munies de points, dont l'une porte la date de 636, et trois en caractères thoulth, des années 701, 770

et 836. A Ghelmetz, on n'a trouvé que deux inscriptions; toutes les deux sont tracées en caractères coufiques, munies de points diacritiques, une de l'année 557, l'autre sans date. Enfin, de Loutchek on m'a communiqué deux inscriptions en caractères coufiques, munies de points diacritiques, mais sans dates.

Le district de Kouba n'a fourni en tout que six inscriptions. Celle qu'on a recueillie sur les ruines de la forteresse de Tchiraghkalèh est tracée en caractères coufiques; elle n'est pas datée, mais elle doit, selon toute probabilité, être rapportée à l'époque des premiers Chirvanchahs, au VIe siècle de l'hégire. La mosquée du village de Khanaghé conserve une inscription en beaux caractères coufiques, de l'an 444. Dans une localité connue sous le nom de Chehré, et qui porte les traces d'un village considérable, on a trouvé une pierre tumulaire dont l'inscription, mal conservée, date de 960. Près du village Zergherli Pirabad on a découvert une dalle brisée, qui porte le commencement d'une inscription qui devait être assez longue, et qui a conservé le souvenir d'un rêve fait, en 1031, par un partisan des Séfévides, concernant l'emplacement oublié et ruiné de la sépulture d'un des ancêtres de cette dynastie, cheikh Heider, fils de Cheikh Djouneid. Les quatre inscriptions restantes sont : l'une de l'an 1116, dans le village de Pirèh Halil; l'autre de l'an 1121, près de la route postale entre Davatchi et Kizylbouroun; la troisième de l'an 808, dans le village d'Alek,

et enfin la quatrième dans le village de Saïad, sans date et ne présentant aucun intérêt historique.

Dans la presqu'île de Bakou, qui, pendant trois siècles, formait le centre des États des Chirvanchahs, les inscriptions ne manquent pas; mais elles appartiennent principalement à l'époque du règne de ces souverains; quant aux inscriptions coufiques proprement dites, je n'ai pu en constater, par un examen personnel, que cinq, deux dans le village Romnanny et trois dans la ville de Bakou. Les deux premières ne portent pas de dates; celle de la tour dite *Tour de la fille*, bâtie au nord-est de la ville, est aussi sans indication chronologique, mais probablement elle est contemporaine du gouvernement de l'Arran, par Daoud, fils du septième souverain Seldjoukide Mahmoud, comme j'ai tâché de le prouver dans une note publiée en langue russe, dans le Bulletin de la Société archéologique de Saint-Pétersbourg. L'inscription de la base de l'ancienne mosquée de Bakou porte la date de 471 de l'hégire; enfin, la dernière des légendes coufiques fait le tour du minaret de cette même mosquée. Dans un mémoire écrit en persan, composé, il y a quelques années, par un érudit musulman, Mirza Abdourrahim, l'obligeant cicerone de tous les voyageurs curieux de visiter les antiquités de Bakou, je trouve mentionnée une septième inscription coufique, qui doit être dans la mosquée du village Synikh Kalèh, et qui contient le nom du halakouide Khoda Bendèh Mouhammed, et une date dont il ne reste que

le chiffre 600; mais comme les indications archéologiques du savant Mîrza ne sont pas toujours rigoureusement exactes, je rapporte ce fait sous toute réserve. Les autres inscriptions que j'ai recueillies sur la presqu'île sont moins anciennes, mais surpassent les premières en intérêt historique.

Celles d'entre elles qui datent de l'époque des premiers Chirvanchahs sont tracées en caractères que je n'ai rencontrés qu'ici, sur les monnaies des Seldjoukides de l'Asie Mineure et sur quelques inscriptions de Sinope, contemporaines de la prise de cette ville par les Turcs; c'est une espèce de *neskhi* très-rapproché, par la forme des lettres, de l'écriture actuelle, mais sans points diacritiques. Telle est l'inscription que j'ai trouvée au village de Merdékan, portant la date de $5\frac{6}{7}3$, celle du village de Bouzovnan, qui fait mention d'Akhtisan ou Akhistan, fils de Manoutchehr, de l'an 583. Une troisième inscription du même genre a été estampée par M. Riesse [1] sur les murs d'une tour qui faisait jadis partie de la fortification de Merdékan; elle est de l'an 600 et mentionne le nom du Chirvanchah Ferroukhzad, fils de Manoutchehr. A sept kilomètres au sud de Bakou, sur un promontoire rocheux et élevé de la côte maritime, on voit une ancienne mosquée, dite *Bibi-Heibet*, construite

[1] M. Riesse était un jeune orientaliste, Français d'origine, mais élevé en Russie, et avantageusement connu par un travail sur la langue talych, publié dans les Mémoires de la section caucasienne de la Société de géographie de Russie; il vient de mourir à Tiflis, à la suite d'une fièvre gagnée dans les marais du Mazanderan.

à l'endroit de la sépulture d'une fille de l'imam Moussa Kiazim, réfugiée à Bakou pour se soustraire aux persécutions du khalife Haroun-ar-Rachid. Les archives de cette fondation pieuse conservent des firmans assez curieux, mais dont le plus ancien ne remonte guère qu'à l'an 904, époque des premiers Séfévides, au temps où le Chirvan a été gouverné par le beghlerbek Manoutchehr; ce qui prouve, entre autres choses, que le règne de Ferroukh Iassar, fils de Khalil Oullah, n'a pu durer jusqu'à 906. Les murs de cet édifice portent quelques inscriptions du temps des successeurs de Chah Ismaïl; mais on y voyait encore, en 1852, une inscription mal conservée d'un Chirvanchah Ferroukhzad, fils d'Akhistan, dans laquelle la date n'était représentée que par le nombre 80, et j'ai déjà publié dans le Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg les raisons qui m'obligent à supposer que l'Akhistan en question n'est autre que le contemporain du halakouide Argouhn, mentionné dans la Vie de Cheikh Séfieddin d'Ardebil. Le beau palais des khans, à Bakou, porte une inscription bien conservée du temps du Chirvanchah Khalil Oullah, de l'an 839, et sur les murs d'un caravansérail, dit *Sengitchal,* situé sur la route directe qui conduit de Bakou à Salian, en longeant la mer, on voit une inscription tracée par ordre du même prince, en 843. Enfin j'ai recueilli sur les murs du caravansérail de Ianghi, situé sur la même route, une inscription de l'an 878, contemporaine au règne du successeur de Khalil Oullah.

Les inscriptions du temps des Séfévides ne sont pas rares, aussi je ne les ai pas relevées.

Au sud de Bakou, ni les environs de Guerchassib, ni ceux de Chemakha, ni même ceux de Berdaa ne m'ont fourni des inscriptions très-anciennes.

L'endroit précis où fut située la première capitale des Chirvanchahs, détruite en 656 de l'hégire par les Monghols, ne nous est connu que par tradition. Les indications que l'on trouve à ce sujet chez les géographes orientaux sont trop vagues pour résoudre cette question avec certitude; mais elle ne pouvait être très-éloignée de l'emplacement occupé actuellement par Salian, et les indigènes montrent les ruines de Guerchassib à sept kilomètres de Salian. Dans le voisinage du monticule dit *Koursengua*, j'ai trouvé une pierre tumulaire de l'an 732, et M. Spassky vient d'y découvrir, en 1860, un débris de vase avec une inscription cunéiforme.

Près de Chemakha, entre cette ville et la station de poste de Charadil, j'ai découvert, en 1852, un monument tumulaire de forme hémi-cylindrique, semblable aux plus anciennes pierres sépulcrales du cimetière de Kyrklar, près de Derbend. Ce cylindre creux, taillé d'un bloc de granit, porte une inscription coufique sans date, et mentionne des noms barbares tels que Djouneid Ismaq, fils de Quiblit; mais la forme des lettres de sa légende me fait présumer qu'elle peut être contemporaine des premières invasions arabes. L'endroit où se trouve ce monument a souvent servi de champ de bataille

entre les musulmans et les Khazars, et il peut bien se faire que ce soit le tombeau de quelque indigène nouvellement converti à la foi du Coran.

Le Karabagh, centre de l'Arran, est très-pauvre en inscriptions. Entre les villages de Maksoudlou et de Paroukh, on voit une chapelle funéraire élevée en 714 sur le tombeau d'un Monghol musulman, Quitav, fils de Moussa Khodja; et dans le cimetière qui entoure cet édifice, j'ai vu une pierre tumulaire de l'an 883. A Berdaa même, il ne reste rien de son ancienne splendeur. Cette ville, jadis célèbre, à laquelle Yakout consacre un si long article dans son Dictionnaire géographique, ne présente, depuis sa dernière dévastation par Nadir Chah, qu'un amas de ruines entouré de bois épais, au milieu duquel s'élève une tour isolée qui, évidemment, était un monument funéraire. Je l'ai visitée en 1848, et alors on pouvait encore déchiffrer sur la corniche quelques restes du verset du trône. Au-dessus de la porte septentrionale, on lisait : عمل احمد بن ايّوب الحافظ النخجوانى, « œuvre d'Ahmed, fils d'Eyoub, *hafiz* de Nakhitchevan; » puis venait un *hadith*, dont il ne restait que قال النّبى, et au-dessus de la porte méridionale, on déchiffrait avec peine : فى شوّال سنة اثنى عشرين وسبعماية, c'est-à-dire « dans le mois de chavval de l'an 722. » Ces deux portes sont bordées par une inscription coufique, qui, ayant fait le tour de leurs cadres, se prolonge à droite et à gauche, en suivant la base de l'édifice. Cette inscription a été

estampée à ma prière par le général prince Tarkhanof, et j'ai pu constater qu'elle commençait près de la porte septentrionale, par le mot ازواجا, du 8e verset du chapitre LXXVIII du Coran, dit سورة النبا. Les indigènes interprètent doublement la destination de ce mausolée; d'après les uns, c'est le tombeau d'un Chirvanchah; d'après les autres, ce serait celui d'un parent de Tamerlan. Mais il n'y a pas à balancer entre ces deux suppositions, car en 722 Timour n'était pas né, et il envahit pour la première fois le Karabagh en 788; puis, en 803, il hiverna dans le voisinage de cette province, dans la plaine du Moughan. Ainsi il y vint la première fois soixante-six ans, et la seconde quatre-vingt-un ans après la construction de cet édifice, tandis que la date de l'inscription correspond au règne du Chirvanchah Ferroukhzad, fils de Feramourz, ou à celui de Keikobad, et, dans tous les cas, coïncide avec l'époque la plus brillante du règne d'Abou-Saïd-Khan, dernier halakouide persan, qui avait une prédilection marquée pour le Karabagh, où il venait chasser en été, et où il campait presque chaque hiver dans le Moughan. Nous savons par les annales du temps que les princes des contrées voisines, vassaux du khakan, profitaient de cette occasion pour venir lui faire leur cour, et il n'y aurait rien d'étonnant qu'un des Chirvanchahs nommés fût mort pendant son séjour à la cour du souverain des Monghols et eût été enterré à Berdaa.

Au fur et à mesure qu'on se rapproche de l'Araxe,

les monuments anciens deviennent plus fréquents. Ainsi, non loin des ruines de Belokan des Arabes, que les habitants actuels du pays désignent par le nom de Mil, à cause d'un minaret isolé qui seul reste debout dans une plaine aride et brûlée par le soleil, j'ai découvert en 1849, sur les bords du canal de Geourarkhi, réparé par Timour en 803, une pierre tumulaire de l'an 308 avec une belle inscription coufique. Sur la rive gauche de l'Araxe, dans le village de Babily, le général Chodzko a recueilli sur les ruines d'une mosquée une inscription de l'an 670. Dans le cimetière d'Ordoubad, M. Arkhangelsky a estampé, en 1851, une dalle sépulcrale avec une inscription coufique de l'an 227. La mosquée de la ville a conservé un firman de Chah A'bbas de l'an 1016, gravé sur une immense dalle. La mosquée du village de Nasmous offre une belle inscription de l'époque du règne d'Abou-Saïd Khan de l'année 720. Enfin, sur l'emplacement des ruines étendues d'une ville, ou plutôt d'un grand village, que les habitants appellent *Ghilan*, j'ai copié une inscription de l'an 712. Au village d'Azy inférieur, on voit une tour dont le constructeur, portant le nom peu commun de Djeich, fils de Djouhannah, maître maçon de Nakhitchevan, a fait tracer son nom en caractères coufiques. Cette construction est probablement du VIe siècle de l'hégire; mais la plus ancienne pierre sépulcrale du village ne porte que la date de 892. Sur les murs de la mosquée du village de Vanand, on lit une légende pleine de détails

tions. Depuis 638 jusqu'à 670, les monuments manquent complétement; entre 670 et 732, nous les trouvons au nombre de onze; puis ils disparaissent de nouveau jusqu'à 770, ou plutôt jusqu'au commencement du IXe siècle de l'hégire, durant lequel ils sont encore très-fréquents. Dans le Xe siècle, leur nombre baisse rapidement, et il ne se relève guère dans les siècles suivants. Or, il est facile de voir que ces dates ne sont pas amenées par le simple hasard, mais qu'elles correspondent à des époques remarquables de l'histoire des provinces musulmanes du Caucase, qui méritent d'être signalées.

Après la première secousse sérieuse éprouvée par le khalifat de Baghdad, non sur les limites de ses domaines, comme au temps des Sofarides et des Samanides, mais dans le cœur même de l'empire, par l'invasion des Seldjoukides au Ve siècle de l'hégire, la puissance des khalifes n'a jamais pu se rétablir dans les provinces caucasiennes. Leurs rudes successeurs, à demi nomades, se lassèrent bientôt des soucis administratifs, et à l'ombre de leurs trônes surgirent beaucoup de petites principautés : celle de Seif-eddin, à Derbend; celle des Chirvanchahs, entre les villes actuelles de Chemakha, de Salian et de Bakou; les Cheddadiens, à Guendjèh et à Ani; enfin celle des atabeks de l'Aderbeidjan, sur les deux rives de l'Araxe, et jusqu'à Hamadan, au sud. Ce morcellement de pouvoir contribua au développement du bien-être dans ces lointaines dépendances du khalifat; les princes souverains rivalisèrent entre eux pour

recueilli, en 1848, une inscription coufique de l'an 507; tout près de là, à Ani, j'ai copié une inscription du Cheddadien Kei Sultan, de l'an 595, et un firman du sultan Abou Saïd.

Enfin, la mosquée de Tiflis a conservé sur ses murs le texte d'un firman de Chah A'bbas le Grand, mais l'inscription elle-même est de l'an 1130. Je ne dis rien de la porte en fer conservée dans le couvent de Ghelati, car son inscription est assez connue par les recherches de Fraehn.

Les districts de Lenkoran, de Guendjèh et de Noukha ne présentent rien d'intéressant sous le rapport archéologique. A vingt et un kilomètres de Guendjèh, à l'ouest, dans le village de Chamkur, on voyait, il y a une trentaine d'années, une tour ornée d'une belle inscription coufique; mais en 1845 il n'en restait qu'un monceau de ruines, ce minaret ayant été renversé en 1836 ou 1837 par un tremblement de terre.

Ainsi nous voyons que toutes les provinces musulmanes du Caucase nous ont fourni quatre-vingt-cinq inscriptions, dont deux antéislamitiques, deux du IIe siècle de l'hégire, une du IIIe, une du IVe, trois du Ve, douze du VIe, dix du VIIe, dix du VIIIe, onze du IXe, trois du Xe, trois du XIe, six du XIIe, et deux du XIIIe, série où nous n'avons admis que les inscriptions à dates certaines. Pour faire mieux apprécier la valeur historique de ces chiffres, nous remarquerons que, depuis 507 jusqu'à 636, presque chaque période de dix ans nous fournit des monuments à inscrip-

tions. Depuis 638 jusqu'à 670, les monuments manquent complétement; entre 670 et 732, nous les trouvons au nombre de onze; puis ils disparaissent de nouveau jusqu'à 770, ou plutôt jusqu'au commencement du IXe siècle de l'hégire, durant lequel ils sont encore très-fréquents. Dans le Xe siècle, leur nombre baisse rapidement, et il ne se relève guère dans les siècles suivants. Or, il est facile de voir que ces dates ne sont pas amenées par le simple hasard, mais qu'elles correspondent à des époques remarquables de l'histoire des provinces musulmanes du Caucase, qui méritent d'être signalées.

Après la première secousse sérieuse éprouvée par le khalifat de Baghdad, non sur les limites de ses domaines, comme au temps des Sofarides et des Samanides, mais dans le cœur même de l'empire, par l'invasion des Seldjoukides au Ve siècle de l'hégire, la puissance des khalifes n'a jamais pu se rétablir dans les provinces caucasiennes. Leurs rudes successeurs, à demi nomades, se lassèrent bientôt des soucis administratifs, et à l'ombre de leurs trônes surgirent beaucoup de petites principautés : celle de Seif-eddin, à Derbend; celle des Chirvanchahs, entre les villes actuelles de Chemakha, de Salian et de Bakou; les Cheddadiens, à Guendjèh et à Ani; enfin celle des atabeks de l'Aderbeidjan, sur les deux rives de l'Araxe, et jusqu'à Hamadan, au sud. Ce morcellement de pouvoir contribua au développement du bien-être dans ces lointaines dépendances du khalifat; les princes souverains rivalisèrent entre eux pour

rehausser l'éclat de leurs cours respectives, et la protection qu'ils accordaient aux arts et aux lettres a eu pour résultat la construction de beaucoup de beaux monuments et l'apparition de tant de poëtes célèbres, tels que Nizami de Guendjèh, Aboul-O'ula, Haqani, Watwat, Mudjir-eddin, Féléki, etc. Mais cet état de choses, tout en étant profitable à la civilisation, ne l'était guère à la conservation de l'indépendance politique de ces petits États, et aucune des faibles parties constituantes du corps débile du khalifat ne put résister au choc des Monghols dans la première moitié du VIIe siècle. Le Caucase éprouva le sort commun, et il n'est pas étonnant que la tendance des princes régnants à élever des monuments ait eu un point d'arrêt pendant trente-deux ans, entre 638 et 670. A cette dernière époque, le pouvoir des halakouides s'est solidement établi en Perse, et leur domination fut faiblement contestée au Caucase. Les atabeks disparurent; mais les Chirvanchahs, s'étant reconnus les vassaux des successeurs des khalifes, gardèrent un pouvoir presque indépendant. Le retour de la sécurité publique ramena le goût des constructions, et il se maintint pendant tout le temps de la durée de la dynastie de Halakou. En 732, les perturbations qui suivirent la mort d'Abou Saïd Khan mirent fin à l'empire des Monghols en Perse. Les Chirvanchahs conservèrent leur autonomie; mais les révolutions sanglantes qui étouffèrent les derniers germes des forces vitales dans les provinces de la Perse, voisines de leurs États, ne leur lais-

saient que peu de loisir pour songer à doter leurs résidences souveraines de nouveaux monuments, et ce n'est qu'après la seconde visite du Caucase par le terrible souverain de Samarcande que nous voyons renaître cette occupation pacifique. Khalil Oullah et son fils furent les derniers princes indépendants du Caucase musulman. Les contrées transcaucasiennes, enlevées par les Turcs aux derniers Timourides, et ramenées sous le joug persan par les Séfévides, ne furent jamais, pour ces grands rois de la Perse, que des provinces étrangères, presque hostiles, et trop éloignées de leur splendide capitale, Ispahan, pour mériter quelque attention sérieuse. Les beghlerbeks du Chirvan n'étaient que des employés subalternes, souvent révoqués de leurs fonctions, et n'ayant aucun intérêt à perpétuer le souvenir de leur court séjour dans un pays qu'ils tâchaient d'exploiter au profit de leur bourse, peu soucieux de l'état où ils le remettraient à leurs successeurs. Chah A'bbas le Grand lui-même, cet infatigable constructeur de chaussées et de caravansérails en Perse, ne créa au Caucase aucune voie de communication nouvelle; et, si l'on excepte quelques faibles donations pieuses, il n'y laissa après lui que des ruines et le souvenir de sa barbarie.

Ainsi les débris de la malheureuse Djoulfa, dont les morts seuls échappèrent à la tyrannie du conquérant persan, témoignent jusqu'à nos jours de sa froide cruauté à l'égard de ses sujets chrétiens.

Nous voyons donc que sur quatre-vingt-cinq

inscriptions arabes et persanes recueillies dans le Caucase, beaucoup plus de la moitié (cinquante et une) appartiennent à Derbend, au Daghestan et au district de Kouba. Dans ce nombre, il n'y a que deux inscriptions pehlevies et trois persanes, les autres étant arabes, et pour la plupart du temps elles sont tracées en caractères coufiques. Par leur contenu, elles présentent aussi beaucoup plus de variétés que les légendes estampées dans les autres provinces transcaucasiennes. Ce fait, assez étrange, de la prédominance de la langue arabe dans les inscriptions d'un pays resté si longtemps en dehors de l'influence directe des khalifes, ne peut être expliqué par des considérations tirées de l'histoire générale; mais nous en trouverons la solution en étudiant la marche de la colonisation arabe dans le Daghestan.

II. — RENSEIGNEMENTS SUR L'ÉTABLISSEMENT DU POUVOIR DES ARABES DANS LE NORD DU CAUCASE.

Sans entrer dans beaucoup de détails sur la conquête du Caucase par les Arabes, je crois devoir rappeler en peu de mots les principaux événements qui signalèrent l'introduction définitive de l'islamisme dans ce pays, ne fût-ce que pour trouver des points d'appui aux déductions qui feront le sujet de ce chapitre.

Nous ne nous occuperons pas des efforts tentés par les Arabes dans le Ier siècle de l'hégire pour asseoir leur domination à Derbend; nos inscriptions

ne remontent pas si haut d'une manière authentique, et nous n'avons qu'à mentionner quelques faits du commencement du IIe siècle.

En 110, Maslamah, frère de Hicham, entra avec une grande armée dans le Chirvan, et prit de nouveau aux Khazars le Bab el-Abvab ou Derbend. Mais cette conquête n'était pas solide, car, en 112, le khalife dut envoyer Haréchi avec une autre armée contre les Khazars. Il rencontra l'ennemi dans les environs de Belokan, et le défit. Maslamah, nommé une seconde fois commandant des troupes arabes dans le Caucase, marcha sur Derbend, et s'en rendit maître; en même temps il subjugua les princes du Chirvan, du Tabasséran, le Filanchah et le prince de Mascate, et établit près de Derbend une colonie de quatorze mille Syriens. L'an 113, un échec subi par Maslamah, dans une rencontre avec les troupes du khakan, fut le prétexte de son rappel, et c'est Mervan, fils de Mouhammed, qui le remplaça. Pendant douze années de suite, il fit la guerre aux montagnards, et n'abandonna son poste périlleux que pour monter sur le trône des khalifes, d'où il fut précipité par Abou Mouslim de Merv. Yakout cite dans son article sur le Bab el-Abvab une pièce de vers où la vie incessamment active et pleine de péripéties guerrières des défenseurs de cette limite septentrionale des pays soumis à l'islam est peinte avec vivacité.

Ce passage ne se trouve pas dans la traduction de M. Barbier de Meynard, et je me permettrai

de le transcrire ici, d'après le manuscrit de Mossoul :

فقال سرقة بن عمرو فى ذلك

وَمَنْ يَكُ سائِلاً عَنّى فَإنِّى   بِأَرْضٍ لا يُواتيه القَرارُ
بِبَابِ التّرك ذى الابواب دارٌ   لها فى كُل ناحِيَةٍ مَغارُ
نَذُودُ جُمُوعَهُمْ عَمّا حَوَيْنا   وَنَقْتُلُهُمْ إذا بَاحَ السِّرارُ
سَدَدْنا كُلَّ فَرْجٍ كان فيها   مُكابَر(د)ةً إذا سَطَعَ الغُبارُ
وَأَلْحَمَنَا الْجِبالُ جِبالُ قبج   وجاوَرَ دُورَهُمْ مِنّا دِيارُ
وَبادَرْنَا العَدُوَّ بِكُلِّ فج   نُناهِبُهُمْ وَقَدْ طارَ الشِّرارُ
عَلَى خَيْلٍ تعَادى كُلَّ يَوْمٍ   عِياقٌ لَيْس يَتْبَعُها الْمُهارُ

C'est-à-dire : « Sarâqet, fils d'Amr, dit à propos de ceci : Que tout homme qui demandera de mes nouvelles sache qu'en vérité je suis dans un pays d'où le repos a fui,

« Dans la ville turque munie de portes, et dont les (habitants) dévastent les pays environnants.

« Nous repoussons leurs hordes loin de nos biens, et nous les exterminons pendant la dernière nuit de la lune.

« Dès que nous voyons s'élever la poussière, nous barrons, en nous opposant à l'ennemi, tous les défilés.

« Leurs montagnes, la chaîne du Caucase, nous fournissent notre nourriture, et nos habitations sont devenues voisines des leurs.

« Dès que la flamme de la guerre se répand, nous assaillons l'ennemi dans chaque sentier, afin de nous emparer de ses dépouilles.

« Chaque jour, montés sur nos chevaux, nous combattons. Nobles coursiers, les dromadaires ne pourraient pas les atteindre. »

Tels sont à peu près les faits peu nombreux que nous trouvons dans l'histoire écrite de cette époque; mais la tradition, religieusement conservée jusqu'à nos jours dans les vallées des montagnes, y ajoute beaucoup de détails, et comme elle n'est qu'en partie reproduite dans quelques citations instructives du Derbend-Namèh, de M. Kazembek, ouvrage plein de renseignements importants et solides sur le passé musulman du Caucase, je crois devoir les compléter par un passage tiré d'un petit mémoire arabe inédit, rapporté du Daghestan en 1842 par le prince Gr. Gagarine, et qu'il a eu l'obligeance de me communiquer.

L'auteur anonyme de ce mémoire, rédigé en 1195 de l'hégire (1780-1781 A. D.), commence par exposer les détails connus de la fondation de Derbend, énumère les expéditions arabes dans le Chirvan, et termine en donnant la généalogie et la liste des descendants d'Abou Mouslim, que la tradition populaire s'obstine, malgré l'histoire, à imposer pour chef aux conquérants arabes des montagnes du Caucase. Nous ne nous attacherons qu'à cette dernière partie du mémoire en question, surtout à cause des indications géographiques qu'on y trouve sur les

endroits où la soi-disant postérité d'Abou Mouslim s'est fixée après son départ. Ces derniers détails rendent ce document infiniment plus instructif que beaucoup d'écrits du même genre circulant dans le pays, et dont l'un des plus intéressants, composé par Moullah Rafi, a été publié par M. Kazembek. Généralement les auteurs de ces généalogies se bornent à établir, par une série plus ou moins longue de noms, la filiation du chef du soulèvement abbasside qui le rattache aux familles les plus distinguées des tribus arabes. Ils admettent comme placée hors de doute sa participation à l'introduction de l'islamisme dans le Caucase, et nous laissent dans une ignorance parfaite sur le sort ultérieur des Arabes colonisés dans le Daghestan. Au contraire l'auteur anonyme dont je parle, tout en consacrant une bonne partie de son ouvrage au développement de la même fiction, nous permet au moins de suivre sur la carte les points successivement occupés par les Arabes, descendants ou non d'Abou Mouslim. Or, comme la liste des localités dont il fait mention coïncide avec les points du territoire daghestanien qui ont fourni le plus d'inscriptions arabes, j'ai tout lieu de croire qu'il s'agit ici de quelque chose de réel, et non d'un ensemble de renseignements stériles, presque sans valeur pour l'intelligence du passé de ces contrées. Je commence par transcrire le texte :

قال اصحاب التواريخ في بيان نسب ابي مسلم رضي الله

تعالى عنه اسمه عبد الرّحمن ابن سيّد ولقبه عزيز بن
سيّد جنيد بن منذر بن نوفل بن عبد المطّلب رضى
الله تعالى عنهم امين وفى سجع خاتمه مكتوب مَنْ عَدَلَ
مَلَكَ وَمَنْ ظَلَمَ هَلَكَ وفى يده تبرزنة وزنه عشرون منًّا وكان
ابوه سيّد قد جمع عنده ثمانين الف مبارز وخرج مع
عسكره على مروان وقاتل معه لأجل حسين بن على رضى
الله تعالى عنهما وشهد سيّد فى يد مروان وبقى ابو مسلم
يتيمًا فى مدينة ماخان من توابع مرو شاهجهان وكان
عمره اربع سنة وحفظته امّه اسمها سلمة وبلغ فى سنّ
بلوغه وقال يومًا من الأيّام يا امّى هل كان لى اب قالت بلى
ولكن قد مات فى قتال مروان لأجل حسين بن علىّ بن
ابى طالب عليهما السلام فقال يا امّى هل كان لأبى فى بلدة
مرو شاهجهان اهلاً من الاحبّاء والصّديقين قالت يا بنىّ
قد كان منهم رجلًا واحدًا يقال له خردك اهنكر سمّى
به لكونه حدّادًا وهو محبّ ابيك فذهب ابو مسلم الى
قرية مرو شاهجهان عند خردك اهنكر واستخبر منه
حقيقة ابى مسلم فعلّم له احواله وجعل له تبرزنةً وزنه
عشرون منًّا واعطى له بيده وخرج وحارب مع عسكر
مروان ثمانية عشر سنة وكان فى تحت حكومة يد ابى مسلم
ثلثماية اميرمن الأمرآء يسمّى كلّ منهم بباشا ونصر الله له

على مروان بعون الله تعالى وقتل مروان فى بلدة دمشق وهى فى الشّام وبنى فيها ابو مسلم المسجد الجامع وخطب اوّل مرّة فيه ابو مسلم وخرج من بلدة دمشق مع عساكره وجاهد مع الكفّار وانتهى الى شروان وحارب مع امراء شروان وقتل امرائهم ثم حارب مع كوهستان سبع سنين وجلس بين النّهرين تحت الجبل المسمّى بشاه البرز وكان اذا جاء وقت الصيف حارب مع اهالى ناحية باب القسط يسمّى رجا واذا جاء وقت الشّتاء حارب مع اهالى باب الأبواب يسمّى بدربند ثم بنى مسجدًا فى قرية كله كوره وجلس فيها ابنه مهتر سنجاب وبعده بنى مسجدًا فى قرية اختى واسكن فيها اخته مع زوجها اسحق كند شكن ومعنى اختى اُخْتِىّ ودفن ابو مسلم اخته فى وقت موتها فى مسجد اختى ثمّ بنى مسجد رجا ومقا واجلس فيها امير حمزة ابن عمّه ثمّ جاهد ابنه سلطان ابراهيم وهو نايب شروان صاحب الشّوكة مع عسكره مع ناحية قموق واوار وساير قرى داغستان اظفره الله تعالى بالفوز والفتح وقامع الكفر والشّرك والطغيان قال جآء الحقّ وزهق الباطل انّ الباطل كان زهوقًا فظهر بينهم نور الاسلام بالعلم والعلماء الرّاسخين وبنوا فيها المساجد كثيرًا فبعد بناء مسجد قاضى قموق رجع

ابراهيم الى شروان وسكن فيها المسمى بشروان شاه ولقبه
برهان الدين ورجع ابو مسلم الى شروان واسكن فيها
بالحكمة والحكومة ابنه سلطان ابراهيم المشار اليه بولى
شروان وذهب ابو مسلم الى وطنه وكان تاريخ خروج ابى مسلم
الى ناحية داغستان وشروان من دمشق بعد مايه وعشر سنة
من هجرة النبىّ صلّى الله عليه وعلى اله وسلّم وبقى ابو مسلم
فى الدّاغستان الى مدّة سبع سنين وله اربع بنين رمضان
وابراهيم ويوسف ومهتر سنجاب ونسب مهتر سنجاب
كان له سبع بنين فانّهم قد سكنوا بعد ذهاب ابى مسلم
الى وطنه فى القرية المعروف بين النهرين المسمى باوسوغ
تحت الجبل شاه البرز فوقع النّزاع والقتال بالمجادلة
بينهم وبين قرية مكراخ وتفرّقوا منه الى ساير القرى الى
الآن سكنوا فيها ذرّية بعد ذرّيّة واسماء ابناء مهتر
سنجاب ولد ابى مسلم سيف الدّين يوسف ناصر الدين
جمال عبد الله حمزة على برخوط فنصره الله تعالى على فتح
بلدان الاسلام بتوفيق الايمان وظهور نور الاسلام بقامع
الكفر والطّغيان ودمّر الله اعداء الدّين فبعد ذالك بنى
مسجدًا فى قرية مكراخ وجلس سيف الدّين فيها بالظّفر
ومات فيها وهلك جيوش السّمسام بيده وخرّب بلاد
الكفار وهرب السّمسام مع امرائه الذّين فى خدمته فى

ليلةٍ مظلمة وبقى امر مكراخ فى يد سيف الدّين وسكن
يوسف فى قرية قروز وناصر الدّين ورمضان فى قرية خنـاو
وَروتلى ومحمّد فى شناز وجمال فى ولاية قبّة وقلهـان وعبد
الله فى قرية قراح وحمزة فى قريه رجا وعلى برخوط فى قرية
مقا وكان ليوسف اربع بنين سكن واحدهم فى قرية چتول
المسمّى باقاجان والباقى فى قرية قروز وسكن شعبان من
اولادهم فى قرية خشنه وخالبان فى قرية خنـاو وسيف
الدّين فى قرية فوى ورمضان فى قرية دكاه ويوسف فى قرية
اوچوق وعلى فى قرية بچقال وخالد فى قرية اچخور وجمال فى
قرية مروغ وعمر ومحمّد فى قرية اختى وخاردى فى قرية
الملك وعبد الله فى قرية خالتون ورجب فى قرية تيغ
وخليفة فى قرية چتول ورمضان فى قرية انوغ ومحمّد فى
قرية الك وتفرّق بعضهم الى قوبّة والى شروان والى
طبرسران والى قرى اوار وقموق وقيطاق وكوبچى وحشتى
وشناز وزاخور وجاروتله كلّهم من الاولياء والصّالحين
من اولاد ابى مسلم رضى الله تعالى عنهم

TRADUCTION.

« Les historiens rapportent ainsi la généalogie d'Abou Mouslim ; que Dieu tout-puissant soit content de lui ! Son nom est Abdourrahman, fils de Seïd, et son prénom est Aziz, fils de Seïd Djouneïd,

fils de Mounsir, fils de Noufil, fils d'Abdoul Mouttalib; que Dieu soit content d'eux! Amen. Dans la légende en prose rimée de son cachet, on lisait : « Au juste, la royauté; à l'oppresseur, la destruc« tion. » Il portait une hache d'armes du poids de vingt *mens*. Son père Seïd assembla huit mille guerriers, et fit la guerre à Mervan, pour venger Hussein, fils d'Aly; que Dieu soit content d'eux! Seïd fut tué par Mervan. Abou Mouslim, âgé de quatre ans, resta orphelin dans la ville de Makhan, située dans le district de Merv-Chah-Djihan, et fut élevé par sa mère Salamah. Ayant atteint l'âge de puberté, il dit un jour à sa mère : « Ô ma mère! « ai-je jamais eu un père? » Elle répondit : « Oui, « mais il périt dans la guerre qu'il fit à Mervan pour « venger Hussein, fils d'Aly, fils d'Aboutalib; » que Dieu soit content d'eux! Alors il dit : « Ô ma mère! « mon père avait-il quelque ami sincère dans la ville « de Merv? » La mère lui répondit : « Ô mon enfant! « en vérité, il y en avait un, Khourdek, surnommé le « maréchal ferrant, à cause du métier qu'il exerçait; « il était ami de ton père. » Après cela, Abou Mouslim alla à Merv-Chah-Djihan, et trouva Khourdek, le maréchal ferrant. Il le questionna sur son père, et Khourdek lui raconta son histoire; il lui mit entre les mains une hache d'armes qui pesait vingt *mens*, et lui en fit cadeau. Abou Mouslim partit de là, et fit pendant dix-huit ans la guerre à Mervan. Il y avait sous les ordres d'Abou Mouslim trois cents émirs, dont chacun portait le titre de gouverneur.

Dieu tout-puissant l'assista contre Mervan, et ce dernier fut tué dans la ville de Damas, en Syrie. Abou Mouslim y construisit une mosquée cathédrale, et fut le premier qui y récita le *khotbeh.* Il partit de Damas avec une armée, et, faisant la guerre sainte aux infidèles, parvint à Chirvan. Là il combattit les émirs de Chirvan, et les tua. Puis il fit la guerre dans le Daghestan pendant sept ans, et s'établit entre les deux fleuves[1] au pied du mont dit Chah-Albourz. Chaque printemps il portait ses armes contre les habitants de Bab oul-Abvab, qu'on nomme Derbend. Puis il construisit une mosquée dans le village de Koula-Kourèh, et y établit son fils Mihter-Sindjab; il bâtit une autre mosquée dans le village d'Akhty, et y établit sa sœur avec son mari, Ishaq Kundi Chiken, et la signification d'Akhty est, « ayant rapport à la sœur (*Oukhtiy*). » Après la mort de sa sœur, Abou Mouslim l'enterra dans la mosquée d'Akhty; puis il construisit la mosquée de Ridja et de Maqa, et y établit l'émir Hamzèh, fils de son oncle. Son propre fils Sultan Ibrahim, son lieutenant dans le Chirvan, homme très-renommé, fit la guerre sainte avec ses troupes dans les provinces de Qoumouq, d'Awar et dans d'autres parties du Daghestan. Dieu tout-puissant lui accorda la victoire, et il extirpa de ce pays les infidèles et ceux qui admettent des égaux de Dieu. Il dit : « La vérité « s'est manifestée, et le mensonge a été anéanti; car,

[1] Le mont Chalbouz, comme on l'appelle aujourd'hui, est situé entre les rivières *Samour* et *Koussar tchai.*

« en vérité, le mensonge est périssable. » Ainsi la lumière de l'islamisme se répandit dans ces contrées à l'aide de savants versés dans leur science. Ibrahim y construisit beaucoup de mosquées, et, après avoir fondé celle de Qazi-Qoumouq, il retourna dans le Chirvan, et s'y fixa sous le nom de Chirvan Chah; son prénom était Bourhan-eddin. Abou Mouslim vint aussi dans le Chirvan, et y confirma son fils Ibrahim comme wali du Chirvan et gouverneur en son nom, après quoi il retourna dans sa patrie. La marche d'Abou Mouslim, de Damas dans le Daghestan et le Chirvan, a eu lieu en 110 de l'hégire. Abou Mouslim resta sept ans dans le Daghestan; il avait quatre fils: Ramazan, Ibrahim, Youssouf et Mihter Sindjab. La famille de Mihter Sindjab comptait sept fils; ils s'établirent, après le départ d'Abou Mouslim, dans son patrimoine, dans le village connu sous le nom d'Oussough, situé entre deux les rivières au pied du mont Chah-Albourz. Il surgit une inimitié et une guerre entre eux et les habitants du village Mikrakh, et ils émigrèrent dans d'autres villages jusqu'au pays des Allans, où ils s'établirent de père en fils. Les noms des enfants de Mihter Sindjab, fils d'Abou Mouslim, sont: Seif-eddin, Youssouf, Nacir-eddin, Djemal, A'bdoullah, Hamzèh et A'li Berkhout. Dieu les aida à réduire des provinces à l'islamisme à cause de leur foi et de l'évidence de la lumière de cette religion, et de même à anéantir l'infidélité. Le Dieu tout-puissant fit périr les ennemis de la religion. Puis Seif-eddin construisit une mosquée dans

le village Mikrakh; il s'y établit victorieux et y mourut. Il défit les troupes de Samsam, et détruisit les villes des infidèles. Or, pendant une nuit sombre, Samsam prit la fuite avec les émirs qui étaient à son service, et Mikrakh resta au pouvoir de Seif-eddin. Youssouf s'établit dans le village de Qourouz; Nacir-eddin et Ramazan se fixèrent à Khnow et à Routoul, et Mohammed à Chinaz; Djemal, dans la province de Qoubbèh, et Kalban A'bdoullah s'établit à Qarah; Hamzèh, dans le village de Ridja, et A'li Berkhout dans le village de Maqa. Youssouf avait quatre fils, dont un, nommé Agha Djan, résidait dans le village de Tchitoul, et les autres étaient à Qourouz. Un de leurs descendants, Cha'aban, s'établit dans le village de Khachnèh; Kalban, dans le village de Khnow; Seif-eddin, dans le village de Fouï; Ramazan, dans le village de Dikèh; Youssouf, à Atchouq; A'li, à Pitchgal; Halid, à Outchkhour; Djemal, à Mourough, et O'mar et Mouhammed, dans le village d'Akhty; Khorazm se fixa à Alek; A'bdoullah, à Khaltoun; Redjeb, à Tigh; Khalifèh, à Tchitoul; Ramazan, à Oussough; Mouhammed, à Alek; d'autres se dispersèrent dans Qoubbèh, Chirvan, Tabasseran, dans les villages des Avares, dans ceux des provinces de Qoumouq, Qaitaq, Koubetchi, Hacht, Chinar, Dzakhour et Djar-ou-talèh. Tous ils sont du nombre des amis de Dieu et des justes, et ils sont descendants d'Abou Mouslim; que Dieu soit content de lui!»

Avant de tirer toutes les conclusions qui peuvent

être déduites du passage que je viens de traduire, il serait bon de déterminer la valeur historique des renseignements qu'il nous fournit, et pour cela, le peu de faits chronologiques et les détails que donne notre auteur inconnu sur la généalogie d'Abou Mouslim nous suffisent complétement.

Il dit qu'Abou Mouslim vint dans le Daghestan en 110 de l'hégire, qu'il y resta sept ans, et retourna à Damas en 117 ou 118. Or, même si nous ne savions pas positivement que ces mêmes années correspondent à l'époque des guerres de Maslamah et de Mervan dans le Caucase, nous aurions un moyen certain de prouver que la chronologie citée par notre auteur n'a rien de sérieux et doit être attribuée tout simplement à son désir de donner une forme savante à la transcription d'une tradition populaire.

Abou Mouslim est un personnage trop marquant dans l'histoire de l'Orient pour que la mention de ses hauts faits n'ait pas laissé beaucoup de traces dans les annales musulmanes. Mais si l'ensemble des événements de sa carrière nous est assez bien connu, il n'en est pas de même des détails. Ainsi l'époque de sa naissance ne peut guère être fixée avec précision. Ibn-Khalican le fait naître en l'an 100 de l'hégire; Rachid-eddin rapporte qu'en 128 Abou Mouslim avait été envoyé par l'imam Ibrahim dans le Khorassan, étant âgé de vingt ans, ce qui rapporterait la date de sa naissance à l'an 108; enfin, dans le roman historique *Kisseï Abou Mouslim*, dont

nous donnerons plus loin quelques détails, il est raconté que ce chef du soulèvement abbasside avait quatre ans au moment de l'extermination des Seïdes dans Ispahan par Hudjadj. Or, ce persécuteur énergique de la race du Prophète est mort, d'après la traduction persane de Tabari, en 95 de l'hégire : donc la naissance d'Abou Mouslim doit être reculée au moins jusqu'à l'année 90. Nous pourrions augmenter à volonté le nombre de ces citations; mais nous nous contentons de ces trois indications, car elles représentent assez exactement les deux limites extrêmes et la valeur moyenne de cette date. Ainsi nous voyons que, selon que l'on se conforme à l'une des trois sources indiquées, il y aura toujours une incertitude de dix-huit ans pour le chiffre de l'année où naquit Abou Mouslim. Mais cette incertitude n'aura aucune influence sur les résultats que je me propose d'obtenir, car il est évident que, même en acceptant la date la plus reculée de la naissance du chef du soulèvement abbasside, il est impossible de supposer que les Ommeiades lui eussent confié, à l'âge de dix-huit ou vingt ans, le commandement de toutes les troupes arabes dans les provinces caucasiennes. Donc, sous ce rapport, il me semble bien établi que la chronologie de notre auteur manque de fondement.

Les historiens orientaux sont tout aussi peu d'accord entre eux concernant la généalogie d'Abou Mouslim. Tabari, après avoir rapporté le bruit populaire qui fait de ce chef khorassanien un esclave

noir, acheté pour 400 dirhems par Içа, fils de Mekil, se borne à dire que « plusieurs autres prétendent que Abou Mouslim n'était pas esclave, mais que son père était sellier à Koufa et qu'il n'était qu'un serviteur d'Iça. » Ibn-Khalican commence la biographie du célèbre Mervien par ces mots : « Abou Mouslim A'bd-our-Rahman, fils de Mouslim, nommé aussi O'thman le Khorassanien, est le chef du soulèvement abbasside. On l'appelait aussi Ibrahim, fils d'O'thman, fils de Iassar, fils de Soudouze, fils de Djoudarn, un des descendants de Bouzadjoumihr, fils de Bahtadjan, de Fars. » M. Kazembek a publié (p. 205 de sa traduction du *Derbend Namèh*) un mémoire historique de Moullah Rafi, que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner. Abou Mouslim y est nommé fils de Mouhammed, de Youssouf et de Cheikh Aboul-Mouslim; donc nous voyons qu'aucune de ces listes ne ressemble guère à celle de notre auteur, qui, par conséquent, a dû puiser la sienne ailleurs.

Parmi les documents plus ou moins historiques que la littérature orientale possède sur Abou Mouslim, l'un des plus remarquables par la richesse de ses détails est un roman écrit en persan, et intitulé قصه ابو مسلم, dont j'ai rapporté un exemplaire de Boukhara en 1842. Ni l'époque ni l'endroit où ce roman fut composé ne sont connus; mais depuis très-longtemps déjà c'est un des livres les plus populaires à Boukhara. Il y est tellement considéré, que l'on a fait sur son compte les deux vers suivants :

هرکه ابو مسلم خوانی کند
اگر زن بوّد پهلوانی کند

Tous ceux qui liront *Abou Mouslim*, fût-ce même une femme, accompliront des faits héroïques.

Ainsi tout fait supposer que ce n'est pas un ouvrage récent, ce qui est, du reste, corroboré par son style plein de locutions anciennes. En Perse, on ne le connaît presque pas, et ce n'est qu'à Hérat que j'ai commencé à trouver quelques personnes qui en ont entendu parler, ce qui, joint aux tournures des phrases de son texte, éminemment khorassaniennes, me fait supposer qu'il a été composé dans la partie orientale de cette province, notamment à Merv, et qu'il a été introduit à Boukhara par les nombreuses familles des premiers Merviens transférés de force sur la rive droite de l'Oxus par les khans Ouzbeks, qui dévastèrent la Perse orientale à l'époque du commencement de la dynastie des Séfévides. Dans ce roman, Abou Mouslim est appelé Émir A'bdour Rahman, fils d'Assad, fils de Djouneid, fils de Chehab, fils de Menzar, fils de Noufil, fils de Qoutnan, fils d'A'bdoul Moutalib, fils de Hachim, fils d'A'bdoul Menaf. Cette liste généalogique ressemble tellement à celle de notre mémoire historique, que je ne doute pas qu'elle n'ait été puisée dans le roman ou dans une source commune aux deux ouvrages. La première supposition est d'autant plus probable, que beaucoup d'autres détails, tels que la conversation d'Abou Mouslim avec sa mère, sa

visite au maréchal ferrant de Merv, le cadeau qu'on lui fit de la hache d'armes de son père, la légende de son cachet, etc. se retrouvent dans le roman; il serait assez difficile de s'attendre à rencontrer ces mêmes incidents ailleurs. Comme ce roman n'a pas encore été l'objet d'une notice spéciale, je me permettrai une digression pour donner une idée succincte de son contenu.

Les premières scènes de cette longue épopée se passent dans l'Arabie Heureuse. Le père d'Abou Mouslim, guerrier renommé pour sa bravoure, mais aussi pauvre que courageux, devient éperdument amoureux de la fille d'un chef d'une riche tribu voisine. Rebuté par l'orgueil des parents de la belle, dans l'espoir d'obtenir légalement sa main, il se décide à l'enlever. Énergiquement poursuivis par les serviteurs du père, les amoureux fuient de retraite en retraite, et finissent par s'établir en paix à Ispahan, où ils coulent des jours heureux jusqu'au moment où Hudjadj, enflammé par sa haine contre les descendants du Prophète, se décide à les exterminer tous. Ce massacre des Seïdes est raconté en détail et d'une manière saisissante. Le père d'Abou Mouslim tombe en défendant ses proches, et sa femme parvient à se soustraire avec son fils, âgé de quatre ans, aux recherches actives des sanguinaires serviteurs de Hudjadj. Enfin elle se décide à chercher refuge à Mahan, village du district de Merv, où elle vécut ignorée, se livrant à l'éducation de son unique enfant. A l'âge de quinze ans, Abou

Mouslim questionna sa mère sur son passé, et, enflammé par les récits des hauts faits de son père et par les détails émouvants de sa mort tragique, il jura de le venger, et alla à Merv trouver Hourdek, qui lui remit la hache d'armes de son père et lui révéla l'existence du véritable imam. Les détails sur la secte des fidèles à la descendance d'A'li, sur leurs rapports avec l'imam Ibrahim, fils de Mouhammed, fils d'A'li, fils d'A'bdoullah, fils d'Abbas, sont pleins d'intérêt et, sans le moindre doute, ne manquent pas de vérité. Envoyé plusieurs fois par les chefs de sa secte auprès de l'imam, Abou Mouslim traverse trois ou quatre fois la Perse, la Mésopotamie et la Syrie, et le roman, en décrivant les incidents de ces voyages, rapporte beaucoup de faits curieux et instructifs sur l'état où se trouvaient à cette époque les populations de ces contrées. L'imam, ayant reconnu les qualités éminentes d'Abou Mouslim, l'envoie, muni de ses pleins pouvoirs, dans la Transoxiane pour enrôler des adhérents à sa cause, et la partie du roman qui décrit les incidents de cette mission présente même beaucoup d'intérêt géographique, car les localités de ces pays peu connus, situés entre Karchi, Chehri-Sebz, Samarcande, Khodjend et Boukhara, y sont exactement décrites. Les premières amours d'Abou Mouslim et la description de ses campagnes contre les troupes ommëïades dans le Khorassan sont remplies de détails romanesques et fabuleux; mais la relation de sa dernière campagne contre Mervan, la relation de ses

rapports avec Aboul A'bbas Saffah, de même que la scène de son assassinat, sont pleines de vérité et mériteraient d'être traduites.

On ne doit pas beaucoup s'étonner de retrouver dans le Daghestan les traces d'un livre répandu à Boukhara et presque inconnu en Perse; car les rapports entre la Transoxiane et les montagnards du Caucase sont plus fréquents qu'on ne serait tenté de le croire d'après la distance qui les sépare. Ainsi par exemple le *muridisme* est venu chez les Lezghiens de Boukhara, et c'est un *murchide* ou professeur de cette ville qui enseigna à Qazi Moullah les principes de cette doctrine.

Pour revenir à notre sujet, il me semble incontestable qu'Abou Mouslim n'a jamais été dans le Caucase, et que la tradition populaire l'a confondu avec Maslamèh, qui aussi, si l'on en croit Tabarı, commencerait sa carrière dans le Khorassan. Mais que ce soit lui ou un autre Arabe qui s'établit dans le Daghestan, les détails rapportés par l'auteur de la notice citée sur l'occupation successive des différentes parties de cette province par sa famille et par ses descendants sont instructifs, car ils nous permettent de suivre sur la carte la marche de la colonisation arabe dans les montagnes. Il résulte de cette tradition : 1° que les premiers conquérants musulmans du Caucase ont su très-bien apprécier la valeur stratégique de la vallée du Samour, car ils l'occupèrent en premier lieu; 2° que ce n'est pas autant par la force des armes que par des immigrations

puissantes qu'ils ont su imposer aux rudes montagnards la religion de leur Prophète, leur langue et leur influence politique; 3° enfin, qu'il est ainsi très-naturel de rencontrer dans cette partie du Caucase les plus anciens comme les plus nombreux monuments musulmans, car pendant plus d'un siècle les Arabes n'ont reculé devant aucun sacrifice pour introduire dans le Daghestan leur religion et y asseoir fermement leur pouvoir.

III. — RÉSULTATS PALÉOGRAPHIQUES FOURNIS PAR LES INSCRIPTIONS MUSULMANES DU CAUCASE.

L'ancienne paléographie arabe a occupé beaucoup de savants orientalistes. Les uns, comme Adler, Wahl, Pococke, etc. basaient leurs déductions sur les renseignements qu'ils trouvaient dans les historiens orientaux et dans les plus anciens manuscrits arabes. D'autres, comme Fraehn et Castiglione, se bornaient à considérer les changements éprouvés par les caractères de l'écriture arabe sur les nombreux représentants de l'art monétaire fournis par les diverses dynasties princières des pays soumis aux khalifes abbassides. Enfin d'autres, comme Marcel, Lanci, etc. tiraient leurs conclusions de l'examen des légendes lapidaires des monuments funéraires et autres trouvés en Égypte ou conservés dans les musées européens. Ce n'est que M. Silvestre de Sacy qui basa ses recherches lumineuses sur cette matière difficile et pleine d'incertitude, en s'étayant par sa vaste érudition littéraire, sa grande expé-

rience archéologique et numismatique, et par un don d'heureuse perspicacité qui lui était particulier, et qui l'a guidé presque toujours infailliblement dans ses recherches nombreuses et variées. Aussi les résultats auxquels il est parvenu dans son savant mémoire « Sur quelques papyrus écrits en arabe, et récemment trouvés en Égypte, » restent-ils jusqu'à présent, pour ainsi dire, comme la dernière expression de la science à cet égard. Tout récemment, cette matière a été reprise par un jeune orientaliste allemand, le Dr Nöldeke, dans un ouvrage consciencieux et érudit, intitulé *Geschichte des Korans*, couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Quoiqu'il ne traite qu'en passant la question paléographique, il donne des détails curieux sur les secours que la paléographie peut tirer de l'orthographe des manuscrits; mais il avoue, page 302 : « Nous n'avons jusqu'à présent, autant que je sache, aucun indice positif pour juger de l'ancienneté d'un manuscrit coufique. » Ce résultat négatif est malheureusement assez exact; mais tout de même je crois que l'auteur aurait rendu ses autres recherches à ce sujet beaucoup plus claires et surtout plus précises, s'il s'était donné la peine d'expliquer nettement ce qu'il entend par « coufique pur (*Rein kufisch*); » car, après les recherches de Silvestre de Sacy, il me semble qu'on n'a pas le droit de dire, comme le fait M. Nöldeke (p. 203) : « Il résulte de la comparaison des monnaies et des inscriptions coufiques, ainsi que d'autres faits de

l'histoire de l'écriture arabe, que le caractère coufique s'est conservé pur depuis l'époque de Mahomet jusqu'au IVe siècle de l'hégire, mais qu'à partir de ce temps il commence à se déformer; en sorte qu'après l'an 400 il n'est pas facile de le rencontrer dans sa forme parfaite ancienne. » Une pareille assertion est d'autant plus étrange, que les recherches de l'illustre orientaliste français mirent hors de doute (p. 8, *loc. laud.*) « que le caractère que Moramèr avait introduit chez eux (les Arabes) y éprouva sans doute quelques changements successifs, et que ces diverses sortes d'écritures reçurent différents noms, indiquant les lieux où chacune d'elles avait pris naissance, ou dans lesquels elle était d'un usage plus ordinaire. » Plus loin il dit : « C'est sans doute, avais-je ajouté, ce qu'il faut entendre par ces mots : *mekki*, *médéni*, *basri* et *coufi*, c'est-à-dire caractère de la Mecque, de Médine, de Basra et de Coufa. » Cette observation est d'autant plus exacte, que la ville de Coufa étant fondée à peu près cinquante ans après la mort du Prophète, il est évident qu'il ne peut être sérieusement question d'écriture inventée dans cette localité ni pendant sa vie ni à l'époque de ses premiers successeurs. Plus loin (p. 83), Silvestre de Sacy cite l'observation importante de Castiglione, que « l'ancien caractère arabe, comme le syriaque, duquel il est dérivé, avait une figure arrondie et moins angulaire que celle qu'il a acquise plus tard sous la dynastie des Abbassides. » Ce raisonnement, comme l'on sait, a été corroboré par la

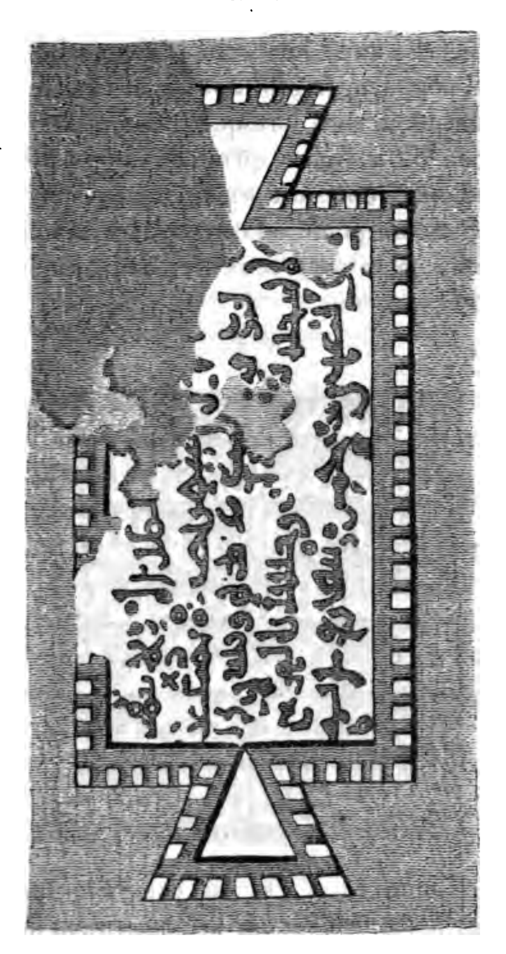
découverte de deux passe-ports de l'an 133 de l'hégire, qui fournirent à Silvestre de Sacy l'occasion de publier son savant mémoire, qu'il termine par ces mots importants et remarquables par leur prudente modestie : « Peut-être faudra-t-il même réformer tout à fait nos idées sur la chronologie des différentes écritures arabes, et reconnaître que le caractère *neskhi*, dont on fixait l'invention au IIIe siècle de l'hégire, existait, à peu près sous la forme actuelle, avant que les Arabes du Hedjaz reçussent d'Anbar ou de Hira celui qui a donné naissance au caractère coufique. Ne nous hâtons pas cependant d'adopter cette conjecture, et sachons seulement douter, afin de n'opposer aucun préjugé aux nouvelles découvertes que pourront nous offrir d'heureux hasards, tels que celui auquel nous devons les papyrus qui ont été l'objet de ce mémoire. »

Avant de passer à l'exposition des résultats paléographiques fournis par les inscriptions arabes du Caucase, je fais observer qu'il me semble impossible de donner à l'écriture arabe, la plus ancienne après le *himiaryte*, le nom de *neskhi;* car Silvestre de Sacy lui-même a contribué plus que tous ses devanciers à appuyer sur des citations exactes le fait de la découverte de ce genre d'écriture dans le IIIe siècle de l'hégire, par Ibn-Mokla ou par son frère Abou A'bdallah Hassan, mort en 338. De plus, le nom même de ce caractère vient du verbe نسخ, dont la signification principale est : révoquer, annuler, abroger, abolir, effacer,

détruire, biffer, etc. et l'écriture en question n'a été nommée *neskhi* que comme devant abolir le caractère coufique, généralement accepté à cette époque. Ainsi la fameuse découverte d'Ibn-Mokla se réduit à peu de chose, car au fond il paraît n'avoir rien inventé du tout; mais il a eu le bon esprit d'arrêter les abus calligraphiques auxquels la manière arbitraire inhérente au coufique semblait devoir conduire l'écriture arabe, et il la ramena à l'ancien caractère, entièrement oublié, moins joli de forme, mais infiniment plus précis comme système de signes phonétiques.

En examinant attentivement les inscriptions dont nous donnons ici les fac-simile, on verra que les caractères du n° 1, où je n'ai pu déchiffrer que la date : في سنة خمس وسبعين ou تسعين ومائة, c'est-à-dire « en l'an $1\frac{7}{9}5$, » ressemblent à ceux des passeports de l'année 133, autant que des caractères gravés sur pierre peuvent ressembler à des caractères tracés sur papier. Qu'on lise l'année de l'inscription d'une façon ou d'une autre, elle doit être rapportée au règne du khalife Haroun ar-Raschid, à peu près à l'époque où il se fit représenter à Derbend par Djeioun, fils de Nedjm, Rebia el-Baheili, Hazimèh, fils d'O'mar (voy. Kazembek, *Derbend Namèh*, p. 127 et suiv.). On voit qu'alors le ج ne dépassait pas les autres lettres, comme, par exemple, dans le mot حسيم du passe-port A. Le خ, comme dans le mot qui précède celui de سنة de l'inscription, était représenté, sur la pierre comme sur le

N° 1.



papyrus, par un crochet semblable en tout à celui dont on se sert encore de nos jours. Le د, comme

dans l'avant-dernier mot de la seconde ligne de l'inscription, que je lis محمّد, a une forme moins anguleuse que celle qu'on lui a donnée depuis. Le ى final du passe-port dans le mot الى ذلك et dans le mot فى de l'inscription sont presque identiques et s'éloignent peu de la figure qu'on donne à cette lettre actuellement. Toutes ces ressemblances sont encore plus frappantes quand on compare les caractères de l'inscription n° 1 avec ceux des deux cachets des passe-ports.


N° 2.



L'inscription n° 2 est du commencement du IVe siècle; je l'ai trouvée sur l'emplacement de Belokan. Je la lis ainsi :

بسم الله الرّحمن الرّحيم هذا ما بنى ملّا صفر بن بُعْـدْ

طلبًا لثواب الله والدّار الاخرة نفعه الله سؤل حاجته اليه وجد عماد على يدى محمّد بن جعفر فى سنة ثمان وثلثماية

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Ceci est ce qui a été construit par Moullah Sefer, fils de Bou'd, à l'intention de la récompense de Dieu et du refuge dernier; que Dieu le gratifie dans les objets de ses désirs ! Édifice (élevé) par les deux mains de Mouhammed, fils de Dja'far, dans l'année 308. » Dans cette inscription, l'une des plus anciennes légendes du Caucase, car elle est d'une époque antérieure à l'invasion des Russes à Berda'a, ville voisine de Belokan, événement rapporté par Mass'oudi approximativement à l'année 300 de l'hégire, mais ayant eu lieu, comme l'a prouvé Fraehn, en 332, nous trouvons quelques particularités paléographiques qu'il est bon de signaler. Elles nous montrent que déjà dans le IVe siècle les formes anguleuses du caractère coufique commençaient à s'introduire de plus en plus dans le caractère arabe; les liaisons entre les ب, les ث, les س, les ل, sont toutes à angle droit; les ج et les ح, semblables au ك, commencent à dépasser la plupart des autres lettres, mais ils sont encore bien loin de la forme qui leur est commune avec le même signe alphabétique dans l'écriture coufique du Ve et surtout du VIe siècle de l'hégire. Le ه a encore à peu près la forme du θ grec; mais le د et le ذ prennent déjà la forme qu'ils ont dans l'écriture

coufique de cette époque. Une particularité remarquable de cette inscription est que ﺮﺓ de la fin du mot اخرة sont liées, comme cela se fait dans l'écriture cursive de nos jours, usage complétement abandonné par les scribes de Baghdad, et qui néanmoins doit être très-ancien, car nous le retrouvons sur le papyrus B de Silvestre de Sacy dans le mot كورة. Mais il est évident que toutes ces déductions doivent être acceptées *cum grano salis;* car non-seulement sur les monnaies abbasides du IV[e] siècle nous trouvons le coufique anguleux déjà complétement établi, mais des inscriptions tumulaires, l'une d'Abi Mouhammed A'bdoullah, fils de Mehdi, de l'an 239, l'autre d'A'bdoullah, fils d'O'mar, de l'an 245 de l'hégire, publiées par l'abbé Lanci dans son ouvrage *Degli Monumenti sepulcrali*, etc. prouvent que, même dans la première moitié du III[e] siècle, ce genre de coufique a été d'un usage commun dans la partie occidentale du khalifat. Une inscription de l'an 300 de l'hégire, que M. Victor Langlois a estampée à Tarsous, et qu'il reproduit exactement à la page 330 de son Voyage en Cilicie, s'éloigne encore plus du caractère arabe arrondi. Cette inscription tumulaire, intéressante au point de vue paléographique, a déjà été publiée par M. l'abbé Bargès dans la Revue archéologique; mais néanmoins je crois devoir la transcrire ici de nouveau, car je la lis un peu différemment, de la manière suivante :

بسم الله الرحمن الرحيم اللهم اذا جمعت عبادك لمتعادك

فاحشر عبدك ساكن هذا القبر الغفير الى رحمتك امنًا
من عذابك واسكنه دار جنّاتك فلم.....ونبيك محمّد صلى
الله عليه سلم ورحم من يرحم عليه

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux! Dieu! quand tu convoqueras tes serviteurs pour ton dénombrement, réveille ton serviteur (en lui) pardonnant (ses péchés) par ta clémence, (qu'il soit) préservé de ta colère, et place-le dans ton paradis..... Mouhammed, que Dieu lui soit propice et clément! Sois miséricordieux envers celui qui sera miséricordieux envers lui. » On voit encore quelques traces de lettres au haut du cadre qui fait le tour de l'inscription; je n'ai pu distinguer que ثلث « trois, » du côté gauche, et ماية « cent, » du côté droit. L'absence du nom du défunt ne doit pas étonner; cette omission a souvent lieu sur les monuments funéraires des musulmans, et provient soit de l'humilité du défunt qui déclare en mourant ne vouloir conserver que son seul titre de serviteur de Dieu, soit de ce que l'inscription n'est pas complète. Très-souvent le monument qui marque l'endroit de la sépulture d'un musulman est composé de trois pièces : d'une dalle placée à la tête du mort, d'une autre qui indique la direction dans laquelle il est enterré, et enfin d'une troisième placée à ses pieds. Si le sarcophage est fait d'une pierre, alors des légendes tracées sur les faces des monuments, correspondant à la position de la tête, du

corps et des pieds du défunt, remplacent les dalles. Dans ces deux cas, le nom n'est généralement mentionné que sur l'une des dalles ou dans l'inscription d'une des faces, et il se pourrait très-bien que la tablette de marbre conservée au consulat anglais, à Tarsous, ne fût qu'une partie d'un monument funéraire jadis complet.

Plus nous nous éloignons à l'est du centre de la civilisation arabe, plus nous sommes sûrs de rencontrer des légendes comparativement modernes tracées en caractères arrondis et présentant beaucoup d'analogie avec ceux de notre inscription de l'an 308. Ainsi dans la planche annexée au mémoire de Fraehn « Sur trois monnaies du xe siècle frappées chez les Bulgares du Volga (*Drei Münzen*, etc.), » publié dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, nous retrouvons, sur une monnaie frappée en 366 sur les rives du Volga, presque absolument la même forme de lettres que sur la pierre de Belokan. Les monnaies des Samanides donnent lieu aux mêmes observations.

Ainsi, dans l'application des principes paléographiques déduits de la forme des lettres à la détermination de l'âge d'une inscription ou d'un manuscrit, il faut nécessairement avoir en vue l'endroit où ce manuscrit, où cette inscription ont été tracés, car il est hors de doute que les modes et les coutumes de Baghdad se répandaient plus facilement à l'occident qu'à l'orient de cette ville. La raison en est toute simple : les pays qui séparent la Mésopo-

tamie de la Mecque étaient visités forcément chaque année par les habitants de Baghdad, obligés d'accomplir le pèlerinage des deux temples, tandis qu'ils ne venaient que rarement et d'une manière accidentelle dans les dépendances éloignées du khalifat, situées à des distances considérables au nord et à l'est de la capitale de l'empire musulman.

Les monuments du Caucase qui nous ont conservé des légendes du ve siècle de l'hégire nous prouvent que pendant tout ce siècle il y avait une lutte entre l'ancienne écriture ronde et le coufique anguleux. J'en donne ici quatre spécimens : les nos 3, 4, et 4 *bis*, de Derbend, et le no 5, de Bakou.

N° 3.



Je déchiffre dans la première inscription ce qui suit :

بسم الله الرحمن الرحيم هذا عمل لطف الله ابن بوحسن
واحمد بن ابو علي بن يونس ويمن بن بعاد (نعمان) في
شهر رجب في سنة خمس وستين واربعماية

Au bas on lit le symbole de l'islamisme ; puis on voit quelques mots indéchiffrables, parmi lesquels je n'ai pu discerner que بعد رسوله, et à la fin le mot سلم ; enfin, à l'angle du côté droit, on lit نعمة الله. Le tout pourrait être traduit par : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, ceci est l'œuvre de Lutf Oullah, fils de Bou Hassan, et d'Ahmèd, fils d'Abou A'li, fils de Iounous, et de Iemen, fils de Be'ad (Noman), au mois de redjeb, dans l'année 465. »

Les inscriptions 4 et 4 *bis* sont tracées sur les deux bouts d'une longue pierre sépulcrale de forme cylindrique qu'on voit à cent cinquante pas de la quatrième porte du mur méridional de Derbend, et qu'on désigne encore aujourd'hui, comme du temps d'Olearius, par le nom de tombeau du Padichah Djoum-Djoum. Je la lis ainsi :

اللهم اذا جمعت الأولين والآخرين فاغفر لعبدك الفقير
صاحب هذا القبر رحمه الله سنة تسع وستين واربعماية

C'est-à-dire : « Oh Dieu ! quand tu assembleras

N° 4.



N° 4 *bis.*



les premiers et les derniers, pardonne à ton serviteur indigent le possesseur de ce tombeau. Que la miséricorde de Dieu soit sur lui! L'an 469. »

N° 5.



L'inscription n° 5 est tracée sur une pierre fixée dans la base de l'ancienne mosquée de Bakou.

Je la lis ainsi :

بسم الله الرّحمن الرّحيم هذا عمارة المسجد ما امر الأستاد
الرّشيد بن محمّد بن ابى بكر بتاريخ سنة احد وسبعين
واربعماية

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, cette construction est une mosquée éri-

gée par ordre du maître maçon Rechid, fils de Mouhammed, fils d'Abibekr, dans l'année 471.»

Au commencement du VI[e] siècle, les monuments du Caucase ne présentaient plus nulle part de traces de l'ancienne écriture arabe arrondie. Les formes anguleuses du coufique règnent exclusivement. Les ح, les ع et les ك sont d'égale longueur, dépassent toutes les autres lettres, et ne se distinguent que par de légères différences dans la brisure des traits qui servent à les former. Les م du commencement ou du milieu des mots sont ou triangulaires ou pentagones, et ce n'est qu'à la fin des mots qu'ils ont une forme un peu arrondie. Le ه du commencement et du milieu des mots est représenté par deux triangles qui se touchent par leurs bases, et à la fin des mots par un seul triangle. Les د et les ذ ne sont presque pas à distinguer les uns des autres, sauf que quelquefois le د est muni dans sa partie supérieure d'un petit crochet. Le و et le ق sont identiques, de même que le ر et le ز, etc. C'est aussi dans ce siècle que les enchevêtrures et les ornements arbitraires n'ayant aucun sens grammatical commencent à s'introduire dans les légendes lapidaires du Caucase. Un beau monument architectural de l'année 582, la tour des Atabeks, à Nakhitchevan, ayant la forme d'un prisme dodécagone, nous a conservé une preuve à peu près unique que le persan même était écrit à cette époque en caractères coufiques. Notamment sur le pourtour de la corniche du

prisme, dont les faces 4, 5, 6, 7 et 8 sont tombées, M. Fraehn encore a déchiffré, d'après la copie de cette inscription, rapportée par M. Dubois de Montpéreux, la phrase arabe suivante :

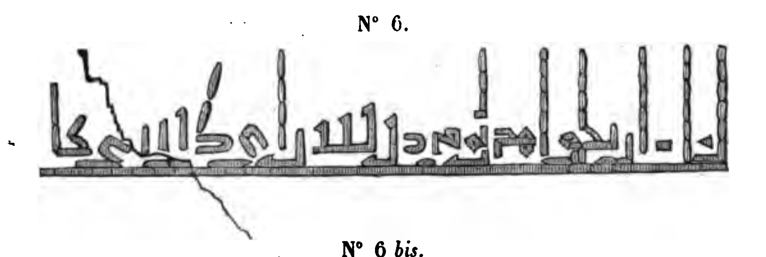
بسم الله الرّحمن الرّحيم امر ببنآء هذا المشهد الملك
العالم العادل المؤيّد المنصور الكبير شمس الدّين نصرة
الاسلام والمسلمين جـ......جلال الدّنيا والدّين عصمة
الاسلام والمسلمين مومنة خاتون رحمها الله تعالى

qui était suivie d'une assez longue inscription, que ni Fraehn ni personne ne parvenaient à déchiffrer, parce que l'on s'efforçait de la lire en arabe, comme il était assez naturel de la supposer écrite. Enfin, après un long examen du monument en question, je me décidai à la lire en persan, et j'ai constaté que par ce moyen on triomphait de toutes les difficultés de cette lecture, car elle contient des vers usités assez souvent sur les monuments de la Perse, n°s 6 et 6 *bis* :

ما بگرديم پس بماند روزگار
ما بميريم اين بماند يادگار
تا بر كشويد دوركار

Ainsi le tout peut être traduit par : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, ordonna la construction de cette chapelle de martyrs le roi sage, le juste, l'aidé par Dieu, le victorieux, le grand, le

N° 6.



N° 6 *bis*.

soleil de la religion, l'aide de l'Islam et des musulmans, Dj(ihan Pehlevan, sobriquet connu de l'Atabek Abou Djafar Mouhammed, fils d'Ildiguiz, constructeur de cette tour) . . . . la gloire du monde et de la religion conservatrice de l'Islam et des musulmans, Mouminèh Khatoun; que Dieu tout puissant lui soit clément! Nous passerons, mais le temps durera. Nous mourrons, et que ceci reste comme un souvenir jusqu'au jour de la rupture du cercle de l'activité humaine. » Dans toute la Perse et dans toutes les parties de l'Asie Mineure que j'ai visitées, je n'ai vu qu'un seul monument qui présente la même particularité : c'est le caravansérail dit de Halakou, situé à moitié chemin entre Djoulfa, sur l'Araxe, et Marand. Au-dessus de la porte d'entrée, très-ruinée déjà en 1857, on voyait une inscription coufique qui reproduit évidemment une pièce

de vers en persan, car la rime بکام توباد y revient plusieurs fois.

Il est assez singulier que le véritable caractère *neskhi* reparaît aussi vers la fin de ce siècle, mais exclusivement sur les monuments du littoral occidental de la mer Caspienne, tandis que dans les autres parties de l'isthme, telles que le Daghestan et l'Arran, le coufique se conserve pendant tout le VIIe siècle et pendant presque toute la durée du VIIIe siècle de l'hégire.

Sur le mur méridional de Derbend, près de la porte orientale de ce mur, se trouve fixée une pierre qui porte l'inscription ci-contre (n° 7), évidemment incomplète et ne présentant que la fin d'une légende. Je la lis ainsi :

محمّد ابن محمود بن يوسف بن بابا بن على ابرهيم

Et plus loin :

محمود الكاتب كيلانى فى محرّم سنه ثمانين وخمسمايه

C'est-à-dire : « Mahmoud, le scribe Ghilanais, au mois de mouharrem de l'an 580. » Ceci a d'autant plus le droit de nous étonner, qu'une inscription de la même année, que j'ai recueillie à Ourmiah, en Perse, sur un monument, dit Ségoumbez, presque entièrement détruit bientôt après par un tremblement de terre en 1856, nous présente un spécimen en caractère anguleux dans toute sa pureté. Je la reproduis sous le n° 7, et la lis ainsi :

N° 7.



بسم الله الرّحمن الرّحيم امر ببناء هذه القبّة الامير

اسفهسلار الاجل الكبير المؤيّد المنصور نسق الدّنيا
والدّين عزّ الاسلام والمسلمين ناصر المظلومين شاخابه
ملوك وسلاطين..... فى شهر محرّم ثمانين وخمساية

La légende du milieu est :

رحمًا لله امر بنا منصور بن موسى

et au-dessous, on lit :

عمل العبد الضعيف ابا منصور بن موسى

C'est-à-dire : «Au nom de Dieu clément et miséricordieux, ordonna la construction de cette coupole l'émir, le spahsalar, l'élevé, le grand, l'aidé par Dieu, le victorieux, l'ordonnateur du monde et de la religion, la gloire de l'Islam et des musulmans, l'aide des opprimés, le descendant des rois et des sultans..... dans le mois de mouharrem de l'an 580.» Les inscriptions du milieu veulent dire, celle d'en haut : «Par la clémence de Dieu, Mansour, fils de Moussa, ordonna la construction,» et celle d'en bas : «Œuvre du serviteur impuissant, Mansour, fils de Moussa.» Malgré la multiplicité d'épithètes pompeuses prodiguées dans cette inscription au constructeur, il est évident qu'il devait être quelque employé subalterne de l'Atabek Abou-Djafar Mouhammed, qui gratifiait souvent les personnages de sa cour du titre d'émir, comme nous le voyons dans celui de Noureddine, son *moutawalli*, chargé de la construction de la tour de Nakhitchevan. Quant au texte de l'inscription, il prouve que cette légende n'a pas été composée par un profond

arabisant, tant par l'emploi du mot شاخاب, qui est persan (si toutefois il s'y trouve), que par la forme étrange du commencement ou رجّا لله, qui n'est évidemment amené que pour rimer avec les mots *amara bina*, de même qu'avec le nom Mansour bini Moussa.

N° 8.



Le n° 8 reproduit l'inscription d'un monument de Nakhitchevan, connu sous le nom de Goumbezi Ata-baba; il se distingue par l'introduction de quelques enchevêtrures, dont on va faire dans le siècle suivant un abus si considérable. Une autre particularité de cette légende consiste en ce que les *élifs* sont remplacés quelquefois par des traits horizontaux gravés au-dessus des mots dans lesquels cette lettre est omise. Je la lis ainsi :

هذا المشهد لخواجه الرئيس الاجل زكىّ الدّين جمال
الاسلام مقدم المشايخ يوسف بن كبير.... بتاريخ شوّال
سنة سبع وخمسين[1] وخمساية

C'est-à-dire : « Ceci est le lieu du martyre du *Khodja*[2], du grand réis, du pur en religion, de l'ornement de l'islamisme, du directeur des moines, Youssouf, fils de Kebir..... Dans le mois de chawal de l'an 557. »

L'introduction du caractère *neskhi* sur un monument de Derbend de la fin du VIe siècle n'est pas un fait fortuit et isolé, car depuis lors ce caractère remplace le coufique dans toutes les inscriptions des monuments de Bakou, et l'une des plus cu-

[1] Le mot خمسين manque dans l'estampe; mais j'ai la certitude qu'il existe, car je l'ai vu moi-même à plusieurs reprises.

[2] Dans beaucoup d'endroits de l'Asie centrale, on désigne par le titre de khodja les descendants des quatre premiers khalifes nés des femmes prises en dehors de la famille du Prophète.

rieuses de ce genre est, sans contredit, la légende de la tour de Merdékan, n° 9.



N° 9.

Cette inscription est assez fruste; néanmoins voici ce que j'ai pu y lire :

هذا بنا القلعة فى ايّام الملك المعظّم....لم للعا..... المؤيّد
المظفر المنصور..... فخر الدّنيا والدّين..... والمسلمين
كرشاسيب..... اد بن منوچهر وناصر لدين صاحب
سپاه..... سفهسلار اجل العلم المؤيّد الموقّر..... الدّولة
والدّين..... اسحاق بن كاكا.....لى ادام الله تاييده فى تاريخ
المرداد ماه سنة ستماية

C'est-à-dire : « Ceci est la fondation du château élevé dans le temps du grand roi..... aidé, victorieux, conquérant..... gloire du monde et de la religion..... et des musulmans..... Guerchasib, fils de (Ferroukhz) ad, fils de Manoutchehr et Nassir Lidin, possesseur des troupes..... Spehsalar (?), le grand, le savant[1], l'aidé, le solide..... pour l'État et la religion..... Ishaq, fils de..... que Dieu éternise à jamais son assistance. Dans le mois *murdad* de l'an 600. »

La multiplicité des noms propres contenus dans cette inscription présente une difficulté historique

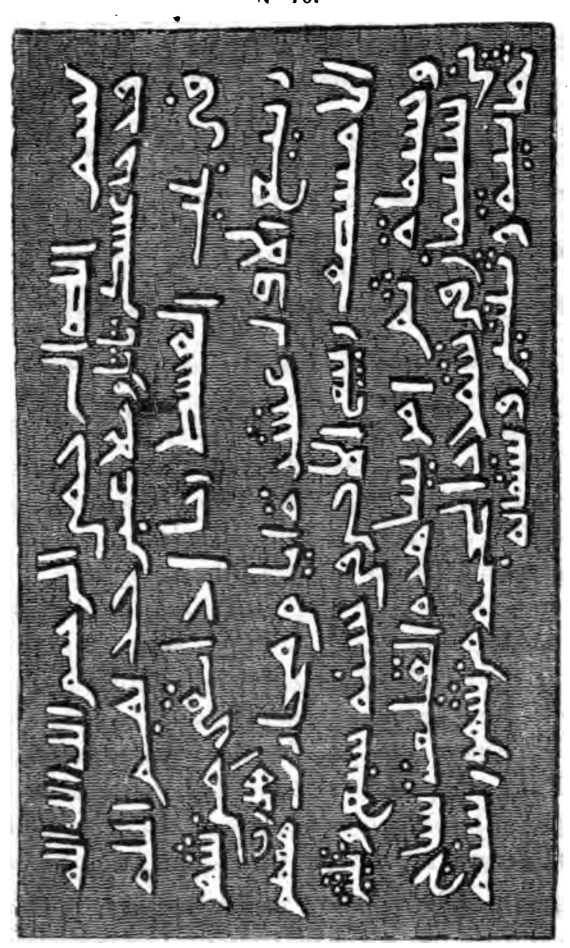
[1] J'avoue qu'il est assez étrange de voir classés ensemble l'épithète علم, qu'on ne donne qu'aux ecclésiastiques, et le titre de spehsalar; aussi je ne suis guère sûr d'avoir bien lu ce dernier mot, et je l'ai adopté uniquement à cause de ce que nous trouvons dans son orthographe le plus grand nombre de lettres que l'on déchiffre avec certitude dans cet endroit de l'inscription.

d'autant plus sérieuse que le passé de la dynastie des Chirvanchahs, à l'aide duquel on pourrait espérer la vaincre, malgré les savants travaux de M. Dorn, est encore fort obscur. Par un témoignage de Haqani que j'ai publié dans le Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, on sait qu'Akhistan ou Akhtisan, fils de Manoutchehr, né en 500 de l'hégire, et mort après 583, ne laissa pas d'héritier mâle. Donc le nom qui précède les mots « fils de Manoutchehr » ne pouvait être ni le sien ni celui de son fils, mais bien plutôt celui de quelque frère puîné dont le nom n'a pas été conservé dans les annales écrites. Heureusement la numismatique de la dynastie des Chirvanchahs vient, dans ce cas, à notre aide, et permet, à ce qu'il me semble, de rétablir ce nom avec beaucoup de probabilité. Nous avons vu que le mot بن منوچهر est précédé, dans l'inscription, de deux lettres, que je lis اد, mais qui, à la rigueur, pourraient être lues رز, comme terminaison des noms Féribourz ou Féromerz, assez usités dans cette famille; mais au-dessus nous lisons كرشاسيب, et immédiatement après le nom de Manoutchehr, وناصر لدين, ce qui, étant admis, nous oblige de combler la lacune qui précède le nom de Manoutchehr par les mots بن فرّخزاد; car, parmi les monnaies du musée asiatique de Saint-Pétersbourg, décrites dans le t. Ier, p. 404, des œuvres posthumes de Fraehn, nous trouvons une monnaie en cuivre qui porte d'un côté la légende : الملك المعظم

كرشاسيب بن فرخزاد بن منوچهر, et de l'autre : النّاصر لدين الله امير المومنين. Quoique cette pièce ne soit pas datée, nous savons que le khalife qui y est mentionné régna depuis 575 jusqu'à 622 de l'hégire, en sorte qu'il était contemporain d'Akhistan, de Ferrouchzad et de Guerchasib, et par conséquent la présence de ces noms sur une pierre gravée en 600 de l'hégire n'a rien d'improbable. Quant à la restitution et à l'interprétation des autres noms effacés ou à demi conservés sur la tour de Merdékan, il est évident qu'il serait téméraire de vouloir le faire, et nous terminerons nos observations sur cette inscription en signalant ce fait curieux, que sous la dynastie des Chirvanchahs, aussi tard qu'en 600 de l'hégire, les noms des mois qui étaient en usage dans la Perse antéislamitique étaient encore employés, comme le prouve le mois *murdad*, très-distinctement gravé sur la pierre.

Pendant que l'écriture coufique était complétement abandonnée sur la côte occidentale de la mer Caspienne, plus accessible que les autres parties du Caucase aux voyageurs et aux commerçants des parties centrales du khalifat, dans les montagnes du Daghestan on est resté fidèle aux formes anguleuses de l'écriture inventée à Coufa, comme on pourra s'en convaincre en examinant l'inscription de l'an 638 reproduite sous le n° 10. J'ai déjà publié cette inscription dans le Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg; mais comme je n'avais alors à ma disposition qu'une copie faite par

N° 10.



moi-même à la main et très à la hâte en 1848, il s'est glissé quelques erreurs dans mon interpréta-

tion, que je vais corriger ici sur une réduction exacte de cette légende faite au moyen du pantographe d'un estampage que je dois à l'obligeance du général de Bartholomaei. Je la lis ainsi :

بسم الله الرّحمن الرّحيم الله الله الله قد جاء عسكر تاتار
ملاعين خذلهم الله في باب القسط رجا اذا بقي من شهر
ربيع الأوّل عشرة ايّام لحارب معهم اهل رجا الى منتصف
ربيع الآخر في سنة سبع وثلثين وستّماية ثمّ امر ببناء
هذه القلعة سباج بن سليمان في شهر ذي الحجّة من شهور
سنه ثمانية وثلثين وستّماية

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Dieu ! Dieu ! Dieu ! en vérité, les troupes maudites des Tatares, que Dieu les confonde ! arrivèrent à Babilquist, Ridja, dix jours avant la fin du mois rebbi-el-awel. Les habitants de Ridja leur firent la guerre jusqu'à la moitié du mois rebbi-el-akhir de l'année 637. Après cela, Sabadj, fils de Souleiman, ordonna la construction de cette forteresse au mois zilhidjèh, l'un des mois de l'an 638. »

Dans ma première interprétation de cette inscription, je n'ai point fait attention aux points diacritiques qui se trouvent placés sous le mot باب, et je l'ai lu سَلَبَ « piller, » et j'ai traduit le mot قسط par « district ; » mais ayant terminé depuis un travail sur les articles du dictionnaire de Yakout concernant le Caucase, j'ai été frappé de la phrase suivante :

وقال ابو بكر احمد بن محمّد الهمدانى وباب الابواب افواه
شعاب فى جبل القبق فيها حصون كثيرة منها باب
الصّول وباب اللاّن وباب الشّابران وباب اللاّزقة وباب بارقة
وباب سمسخن وباب صاحب السّرير وباب فيلان شاه وباب
طاروثان وباب طبرسران شاه وباب ايران شاه

C'est-à-dire : « Aboubekr Ahmed, fils de Mouhammed Hamdani dit : Bab el-Abvab sont les embouchures des défilés du mont Qabaq (Caucase); il y a là beaucoup de forteresses, telles que Babissoul, Babiallan, Babichabran, Babilaziqqèh, Babibariqeh, Babisameshen, Babisahibiserir, Babifilanchah, Babitarouthan, Babitabarseranchah et Babiiranchah. » Or il se trouve que la route qui conduit du Quomoukh au pays des Quistes, peuplade à demi chrétienne, occupant jusqu'à nos jours une partie des vallées de la chaîne du Caucase, débouche précisément près du village fortifié Ridja, et qu'ainsi le nom de Bab-il-Quist lui appartient de droit. Du reste, nous avons vu que l'auteur inconnu du mémoire historique dont nous avons cité un passage donne ce nom au village de Ridja.

Cette inscription a une valeur historique incontestable, car elle comble une lacune fâcheuse des annales russes du XIIIe siècle. Elles parlent d'une disparition subite des troupes tatares commandées par Batou Khan, après sa première tentative infructueuse de prendre Kiew; mais elles n'expliquent pas où il est

resté jusqu'à sa seconde apparition sous les murs de cette ville, tandis qu'à présent nous retrouvons, grâce à cette inscription, ses traces dans le Daghestan. Cette légende aurait aussi un grand intérêt paléographique par la présence des points diacritiques, si l'on pouvait être sûr que ces points n'ont pas été ajoutés après coup, par quelque érudit de village, pour faciliter la lecture de l'inscription.

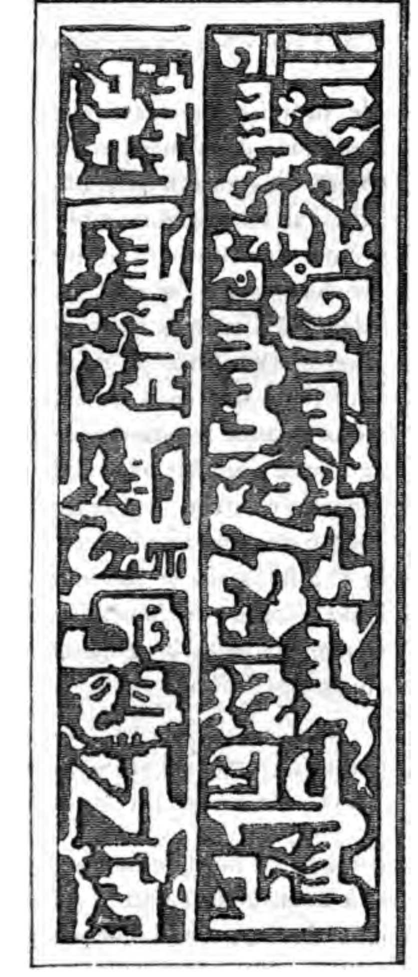
Dans le VIIIe siècle de l'hégire, le coufique est encore généralement employé dans les inscriptions des monuments du Caucase; mais évidemment il est considéré déjà plutôt comme ornement que comme caractère alphabétique. Aussi les enchevêtrures et les modifications arbitraires des lettres n'ont plus de bornes. Chaque graveur n'est guidé que par les inspirations de sa fantaisie, et à partir de ce siècle l'étude des inscriptions où ce genre d'écriture est employé ne présente plus aucun intérêt pour la paléographie. Pour justifier ce que je dis, je me borne à donner ici un seul spécimen d'inscription de cette époque, n° 11, que je lis ainsi :

امر ببناء هذ المشهد الشيخ الزهد..... ابو يعقوب بن
سعد..... رحمة الله عليه فى سبعين وستّماية

C'est-à-dire : « Ordonna la construction de cette chapelle de martyr le cheikh, l'anachorète . . . . . Abou Yaqoub, fils de Saad . . . . . Que Dieu lui soit clément! dans l'année 670. »

Ainsi il résulte de tout ce qui vient d'être dit :

N° 11.



1° Que les trois caractères de l'écriture arabe, le caractère rond, le coufique anguleux et le coufique

enchevêtré, improprement nommé *karmatique*, ont laissé des traces sur les monuments musulmans du Caucase;

2° Que le premier de ces caractères, tout en constituant un mode d'écriture parfaitement distinct du coufique, et plus ancien que lui, ne peut être nommé *neskhi*, car le neskhi n'est qu'un retour vers l'ancien système d'écriture, avec quelques modifications de ce dernier qui lui sont propres;

3° Que dans le Caucase l'introduction de ces différents modes d'écritures a suivi une marche beaucoup plus lente que dans les autres parties du khalifat, et que surtout le passage de l'écriture arrondie au coufique s'est fait avec difficulté, et que ce dernier genre d'écriture, purgé d'enchevêtrures, ne s'est maintenu que tout au plus pendant un siècle, de la fin du ve à la fin du vi^e^ siècle de l'hégire;

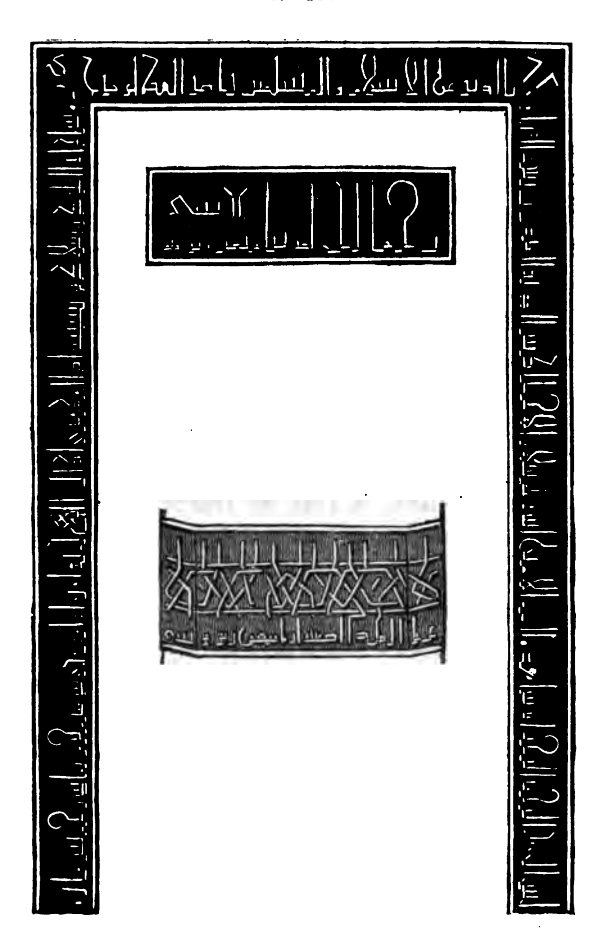
4° Enfin que l'écriture enchevêtrée, acceptée franchement comme élément d'ornementation, s'est conservée très-longtemps.

IV. — INSCRIPTIONS HISTORIQUES OU REMARQUABLES PAR LEUR FORME LITTÉRAIRE.

A un kilomètre au nord de Derbend, sur la route qui conduit à Temirkhan Choura, on a trouvé une pierre longue de 1 mètre 6 décimètres, et large de 9 décimètres; elle est gravée avec beaucoup de soin, et porte l'inscription suivante en beaux caractères coufiques, et dont le sens permet de croire

qu'elle a été composée du vivant de celui qui la destinait pour sa tombe.

N° 12.



Je la lis ainsi :

يا عجبًا لِمن ذَا مَكانهُ كَيْفَ يَلِذُّ الْعَيْشَ فى الْبَسَاتِين ايُّها
الواقف هونا تَعْتَبِرْ اِذ قبرُ المَوْتَتْ لشَلا فَادّكِرْ وَما المالُ
وَالْاَهْلُونَ الّا وَدِيعَةٌ وَلَا بُدَّ يومًا اَنْ تُرَدّ الْوَدِيعَةُ تَزَوّدْ مِن
الدُّنيا فَاتَّكَ راحِلٌ.....

C'est-à-dire : « Chose étonnante que celui dont ceci est la demeure puisse jouir de la vie dans les jardins. Ô toi qui es tranquille, songe qu'en mourant c'est le cercueil!... Les hommes et les choses ne sont que des dépôts, et il est inévitable le jour où ce dépôt doit être restitué. Fais dans ce monde les préparatifs pour la route, car, en vérité, tu devras voyager... » Je n'ai pas besoin de remarquer que sur cette pierre, comme sur celle de Tarsous, le nom du défunt est omis par humilité. A l'est de Derbend, se trouve un petit village connu par un riche mausolée érigé en l'honneur d'un émir Isfendiar, dont je n'ai pu retrouver la trace dans les annales du Caucase, mais dont le tombeau mérite d'être décrit. Il porte trois légendes tracées en caractères *thoulth*. La première est une inscription arabe :

هذا قبر الشّهيد المعطّر والمرقد الموقّر للمرحوم المغفور
السّعيد الشّهيد الواصل الى رحمة اللّه تعالى الأمير
الكبير الأعظم الأعلم الأكرم الصاحب السّخاوة والشّجاعة

دستور امراء اعاظم امیر اسفندیار ابن المرحوم حمزه اقا
فی تاریخ سنة ستّة وستّین وثمانمایة

C'est-à-dire : « Ceci est le tombeau du martyr odoriférant et le mausolée du défunt pardonné, du bienheureux martyr, de celui qui a été gratifié de la miséricorde de Dieu tout-puissant, du grand émir, de l'élevé, du savant, du bienfaisant, possesseur de la largesse et du courage, guide des émirs élevés, émir Isfendiar, fils de feu Hamzèh Agha. Dans l'année 866. »

Puis vient une élégie persane, que je lis ainsi :

ای فلك شرمی نداری در دم خون ریختن
تا بکی تیغ اجل خواهی بخون امیختن
کور بادا دیدهایت تا نه بینی بعد از این
در جهان میری چنین صاحب قران تیغ زن
چون عدو در حرب دیدی ناکهان مهمیزاو
زهر کردی اب وخونش خشك کشتی در بدن
ای دریغا ان محمّد حمزه واسفندیار
شیخ ابو اسحاق کو بانوکران بیست تن
انکه شمشیرش برد بر دشمنان چون ذوالفقار
داشت چون حیدر صلابت دردم خون ریختن
همچو کیو ورستم وکودرز بودی

در مصاف شهریار نامزاد اسفندیار صف شکن
روز یکشنبه زماه ذی قعیده شانزدهم
کشتهٔ تیغ عدو گشتند جانرا باختن
هشتصد وباشصت وشش چون بد زتاریخ نبی
شد شهید اسفند یار با یاوران بیست بن

C'est-à-dire : « Ô ciel! n'as-tu pas honte au moment où l'on verse le sang! Jusques à quand souffriras-tu que le glaive de la mort soit maculé de sang? Tu n'as qu'à devenir aveugle, car dorénavant tu ne verras plus un guerrier de trente lustres. Quand l'ennemi apercevait soudain son éperon dans le combat, l'eau de sa bouche devenait du poison, et le sang séchait dans son corps. Hélas! ce Mouhammed Hamzèh et cet Isfendiar, et le cheikh Abou Ishaq, avec vingt serviteurs, où sont-ils? Celui dont le sabre était pour l'ennemi semblable à *Zoulfiqar*, celui qui au jour du combat possédait la force de Heidar, et ressemblait dans la bataille à Guive, à Roustem et à Goudarz, souverain déçu dans son espoir, Isfendiar, pourfendeur de rangs, est tombé sous le glaive des ennemis, ayant mis son âme en jeu. Le deuxième jour de la semaine, 16 du mois de zilqaadeh, dans la 866[e] année de l'ère du Prophète, Isfendiar devint martyr avec vingt compagnons. »

Le verset du trône fait le tour du sarcophage, et aux deux faces qui correspondent à la tête et aux

pieds du défunt, on a gravé les deux *hadiths* suivantes :

قال رسول الله صلّى الله عليه وسلّم من مات فى شبابه
وحداثة سنّه ولم يشرك بصانعه يرجى له الدّرجات
العلى فى جنّات النّعيم وان يجعل فوته فى عنفوان شبابه
يكفّر لسيئاته ومن زار مرقده داعيًا مستغفرًا لذنوبه
غفر لهما ويعطى له ثواب عبادة صيام سنةٍ نهارها وقيام
لياليها قال رسول الله صلّى الله عليه وسلّم من بلغ
بسهمه فى سبيل الله فهو درجةٌ له فى الجنّة ومن رمى بسهمٍ فى
سبيل الله فهو له عدل محرّرٍ ومن شاب شيبه فى سبيل
الله كان له نورًا يوم القيمة وقال من مات غريبًا فكانما
مات شهيدًا وكلّ من فى الدّنيا من اهل الايمان فهو
غريب

C'est-à-dire : « Le prophète de Dieu, que la miséricorde divine soit sur lui! a dit : Celui qui meurt jeune et au commencement de sa vie, sans avoir (jamais) identifié quoi que ce soit à son Créateur, peut espérer d'occuper une place élevée dans le paradis de grâces. Si son décès arrive au commencement de sa jeunesse, cela couvrira ses péchés, et ils lui seront pardonnés, de même qu'à tout homme qui visitera son tombeau en priant pour lui. Il sera accordé (à ce dernier) une grâce égale à celle qu'on mérite par la prière et le jeûne de tous les jours

d'une année entière, de même que celle qui récompenserait celui qui reste éveillé (pour prier) toutes les nuits d'une année. Le prophète de Dieu, que la miséricorde divine soit sur lui! a dit : Tout homme qui aura obtenu dans la voie de Dieu (c'est-à-dire dans la guerre sainte) une part du butin se crée par ce fait un degré dans le paradis. De même à tout homme qui décochera une flèche dans la voie de Dieu, cet acte sera compté à l'égal de la libération d'un serf. Celui dont la barbe blanchira dans la voie de Dieu verra (cette blancheur) se changer en lumière le jour du jugement dernier. Il dit : Tout homme mort à l'étranger meurt martyr; or, tout vrai croyant ici-bas est étranger. »

Les variantes des tournures littéraires employées pendant les premiers siècles de l'islamisme au Caucase dans les légendes funéraires ne sont pas nombreuses, et, pour en donner une idée, je citerai encore quelques inscriptions qui n'ont rien d'historique.

A Loutchek, le général Bartholomaei a estampé l'inscription suivante, tracée sur une pierre fixée dans le mur extérieur d'une maison particulière :

تبنون ما لا تسكنون تجمعون ما لا تاكلون وتاملون ما لا
تدركون كمحن مستعملا جزم لا يستكمله كتب هذا
الخطّ على ابن غبايت

C'est-à-dire : « Vous construisez ce que vous n'habiterez pas. Vous thésaurisez ce que vous ne con-

sommerez pas. Vous désirez des choses que vous n'obtiendrez jamais. Ainsi l'habit que l'on use ne s'embellit pas par ce fait. Ceci est écrit par Aly, fils de Ghiblit.»

Sur les murs de la mosquée de Routoul, le même savant a recueilli l'inscription coufique suivante :

الملك لله الواحد القهّار ايها العامرون للدّنيا الدّنيا
فناء والأخرة بقاء اهل الدّنيا مقيمون على غرور واهل
الفوز ممنونون بحور علمت الدّنيا كمثل البنا على ثلوج اذا
ذهب ثلوجٌ لانهدم البروج وكذالك الدّنيا يفنا بنى
هذا المسجد الأعلى كامل..... ابن اخو بن يامرلمو بن
محّمد نصر اللّه لمن قد بنى و.... هذا المسجد ولمن وسّعه
غفر اللّه ذنوبهم وسمّه (*sic*) وكاتب هذه الجرة محّمد
سليم و..... رحمة اللّه عليهما

C'est-à-dire : « La souveraineté est à Dieu, l'unique et le conquérant. Ô vous qui construisez pour ce monde, (sachez) que ce monde est périssable, mais que la vie future est éternelle! Les hommes de ce monde se basent sur des mensonges; mais ceux qui atteignent le but reçoivent des houris en cadeau. Il est connu que ce monde est semblable à une construction élevée sur la neige; et quand la neige a fondu, le bastion tombe en ruine : de même passera ce monde. Le constructeur de cette mosquée élevée est Kiamil. . . . . fils d'Akhou, fils de Yamir-

lamou, fils de Mouhammed. Que Dieu vienne en aide à celui qui construisit..... cette mosquée et à celui qui l'a agrandie! Que Dieu leur pardonne leurs péchés et qu'il leur rende la santé! Cette pierre est gravée par Mohammed Selim et..... Que Dieu soit miséricordieux envers eux deux!»

Dans le même village, M. Bartholomaei a estampé l'inscription tumulaire suivante en caractères coufiques :

الْعُمْرُ يَنْقُصُ وَالزَّمَانُ جَدِيدُ
وَالعَبْدُ يَعْصى وَالذُنُوبُ يَزِيدُ
وَارَاكَ فِى بَحْرِ الْخَطَايَا سَابِحًا
واللّهُ يَنْظُرُ وَالْرَّقِيبُ شَهِيدُ

كاتب الأحرف خطيب ابراهيم واستاد البنّا سيّد.......
رحم الله من دعا له بالمغفرة وآمر عملٍ فيها واحدٌ وجمعة
باذنه.... ليمنعه الله من الأفات يوم الرّابع من شهر
المبارك وختم الى سنة خمسٍ وعشرين وستّ مايّة من
هجرة النّبى محمّد صلوات الله

C'est-à-dire: « La vie se raccourcit, le temps se renouvelle. Le serviteur pèche, et ses péchés s'accumulent. Je te vois nageant dans la mer des erreurs. Dieu a l'œil ouvert, et le gardien (éternel) est témoin. L'écrivain de ces caractères est le khatib Ibrahim, et le maître maçon Seïd..... Que Dieu soit clé-

ment envers celui qui priera pour obtenir son pardon! Un seul ordonna, le 4 du mois béni, la construction de ceci, et la commune par sa permission..... Que Dieu préserve des malheurs! Ceci fut terminé l'an 625 de l'hégire du prophète Mouhammed. Que Dieu lui soit clément! »

Ce n'est pas seulement sur les édifices publics et les pierres tumulaires que l'on rencontre dans le Daghestan des inscriptions coufiques. M. Bartholomaei a découvert sur une maison particulière du village de Routoul l'inscription suivante :

هذا بيت فوغان بن صابى بناه جوتوا بن مساط البنّا فى
شهر ذى الحجّة اثنين وسبعين وخمساية

C'est-à-dire : « Ceci est la maison de Foughan, fils de Sabi. Elle fut construite par le maçon Djatou, fils de Mesat, au mois zilhidjèh de l'année 572. » Je ne puis m'empêcher de faire observer, à l'occasion de cette inscription, que malgré l'état de guerre qui a toujours désolé le Daghestan caucasien, on y trouve des maisons de simples bourgeois qui pendant sept cents ans se transmettent tranquillement de père en fils, exemple d'ancienneté de possession dont il serait difficile de trouver un second, même dans les familles souveraines de l'Europe.

Comme dernier exemple de la forme littéraire des inscriptions du Caucase, je citerai celle qui a été recueillie par un habile arpenteur, M. Tverdokhlébof, sur les ruines du fortin Tchiraghkalèh, dans le

district de Kouba. Elle est tracée en caractères coufiques :

بسم الله الرّحمن الرّحيم أُخِذَ بِيَدِ سَيْفِ الدِّين،
لو جُرِدَ حَرْبًا اقرّ الدِّين

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux! Enlevé par le bras de Seif-eddin (glaive de la religion). Quand on le dégaine pendant le combat, la religion est affermie. » Cette inscription ne porte aucune date; mais, d'après la forme des caractères, on peut la placer dans le vie siècle de l'hégire, et dans ce cas il devient très-probable que le Seif-eddin dont il est question dans ces vers est le chef de Derbend, contemporain de Haqani, auquel ce poëte a adressé une *qassideh* où il lui donne le titre de ملك الملوك والى دربند.

En sus des inscriptions historiques recueillies dans le Daghestan, et mentionnées dans le chapitre précédent, nous n'avons à citer que deux autres légendes estampées, l'une à Dzakhour, et l'autre à Akhty. La première est :

بسم الله الرّحمن الرّحيم وبه نستعين قد بنى هذا
الحصار بعد قضاء الله وقدرته فى تاريخ غرّة محرم الحرام
لسنة ستّ وثلثين وثمانماية سبب بناء هذه القلعة
قد جاء ثلاثة عساكر عسكرين من الترك وعسكر من رطول
عسكر رطول مع عسكر التّرك من جانب الأسفل واحد

عسكر التّرك من الأعلى وقد حارب عسكر زاخور ثلثة
حربات وقد قتّل من هذه ثلاثة عساكر مايتين نفرًا واحد
استنفر ملوًا شهر وجهر في وقع هذه المحاربة في الرّابع
من شهر ذى الحجة لسنة مذكورة حامل الحجرة واخوه
كريم الدّين البنّا همّة كاتبه عيسى بن ماماى الزخورى
تحفة

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! J'implore son aide. En vérité, cette forteresse a été construite, d'après la prédestination de Dieu et par sa puissance, au commencement du mois de mouharrem de l'an 836. Cause de la construction de cette forteresse. Il arriva trois armées, deux armées turques et une armée de Routoul. Une des armées turques avec l'armée de Routoul vinrent du côté de la plaine; l'autre armée turque, du côté des montagnes. L'armée de Dzakhour leur livra trois combats, et ces trois armées perdirent deux cents hommes, et l'une d'elles prit la fuite précipitamment. Ceci est connu et notoire. Ce combat eut lieu le 4 du mois de zilkhidjèh de l'année susmentionnée. » Au-dessus de cette inscription, on a gravé à l'envers : « Cette pierre fut apportée par le zèle du maçon Vakhouh Kerim eddine; l'écrivain gratuit de ceci est Issa, fils de Mamai, de Dzakhour. »

Dans une histoire anonyme du sultan Chahroukh, qui fait partie maintenant de la collection du musée

asiatique de Saint-Pétersbourg, j'ai retrouvé les traces de cet événement, qui y est raconté avec beaucoup moins de détails. J'ai publié ce passage en original dans la Gazette du Caucase; mais, n'ayant ni le manuscrit en question sous la main, ni l'article du journal, je ne saurais reproduire cette citation.

Pour terminer ce que nous avons à dire sur les inscriptions historiques du Daghestan, nous n'aurons qu'à en citer une, recueillie par M. Bartholomaei sur les murs d'Akhty :

صاحب القلعة شيروانشاة خليل الله

C'est-à-dire : « Possesseur de la forteresse, Chirvanchah Khalil Oullah. » Quoique la date de cette inscription soit omise, il ne peut y avoir aucun doute que le prince qui y est mentionné ne soit le contemporain du Timouride Chahroukh Khalil Oullah, qui régna entre 820 et 867 de l'hégire. Cette légende est intéressante sous ce point de vue qu'elle prouve que, grâce aux conquêtes de Tamerlan, auquel les Chirvanchahs ont eu le bon esprit de se soumettre sans contestation, ils élargirent leur domination vers le nord jusqu'à la vallée du Samour.

On aura déjà remarqué que sur les inscriptions du Daghestan, avec les noms musulmans usités, apparaissent des noms lezghis ou monghols, tels que : Sebadj, Mamai, etc. Nous en citerons encore quelques-uns mentionnés dans les inscriptions que nous ne reproduisons pas ici, mais qui sont remarquables par leur forme inusitée, tels que : Djerkez,

fils de Lamou (جركز بن لمو); Usseider (اسيدر); Zalkhi (ذلخى); Sartan (صرتان); Tasdji (طسجى); Abalghar (عبلغار), fils d'Abtek (ابتك); Atr (اتر); Ilkhas (يلخس); Badir, fils d'Anmar (بادر بن عنمار), et Quiblit (قيبلت).

Ayant déjà publié la plupart des inscriptions de Bakou dans le Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg, je ne m'arrêterai pas ici à en reproduire le texte, et je me bornerai à indiquer sommairement les services que ces témoignages écrits, contemporains aux Chirvanchahs, ont rendus à l'histoire peu connue de cette dynastie caucasienne.

Comme l'on sait, M. Dorn est le premier qui ait publié une histoire suivie des anciens souverains du Chirvan. Il a puisé les renseignements qu'il a réunis dans son savant mémoire dans les différentes sources historiques persanes et arabes qui parlaient de cette famille royale, et il a souvent corroboré et redressé des faits rapportés avec peu d'exactitude dans ces sources par les indications que lui fournissaient les monnaies assez rares de cette dynastie.

La liste des Chirvanchahs, d'après M. Dorn, est :

1° Aboul Mouzaffar Manoutchehr, fils de Kesrou, sans indication de date; 2° Akhistan, fils de Manoutchehr, sans indication de date; 3° Ferroukhzad Guechtassib, fils de Manoutchehr, sans indication de date; 4° Feramourz, fils de Guechtassib, sans indication de date; 5° Ferroukhzad, fils de Feramourz, sans indication de date; 6° Keikobad, fils de (?), vivait en 749; 7° Kaous, fils de Keikobad, mort en 774;

8° Houcheng, fils de Kaous, règne depuis 774 jusqu'à 784; 9° Émir Cheik Ibrahim, fils d'Émir Mouhammed, de Derbend (784-820); 10° Sultan Khaliloullah (820-867); 11° Ferroukhïassar, fils du précédent (867-906); Behrambek (906-907); enfin le treizième et dernier, Ghazibek (907-908). J'ai trouvé depuis la publication de M. Dorn une seconde liste des rois de cette dynastie dans l'ouvrage de Zeinelabeddin de Chirvan intitulé *le Jardin des voyages*. Elle est beaucoup moins complète que celle de M. Dorn pour l'époque qui s'étend entre les règnes de Manoutchehr et de Kaous, fils de Keikobad; mais, à partir de ce roi, elle est conforme à la première. Nous y trouvons en sus l'indication du lien généalogique, vrai ou faux, mais accepté dans le Chirvan, qui relie la dynastie des chahs de cette province aux Sassanides; la voici : Nouchirvan (نوشروان), Hurmouz (هرمز), Mezuman (مزمان), Tchoun (چون), Zeïd (زيد), Salar (سالار), Féramerz (فرامرز), Ufridoun (افريدون), Guerchassib (كرشاسيب), Chehriar (شهريار), Kaous (كاوس), Kesran (كسران). Après Ghazibek, Zeinelabeddin cite Cheikh Ibrahim, connu sous le nom de Cheikh Chah, qui se reconnaît vassal de Chah Ismail et de Chah Tahmassib, et meurt en 930; puis son fils Sultan Khalil, assassiné par ordre de Tahmassib en 942. Son successeur est Chahroukh, fils du sultan Ferroukh, fils de Cheikh Chah, qui perd son trône en 945; après quoi le chah envoie ses beghlerbeghis dans le Chirvan.

Pour épuiser la matière, nous pouvons y joindre

les maigres renseignements fournis par Khaqani : 1° Que le règne de Manoutchehr ne dura que dix-huit ans; 2° que la naissance d'Akhistan a eu lieu en 500 de l'hégire; 3° que sous son règne, les Russes firent une expédition dans le Chirvan, que ce roi parvint à repousser; 4° qu'il fit la guerre aux montagnards du Caucase, 5° et enfin qu'après sa mort violente il ne laissa pas d'héritier direct.

Dans la Vie du cheïkh Sefi eddine, j'ai trouvé le nom d'un Chirvanchah nouveau, Akhistan ou Akhtisan II, contemporain du Halakouide Arghoun.

En vue de ces données incomplètes fournies par l'histoire écrite, on ne pouvait guère espérer trouver dans les inscriptions beaucoup de faits nouveaux; mais on avait le droit d'y chercher quelques dates qui nous permettraient d'asseoir la chronologie de cette dynastie, à l'époque de son origine, sur des bases plus solides, et en cela les légendes des monuments de Bakou n'ont pas trompé mon attente.

L'inscription incomplète de Bouzovnan a prouvé qu'Akhistan Ier régnait encore en 583. L'inscription de Merdékan, que nous avons reproduite, prouve qu'en 600 de l'hégire le trône de Bakou était occupé par Ferroukhzad, fils de Guerchassib, frère d'Akhistan, et fils de Manoutchehr. L'inscription de la mosquée de Bibiheibet a établi qu'en 680 le trône des Chirvanchahs était occupé par Ferroukhzad, fils d'Akhistan II, fils de Ferribourz Nassir. Ainsi les règnes des quatre Chirvanchahs, d'Akhistan Ier, de

Ferroukhzad, de Feribourz (Feramourz de la liste de Dorn) et d'Akhistan II, ont pu être rangés entre les années 530, 600 et 680; en sorte que les trois derniers rois ont régné pendant les quatre-vingts premières années du VII[e] siècle de l'hégire.

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai rapporté dans le premier chapitre sur les inscriptions de Salian, du Chirvan et du Karabagh; mais le district d'Ordoubad me fournira quelques légendes curieuses que je transcrirai et traduirai, en les rangeant d'après leur ancienneté respective.

La mosquée du village de Nasmous a conservé l'inscription suivante :

قال النّبى عليه السّلم المساجد بيوت الله فى الأرض وهى
تضيئ لأهل السّماء كما تضيئ النجوم لأهل الأرض الله لا اله
الاّ الله محمّد رسول الله بناء هذا المسجد فى ايّام سلطانة
پادشاه اسلام ابو سعيد بهادر خان خلّد الله ملكه
على يد الكاتب العبد الضعيف المحتاج الى رحمة الله تعالى
صدر بن صارم بن ارسلان بن سنجر بن اتلين جاندار
اتابكى كتبه فى يوم الأثنين رابع من رمضان عشرين.
وسبعماية مبارك باد حداش بيامرزاد كه چون
بخواند اين بنده ضعيف را بدعاى خيرى وفاتحت
مدد كند امين ابو بكر عمر عثمان على رضى الله عنهم

C'est-à-dire : « Le Prophète, que la paix de Dieu

repose sur lui! a dit : Les mosquées sont sur la terre des maisons de Dieu; elles envoient la lumière aux habitants du ciel à l'instar des astres qui envoient la lumière aux habitants de la terre. Dieu! il n'y a pas de Dieu excepté Dieu, et Mouhammed est son Prophète. Cette mosquée fut construite pendant le règne du roi de l'islam Abou Saïd Bahadour Khan, que Dieu éternise sa domination! par les mains de l'écrivain, du serviteur faible, implorant la miséricorde de Dieu tout-puissant, Sadr, fils de Sarim, fils d'Arslan, fils de Sendjer, fils d'Atlin, l'exécuteur des hautes œuvres de l'Atabek. Ceci fut écrit le lundi 4 ramazan de l'an 720. Qu'il soit béni! Que Dieu pardonne à celui qui récitera : Que ce serviteur faible soit aidé par Dieu dans ses prières et dans sa fin. Amen. Aboubekr, Omar, Othman, Aly. Que Dieu soit content d'eux! »

Dans le cimetière d'Ordoubad, à l'est de la ville, près de la roche calcaire, remarquable par la disposition des veines noires qui la traversent en tous les sens, et qui forment la phrase يا على, on lit sur une pierre sépulcrale :

الله بسم الله الرّحمن الرّحيم الله هذا قبر شيخ الأسلام
مرشد الانام قدوة المشايخ المحقّقين تاج الدّنيا والدّين على
الميثم شيخ ابو سعيدى وكان من البطن السّبع من اولاد الشيخ
ابن سعيد ابو الخير الخراسانى قدّس الله روحه العزيز
امر بهذه العمارة ملك اعظم..... الاكرم امير صدر الحق

الدّنيا والدّين اعزّ انصار دولته وهو قائده تاريخه،
پنجشنبه هشتم ماه محرّم وقت ظهر، سال هجرت هفتصد
وپنجاه در ازد یاد، روح شیخ بو سعیدی زین مضیق
خاکدان رفت، در فردوس پیش روح جدّ خود نهاد،
عمل استاد عمر بن استاد حاج پناه معمار محمّد بیک بن
حاج بك مدد كند

C'est-à-dire : « Dieu ! Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Dieu ! Ceci est le tombeau du cheïkh oul islam, instructeur du peuple, marchant à la tête des cheïkhs de la vérité, diadème de ce monde et de la religion, Aly Meitham, cheïkh Abou Saïdi, septième descendant du cheïkh Abou Saïd Aboul Khair, le Khorassanien. Que Dieu sanctifie sa noble âme ! La construction de cet édifice fut ordonnée par le grand roi..... le plus noble, l'émir, le haut placé par Dieu, par le monde et par la religion. Que Dieu rende victorieux les aides de son royaume, lui étant à sa tête ! Date : le jeudi septième (jour) du mois mouharrem, à midi, l'an de l'hégire 700 et 59 en sus, l'âme du cheïkh Bou Saïdi quitta ce lieu resserré et rempli de poussière, et alla se placer au paradis à côté de l'âme de son aïeul. Ceci est l'œuvre du maçon Omar, fils du maître maçon Hadji Penah, et de l'architecte Mouhammed Bek, fils de Hadji Bek. Que Dieu leur vienne en aide ! »

Le cheïkh Aly, enterré à Ordoubad, n'a pas laissé

de traces dans l'histoire; mais son ancêtre, dont il est question dans cette inscription, est le fameux cheïkh Abou Saïd, enterré à Sérakhs, où Burnes a encore vu son tombeau, très-vénéré par les Turcomans. Il vivait au commencement du vᵉ siècle de l'hégire, et était contemporain du célèbre médecin Abou Aly Sina, qui, pour répondre à une question naïve de ses disciples, qui lui demandèrent lequel des deux, lui ou le cheïkh, était le plus savant, fit observer modestement que tout ce qu'il savait, le cheïkh le voyait. Nous savons par la biographie du cheïkh, écrite par Férid eddine Attar, que j'ai publiée en extrait dans le Journal du Caucase, en 1850, que son fils s'est établi à Baghdad après la mort de son père; mais probablement sa famille émigra sur les bords de l'Araxe lors de la chute du khalifat. Les noms des quatre premiers khalifes mentionnés dans l'inscription précédente, de même que celui d'O'mar, reproduit dans la dernière, nous prouvent que, jusqu'au temps des Séfévides, les Sunnites étaient répandus dans l'Arran. Timour, zélé hanéfite luimême, n'avait évidemment aucune raison de les molester. Quant à Charoukh, très-favorablement disposé envers les Chiites, qui constituaient la majorité des habitants du Khorassan, où il établit sa capitale, il professait le rite sunnite et protégeait ses coreligionnaires dans l'Aderbeidjan et dans l'Arran. Ainsi la haine qu'on manifeste jusqu'à nos jours dans ces provinces envers les sectateurs de la *Sonnah* est d'origine moderne, et n'a pris naissance que sous

le règne de Chah Ismaïl, s'étant très-vite développée depuis lors, comme nous en trouverons une preuve dans un firman gravé au-dessus de la porte de la mosquée cathédrale d'Ordoubad, document où le Chiite le plus orthodoxe ne trouvera rien à redire. Il est ainsi conçu :

الحمد لواهب العطايا والشّكر لخالق البرايا امّا بعد غرض
از تسطير اين كلمات انست كه چون حقيقت
اخلاص وجان سپاری كافّه اكابر واصاغر وعامّه فقراء
وضعفای قصبهٔ طيبه اردوباد صانها الله عن الفساد
نسبت بدودمان خلافت مكان شاه جمجاه مَلَكْ سپاه
اسلاميان پناه بهادرخان خلد الله ملكه الى يوم ...
مادام بست تسعٌ وثبت قطرٌ در زمانيكه ولابت اذربايجان
بتصرّف مخالفان در امده بود وانواع ظلم وستم بر ايشان
از راه قتل واسير بسيار كرده بودند بنابر اين در ازاء
جانسپاريهای ايشان عمومًا وسلسلهٔ رفيعه نصيريه
طوسيّه خصوصًا وتمهيدان مراحم بيدريغ شاهانه شامل
حال ايشان شده از تاريخی كه ولايت مذكوره
بتصرّف دولت قاهره شاه در امده مالوجهات ووجوهات
قصبهٔ مزبوره را عفو مال محرّقه اصناف وصنّاعان ومرعی
وخبرات....... واطلاقات ونزول وعوارض........ قبلوا

وقصدوا فقرّروا رسوه بتخفيف لله تعالى وطلبًا لمرضاته معاف
شد واز سجلّات اذربايجان مستثنى كرديد واز مورد
اطلاقات ديوانى موضوع اين عطيّه ذيشان در باره انعام
برّ انشا شد فخلّد وسمّ لزمرة تفتقران بقوا عنده ابدًا
سنة ستّ عشرة والف من الهجرة

C'est-à-dire : « Louange à celui qui nous comble de dons, bénédiction au Créateur de l'univers visible! Le but du présent écrit est que, vu la vérité de l'attachement et de l'affection cordiale des grands et des petits, des pauvres et des indigents de la forteresse pure d'Ordoubad, à la dynastie du lieutenant du khalife, du chah semblable à Djemchid, (chef) des armées d'anges et refuge des musulmans, Bahadour Khan; que Dieu tout-puissant maintienne sa souveraineté jusqu'au jour (du jugement dernier), jusqu'à ce que les neuf cieux s'élèvent au-(dessus de nos têtes), et que leurs axes soient inébranlables. Dans le temps où l'Aderbeidjan se trouvait sous la domination des ennemis, ses habitants étaient opprimés, massacrés et emmenés en captivité. Eu égard à cela, et en récompense de leur fidélité, commune à tous, mais prouvée surtout par l'illustre famille de Nassir Toussi et par les étudiants, le chah les gratifie de sa bienveillance spontanée. A partir de l'époque où le pays susmentionné est rentré sous la domination victorieuse du chah, les impôts et les taxes du susdit bourg, prélevés sur

les objets travaillés, sur les maîtrises des artisans, sur les prairies, sur les dons de piété. . . . . sur les transferts, de même que le logement des gens de guerre et les impôts extraordinaires, sont abolis. Nous l'acceptons, nous y agréons, et nous l'établissons pour toujours. Cette rémission et cet allégement sont accordés au nom de Dieu tout-puissant et pour mériter son contentement. Les redevances susmentionnées ne figureront plus, ni dans les registres du fisc de l'Aderbeidjan, ni dans ceux de l'État en général. Cette insigne faveur a été accordée pour l'éternité en guise de récompense et de don à la commune pauvre. Que cela soit toujours en vigueur! L'an 1016 de l'hégire. »

Les murs de la mosquée du village de Vanand nous ont conservé une inscription non moins curieuse, qui prouve que trente ans après ce firman, en dépit de la protection spéciale accordée par les souverains de la Perse à cette partie de leurs États, le sort des habitants de la province d'Ordoubad ne s'est guère amélioré.

در ايّام فرخنده فرجام بعون عنايت ملك علّام كه
شروع بتعمير مسجد شريف ميمنود در نهايت قحطى
وتنكى بود كه منى كندم از قرار مبلغ چهار صد دينار
وبرنج از قرار هشتصد دينار وروغن از قرار دو هزار هشتصد
دينار وعسل از قرار سه هزار ودويست دينار ودوشاب

از قرار دو هزار وچهار صد دینار وپنیر از قرار هزار
ششصد دینار وموپز از قرار دو هزار وچهار صد دینار
وجو از قرار سیصد وپنجاه دینار وزردالوی خرق از قرار
هشتصد دینار وسیر از قرار هزار دوبست دینار وپنبه
از قرار چهار هزار وتخم خربزه از قرار پنج هزار دینار
بر وزن طلان قیمت اجنس مشروحه تسعیر داشت
جهتّم از قحطی وتنکی بنوع اختلال روزکار ناسازکار بود که
در عرض یك سال سه مرتبه قریه وننده وقرب جوار تاخت
وتاراج وجمع کثیر از مسلمین ذکور واناث قتیل واسیر
کردیده وسایر عباد اللّه روی بتفریق کذاشته از
رودارس عبور ودر ان دهات مسکون داشتند ودران اوان
کدورت اقتران باب داد وستد نیز مسدود بود امیدوار
از درگاه قادر لایزال ومهیمن مبتعال که این نحو افات
را از وبلیات جمیع دیار مسلمانان ومؤمنان قصیر وبعید
کرداناد امین بحرمت سیّد المرسلین من الفقیر الحقیر
المّذنب محّمد رضا ابن المرحّوم ملاّ محّمد مومن الوننده‌ی
عفی عنهما بالنّبی والوصی سنه ۱۱۴۵

C'est-à-dire : « Dans le temps qui aura une bonne fin, à l'époque où l'on a entrepris la construction de cette noble mosquée, avec l'assistance du roi omni-

scient, il régnait une grande famine et une excessive cherté. Un *men* de blé coûtait 400 dinars; le riz, 800; le beurre, 2,800; le miel, 3,200; le raisiné, 2,400; le fromage, 1,600; le raisin sec, 2,400; l'orge, 350; les prunes communes, 800; l'oignon, 800; l'ail, 3,200; le coton, 4,000; les graines de pastèque, 5,000 dinars. C'est au poids *tilany* que toutes ces denrées se vendaient à raison des prix indiqués. C'était un enfer à cause de la famine et de la cherté. La vie était d'autant plus insupportable, que dans le courant d'une année le village de Vanand et ses environs ont été pillés et dévastés trois fois, et beaucoup de musulmans, hommes et femmes, furent massacrés ou emmenés en captivité; d'autres serviteurs de Dieu eurent recours à l'émigration, passèrent l'Araxe, et s'établirent dans les villages de la rive droite. Dans ce temps de perturbation, les portes du commerce étaient fermées. Nous espérons que la puissance indestructible du Seigneur Très-Haut allégera et éloignera de tous les États des musulmans et des vrais croyants de pareilles infortunes. Amen. Dieu! exauce cette prière en faveur du plus grand des prophètes! Ceci est de l'indigent, de l'humble, du pécheur Mouhammed Riza, fils du défunt Moullah Mouhammed Moumin Vanandi. Qu'ils soient pardonnés tous les deux en faveur du Prophète et par son entremise! Année 1145. »

Pour faire mieux ressortir le prix des objets qui paraissait si exorbitant à l'auteur de cette inscription, nous ferons observer que le *men tilany* corres-

pondait à peu près à 6 livres 1/2 de France, et que 1,000 dinars équivalaient à 1 franc 20 centimes. J'ai comparé sur place les prix actuels des denrées mentionnées dans cette inscription avec ceux de l'époque dont se plaint son auteur, et j'ai constaté que le prix normal de la plus grande partie des objets qui sont mentionnés dans cette légende dépasse la valeur de ce qui, en 1145, paraissait d'une cherté excessive.

Ayant publié dans le Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et dans le Voyage de M. Brosset les résultats que m'a fournis l'examen des monuments de Nakhitchevan et d'Ani, je crois avoir épuisé tout ce que j'avais à dire sur les monuments musulmans du Caucase.

3 juin 1861.

NOTICE
SUR CODAMA ET SES ÉCRITS,

PAR M. DE SLANE.

Abou'l-Feredj Codama قدامة, fils de Djâfer, fils de Codama, fils de Yezîd, appartenait à une famille chrétienne qui habitait la ville de Basra. Il fit profession de l'islamisme entre les mains du khalife abbacide El-Moktefi billah, qui monta sur le trône l'an 289 de l'hégire (902 de J. C.), et qui mourut

l'an 295 (908 de J. C.). Codama remplissait à Baghdad une place élevée dans l'administration, et s'était particulièrement distingué par ses connaissances dans les sciences de la comptabilité et de la logique (*mantec*). La pureté de son style et l'élégance de sa diction le mirent au premier rang parmi les philologues de l'époque. Il mourut l'an 337 de l'hégire (948-949 de J. C.). Il composa un grand nombre d'ouvrages dont voici les titres :

كتاب الخراج, *le Livre de l'impôt*, en huit sections (litt. stations, *menazil*), auxquelles il en ajouta plus tard une neuvième.

صناعة الكتابة, *l'Art du commis rédacteur*. « Ce traité, dit El-Moterrezi, le commentateur des *Séances de Harîri*, est partagé en sept *menazil* et renferme une foule de notions jusqu'alors éparses, et de renseignements dont les hommes de bureau et les personnes qui cherchent à se faire un beau style ne sauraient se passer. Celui qui le lira ne manquera pas de reconnaître le grand mérite et le profond savoir de l'auteur. »

Codama paraît avoir fondu cet ouvrage en un seul avec le précédent, car le manuscrit que j'ai eu entre les mains porte, à la tête et à la fin de chaque section, les mots (*sic*) كتاب الخراج وصنعة الكتابة, *Livre de l'impôt et art du commis rédacteur.*

كتاب الالفاظ, *le Livre des mots;* apparemment un traité philologique.

زهر الربيع, *les Fleurs du printemps;* traité historique.

المقالة الاولى من سمع الكيان, *le Premier livre du traité De Physica Auscultatione* d'Aristote.

صابون الغم, *le Détersif du chagrin,* qui traite de la logique.

صناعة الجدل, *Traité des topiques.*

كتاب البلدان, *le Livre des pays.*

نقد الشعر, *Choix des poésies;* ouvrage dont El-Moterrezi parle avec le plus grand éloge.

كتاب السياسة, *Traité d'administration politique.*

الرد على ابن المعمر (المعتز .l) فيما عاب به ابا تمام, *Épître renfermant la réfutation des reproches faits par Ibn el-Motezz à Abou Temmam.* Ibn el-Motezz était célèbre comme poëte et comme littérateur. Il fut mis à mort l'an 296 (908 de J. C.), par l'ordre du khalife Al-Moctader, contre lequel il avait conspiré. Abou Temmam jouissait d'une grande réputation comme poëte, mais à présent on ne le connaît que comme l'auteur du recueil de fragments d'ancienne poésie intitulé *le Hamaça.*

صرف الهم, *qui chasse les soucis.*

جلاء الحزن, *qui dissipe le chagrin.*

درياق الفكر, *la Thériaque contre les tristes réflexions.*

حشو حشا الجليس, *Falcimentum præcordiæ sodalis.*

نزهة القلوب, *les Délices des cœurs.*

زاد المسافر, *les Provisions du voyageur.*

Ces six derniers traités étaient probablement des recueils d'anecdotes amusantes.

Son père, Djâfer, comptait au nombre des hommes de plume les plus instruits, dont il fut aussi un des doyens. C'est à Abou Bekr Ibn el-Khatîb, l'auteur de

l'Histoire biographique de la ville de Baghdad, que nous devons ce renseignement; mais Ibn-en-Nedîm, l'auteur du *Fihrest,* déclare que ce fut un homme de nulle considération. Quoi qu'il en soit, Djâfer, père de Codama, composa plusieurs ouvrages, et quelques écrivains lui ont attribué celui qui porte le titre de l'*Art du commis rédacteur;* mais on sait positivement que ce traité a été publié sous le nom de son fils [1].

De tous les écrits de Codama, rien ne reste excepté le second volume de l'ouvrage intitulé *Livre de l'impôt et art du commis rédacteur;* il existe encore à Constantinople, dans la bibliothèque de Kuprîli. Sur les huit sections qui composent l'ouvrage, les quatre dernières seulement se trouvent dans ce volume. La liste des chapitres qui forment ces sections, et que je donne ici, fera connaître les matières traitées dans le second volume; mais aucune indication ne s'y rencontre qui puisse aider à déterminer le contenu du premier volume. Il est toutefois permis de supposer que, dans cette partie, l'auteur s'étendait sur les connaissances nécessaires aux écrivains employés dans les bureaux du gouvernement, et traitait aussi du style, de l'expression des idées et de questions grammaticales et philologiques.

Le manuscrit de Constantinople est assez bien

[1] Les sources que j'ai consultées sont *le Dictionnaire bibliographique* de Haddji Khalifa; le *Fihrest;* Idrîci, dans l'introduction à sa géographie; le commentaire des *Séances de Harîri* par El-Moterrezi,

écrit et paraît dater du VIIe siècle de l'hégire. Il est cependant très-fautif : le copiste a souvent négligé de mettre les points diacritiques sur les lettres ; quelquefois aussi il les a placés à faux ; il a même supprimé et changé des lettres, surtout dans les noms de lieux, et altéré quelquefois ces noms au point de les rendre méconnaissables. L'auteur avait toujours eu soin d'écrire en toutes lettres les énoncés des chiffres qui figurent dans les tableaux de l'impôt; mais cette précaution ne lui a pas servi, le copiste s'étant permis d'y faire des changements que rien ne justifie. D'ailleurs, il a altéré le texte en plusieurs endroits, en supprimant des phrases et peut-être même des paragraphes entiers.

J'ai fait de nombreux extraits de cet ouvrage, auquel j'attache une grande importance ; je les ai traduits aussi exactement que cela me fut possible, et je soumets maintenant aux lecteurs du *Journal asiatique* une partie de mon travail. Si je publie ces fragments avec toutes leurs imperfections, c'est dans l'espoir de porter les orientalistes et les voyageurs à la recherche d'un exemplaire complet du livre de Codama sur l'impôt, de son *Kitab el-Kharadj*.

LISTE DES CHAPITRES RENFERMÉS DANS LES QUATRE DERNIÈRES SECTIONS DU *LIVRE DE L'IMPÔT*.

SECTION V.

CH. I. Sur le bureau (*diwan*) de la guerre.

ms. de la Bibl. imp. ancien fonds, n° 1589, fol. 43 verso; le *Nodjoum* d'Abou'l-Mehacen; la *Géographie d'Abulféda*, traduite par M. Reinaud, introduction, p. LX.

CH. II. Sur le bureau des dépenses publiques (*néfecat*).
III. Sur le bureau du fisc (*beït el-mal*).
IV. Sur le bureau des dépêches (*reçaïl*).
V. Sur le bureau des décisions impériales (*taoukîâ*)[1].
VI. Sur le bureau du sceau (pour l'expédition des pièces officielles).
VII. Sur le bureau du *descellement* (فض, pour le dépouillement de la correspondance).
VIII. Sur les monnaies, les étalons et les poids; sur le bureau de la monnaie.
IX. Sur le bureau d'appels à la justice du souverain (*medhalim*).
X. Sur l'inscription des cavaliers de la police et des recrues[2].
XI. Sur le bureau de la poste; sur les relais (*sikek*) et les routes, tant celles qui se dirigent vers l'orient que celles qui mènent à l'occident.

SECTION VI.

I. Que l'on doit à l'astronomie la plupart de ses connaissances au sujet de la terre. Comment cette science nous a fait connaître la forme de la terre, sa grandeur, ses dimensions, sa position et ses parties habitables.
II. Sur la manière dont on divise (en sept climats) la partie habitable de la terre.
III. Sur l'emplacement des grandes mers, sur leur étendue et les îles qu'elles renferment.

[1] Ces décisions étaient des réponses faites par les souverains aux plaintes et aux requêtes qu'on leur avait présentées. (Voyez la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, t. I, p. 133.)

[2] Le texte porte في كتابة الشرطة والاحداث. Le mot احداث est employé par les historiens arabes des croisades pour désigner des *recrues*, des *nouvelles levées;* mais je soupçonne qu'il porte ici une autre signification et que le mot شرطة a un sens particulier dont j'ignore la juste valeur. Dans un passage des *Annales* d'Ibn el-

CH. IV. Sur les montagnes de la terre habitée, sur leur nombre et sur la grandeur (اقدار) de celles qui sont le mieux connues.

V. Sur les fleuves, les sources et les lacs (بطائح) qui sont dans la partie habitable de la terre; sur leur nombre, leur étendue et leur grandeur.

VI. Sur l'empire musulman; les provinces dont il se compose et leurs revenus.

VII. Sur les frontières du territoire musulman; sur les peuples et les montagnes qui les entourent.

SECTION VII.

I. Indication collective des diverses sources du revenu de l'État (*wodjouh el-mal*).

II. Sur le butin (*feï*), c'est-à-dire le pays conquis par la force des armes.

III. Sur les pays conquis par capitulation.

IV. Sur les terres de dîme.

V. Sur la mise en culture des terres vagues, et sur leur fermeture au moyen des clôtures.

VI. Sur les concessions à jouissance temporaire (*cataïâ*) et à perpétuité (?) (صفايا).

VII. Sur la répartition (*mocacema*) des impôts et sur leur assiette (وضايع)[1].

VIII. Sur la capitation payée par les indigènes qui professent un culte toléré par la loi.

IX. Sur la dîme aumônière (*sadacat*) prélevée sur les

Athîr, an 257, on lit que Saïd Ibn Daledj fut alors employé à Basra comme administrateur des الاحداث والجوالى والشرط. Or comme le mot جوالى désigne la capitation imposée sur les juifs, les deux autres termes indiquaient très-probablement d'autres espèces d'impôts. Le mot احداث signifie *innovations*; d'après un passage d'En-Noweïri, cité dans ma traduction de l'*Histoire des Berbers* d'Ibn Khaldoun, t. I, p. 414, la taxe appelée احداث devait servir à payer les percepteurs des contributions.

[1] Peut-être faut-il rendre ce mot par *contributions extraordinaires.*

troupeaux de chameaux, de bœufs et de moutons.

CH. X. Sur l'emploi des quints du butin.

XI. Sur les mines, les trésors cachés et l'argent enfoui.

XII. Sur les objets retirés de la mer.

XIII. Sur les sommes que les marchands doivent payer en passant auprès d'un (bureau de) percepteur de dîmes.

XIV. Sur les objets perdus et ramassés, et sur les animaux égarés.

XV. Sur les successions *ab intestat*.

XVI. Sur les boissons (شرب).

XVII. Sur les choses défendues (حرم).

XVIII. Sur l'emploi de l'argent provenant de la dîme aumônière.

XIX. Sur les (conséquences légales des) diverses manières dont on conquiert des territoires et des villes[1].

SECTION VIII.

I. Introduction à la section.

II. Pourquoi la nourriture est nécessaire à l'homme.

III. Pourquoi les vêtements sont nécessaires à l'homme.

IV. Pourquoi l'homme est porté à propager son espèce.

V. Pourquoi les hommes ont besoin d'avoir des villes et de s'y réunir.

VI. Pourquoi les hommes ont besoin d'or et d'argent, et pourquoi ils se servent de ces métaux dans leurs transactions commerciales, etc.

VII. Pourquoi les hommes établissent des souverains ou des imams à la tête de la communauté.

VIII. Que l'étude de la science du gouvernement est un devoir que les rois et les imams ne doivent pas négliger.

[1] Dans les pays et les villes qui capitulent, les habitants conservent la possession de leurs immeubles et peuvent en disposer à leur gré. Dans les villes et pays conquis par la force des armes, tous les immeubles deviennent la propriété de l'État.

Ch. ix. Sur les qualités personnelles qu'un souverain doit posséder.

x. Sur les qualités que les serviteurs du souverain et ses parents doivent posséder.

xi. Sur la nature des rapports qu'un souverain doit entretenir avec ses sujets, afin de pouvoir accroître le bien qu'il leur fait, éviter des reproches et raffermir son pouvoir.

xii. Sur le choix d'un vizir; sur les qualités que les rois doivent rechercher dans leurs vizirs, et sur les priviléges qu'ils doivent leur accorder.

EXTRAIT N° I.

SECTION VI. — Chapitre vi.

SUR LES REVENUS DE L'EMPIRE MUSULMAN.

Voici d'abord les contributions fournies, de notre temps, par le Seouad. Nous prenons pour exemple celles de l'année 204 (819-820 de J. C.), la plus ancienne dont on trouve les comptes dans les registres conservés à la capitale (Baghdad). (On sait que) les bureaux (du gouvernement) avaient été brûlés l'an 203, pendant les troubles qui eurent lieu dans cette ville, sous l'administration[1] de l'émir que l'on désignait par le sobriquet d'*Ibn Zobeïda*[2]. L'ordre suivi (dans ce tableau) est celui des lieux, à partir de la limite occidentale de l'Irac.

[1] Litt. dans les jours.

[2] En l'an 203 de l'hégire, Ibrahîm Ibn el-Mehdi, qui avait été proclamé khalife pendant l'absence de son frère El-Mamoun, s'enfuit de Baghdad, à la suite des troubles que ses adversaires avaient excités dans cette ville. On lui donnait le sobriquet d'*Ibn Chikla*,

LIEUX.	CORES[1] DE BLÉ.	CORES D'ORGE.	DIRHEMS D'ARGENT.
El-Anbar et le canal connu (sous le nom de Nehr Eïça) الانبار والنهر المعروف..	11,800	6,400	400,000
Le canton de Meskin طسّوج مسكن ...	3,000	1,000	150,000
Le canton de Catrebbol طسّوج قطربل.	2,000	1,000	300,000
Le canton de Baderaya طسّوج بادريا ...	3,500	1,000	1,000,000
Le canal de Chîr نهر سير[2]............	1,700	1,700	150,000
Er-Roumecan الرومقان..............	3,300	3,300	250,000
Koutha كوثى......................	3,000	2,000	350,000
Le canal de Derkît نهر درقيط..... ...	2,000	2,000	200,000
Le canal de Djouber نهر جوبر.........	1,500	6,000	150,000
Barousma باروسما et la rivière Malek.....	3,500	4,000	122,000
Les trois Zab الزوابي الثلثة............	1,400	7,200	250,000
Babel et Khatarnia بابل وحطرنيه......	3,000	5,000	350,000

parce qu'il avait eu pour mère une négresse nommée Chikla. C'est de ce prince que Codama veut parler; mais, en le désignant sous le surnom d'*Ibn Zobeïda*, il l'a confondu avec le khalife El-Amîn, fils de Haroun er-Rechîd et de Zobeïda, qui fut tué quatre ans avant la révolte dont il s'agit ici.

[1] Selon l'auteur du *Camous*, le *korr* ou *core* d'Irac équivalait à six charges d'âne ou à soixante *cafîz*. Or, puisque le *cafîz* contenait douze *saâ*, et que chaque *saâ* pesait cinq livres de douze onces, le *core* de grains devait peser 3,600 livres de douze onces.

[2] Je conserve toujours l'orthographe du manuscrit, qu'elle soit bonne ou fausse; dans la transcription française, je donne les bonnes leçons quand je les trouve dans d'autres ouvrages.

LIEUX.	CORES DE BLÉ.	CORES D'ORGE.	DIRHEMS D'ARGENT.
El-Felloudja-la-haute الفلوجه العليا....	500	500	70,000
El-Felloudja-la-basse (*sic*) الفلوجه السلفى	2,000	3,000	280,000
Le canton de Nehreïn طسوج نهرين...	300	400	45,000
Le canton de d'Aïn et-Tamr طسوج عين التمر........................	300	400	45,000
Le canton de..... طسوج الجنن.......	1,500	1,600	150,000
Soura et..... سورا وبربسما...........	1,500	4,500	250,000
El-Birs supérieur et El-Birs inférieur البرس الاعلى والاسفل.................	500	5,500	150,000
.... قراب بادقلى.........	2,000	2,500	62,000
Le canton de..... طسوج السلحين...	1,000	1,500	44,000
.... et Herour دبردماسان وهرور	500	500	20,000
...... يسير.....................	2,200	2,000	300,000
Eïghar Yactîn ايغار يقطين.........	2,500	2,000	204,800
Les districts de Kesker كور كسكر fournissaient, dit-on, dans les temps anciens, 90,000 dirhems, ils fournissent maintenant.........................	30,000	20,000	270,000

Voilà pour les districts du Seouad situés sur le bord occidental du Tigre. Nous allons indiquer maintenant ceux qui se trouvent sur le bord oriental du même fleuve, et nous les donnerons dans l'ordre où ils se présentent, à partir du Tigre supérieur.

LIEUX.	CORES DE BLÉ.	CORES D'ORGE.	DIRHEMS D'ARGENT.
Canton de ... Sabour طسّوج بهرحسابور	2,500	2,200	300,000
Canton de Radaneïn طسّوج رادابين.....	4,800	4,800	300,000
Canton du canal de Bouc طسّوج نهر بوق	200	1,000	100,000
Kalouadha et le canal de Bîn كلوادى ونهر بين..........................	1,600	1,500	330,000
.... حادر et El-Medînat el-Atîca (*l'ancienne ville*).....................	1,000	1,500	240,000
Roustoc-Badh روسغباد (*sic*)..........	1,000	1,400	246,000
Djeloula et .... حلولا وحلولا......	1,000	1,000	100,000
.... الزبنين.................	1,900	1,300	40,000
Ed-Deskira الدسكرة.................	1,800	1,400	60,000
El-Bendendjîn البندنجين (*sic*).........	600	500	35,000
Canton de ..... بزار الرور............	3,000	5,100	120,000
En-Nehrouan supérieur النهروان الاعلى.	1,700	1,800	350,000
En-Nehrouan central النهروان الاوسط..	1,000	500	100,000
Baderaya et Bakosaya بادرايا وباكسايا.	4,700	5,000	330,000
Le district du Tigre كورة دجلة d'après le rôle de l'an 236 على عبره سنه ستونل وما ىى ; (je lis : على عبرة سنة ست وثلاثين ومايتين)...............	900	4,000	430,000
Le canal de الصله, qui passe auprès de la ville de.... بلد العبره.............	1,000	3,120	59,000
En-Nehrouan inférieur النهروان الاعلى (*sic*)..........................	1,700	1,300	53,000

De là résulte que la somme totale des contributions ارتفاع fournies par le Seouad, sans compter les sommes prélevées à Basra, à titre de dîme aumônière (*sadacat*), monte à 117,200 cores de blé, 99,721 cores d'orge et 8,095,800 dirhems[1].

Montant يكون de la valeur des grains estimée au taux moyen, c'est-à-dire en assignant à un core de blé et à un core d'orge pris ensemble la valeur de soixante dinars d'or monnayé, le dinar valant quinze dirhems : 100,361,850 dirhems.

Ce qui, ajouté au montant de l'argent perçu, fait 108,457,650 dirhems.

Le montant de la dîme aumônière perçue à Basra la même année : 1,000,000.

Somme totale des produits des contributions du Seouad, d'après ladite estimation على ما بين التسعير على العبر المسه (je lis, على ما بيّن التسعير على العِبَر المبيّنة) : 114,457,650 dirhems.

Ayant fini avec le Seouad et les districts dont il se compose, nous allons passer à El-Ahouaz, province qui le suit immédiatement du côté de l'orient.

El-Ahouaz الاهواز renferme sept districts dont le premier, à partir de Basra, est celui du Souc سوق

[1] L'addition des chiffres des deux tables donne en réalité un total de 116,000 cores de blé, 122,400 cores d'orge, 8,655,800 dirhems. Les sommes y sont cependant écrites en toutes lettres. C'est sans doute à la négligence du copiste que nous devons attribuer ces erreurs. Quoi qu'il en soit, je regarde comme exactes les sommes totales données par l'auteur; cela me paraît démontré par les additions qui vont suivre.

(ou *marché*) d'El-Ahouaz; puis, du côté d'El-Medhar المذار, vient le district de Nehr Tîri نهر بيرى (*sic*); puis celui de Toster تستر; puis ceux d'Es-Sous السوس, de Djondi-Sabour جندى سابور, de Ram Hormoz رام هرمز et de Souc el-Atîc سوق العتيق (*sic*). En prenant le terme moyen et approximatif des contributions en monnaie d'argent ورق fournies par ces districts, on obtient 18,000,000 de dirhems.

D'El-Ahouaz passons au Fars فارس, province qui se compose de cinq districts, dont le premier, à partir de la frontière d'El-Ahouaz, est celui d'Er-Reddjan الرجان; ensuite viennent ceux d'Ardechîr, de Darabguird, d'Istakher, de Sabour, et les contrées du littoral du Fars (lesquelles sont) : Mihrouban مهروبان, Sillibra سلبرى, Djennaba جنابا, Taouedj توج et Sîraf سيراف. Les contributions du Fars se payent en argent monnayé et montent à 24,000,000 de dirhems.

Après le Fars vient le Kerman, dont les villes principales sont : Es-Sirdjan السيرجان, Djireft جيرفت et Bemm بم. Son port de mer est Hormoz رموز (*sic*). Le montant des contributions est de 6,000,000 de dirhems.

Ensuite viennent les villes du Mekran qui dépendent du Sind من اعمال السند. Le Mekran payait chaque année une *mocatéâ* مقاطعة (ou *redevance*[1]) de 1,000,000 de dirhems.

[1] Je crois que le terme *mocatéâ* sert à désigner la rente annuelle que l'usufruitier d'une concession *ictâ* était tenu de payer au souverain.

Après le Fars, du côté du nord, se trouve Isbahan, qui forme un district à part et qui paye, chaque année, la somme de 10,500,000 de dirhems.

A l'est du Kirman est le Sidjistan, dont la *caseba* (ou capitale) s'appelle Bouzendj. D'après son traité de capitulation, il paye une contribution (annuelle) de 1,000,000 de dirhems.

Ensuite se trouvent les districts du Khoraçan. Ceux qui confinent au Sidjistan et dont les noms sont Necef, Rokkhadj رج et Kabul كابل, ont été rangés quelquefois parmi les districts du Sidjistan, parce qu'ils touchent à cette province. Les districts du Khoraçan sont : Necef, Rokkhadj ج, Kabul, Zabolistan راناسان (*sic*), Et-Tabs الطنس, Dehestan وهسان, Herat هواه, Et-Talecan, situé à côté de ces deux derniers districts حسيها, Badghîs بلد عبس, Bouchendj بوسنج, Tokharistan, Et-Taberan الضاريان, Balkh,......... حارم الورد, Ed-Dameghan, Ouelachguird والكرد, Bokhara بحار, Tous, El-Fariab الفاريات, Ebrechehr ابوسهر, ... كار, Samarcand, Es-Chach, Ferghana, Osrouchna, Es-Soghd, Khodjenda, Khouarzem, Isfidjab اسبحاب, Et-Termid, Neça, Abiouerd, Merv, Koms لمس, En-Nouchdjan البرتكان, ... بلسم, Kharoun احرون et Necef. Les contributions payées par le Khoraçan, l'an 221 (836 de J. C.), à la suite de la répartition faite par Abd-Allah Ibn Taher على ما كان فورق عليه عبد الله بن طاهر, jointes aux sommes provenant de la vente des captifs, du butin et des toiles (?) والكرابس, montaient à 38,000,000 de dirhems.

Après avoir parlé du Khoraçan, (province) de l'orient, dans laquelle sont situées les places frontières (qui protégent le pays contre les attaques) des Turcs, et qui forme l'extrême limite du territoire musulman de ce côté-là, nous passerons aux provinces de l'orient qui, par leur position, se trouvent écartées de la direction septentrionale, et nous commencerons par Holouan.

Le district de Holouan fut réuni d'abord à ceux de l'Irac, mais ensuite il fut adjoint à ceux d'El-Djebel, dont voici les noms : Mah el-Koufa, Mah el-Basra, Adherbeïdjan, Hamadan, El-Eïghareïn, Comm, Macébédan ماسبذان et Mihredjan-Cadec مهرجان قذق. Ces districts se rattachent à (la province d') El-Djebel et payent chacun leurs contributions à part وارتفاعها على التفصيل. (On les classe ainsi:) Mah el-Koufa et ses *casebas*, c'est-à-dire, Ed-Dinaouer, *caseba* (chef-lieu) des cantons supérieurs الرساتيق الاعال, et Carmacîn, *caseba* des cantons inférieurs. Le Mah el-Koufa a pour limites, à l'ouest, les provinces de Holouan; au sud, les provinces de Macébédan; à l'est, les provinces de Hamadan, et au nord, les provinces de l'Adherbeïdjan. Ses contributions, estimées au terme moyen, montent à 5,000,000 de dirhems.

Mah el-Basra et ses *casebas*, Nehaouend ونذ (*sic*) et Beroudjerd بروجرد. Ses contributions, estimées au terme moyen, sont de 4,800,000 dirhems.

Hamadan; ses contributions, au terme moyen, sont de 1,700,000 dirhems.

Macébédan et ses villes مهدن, Es-Chîrouan السروان et Adherbeïdjan; ses contributions montent à 1,100,000 dirhems.

Mihredjan-Cadec مهرجاروق (*sic*) et ses *casebas*, Es-Seïmera الصميرة et .....[1]. Ses contributions, estimées au terme moyen, sont de 2,200,000 dirhems.

El-Eïghareïn, terres situées dans divers districts, ont pour *casebas* El-Keredj الكرج et El-Meredj المرج. Leurs contributions, année moyenne, sont de 3,100,000 dirhems.

Comm et Cachan. Leurs contributions se payent en argent monnayé et peuvent être estimées, au terme moyen, à 3,000,000 de dirhems.

Adherbeïdjan, le district d'Ardebîl, Merend, Djorouaan جروان et Ouadnan وارناد ont pour *caseba* la ville de Meragha مرغه. Leurs contributions, au terme moyen, sont de 4,500,000 dirhems.

Er-Reï forme un district à part. Il est situé du côté de l'orient et touche aux limites du Hamadan. Denbaouend دنباوند lui est annexé. Ses contributions montent à 20,200,000 dirhems.

Le district de Cazouîn paye, d'après le rôle عبرة de l'an 237 (851-852 de J. C.), la somme de 1,628,000 dirhems.

Coumis est situé au nord d'Er-Reï. Ses villes sont Ed-Dameghan et Sidjistan. Les contributions sont de 1,150,000 dirhems.

Djordjan est situé au nord-est de Coumis. (Il a

[1] Le nom est omis.

pour chef-lieu) Djordjan-la-caseba. Ses contributions montent à 4,000,000 de dirhems.

Taberistan est la plus septentrionale (de ces provinces). Ses villes sont Amol et Sarîa. D'après le rôle de l'an 234 (848-849 de J. C.) il paya en contributions la somme de 1,163,070 dirhems.

Immédiatement à l'orient de Taberistan se trouve le Darend برند des Turcs; au nord sont situés ... السر et Et-Taïleçan [1].

Ayant maintenant traité des provinces orientales, nous en reviendrons aux provinces occidentales. Les premières, à partir de l'Euphrate, sont Tekrît, ... الطيرهان, Es-Sinn السن, et El-Bouazîdj. Leurs contributions, estimées au taux moyen, sont de 1,700,000 dirhems[2].

Immédiatement après viennent Mosul et ses dépendances. Autrefois, Chehrezour, ... اابان et ... داراباد en faisaient partie, mais elles en furent distraites pour former chacune un district à part. Chehrezour, ... (*sic*) الصامعان et ..... داراباد, dépendances de Mosul, fournissaient une contribution *ouedhîfa* qui montait à 2,750,000 dirhems.

Les provinces situées sur la rive occidentale (du Tigre) et qui dépendaient de Mosul étaient celles d'El-Djezîra, de Ninive, d'El-Merdj et le territoire de ..... بعدرى. Celles de la rive orientale étaient El-Hadîtha, Harra حره, ... هدو, El-Hilla الحكه, ... حمسون, El-Hannana الحنانه, ... السا, Ed-Di-

[1] L'impôt n'est pas indiqué.

[2] Le manuscrit porte 700,000,000.

naouer, ... راسى et Ouacit. Elles fournissaient une contribution de 6,300,000 dirhems.

Immédiatement au nord de la province de Mosul se trouvent celles de Ferîda فريدى et Berîda بريدى. Dans (celle-ci (?)) est situé le Djebel el-Djoudi (l'Ararat), montagne sur laquelle vint s'arrêter l'arche de Noé. Elle a deux *casebas*, dont l'une s'appelle Djezîra Beni Omar, et l'autre, Masourîn باسورين. Dans celle-ci se fabrique tout le sel qui se transporte en Irac dans des bateaux. Les contributions de ces provinces montent, année moyenne, à la somme de 3,200,000 dirhems.

A côté de ces provinces se trouve le Dîar Rebiâ, qui se compose des districts suivants : Beled, ... بعرعرباا, Nisîbîn, Dara, Maridîn, Kefr-Toutha, le *tell* (ou *colline*) appelé Sindjar, Ras el-Aïn et El-Khabour. Cette province paye en contributions, y compris les *ihtisabat* الاحتسابات[1], une somme qui monte à 4,635,000 dirhems.

Immédiatement au nord de Dîar Rebîa se trouvent les districts d'Erzen et de Meïafarekîn. Ils fournissent, année moyenne, une contribution qui monte à 4,100,000 dirhems.

Ensuite se trouve le pays de Toroun طرون, qui forme une des provinces de l'Arménie. Le seigneur de ce territoire paye une *mocatéa* (ou redevance) annuelle de 1,000,000 de dirhems.

Derrière Toroun, du côté du nord, est situé le pays d'Arménie. Il renferme les districts suivants :

[1] Je ne connais pas la nature de cet impôt.

Hazran حرران, Deïbol دىىل, Berzend برزند, Siradj سراج, ... طربارحدس, Ardjîch ارحيش, Khalat, Es-Sisedjan السسحان, ... اىان, Calicala et ... السبرحان[1] dont la *caseba* se nomme Necheva بشرى. Les contributions de l'Arménie se payent en monnaie d'argent et forment, année moyenne, la somme de 4,000,000 de dirhems.

Viennent ensuite les districts de Dîar Moder. A l'occident se trouvent Er-Roha, Harran, Seroudj, ... المدىدىى, ... الىلح, Tell-Maouzen, le ..... والىه des Beni Temîm, les villes d'El-Forat, sur le bord de l'Euphrate et ..... مارح عر; puis, sur la rive occidentale de l'Euphrate, les districts (des rivières) El-Heni الهنى et El-Meri المرى. Les contributions de Dîar Moder sont, au terme moyen, de 6,000,000 de dirhems.

Réunissons les noms des districts occidentaux, je veux dire, de ceux qui ne sont pas situés vers le nord, mais vers l'ouest. Le premier est Hit, puis Aana, Er-Raheba, Kirkîciya et d'autres qui se trouvent dans la même direction, jusqu'à la limite de Dîar-Moder. C'est là ce qu'on appelle les *Districts de la route de l'Euphrate*. Leurs contributions montent à 2,700,000 dirhems.

Après Dîar-Moder et du côté de l'occident, sont situés les districts du Djond de Kinnisrîn et des Aouasîm, qui font partie de la Syrie. Les villes de ces

[1] Selon le dictionnaire géographique intitulé *Meracid-el-Ittilâ*, ce nom doit s'écrire بسفرجان. Je ne sais comment il faut le prononcer.

districts sont Alep, Antakiya et Menbedj. Leurs contributions se payent en or monnayé et montent à 360,000 dinars (somme qui équivaut à 5,400,000 dirhems.)

Immédiatement à côté de ces districts sont ceux de Hims (Émesse) en Syrie. Ils payent en contributions 118,000 dinars (1,770,000 dirhems).

Puis se trouvent les districts du Djond de Damas en Syrie. Leurs contributions montent à 120,000 dinars (1,800,000 dirhems).

Ensuite viennent les districts du Djond du Jourdain en Syrie. Ils payent en contributions 109,000 dinars (1,635,000 dirhems).

Ensuite se trouvent les districts du Djond de Filistîn (la Palestine), dont les villes principales sont Er-Ramla et Beït el-Macdis (Jérusalem). Leurs contributions se payent en monnaie d'or et montent à 195,000 dinars (ce qui équivaut à 2,925,000 dirhems).

Passons aux districts et cantons de Misr (le Vieux-Caire) et d'El-Iskenderiya (Alexandrie). Ceux que l'on regarde comme faisant partie du Saîd (la haute Égypte) sont El-Feïoum, Minf, Oucîm وسم, Es-Cherkiya, Delas, Bou-Sîr, . . . لورباس, Ahwas العابس, ... الملفنه, Behnesa البهنس, ... العنس, Taha, El-Ochmouneïn, ... حى, ... سودة, Ansina انصيا, Soyout, ... سطب, Cahcaoua قهعرة. Ikhmîm, Ed-Deïr, Abchaïa السابه, Caou ناوة, Kina فى, Dendera (?) دبارة, Manfelout (?) مسوط, Luxor الاقصر, Erment, Assna رسى, Adfou ارموة et Osouan. Ceux

de la Basse-Terre (la basse Égypte) sont : Sakara صحرا, Iblîl وبلبل, ... بسر العاره, Et-Tour الطور, ... اسله, ... بماران, ... دبابه, ... المحار, El-Farema الهرما, ... سوسا, Dimyat (Damiette) Tinnîs, Menouf صنوف, Touwa طوه, Sakha سخا, Tîda سده, El-Afrahoun الافراحون, Nakîza بعيره, El-Arîch, ... ومصا, El-Caïs العس, ... ورصابار, Ed-Doyour الدبور, ... مسطا, ... حوريسا, Mariout, ... معل, ... الملعوس, ... واى, ... رهبس, Akhnou احنو, Rechîd (Rosette) رسل, et.... بسروط. Les contributions de tous ces districts se payent en or et montent à la somme de 2,500,000 dinars (ce qui équivaut à 37,500,000 dirhems).

Au delà de Barca se trouve El-Cairouan[1].

Il nous reste à mentionner d'autres contrées dont nous n'avons pas encore parlé, celles qui forment les provinces du sud. Ces contrées sont : l'Irac, le Nedjd, le Hidjaz, la Mecque, Médine et les provinces du Yémen ; puis, du côté du sud-est, les provinces d'Oman, d'El-Yemama et d'El-Bahreïn.

Le Nedjd commence à la limite méridionale de l'Irac, limite marquée par (le lieu nommé) El-Odheïb العذيب, et se prolongeant en ligne droite jusqu'à El-Ghour. Du côté de l'occident, la limite (du Nedjd) commence à Es-Semaoua, qui est le marché du Yémama. La plupart des districts dont

[1] L'impôt n'est pas mentionné. Il est très-probable qu'à cette époque la dynastie des Aghlebides, qui régnait à Cairouan, n'en payait pas. L'Espagne ne payait rien ; elle formait alors un empire indépendant gouverné par les Omeïades.

se compose le Nedjd sont inhabités. Dans cette province se trouvent les deux fameuses montagnes de Taï et les sources appartenant à la tribu qui porte ce nom. Le Ghour marque ensuite la limite du Nedjd (laquelle s'étend) jusqu'à la frontière du Téhama. (Le Nedjd) renferme des cantons dont les uns s'appellent des *mikhlafs* et les autres des *ards* عرض. Tels sont Lîna, El-Amc, Nedjran, ... صو El-Menazil, Okadh, Et-Taïf, Bîcha, Djorech حرس, Tebala, ... كمسه, Es-Cherat, les Ard اعراض de Médine, (ville) dont les districts et cantons sont sains et fertiles, Yathrib, Teïma, Doumet el-Djendel, El-Forâ العرع, Dhou'l-Meroua, Ouadi'l-Cora, Medyen, Khaïber, Fedek, Cora-Oraïna مرى عرىمه, ... ماىه, Rohat وااهاط, Es-Seïala السىاله, Er-Rakhma الرحمه, Ghorac عراں, El-Ak-hal. Toutes ces localités réunies s'appellent *El-Haremeïn ;* leurs contributions montent à 100,000 dinars (somme équivalente à 1,500,000 dirhems).

Au sud de cette province se trouvent les districts et *mikhlafs* du Yémen, savoir : le mikhlaf de Sanâa, celui de Saada, celui de Chaker ساكره, Ghomdan (?) همدان, Sodâ صدى, Djofi حعى, Aden, Mareb, Hadramaout, Khaoulan, ... الحكره, Es-Selif, El-Maafir, Yahsab, Zebîd, Akk عل, Djazan (?) حا, Michâr معشار, El-Amloul, Tîmar ىمار, le mikhlaf des Beni Amer, ... صواح, ... حرب, Hemdan, Es-Chiher. Ces districts fournissent, en monnaie d'or, une contribution de 600,000 dinars (qui équivalent à 9,000,000 de dirhems).

El-Bahreïn renferme les cantons de..... الدهلعه, de Djoatha حوانا, d'El-Khatt, d'El-Catîf, de ..... السلور, de ... سوم, de .... السفر, d'Ed-Dareïn et de..... العانه. Les contributions fournies par le Yemama et le Bahreïn, telles qu'elles se trouvent inscrites sur l'état عمل[1] dressé par Ibn el-Modebber pour l'an 237 (851-852 de J. C.), se payaient en monnaie d'or et montaient à 520,000 dinars (ce qui équivaut à 7,800,000 dirhems).

Le *mocatéâ* d'Oman se payait en or monnayé et montait à 300,000 dinars (4,500,000 dirhems).

Toutes ces provinces font partie de l'empire musulman, et nous en avons indiqué les contributions en les estimant au terme moyen. Si, de nos jours, certaines localités fournissent des contributions dont le montant est inférieur à celui d'autrefois, il ne faut pas y faire attention, ni en adopter le chiffre comme base (de calcul). Ces différences proviennent du défaut d'exactitude et du manque de fermeté (de la part des percepteurs). Pour les autres localités qui ne sont pas indiquées ici, on a refusé de nous communiquer les chiffres de leurs contributions; mais ils doivent être analogues à ceux déjà indiqués[2]. Nous réunissons ici toutes ces sommes afin de permettre au lecteur de les examiner plus facilement.

[1] Le mot عمل se trouve employé avec cette signification dans les *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoun, page 221 de la première partie de l'édition de Paris.

[2] Ici je traduis par conjecture le passage très-obscur dont voici le texte et la traduction littérale: الباقى الممنوع عنه فهذا سبيله ايضا *et le reste, qu'on empêche* (*de voir*), *suit la même voie.*

Il y a d'abord en monnaie d'or 4,920,000 dinars[1], ce qui fait, en estimant le dinar à quinze dirhems, la somme de 73,800,000 dirhems.

RÉCAPITULATION.

	Dirhems.
Le Seouad[2]	[3] 100,030,000
El-Ahouaz	23,000,000
Le Fars	24,000,000
Le Khoraçan	37,000,000
Mah el-Koufa	5,000,000
Mihredjan-Cadec مرحاروف (*sic*)	[4] 3,100,000
Comm et Cachan	30,000,000
Er-Reï et Denbaouend رباوند (*sic*)	20,080,000
Coumis	1,050,000
Le Taberistan	4,280,700
Chehrezour et ..... الصامعان	2,750,000
Dîar Rebiâ	9,635,000
..... وماطه et Toroun	100,000
Amid	2,000,000
Les cantons de la route de l'Euphrate	2,700,000
Le Djond de Hims, 2,018,000 dinars	30,270,000
Le Djond de Filistîn, 2,059,000 dinars	30,885,000
Les Haremeïn, 100,000 dinars	1,500,000
Oman, 300,000 dinars	4,500,000

[1] Je ne trouve que 4,382,000 dinars. Au reste, le manuscrit ne nous fournit pas l'addition des dirhems.

[2] Dans cette récapitulation, la liste des provinces, l'ordre des noms et les chiffres des contributions ne s'accordent pas avec les indications déjà données. L'auteur paraît l'avoir substituée par mégarde à celle qu'il avait eu l'intention d'offrir à ses lecteurs, ou bien le copiste l'aura altérée avec une hardiesse inexcusable.

[3] Le copiste, en écrivant cette somme, a mis *dinars* au lieu de *dirhems*.

[4] Le copiste a écrit طلهاية à la place de طلد.

	Dirhems.
(*Le nom manque*)	200,000
Le Kerman	1,000,000
Holouan	700,000
Masébédan	1,200,000
El-Eïghareïn	3,800,000
L'Adherbeïdjan	4,500,000
.... فروس ..... زكان et Abher	1,828,000
Djordjan	4,000,000
Tekrît, ... الطرهان Es-Senn et El-Bouazîdj.	900,000
Le district de Mosul	6,300,000
Erzen et Meïafarekîn	4,200,000
L'Arménie	4,000,000
Dîar-Moder	6,000,000
Kinnisrîn et les Aouasim, 360,000 dinars....	5,400,000
Le Djond de Damas, 1,600,000 dinars......	2,400,000
Misr et Alexandrie, 2,500,000 dinars	37,500,000
Le Yémen, 600,000 dinars	9,000,000

La capitation payée par les individus de la capitale, Dar es-Selam (le séjour du salut, Baghdad), qui appartient à l'un ou à l'autre des cultes tolérés, entre pour quelque chose dans ces contributions. Elle rapporte 200,000 dirhems.

On raconte que Kisra-Pervîz (Chosroès II) fit établir la statistique de son royaume احصى ماسحه ممالكه, dans la dix-septième année de son règne (619 de J. C.). Il possédait alors les districts du Seouad et toutes les autres provinces que nous avons nommées, celles de l'occident exceptées. De ce côté, (la ville de Hît) marquait la frontière de son empire. Les provinces occidentales dont nous avons donné les noms étaient alors au pouvoir des Grecs.

Les impôts recueillis par Kisra se composaient de 720,000 *mithcals* (dinars) en or monnayé, et 600,000,000 de dirhems en argent.

Je crois, dit Codama, que ces pays sont encore aujourd'hui dans le même état où ils étaient (l'an de l'hégire 204); le sol en est encore fertile, et la population n'en a pas disparu; mais pour les bien administrer, il faut un homme qui ait toujours la crainte de Dieu devant les yeux et qui se distingue par son instruction, son esprit d'équité et son désintéressement.

FIN DE L'EXTRAIT.

Voici les renseignements les plus importants que nous pouvons tirer de ce document : 1° En l'an 619 de Jésus-Christ, le montant des impôts payés par l'empire persan à Chosroës II dépassait trois cents millions de francs; 2° En l'an 820 de Jésus-Christ, sous le règne d'El-Mamoun, le revenu du khalifat de l'Orient dépassait un milliard de francs.

M. G. de S.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 11 JUILLET 1862.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Il est donné lecture d'une lettre de M. E. Pichard, en remercîment de sa nomination comme membre de la Société.

Le Conseil procède au renouvellement de la Commission du Journal; les membres actuels sont réélus.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. *Catalogo de los Codices arabigos* adquiridos en Tetuan por el gobierno de S. M. formado por don Emilio Lafuente y Alcantara. Madrid, 1862, in-4°.

Par l'auteur. *Sur quelques monnaies houlagouides*, par M. Fr. SORET. (Tirage à part du Journal de la Société orientale allemande.)

Par l'auteur. *Lettre à M. Chalon sur les médailles inédites ou peu connues de la Mésène*, par M. Victor LANGLOIS. Bruxelles, 1862, in-8°.

Par l'auteur. *Le pays de Tanduc et les descendants du prêtre Jean*, par M. G. PAUTHIER. Paris, 1862, in-8°.

Par l'Institut. *Bijdragen tot de Taal- Land- en Volkenkunde van Nederlandsch Indië*. Vol. IV, cah. 3, 4, 5, Amsterdam, 1862, in-8°.

Coup d'œil sur les monnaies musulmanes, par Djevdet-Éfendi (traduit sur le texte turc, par M. Barbier de Meynard).

Le fragment dont je présente la traduction est tiré d'un ouvrage en cours de publication à Constantinople[1], et qui est dû à l'initiative éclairée de feu Reschid-Pacha. Djevdet-Éfendi, l'auteur de ce livre, un des membres les plus instruits du conseil supérieur de l'instruction publique, s'occupe depuis dix ans d'écrire l'histoire de l'Empire Ottoman, à partir du traité de Kaïnardjeh jusqu'à la destruction des janissaires par Sultan Mahmoud (1826). Toucher à l'histoire contemporaine est une entreprise délicate, et souvent périlleuse dans tous les pays, à plus forte raison en Turquie, où les prérogatives du trône, le fanatisme religieux et des préjugés séculaires créent mille entraves au libre examen. Djevdet aborde ces difficultés avec une habileté, et, on peut le dire, une franchise dignes d'éloges. Écartant respectueusement la personne même des sultans, c'est à leurs vézirs et à leurs conseillers, et, comme on dit en Turquie, au *ma-beïn*, qu'il demande compte des actes dont les conséquences ont été si souvent désastreuses pour son pays. Nous n'avons pas à apprécier ici la valeur de son livre; mais pour quiconque a parcouru les sèches annales de Naïma et de Vaçif, l'introduction de la critique, dans l'histoire ottomane, est une heureuse innovation, qui mérite d'être saluée comme un progrès véritable. Souhaitons que l'œuvre de la civilisation européenne ne se borne pas à ce résultat. L'étude des antiquités musulmanes, et surtout des médailles, due à la même influence civilisatrice, n'est encore qu'un essai timide chez les Osmanlis; mais, encouragée par le Gouvernement, elle ne pourrait que se développer et coopérer utilement aux recherches du monde savant. Peu de personnes sans doute, même à Constantinople, soupçonnaient l'existence de la collection de Subhi-Bey, dont Djevdet nous décrit les richesses. Plusieurs mé-

[1] Nous avons publié déjà un extrait de la chronique de Djevdet dans ce recueil, numéro de juin 1862, p. 505 et suiv.

dailles de cette collection sont, il est vrai, connues en Europe depuis longues années; toutefois les explications données par l'auteur sont de nature à fixer la lecture des monnaies coufiques ou d'autres pièces des premiers siècles de l'islam; enfin, sa description rapide, mais complète, de la fabrication monétaire en Turquie, est une page à ajouter à l'Histoire de Hammer.

C'est ce qui m'a déterminé à offrir la traduction de ce passage aux lecteurs du Journal asiatique, en regrettant que la publication si récente de l'ouvrage ne m'ait pas permis d'y joindre le texte, que j'ai d'ailleurs suivi d'aussi près que possible.

« A la naissance de l'islam, les Arabes, vivant encore à l'état nomade et dans toute la simplicité de la loi religieuse [1], ne s'occupèrent pas de la fabrication des monnaies; celles qui étaient alors entre leurs mains continuèrent à circuler comme par le passé, et leur valeur dépendait surtout de leur poids. Les dirhems et les dinars, qui avaient cours à cette époque, étaient à l'effigie des rois perses, des mages ou des souverains de l'Inde et de Byzance. Sous les quatre premiers khalifes, et au commencement du règne des Oméyades, les soins de la conquête et de la guerre sainte firent encore négliger l'art de battre monnaie. Cependant quelques-uns de leurs agents et de leurs gouverneurs dans les provinces orientales de l'empire firent fabriquer des pièces d'argent avec une légende arabe, mais analogues, quant à la forme, aux médailles pehlevies des Sassanides, c'est-à-dire portant sur l'une des deux faces leur nom en lettres arabes, et dans une légende concentrique les prières *besmeleh* et *tehlil* [2]. J'en ai vu un grand nombre, et je citerai ici les plus anciennes parmi celles que j'ai examinées :

[1] Djevdet-Éfendi ne fait que copier ici un passage des Prolégomènes d'Ibn Khaldoun (section III, p. 127, de l'édition de Boulak), dont Silvestre de Sacy a donné la traduction dans le tome II de sa *Chrestomathie arabe*, p. 281.

[2] Voyez l'explication de ces deux formules dans le *Tableau de l'Empire Ottoman*, de Mour. d'Ohsson, t. II, p. 17 et 113.

1° Une monnaie coufique, frappée à Hertek (هرتك), chef-lieu d'un district du Tabarestân, dans l'année 28 de l'hégire (648-649), dont la légende circulaire portait بسم الله ربي, *Au nom de Dieu, mon maître.*

2° Une monnaie coufique de l'an 37 (657-658), sous le khalife Ali, dont la légende circulaire était ولي الله, *l'ami de Dieu.*

3° Deux monnaies coufiques de l'an 38 et 39 (658-660), ornées de la légende circulaire du n° 1 : *Au nom de Dieu, mon maître.*

4° Une pièce frappée à Darabguerd, l'an 60 (678-680), et une autre à Yezd, l'an 61, avec les mots coufiques *bismillah,* tracés circulairement, et sur l'une des faces, en lettres pehlevies عبد الله ابن زبير امير المؤمنين, *Abd Allah, fils de Zobeïr, prince des croyants.*

5° Plusieurs pièces coufiques, frappées à Bessa en 78 (697), portant sur le champ le nom de *El-Haddjadj ben Youçef,* et en légende circulaire : بسم الله لا اله الا الله وحده محمد رسول الله, *Au nom de Dieu; il n'y a d'autre Dieu que Dieu l'unique : Mohammed est l'apôtre de Dieu.*

6° Trois pièces de l'an 122, 124 et 127 (de 739 à 745), portant en caractères coufiques le mot عمر, *Omar,* nom d'un sipehbed, c'est-à-dire d'un chef des troupes préposées à la garde des frontières dans le Tabarestân.

7° Une pièce, la plus moderne de toutes, frappée l'an 137 (754-755), avec le nom en lettres coufiques de Suleïmân, qui était un des émirs du Tabarestân.

Toutes ces monnaies appartiennent à un amateur distingué, mon ami Subhi-Bey-Éfendi, qui possède une curieuse collection d'antiquités, et principalement de monnaies orientales. C'est chez lui que je les ai examinées une à une, et que j'ai déchiffré les caractères coufiques de leurs légendes. Malheureusement le millésime et le nom de la ville où elles ont été frappées sont en caractères pehlevis. Ne connaissant pas

cette langue, j'ai dû consulter quelques personnes dont l'expérience à cet égard est généralement reconnue. Dans la pièce n° 4, par exemple, c'est d'après leur autorité seulement que j'ai traduit par *Abd Allah ben Zobeïr, etc.* les deux lignes pehlevies de l'exergue.

Les pièces de ce genre ne peuvent pas être considérées comme la monnaie officielle des musulmans à cette époque; elles doivent leur origine, je le répète, à des gouverneurs de province qui les fabriquaient pour faciliter les transactions commerciales. Les savants s'accordent à reconnaître que la première émission d'une monnaie ayant cours dans tout l'empire remonte à la dynastie des Oméyades, et a pour auteur El-Haddjadj. Cet émir, ayant été nommé gouverneur de l'Irak par le khalife Abd el-Mélik, y fit fabriquer de la monnaie, en vertu des ordres du khalife, l'an 75 (694) selon les uns[1], l'an 76 selon les autres. Cette monnaie ne tarda pas à être reçue dans tous les États musulmans; cependant, jusqu'à ce jour, je n'en ai jamais vu avec l'une des deux dates précitées. Les plus anciennes monnaies oméyades qu'il m'a été possible d'examiner sont :

8° Une pièce d'or, portant sur l'avers, en lettres coufiques : *Il n'y a de Dieu que Dieu l'unique; il n'a pas d'associé* (formule du *Schehadet*); en légende circulaire : *Mohammed est l'apôtre de Dieu; c'est Dieu qui l'a envoyé avec la direction et la vraie religion pour la manifester au-dessus de toute autre* (*Koran*, IX, 33); au revers : *Au nom de Dieu, ce dinar a été frappé l'an 78 (697-698).*

Des amateurs d'antiquités m'ont affirmé que l'on possédait, au cabinet des médailles de Florence, une pièce d'or au millésime de l'an 77 de l'hégire. Il est, je crois, impossible de trouver une pièce d'or musulmane plus ancienne que cette dernière, si ce renseignement est exact. Quant aux pièces d'argent au millésime de 78, je sais, par le témoignage de

[1] Ibn Khaldoun croit que cette mesure fut prise l'an 74. (Cf. *Chrestomathie arabe, loc. laud.* et les remarques de Fraehn, *Journal asiatique*, avril 1825, p. 196.)

plusieurs numismates, qu'il en existe, mais je n'en ai jamais rencontré.

9° La plus ancienne monnaie coufique en argent que j'ai vue, portait sur une face : *Il n'y a de Dieu que Dieu, l'unique; il n'a pas d'associé;* en légende circulaire : *Au nom de Dieu, ce dirhem a été frappé à Basrah, l'an 79 (698)*; sur l'autre face : *Dieu est un; c'est le Dieu éternel, il n'a pas enfanté et n'a pas été enfanté; il n'a pas d'égal* (*Koran,* surate CXII); et tout autour : *Mohammed est l'apôtre de Dieu, c'est Dieu qui l'a envoyé avec la direction, etc.* (*Koran*, IX, 33).

Toutes les monnaies d'or et d'argent de la dynastie des Oméyades, jusqu'à la chute de cette famille en 132 (janvier 750), du moins celles qui ont été soumises à mon examen, portent invariablement l'une ou l'autre de ces formules. Mais à l'avénement de Merwân, surnommé *l'âne* (127 de l'hégire, 744 de J. C.), plusieurs gouverneurs des provinces orientales, s'étant révoltés contre ce khalife, créèrent des monnaies d'argent, avec une légende qui indiquait leur attachement à la maison d'Ali. Parmi les plus remarquables, j'ai trouvé :

10° Une pièce dont l'avers portait : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu l'unique; il n'a point d'associé.* Sur les bords, on lisait : *Dis : je ne vous demande, pour récompense de ma prédication, que l'amour envers ma famille* (*Koran,* XLII, 22); sur la légende circulaire extérieure : *Au nom de Dieu, frappé à Djey l'an 127;* sur le revers : *Dieu est un; c'est le Dieu éternel, etc.* (*Koran,* surate CXII).

11° Une pièce ayant la même teneur, mais fabriquée à Nomaïrah [1], l'an 128 de l'hégire.

Vaçif-Éfendi prétend, d'après quelques passages de l'histoire des rois du Magreb, qu'on mit en circulation, l'an 18 de l'hégire, une monnaie semblable à celle des Sassanides, portant, les unes : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mo-*

[1] D'après le *Kamous*, c'est le nom d'une montagne ou d'une colline, entre le Nedjd et Basrah. (Cf. *Meraçid el-Ittila*, édition Juynboll, huitième fascicule.)

hammed est son apôtre; les autres : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Omar,* لا اله الا الله وعمر. Cet historien mentionne, en second lieu, une monnaie de forme ronde, fabriquée à la Mecque par Abd Allah ben Zobeïr, sur laquelle on lisait d'un côté : *Mohammed est l'apôtre de Dieu;* de l'autre : *Dieu a prescrit la bonne foi et la justice,* امر الله بالوفاء والعدل; et sur les contours, le nom d'*Abd Allah.* Or, il est démontré scientifiquement qu'il n'existe pas de monnaie au nom d'Omar, et il est probable qu'il s'agit, dans la pièce décrite par Vaçif, du chef militaire du Tabarestân, nommé *Omar,* dont il a été question ci-dessus (voy. n° 6). Ce nom étant écrit en caractères coufiques, au milieu d'un exergue pehlevi, que Vaçif n'était pas en état de déchiffrer, il n'est pas surprenant qu'il ait commis cette erreur. Quant au nom d'Abd Allah, fils de Zobeïr, en caractères arabes, il ne paraît pas avoir été signalé jusqu'ici par les numismates. Ainsi que je l'ai dit précédemment, on s'accorde à reconnaître que les premières pièces de fabrication arabe sont de l'an 75 ou 76 de l'hégire, et ont pour auteur El-Haddjadj, fils de Youçef.

Je dois rapporter cependant un fait qui pourrait ébranler cette opinion si généralement admise. Tandis que je corrigeais les épreuves du présent volume (tome V) de mon Histoire, en 1276 (1859-1860), un Persan, nommé *Djevad,* apporta dans les bureaux de la Porte une pièce arabe d'argent, fabriquée à Basrah l'an 40 de l'hégire (660). Elle fait partie aujourd'hui de la collection de Subhi-Bey-Éfendi, chez qui j'ai pu l'examiner. Sur une face, on lit l'inscription en coufique : *Dieu est unique, il n'a pas enfanté, etc.* (*Koran,* sur. CXII); sur les contours : *Mohammed est l'apôtre de Dieu, etc.* comme dans la pièce n° 8; sur l'autre face : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, l'unique; il n'a point d'associé;* et en rond : *Ce dirhem a été frappé à Basrah, l'an 40.* Quelques historiens ont prétendu qu'il existait une monnaie à l'effigie de Moaviah ou de Khaled, fils de Vélid, portant un sabre. C'est ce qui fait dire à Vaçif-Éfendi qu'on trouve des pièces

avec l'image de Moaviah, fils de Sofiân, armé d'un sabre. Mais cette assertion ne me semble pas digne de confiance.

On lit dans le même historien qu'El-Haddjadj fit frapper, dans l'Irak, l'an 75, une monnaie portant d'un côté : *Il est le Dieu unique, le Dieu éternel*, هو الله احد الله الصمد, et de l'autre le nom *Abd-el-Mélik*. Or j'ai examiné avec soin, et dans leur ordre chronologique, toutes les pièces des Oméyades frappées en divers pays, depuis l'an 78 jusqu'en 132 (749-750), date de la chute de cette dynastie, sans découvrir sur une seule la trace du nom d'un khalife. Il est même admis en numismatique que nul khalife de la maison d'Abbas, avant Mehdi, n'a inscrit son nom sur la monnaie [1]. Seulement on a trouvé des médailles de cuivre fabriquées sur les frontières de Syrie par les Grecs, à l'effigie et au nom d'Abd-el-Mélik.

Je vais donner maintenant la description d'un certain nombre de monnaies abbassides qui m'ont passé sous les yeux.

12° Une pièce de l'an 132 (749-750), portant à l'avers : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, l'unique; il n'a pas d'associé;* sur les contours : *Au nom de Dieu, ce dirhem a été frappé à Koufah, l'an 132;* au revers : *Mohammed est l'apôtre de Dieu;* et dans le contour extérieur : *Mohammed est l'apôtre de Dieu; il a été envoyé, etc.* (*Koran*, surate CXII). Les médailles des premières années de la dynastie abbasside présentent toutes ce même type.

13° Une pièce d'argent de l'époque où Mohammed el-Mehdi, fils du khalife Abou Djafar Mansour, était gouverneur de Mohammedyeh. On lit sur l'avers la formule ordinaire : *Il n'y a de Dieu que Dieu, etc.* sur les bords : *Au nom de Dieu, ce dirhem a été frappé à Mohammedyeh*, ضرب بالمحمدية,

[1] Ibn Khaldoun paraît croire le contraire; mais il est vraisemblable qu'il n'avait jamais examiné de médailles oméyades. L'assertion de notre auteur est pleinement confirmée par le témoignage de Conde dans son mémoire sur les monnaies arabes, etc. (*Memorias de la real Academia de la historia*, t. V.)

l'an 152 (769); sur le revers : مما امر به المهدى محمد بن امير المؤمنين, *Par l'ordre d'El-Mehdi Mohammed, fils de l'émir des croyants.* Sur la légende extérieure, comme dans le numéro précédent.

14° Une autre pièce d'argent du khalife Mansour, sur laquelle on lit, après le nom du souverain, celui de son vézir *El-Haçan.*

A cette époque, les monnaies fabriquées à Bagdad, siége de l'empire, ou dans les autres villes de l'Irak, ne portaient jamais le nom et les titres du khalife. Le premier qui ait dérogé à cet usage est El-Mehdi, qui monta sur le trône en 158 (774-775), comme le prouve la pièce suivante :

15° Dirhem frappé à Bagdad l'an 159. On lit sur l'avers : *Il n'y a de Dieu que Dieu l'unique, etc.* sur les bords : *Au nom de Dieu, ce dirhem a été frappé dans la ville du salut* ضرب بمدينة السلام, *l'an 159;* sur le revers, la formule habituelle : *Mohammed est l'apôtre de Dieu; il a été envoyé, etc.*

16° Une pièce de son successeur Haroun er-Reschid, lorsqu'il était gouverneur de Haroun-Âbâd[1], l'an 169 (785-786); on lit sur une des faces : الخليفة المهدى مما امر به هارون ابن امير المؤمنين, *Le khalife El-Mehdi, par l'ordre de Haroun, fils de l'émir des croyants.*

Les monnaies d'argent postérieures à l'avénement de Haroun er-Reschid (170 de l'hég. 786 de J. C.) portent les mots الخليفة الرشيد, *le khalife Reschid;* mais on ne lit pas ce nom sur les monnaies d'or, comme le prouve :

17° Une pièce d'or, portant à l'avers les formules décrites dans les numéros précédents, et au revers : *Au nom de Dieu, ce dinar a été frappé l'an 170,* sans aucune mention du nom.

Lorsque le vézir Djafar reçut du khalife la surintendance des monnaies, il y inscrivit son propre nom, ainsi qu'on le voit sur plusieurs pièces d'or de l'an 171 de l'hégire. Mais le khalife El-Émin, fils de Haroun, est le premier qui ait

[1] Voyez, sur cette localité, Ét. Quatremère, *Mémoire géographique sur la Babylonie ancienne et moderne,* p. 12.

inscrit son nom sur la monnaie d'or. J'ai examiné plusieurs pièces de l'an 195 (810-811), portant les deux mots الخليفة الامين, *le khalife El-Émin*. Pendant le temps de la domination des Émir al-Oméra, on trouve le nom de ces usurpateurs à côté de celui des khalifes sur toutes les médailles d'or et d'argent, et cet usage dura jusqu'à l'époque où le khalife Ahmed Naçer-li-din-Allah, reprenant le pouvoir absolu, inscrivit le nom seul du khalife sur la monnaie musulmane.

On lit dans l'Histoire de Vaçif-Éfendi : « Mohammed-Émin, fils de Haroun er-Reschid, fit inscrire sur sa monnaie, dans le champ : *Dieu est mon seigneur* (ربّى الله), et dans l'exergue : محمّد امين بن هارون الرشيد, *Mohammed Émin, fils de Haroun er-Reschid*. Lorsqu'il nomma son fils Mouça héritier présomptif (*vely-ahd*), avec les titres de *nathek bil-hakk el-Modhaffer Billah*, « le confesseur de la vérité, le protégé de Dieu, » il fit mettre sur les monnaies la formule suivante : كل عزّ ومفخر لموسى المظفر, *Toute puissance et tout honneur à Mouça el-Modhaffer*. Telles sont les paroles de Vaçif; mais je déclare n'avoir jamais vu de monnaie avec la légende qui précède. Voici pourtant comment on pourrait en expliquer l'existence. On sait que Mamoun, dans sa lutte contre son frère Émin, feignit de vouloir faire passer la couronne sur la tête des Alides, et lui suscita un rival en la personne de Mouça, surnommé *El-Kazim* (الكاظم). Plus tard, après avoir triomphé de son frère Émin, il se débarrassa par le poison de l'imam Mouça. En se rappelant cette circonstance, on peut admettre qu'une monnaie a été frappée par l'ordre de Mamoun, en honneur et au nom de Mouça; mais c'est une simple conjecture, que l'observation n'a pas encore confirmée.

Les monnaies des souverains oméyades de l'Espagne portent sur une face : *Au nom de Dieu, ce dinar a été frappé en Espagne*, puis le millésime; sur l'autre face, le nom et les titres du khalife régnant. Celles des Fathémites, d'un côté : *Il n'y a de Dieu que Dieu l'unique, il n'a pas d'associé; Mo-*

hammed est l'apôtre de Dieu, et Ali, l'ami de Dieu, ولى الله; de l'autre, le nom et les titres du souverain.

Ibn Hammad dit dans sa Chronique qu'à l'avénement des Almohades dans le Magreb, Mehdi fit battre des monnaies d'or et d'argent de forme quadrangulaire, ayant d'un côté les formules *bismillah* et *hamdillah*, et de l'autre, le nom, par ordre de succession, de tous les princes de la dynastie almohade, jusqu'au souverain qui était alors sur le trône [1]. Jusqu'à l'époque de l'invasion de Timour, ces pièces furent très-répandues chez les musulmans.

L'an 358 (968-969), le Sicilien Abou'l-Huçeïn Djevher el-Kiatib, s'étant emparé de l'Égypte à la tête des armées de Moezz-li-din-Allah, commença (l'année suivante) la fondation du Caire (*Kahireh-Moezzieh*), et fit faire une monnaie nouvelle au nom de Moezz. L'avers offre une légende de trois lignes; la première est ainsi conçue : *Celui qui affermit l'unité de Dieu, l'unique, l'éternel,* معز لتوحيد الاحد الصمد; la seconde: *El-Moezz-li-din Allah, émir el-Mouminin;* la troisième : *Ce dinar a été frappé à Misr, l'an 358.* Sur le revers, on lit la formule d'usage : لا اله الا الله محمد رسول الله ارسله بالهدى, etc. Sur les dirhems de Mélik Dhaher Beybars, nom qui a été formé du mot پارس بك, *le léopard-bey,* on trouve l'image d'un léopard [2].

Dans les premières années de la monarchie ottomane, les monnaies en circulation étaient celles des Seldjoukides, des deux Iraks, de l'Inde, du Magreb et de l'Europe. Sultan

[1] Cf. Conde, Mémoire cité, p. 297; Tychsen, *Introd. in rem num. Mohammed.* p. 123. Sur le *Mehdi,* c'est-à-dire Abou Abd Allah Mohammed, fondateur de la dynastie des Almohades, voyez Aboul-Féda, *Ann. Moslem.* t. III, p. 399; *Histoire des souverains du Maghreb,* trad. par M. Beaumier, p. 141 et suiv.

[2] On peut voir dans l'*Égypte moderne,* de Marcel, p. 165 (Collection de l'Univers pittoresque), le *fac-simile* de trois monnaies de cette époque, portant sur l'exergue de l'avers l'image grossière d'un léopard. M. Marcel, oubliant sans doute l'étymologie du nom de Beybars, affirme à tort que les armoiries de ce prince représentent un lion passant.

Orkhân-Ghazi fut le premier qui ordonna de fabriquer des pièces d'argent.

On lit dans l'histoire de Vaçif-Éfendi : « La prise de Brousse ayant accru la puissance de Sultan Orkhân (726 = 1326), dès la seconde année de son règne, il établit une organisation nouvelle et des lois somptuaires; mais il ne prit aucune mesure à l'égard des monnaies en circulation. Cependant j'ai lu dans un recueil écrit par Idris Bitlisi (originaire de Bitlis, ville d'Arménie), qu'il existe une monnaie datant du règne de ce sultan, et portant d'un côté : المجاهد فى سبيل الله السلطان اورخان, *Celui qui combat dans la voie de Dieu, le sultan Orkhân;* de l'autre : *Frappé à Brousse,* en telle année de l'hégire. »

Malgré l'incertitude qui se révèle dans ce passage de Vaçif, il est démontré, par le témoignage de l'histoire, que sous le règne même d'Orkhân, Ala-eddin Pacha, après avoir donné ses soins à l'organisation de l'armée, fit battre monnaie. Du reste, les pièces d'argent et de cuivre de cette époque se rencontrent encore; j'en ai examiné quatorze, dont treize en argent et une en cuivre, dans la collection de Subhi-Bey-Éfendi. On lit sur une face les mots : *Il n'y a de Dieu que Dieu, Mohammed est l'apôtre de Dieu;* sur l'autre face : اورخان خلد الله ملكه, *Orkhân, que Dieu éternise son règne!* De même, sur la monnaie de Sultan Murad-Khân I, on lit sur une face la profession de foi (*la ilaha illa allah, etc.*); sur l'autre : *Murad ben Orkhân, que Dieu éternise son règne!* La monnaie de Ildirim-Bayézid-Khân (Bajazet I) présente, d'un côté, les mots : *Que Dieu éternise son règne!* puis le millésime; de l'autre: *Bayézid, fils de Murad.* Il en est de même des monnaies contemporaines de Tchélébi-Sultan-Mohammed I et de Sultan Bayézid II.

Jusqu'au règne de Sultan Mohammed Khân II, toute la monnaie ottomane était en argent. Après la prise de Constantinople, ce souverain fit faire des pièces d'or portant d'un côté : ضارب النضر صاحب العزّ والنصر فى البرّ والبحر, *Celui qui*

frappe l'or (qui bat monnaie), *le possesseur de la puissance et de la victoire, sur terre et sur mer;* de l'autre côté: *frappé à Constantinople,* puis l'année. Cette formule resta longtemps en usage parmi les successeurs de Mohammed II; seulement, sur les pièces frappées après la prise de Tébriz, on lit les mots : سليم شاه, *Sélim-Schah.* D'après une tradition rapportée par Vaçif-Éfendi, Sultan Sélim II, à l'instigation de quelques courtisans, fit inscrire sur sa monnaie, après la conquête de Chypre (1571 de J. C.), les mots : سلطان البرّين وخاقان البحرين, *Sultan des deux terres, Khakân des deux mers,* suivant ainsi l'exemple de son aïeul Sultan Sélim-Khân I, qui avait pris ce titre pour rappeler ses conquêtes en Égypte, en Arabie, dans l'Irak, en Perse, sur la Méditerranée et la mer Noire, et, en un mot, dans tant de belles contrées de l'Europe et de l'Asie. Je ne puis admettre l'assertion de Vaçif. En effet, la série entière des monnaies ottomanes, frappées soit à Constantinople, soit dans les provinces, depuis l'établissement de l'empire jusqu'à nos jours, m'a passé par les mains. Toutes ces monnaies, jusqu'au règne de Sultan Mohammed III inclusivement, sont identiques, quant à la légende, à celles de Sultan Mohammed II le Conquérant, à l'exception des pièces d'or frappées à Alep, en Égypte, et dans quelques villes du Gharb; celles-ci portent la formule : *Sultan des deux terres, Khakân des deux mers.* Il est bon de remarquer aussi que, jusqu'au règne de Mohammed III, la monnaie d'argent portait d'un côté le nom de Constantinople ou de la ville où elle avait été fabriquée; de l'autre, le nom et les titres du padischah. Ce fut ce sultan qui, le premier, fit inscrire son nom dans l'intérieur du *toughra* (chiffre impérial), sur la monnaie d'argent. Ce toughra, depuis longtemps en usage pour le cachet d'or du sultan, n'avait jamais paru avant cette époque sur la monnaie d'argent, et il était loin d'être aussi régulier et gracieux que le toughra moderne.

Les pièces d'argent de Sultan Ahmed I sont quelquefois ornées de ce chiffre, quelquefois on ne l'y trouve pas. Les

pièces d'or du même règne portent, les unes, la formule: *Sultan des deux terres, etc.* les autres, l'ancienne légende: ضارب النضر, etc. Les pièces d'argent de Mustafa I, et celles d'or et d'argent d'Osmân II, présentent toutes les mots: *Sultan des deux terres;* mais quelques-unes n'ont pas de toughra. Ces mots se lisent sur les pièces d'or et sur quelques pièces d'argent de Sultan Murad IV; les secondes ne sont ornées que rarement du toughra. La même observation s'applique à la monnaie de Sultan Ibrahim. La monnaie d'or de Mohammed IV porte les mots: *Sultan des deux terres, etc.* et en outre, on trouve sur les pièces d'or de cette époque, provenant des villes barbaresques, l'ancienne légende ضارب النضر, avec ou sans le chiffre impérial. Sous le règne de Sultan Suleïmân II, on fabriqua des piastres du poids de 6 dirhems, avec l'inscription: *Sultan des deux terres, etc.* Il en est de même des piastres et des pièces d'or fabriquées sous Ahmed II.

Pendant le règne de Mustafa II, on perfectionna la forme du toughra, ainsi qu'on l'observe sur quelques pièces d'or de cette époque. La formule *Sultan des deux terres, etc.* était gravée sur toutes les monnaies sans exception. Sous Sultan Ahmed III, de nouveaux perfectionnements furent apportés au dessin du toughra, et en général à la fabrication des monnaies petites ou grandes[1]. Sur quelques pièces d'or et d'argent, on voit d'un côté les mots *Sultan des deux terres, etc.* de l'autre le toughra. Sur quelques pièces, mais toujours en or, d'un côté le toughra, et de l'autre *Constantinople,* ou le nom de la ville d'où elles proviennent. Enfin, sur quelques-unes, au mot قسطنطنية est substitué le mot اسلامبول (*Islambol*), c'est-à-dire «pleine de foi.»

Les sequins, nommés *foundouk* et *zer-mahboub*[2], portaient

[1] Sur la législation monétaire de ce sultan, voyez Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, t. XIV, p. 185.

[2] Ces monnaies étant tombées en désuétude depuis plusieurs années, l'auteur donne sur leur valeur vénale, comparée au taux de la piastre actuelle, quelques explications étrangères à la numismatique, mais que nous ne pouvons nous dispenser de présenter à titre de renseignement et en les abrégeant. «Le foundouk pesait un dirhem, cinq grains, tandis que notre medjidiyeh d'or de cent piastres pèse deux dirhems, dix-sept grains; mais

sur une face le chiffre impérial, et sur l'autre : *frappé à Islambol*, ou bien à Alep, à Tiflis, à Vân, selon la provenance de la pièce. Seulement les sequins, frappés en Égypte, portaient au-dessous du toughra les mots ضرب فى مصر, et sur le côté opposé, les mots : *Sultan des deux terres, etc.* Les grands sequins d'or de la valeur de quatre jusqu'à dix foundouks ordinaires portaient, au-dessous du toughra : عزّ نصره ضرب فى قسطنطنيّة, *Que sa victoire soit glorifiée! frappé à Constantinople;* et sur l'autre face : *Sultan des deux terres, etc.* Jusqu'à Sultan Sélim III (1789), les monnaies conservèrent la même disposition, avec le nom *Kostantinyeh* ou *Islambol;* mais elles varièrent souvent quant au poids et au titre. Les pièces d'or de Sultan Abd-ul-Hamid (1774) se distinguent par leur beauté et leur régularité, et aussi par une modification dans la légende. D'un côté, elles ne portent que le toughra, et de l'autre ضرب فى دار السلطنة العالية, avec la date de l'avénement du sultan.

Un mot, en finissant, sur la monnaie des khâns de Crimée. Le traité de Kaïnardjeh ayant conservé au sultan la juridiction religieuse sur les Tartares, d'après les prescriptions du Code musulman, le droit de battre monnaie et de réciter la *khotbah* (prône du vendredi) ressortait de cette stipulation, et la Russie n'y fit aucune objection. Néanmoins les khâns de Crimée parvinrent à l'éluder. Aussi chercherait-on vai-

le foundouk étant au titre de vingt-trois, tandis que le titre du medjidiyeh n'est que de vingt-deux, il en résulte que deux foundouks équivalaient à un medjidiyeh actuel. Primitivement le *zer-mahboub* avait les mêmes dimensions, le même titre, et par conséquent le même cours que le foundouk; mais plus tard, il fut considérablement altéré. Ainsi en 1146 (1733), il valait 3 piastres, 9 paras; en 1170 (1756-1757), d'après un document émané de Ismaïl-Raïf-Bey, directeur de l'hôtel des monnaies sous Sultan Mustafa, il ne valait plus que 1 piastre, 45 paras. En 1202 (1787-1788), une ordonnance impériale fixa le taux légal du foundouk et du ducat (*madjar*) à 5 piastres, et celui du zer-mahboub à 3 piastres 1/2.» Mouradjea d'Ohsson, qui écrivait à la fin du XVIIIe siècle, dit que le salaire des domestiques de son temps était de un zer-mahboub, «ce qui fait environ 72 livres tournois par an» (71 fr. 10 c.). (Voyez *Tableau de l'Empire Ottoman*, t. IV, p. 191.) Cette évaluation s'accorde assez bien avec ce que dit Djevdet des altérations subies par la monnaie de ce nom.

nement le nom d'Abd-ul-Hamid sur les monnaies tartares fabriquées après la conclusion de la paix. On y lit, au contraire, d'un côté, le nom de Sélim-Guéraï ou de Devlet-Guéraï, et de l'autre, ضرب فى بغچه سراى, *frappé à Bagtcheh-Séraï*. Quelques pièces de Schahin-Guéraï-Khân présentent la même disposition; mais ordinairement les pièces d'or et d'argent fabriquées à cette époque renferment le nom de ce khân entrelacé dans le toughra [1].

Le collége arménien, fondé par Samuel Moorat, rue Monsieur, n° 12, a eu sa distribution de prix le 12 août 1862. M. Reinaud, membre de l'Institut, qui présidait à la solennité, a prononcé le discours suivant:

Messieurs,

Quel plus beau sujet de réunion que le motif qui nous rassemble aujourd'hui! L'intérêt qu'inspire une jeunesse, espoir de l'avenir, la satisfaction de Messieurs les directeurs et professeurs dont on proclame les succès, enfin les souvenirs que réveille le nom arménien, voilà ce qui donne à cette solennité un air de bonheur et d'empressement des plus touchants. Tout ce que je pourrais dire à cet égard, chacun se le dit à part soi. Si donc je demande un instant la parole, c'est uniquement pour rappeler quelques faits qui ne sont pas étrangers à la circonstance, et qui ne feront que confirmer les présentes dispositions.

On peut dire à bon droit que la nation arménienne est restée du petit nombre de celles dont les traditions se perdent dans la nuit des temps. Les souvenirs arméniens se rattachent au règne de Sémiramis; à l'instant où je parle, la communauté arménienne de Constantinople se dispose à publier des inscriptions assyriennes en caractères cunéiformes et en langue arménienne, lesquelles remontent à plus de mille ans avant l'ère chrétienne. Sous le rapport phy-

[1] Voyez le *fac-simile* des monnaies de Crimée dans le Voyage de Reuilly, p. 215, et les observations de Langlès, *ibid.* p. 221.

sique, aucune contrée n'a été mieux partagée que l'Arménie : fertilité du sol, variété des sites, belle conformation et caractère heureux des habitants, rien n'y manque; je me trompe : une circonstance a nui à l'Arménie, c'est le voisinage des grands centres politiques, ce qui a fait que ce riche pays a été presque de tout temps sous la domination étrangère. D'abord soumis au joug des rois de l'Assyrie, il tomba successivement sous les lois des rois de Perse et des lieutenants du grand Alexandre; il fut ensuite un sujet de lutte entre les Persans et les Romains; puis il fut subjugué par les Arabes; maintenant il est partagé entre les Turcs, les Persans et les Russes.

Les derniers beaux temps de l'Arménie furent ceux du moyen âge, pendant la période des croisades. A cette époque, les guerriers arméniens figurèrent avec honneur à côté des guerriers de l'Occident, pour la défense de la Croix. S'ils ne rétablirent pas l'indépendance nationale sur des bases larges et durables, c'est que la Providence, qui est impénétrable dans ses desseins, en avait jugé autrement.

Avec le morcellement de l'Arménie, les forces vives du pays se partagèrent, et beaucoup d'hommes entreprenants allèrent transporter leur activité ailleurs.

Maintenant l'Arménie n'est plus seulement en Arménie; elle est à Constantinople, à Smyrne, à Venise, à Paris, à Moscou, à Jérusalem, à Calcutta. Voilà l'ombre du tableau. Mais cette circonstance ne rend que plus touchante la force du caractère arménien qui lui a fait braver tous les genres d'épreuves, et qui, tandis que des nations plus puissantes n'ont laissé qu'un vague souvenir sur la terre, conserve son type primitif, et crée des sociétés de frères partout où il s'établit des groupes arméniens.

Il est vrai que les Arméniens de nos jours n'ont pas seulement un patriotisme ardent auquel viennent se joindre l'aptitude aux affaires, la persévérance, l'esprit d'ordre et d'économie. Ils possèdent une littérature nationale, une littérature qui remonte aux premiers siècles de notre ère, et qui, ayant successivement retracé les hauts faits et les malheurs de leurs

pères, éclaire leur intelligence et retrempe leur courage. Qui n'a entendu parler de cette suite non interrompue de poëtes, d'historiens, d'interprètes de l'Écriture sainte, de théologiens, etc. La langue arménienne se rattache aux langues indo-européennes, et, par conséquent, a plus d'affinité avec le grec et le latin qu'avec l'hébreu et le syriaque, qui, pendant longtemps, se parlèrent dans le voisinage. Aussi la littérature arménienne se forma sous l'inspiration des chefs-d'œuvre de la Grèce. Le père des historiens arméniens, Moyse de Khorène, qui florissait dans le IVe et le Ve siècle de notre ère, eut besoin de visiter Alexandrie, Rome, Athènes et Constantinople pour se fixer le goût. Il y a plus : certains ouvrages grecs, par exemple la Chronique d'Eusèbe, ont péri dans le texte original et n'existent plus que dans la version arménienne.

On connaît la disposition extraordinaire des Arméniens à s'assimiler toutes les langues. Or, dans ce siècle où l'on est si souvent choqué de l'esprit de légèreté et d'une prétention effrénée aux jouissances matérielles, l'amour du peuple arménien pour sa littérature est plus vif qu'il n'a jamais été. Il s'est établi des imprimeries arméniennes à Constantinople, à Venise, à Paris, à Moscou et ailleurs. En ce moment, on publie à la fois en Arménie et à Paris une collection des historiens arméniens.

Un événement qui a puissamment contribué à cette espèce de renaissance, c'est le monastère fondé, il y a un siècle et demi, dans la petite île de Saint-Lazare, auprès de Venise, par un enfant de l'Arménie, appelé *Mekhitar,* monastère dont le collége Moorat est une espèce d'annexe. Très-savant lui-même, Mekhitar inspira le goût de l'étude à tous ceux de ses compatriotes qui se mirent sous sa direction, et le monastère de Saint-Lazare ne tarda pas à devenir, par ses publications, un foyer incessant de lumière pour toutes les communautés arméniennes répandues sur la surface du globe. En 1855, l'imprimerie de Saint-Lazare obtint la médaille à la grande exposition de Paris; elle vient de recevoir la même faveur à l'exposition de Londres. Au monastère est jointe une biblio-

thèque, et cette bibliothèque, que j'ai eu le plaisir de visiter il y a quelques années, est peut-être, pour les manuscrits arméniens, le plus riche dépôt qui existe. Les Pères de Venise, quand ils entendent parler d'un ouvrage qui manque à leur collection, envoient un de leurs frères pour en faire la copie; c'est ce qui a eu lieu pour certains manuscrits arméniens de la Bibliothèque impériale. A leur tour, les Pères s'empressent de faire part de leurs richesses aux établissements qui en ont besoin. Il y a quelques années, l'Académie des inscriptions ayant entrepris la publication du texte complet de la Chronique de Mathieu d'Édesse, si importante pour l'histoire des Croisades, et l'exemplaire de la Bibliothèque impériale étant défectueux, ces messieurs voulurent bien faire faire une copie de leur propre exemplaire. En ce moment, l'un des professeurs du collége Moorat est occupé à dresser un nouveau catalogue des manuscrits arméniens de la Bibliothèque impériale. Heureux les peuples, s'ils n'avaient pas d'autre manière de communiquer entre eux!

Jeunes élèves, qui êtes venus de si loin pour trouver ici l'instruction, vous n'avez pas, ainsi que tant d'autres, une patrie à défendre et des institutions politiques à sauvegarder. Mais s'il vous manque quelque chose, et quelle est la nation à laquelle quelque chose ne manque pas? il vous reste de nombreux encouragements et une belle tâche à remplir. Vous avez à maintenir intact le nom qui vous a été transmis par vos pères; vous avez à conserver parmi vous la religion chrétienne, principal garant de votre nationalité. En effet, tout Arménien qui renoncerait au christianisme ne renoncerait-il pas, par là même, au nom arménien et aux traditions de ses ancêtres? Vous avez enfin à remplir les devoirs qui sont communs aux hommes de tous les temps et de tous les pays, la fermeté de caractère, l'activité d'esprit, l'amour du prochain, la fidélité aux engagements. En vous tenant ce langage, je suis sûr que je ne fais que répéter ce qui vous est dit chaque jour par les personnes chargées de vous diriger.

JOURNAL ASIATIQUE.

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1862.

NOTICE

SUR LA LEXICOGRAPHIE HÉBRAÏQUE,

AVEC DES REMARQUES

SUR QUELQUES GRAMMAIRIENS POSTÉRIEURS

A IBN-DJANÂ'H;

PAR M. ADOLPHE NEUBAUER.

(Fin.)

Un grammairien anonyme de Jérusalem a composé huit livres de grammaire, dont l'un est probablement son dictionnaire, appelé *Al-Mouschtamil* par Moïse Ibn-Ezra. Ce grammairien avait déjà le système de deux lettres dans les racines; mais il n'est pas parvenu à la découverte des lettres molles, comme troisième radicale [1]. Il est cité aussi par Jehouda ben Bal'am [2].

[1] Moïse ben Ezra (ms. Oxf. *Bot. Hunt.* 599, fol. 30 r°), en parlant des progrès de la langue hébraïque, s'exprime en ces termes :

فكان اول المولف ابو زكريا يحيى بن داود الفاسى ثم القرطبى
كتابه فى جمل النحو العبرانى الملقب باسمه حيوج وقد كان تقدم
الكلام فى هذا الشان الراس المתיבה الفيومى وغيره لكن

Il est impossible, jusqu'à présent, de fixer rigoureusement les dates auxquelles sont nés tous ces lexicographes du xe siècle; néanmoins on peut dire que les six premiers cités par Ibn-Ezra étaient presque contemporains. Nous aimons mieux suivre l'ordre adopté par Ibn-Ezra. Donc ce sera Dounasch ben Tamîm qui devra prendre place ici. Tout ce qu'on peut dire de cet auteur a été dit par le savant orientaliste M. Munk[1]. Dounasch ou Adonim, appelé *Al-Schefalghi*[2], était né vers la fin du IXe siècle, ou au commencement du xe, à Kaïrewân; mais sa famille

غاب عن جميعهم امر اللّين والانقلاب وتكلم ايضا فى ذلك
رجل مقدسى فى كتابه الملقب بالمشتمل وكذلك لعمرى لقد اشتمل
على وجوه من الفواين الا انه على راى من كان قبله فى اثبات
الافعال الثنائية ولا يحتسب بحرف العلّة

« Le premier qui ait composé un livre sur l'ensemble de la grammaire hébraïque était Abou Zacarya Ya'hya ben Daoud, de Fez, et ensuite de Cordoue. Ce livre est appelé, comme l'auteur, 'Hayyoudj. Avant lui déjà, divers auteurs ont parlé sur ce sujet, tels que le *Fayoumi* et d'autres; mais il leur manquait la connaissance du système des lettres molles et de leur permutation. Un homme de Jérusalem a parlé aussi sur ce sujet, dans son livre appelé le *Recueil*. Par ma vie, il a compilé d'une manière très-utile; mais il a suivi toujours l'opinion de ceux qui étaient avant lui, en fixant les verbes sur deux lettres, et il ne s'est point rendu compte des lettres infirmes. »

[2] Cf. M. Munk, *Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 7, note 2.

[1] *Ibid.* p. 7-23.

[2] Le manuscrit porte אלשפלג̄י, où le ג̄ rend toujours غ; et on trouve à la marge de ce manuscrit, qui a été revu par un homme qui comprenait l'arabe, la lettre ע̇, pour indiquer que le ג n'est point un ج.

était originaire de Bagdad. Il a composé un lexique de l'hébreu comparé aux autres langues. Il était médecin et mathématicien, et a écrit quelques ouvrages importants sur les mathématiques, l'un d'eux à la demande d'Isma'il ben Kayim, dont il était probablement le médecin après la mort du célèbre Yiç'hak Israïli. Il a composé également un commentaire sur le livre *Yeçirah*, où il parle de ses ouvrages de mathématiques, et où il cite une explication de Yiç'hak Israïli, sans le nommer [1]. Il était en relation avec

[1] Malgré les preuves fondées données par M. Munk, que le commentaire que contient le ms. de la Bibl. imp. orat. 160, ne peut pas être de Yiç'hak Israïli, M. le Dr Steinschneider (*Cat. lib. hebr. Bibliot. bodl.* col. 1118) persiste dans cette idée. Nous n'ajouterons qu'une explication, citée ailleurs au nom de Yiç'hak Israïli, et qui se trouve aussi citée dans ce commentaire (p. 66 r°); voici le passage :

ואמר אחד מחכמי הלשון כי אצל אנשי טבריא תמצא הט
והצאד והיה קורא אהלי אפדנו בט והיה מקיים אותה בלשונו
אעפ שהיתה כתובה בדלת והיה קורא וידרכו את לשונם בצאד
ומקיים אותו בלשונו והיה מוטבע בקריאת אנשי טבריא

« Un grammairien a dit que le ظ et le ض se trouvent chez les gens de Tibériade; ainsi il a lu אפדנו (*Daniel*, XI, 45), avec ט, ce qu'il a fait sentir en le prononçant, bien que ce soit écrit avec ד. (Cf. sur ce mot, qui offre beaucoup de difficultés, l'explication très-vraisemblable de M. Reinaud, dans sa savante notice sur la Mésène et la Kharacène, tirage à part, p. 88, note 1.) Il a lu encore וידרכו avec צ, ce qu'il a fait ressortir en le prononçant; cet homme était assez habitué à la manière de lire des gens de Tibériade. » Le même passage se trouve dans ce même manuscrit, p. 96, qui est un autre commentaire sur le livre Yeçira. Il est probable que Yiz'hak Israïli n'a point composé de commentaire sur le livre Yéçirah; mais celui sur le premier chapitre de la *Genèse* portait le titre

'Hasdai[1]. Une explication de Dounasch est citée par Jehouda ben Bal'am dans son commentaire sur le *Pentateuque*[2], et une autre par Moïse ben Ezra[3].

Jehouda ben Koreïsch, de Tahort, a composé un grand dictionnaire d'après l'ordre alphabétique, qui est cité par lui dans son épître à la communauté juive de Fez[4]. Ce dernier ouvrage contient

شرح كتاب الخليقة, Commentaire sur le *livre de la création*, ce que les traducteurs ont rendu par פירוש על ספר יצירה, et qu'on a confondu plus tard dans les citations. Le petit traité ישרצו המים en est un extrait. (Cf. M. Sen. Sachs, *Hathe'hiyah,* fasc. 1. Berlin, 1860, p. 39.) Dounasch ben Tamim ne peut pas être identique avec Yiç'hak Israïli, puisque Moïse ben Ezra les cite tous deux dans son livre sur la poésie hébraïque, et il a assez l'habitude de donner les différentes dénominations des auteurs dont il parle.

[1] Cf. M. Munk, *Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 16, note 1.

[2] L'explication porte sur le même mot cité de R. Tan'houn par M. Munk, *Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 23, note 1.

[3] *Ibid.* p. 22, note 1.

[4] *Epistola de studii Targum utilitate et de linguæ chaldaicæ, Misnicæ, Talmudicæ, Arabicæ, vocabulorum item nonnullorum Rabbinicorum convenientia cum Hebræa,* texte arabe publié par MM. Bargès et Goldberg, avec une remarquable préface arabe sur la vie de Koreïsch, par le premier, et une autre préface, assez intéressante, en hébreu, par le dernier. Paris, 1857. Dans cet ouvrage, p. 43, Koreïsch, en parlant de la permutation de quelques lettres entre elles, dit ce qui suit :

ومن نظر فى كتابنا الاول الذى هو جزء الف تفسير كل كلمة فى
المקרא اساسها على حرف الالف.....

«Quand on verra dans notre premier livre, qui est la première partie contenant tous les mots de la Bible dont les racines sont avec *aleph,* on trouvera dans le chapitre de *lamed* (c'est-à-dire le chapitre *aleph* et *lamed*) de cette partie la permutation des lettres de l'alphabet entre elles.» Il résulte de ce passage que Koreïsch a composé un grand dictionnaire, en deux parties, comme David be

une lettre où il exhorte les Juifs de Fez à ne pas négliger la lecture du *Targoum* sur le *Pentateuque* et les *Prophètes*, comme il l'avait entendu raconter par des gens venant de leur ville[1]. Dans cette lettre, il expose que la langue hébraïque a beaucoup de rapport avec le syriaque, l'arabe, et même avec le persan et le berbère. C'est à ce point de vue qu'il a composé ce petit recueil, divisé en trois parties : 1° la comparaison de l'hébreu au syriaque; 2° les mots de la

Abraham. Nous ne savons pas pourquoi M. Pinsker (*Lik. Kad.* p. 108, chif. héb. note 1) avance des conjectures hasardées et suppose que le copiste aurait, par ignorance, changé حرف א en אלאלף, et que Koreïsch ayant écrit حرف واحد, aurait fait allusion à un dictionnaire contenant des racines d'une lettre. Nous ne voulons pas nous arrêter pour réfuter de pareilles conjectures; nous disons seulement que Koreïsch ne fait jamais mention des racines d'une lettre, mais de deux lettres (p. 58), et que le copiste n'aurait pas écrit אלאלף, mais אלף. Nous sommes plus surpris encore de voir que M. Fürst (*Heb. und chald. Wörterbuch*, p. 554) a adopté cette conjecture de M. Pinsker, dans un passage où le sens ne laisse pas le moindre doute.

[1] Nous croyons que ces Juifs s'abstenaient de la lecture du *Targoum*, parce que les caraïtes avaient commencé le système comparatif, que les rabbanites ne voulaient point admettre. Il est probable qu'à Fez on ne connaissait pas la méthode de Sa'adyah; c'est pour cela que Koreïsch, comme rabbanite, leur a dit que leurs pères déjà n'avaient point négligé cette lecture (*Epist.* 1). N'est-il pas curieux que nous trouvions précisément un dictionnaire de cette méthode, par un caraïte de Fez, nous voulons dire David ben Abraham, et en même temps Koreïsch adressant la lettre à la communauté juive de Fez? On serait tenté d'accepter ce fait comme preuve que Koreïsch connaissait déjà la méthode de David ben Abraham, ou une méthode analogue, qu'il a trouvée juste, et qu'il a composé ce petit traité, afin que les rabbanites pussent s'instruire dans un ouvrage d'un de leurs propres sectaires.

Mischna et du *Talmud* qui se trouvent dans la Bible; 3° la ressemblance entre l'hébreu et l'arabe, soit dans les mots mêmes, soit pour les lettres formatives au commencement et à la fin des mots. A la fin de cette partie, il ne dit que quelques mots sur la comparaison avec le persan et le berbère.

Un passage du Dictionnaire où Djanâ'h cite Koreïsch au sujet d'un mot que ce dernier dit avoir entendu chez les hommes danaïtes[1] a fait supposer

[1] Cf. *Epistola*, préface hébr. par M. Goldberg, où il donne à la fin le passage du Dictionnaire de Djanâ'h : وزعم انه سمع الرجال الدانى «Il a pensé qu'il a entendu les danites dire..... » Si Eldad le Danite a vécu même dans le IXe siècle, comme le prétendent quelques savants, il est sûr qu'il n'était pas le seul danite; car on parle des danites au pluriel (M. Goldberg a lu אלרגל; mais le manuscrit porte אלרגאל); d'ailleurs Dounasch, dans son commentaire sur Yeçirah, parle aussi des danites (בני הדני), et il est constant que Dounasch a vécu après Sa'adyah.

M. Goldberg, dans sa préface sur Koreïsch, nous a donné ce petit traité d'Eldad (p. XIX-XXXI), qui contient beaucoup de mots étrangers, dont, comme il est observé dans le manuscrit, R. 'Hananel aurait dit qu'on ne les comprend pas, parce que nous ne connaissons plus bien la langue. Nous croyons que ces mots sont en partie formés des autres mots hébreux, à la manière talmudique, comme de תרומה le talmud forme le mot תרם, en prenant le ת comme racine; ainsi Eldad forme de פתאם «subitement,» פתם «surprendre quelqu'un» (*Ibid.* p. XXIX); ou des mots formés de l'arabe, comme par exemple, עכול (p. XXIX), probablement le mot عكّول, *court et gras*, qu'il faut faire précéder du mot והצואר, ce mot se trouvant dans le manuscrit; תעטיט (p. XX) est formé de l'arabe عطّ *fidit per longum et per latum;* חורבשה (p. XXI) n'est peut-être que le mot arabe حربط, *valide tetendit.* Quant aux autres mots, si l'on était sûr de la leçon du manuscrit, on pourrait trouver également leur origine.

Des citations nombreuses du Koran et des poésies arabes dans le

à presque tous les savants modernes que Koreïsch a vécu avant Sa'adyah; mais nous n'avons pas cru cette opinion assez confirmée pour nous écarter de l'ordre d'Ibn-Ezra. M. Pinsker est allé encore plus loin pour faire de Koreïsch un caraïte, en s'appuyant sur des citations d'autres caraïtes[1], et parce que Koreïsch cite Eldad[2]; M. Grætz[3] s'est rangé à cette idée sans fondement, en donnant encore une autre raison plus faible encore, c'est que Koreïsch se sert de l'expression : *les gens du Talmud*[4].

livre de Koreïsch, on pourrait peut-être aussi tirer la conclusion que Koreïsch n'est pas antérieur à Sa'adyah.

[1] *Lik. Kad.* p. 107, chif. ar. Pour l'exactitude des citations caraïtes, cf. *Journ. asiat.* 1861, t. II, p. 460, note.

[2] Il n'est point prouvé que les danites fussent des caraïtes.

[3] *Geschichte der Juden*, t. V, p. 529.

[4] اهل الתלמוד (*Epist.* p. 43). Nous n'avons pas besoin de dire qu'une telle preuve n'est pas concluante, pour faire de Koreïsch un caraïte. Nous pourrions donner un grand nombre d'exemples où des rabbanites citent les docteurs du *Talmud* sous cette dénomination. Pour ne laisser aucun doute sur ce point, nous allons citer un exemple tiré du Dictionnaire de Djanâ'h. A la racine כדר, il dit :

כמלך עתיד לכידור فسر فيه كالملك المعدّ للاستدارة ورايت
راس المتיבה الفيومى رحمه الله يضيف לכידור الى כדור אל
ארץ רחבת ידים وهو يفسر כדור بالكرة ويجعل الكاف فيه
اصليا ويتبع فى ذلك سنن اهل ال משנה

« לכידור (*Job*, xv, 24) a été expliqué comme un roi destiné à tournoyer. J'ai vu que Sa'adyah l'a comparé à כדור (*Is.* xxii, 18), qui signifie la roue, et il a pris le *kaf* comme appartenant à la racine du mot; il a suivi en cela la méthode des *gens de la Mischna.* » Koreïsch cite d'ailleurs, dans son ouvrage, des opinions des commentaires caraïtes, qu'il ne réfute pas seulement, mais dont il parle

Tous les lexicographes cités jusqu'ici ont écrit en arabe, et leurs ouvrages ne pouvaient guère servir aux Juifs habitant des pays où l'on ne parlait pas

d'une manière qui laisse clairement voir qu'il n'était point caraïte. A la racine חטם (p. 31-39), il parle des anthropomorphismes employés dans la Bible à l'égard de Dieu, et il s'appuie sur le dicton du *Talmud* : « la Bible a parlé conformément au langage des hommes, » en ajoutant : *comme disaient les docteurs.* Jamais un caraïte, quelque modéré qu'il soit envers les rabbanites, ne parle des docteurs du *Talmud* autrement qu'en ces termes : « Les *ribbonin* ont « dit, » comme nous l'avons fait observer pour David ben Abraham. (*Journ. asiat.* 1862, t. I, p. 381.) Koreïsch y dit en outre que quelques commentateurs ont traduit לב par « prophète, » et עין par « preuve, » quand ces mots se rapportent à Dieu. Ainsi ils ont traduit לבו (*Gen.* vi, 6) وشاق نبيه. (Cf. M. de Sacy dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* t. XLIX, p. 77.) Or cette explication est rapportée par Yephet (ms. de la Bibliothèque impériale, suppl. hébreu 30 *a*, p. 159 *v*), avec les mots وقال مفسر اخر, « un autre commentateur a dit, » expression qui s'applique toujours à un caraïte ; car Sa'adyah, le seul commentateur rabbanite auquel Koreïsch pourrait faire allusion, le traduit par قلوبهم (éd. de Constantinople). Nous devons faire remarquer en passant que la polyglotte traduit ce mot par نبيه, ce qui prouve assez qu'elle ne renferme point la traduction pure de Sa'adyah. Le manuscrit (Bibl. imp. anc. fonds arabe 1) a pour base la traduction de Sa'adyah ; mais dans beaucoup d'endroits, il contient des explications prises des autres commentaires ; ainsi pour plusieurs passages, on trouve, indiquée à la marge, la traduction de Sa'adyah. Nous ne voulons pas trop étendre cette note, et nous prions le lecteur de consulter ce long article de Koreïsch, duquel il résulte clairement qu'il parle de plusieurs commentateurs, qui ne peuvent être des rabbanites ; car nous n'avons pas connaissance de rabbanites ayant fait une traduction arabe de la Bible avant Sa'adyah, et heureusement nous pouvons consulter sur tous ces passages dans ce long article la traduction de Sa'adyah. L'allusion aux caraïtes devient encore plus évidente pour ceux qui placent Koreïsch avant Sa'adyah. Ce long article finit par les mots : « Si notre but, dans ce livre, était de signaler leurs explications faibles et leurs fausses traditions, nous l'aurions fait ; mais notre but

cette langue. Ce sont plutôt les ouvrages de Mena'hem ben Sarouk[1] et de Dounasch ben Labrat[2] qui furent étudiés par les Juifs des autres pays[3], ces auteurs ayant écrit en hébreu. Mena'hem était Espagnol, et le premier juif de ce pays qui ait composé un livre grammatical. Il n'admet point de racines d'une lettre, mais celles de deux lettres[4]. Il dit, à la tête de chaque racine, combien de significations elle a, et tantôt il les explique par un autre mot, tantôt il ne donne que les simples passages de la Bible, appliqués à ces explications. Il fut favorisé, pendant un certain temps, par 'Hasdaï; mais il tomba en disgrâce, et fut même jeté en prison[5]. Ce fut son adversaire Dounasch qui lui enleva l'affection de son protecteur; celui-ci composa aussi un livre de réfutations

n'est que la comparaison des langues; c'est pour cela que nous n'avons mentionné que trois exemples.»

[1] מחברת מנחם, édit. Filipowsky. Londres, 1856.

[2] תשובות דונש, édit. Filipowsky. Londres, 1855.

[3] Ainsi Raschi ne cite que ces auteurs.

[4] Il n'est point admissible, d'après notre opinion, que toutes les racines hébraïques puissent se réduire à deux lettres, comme l'ont avancé MM. Delitzsch et Fürst, et avant eux Salomon Pappenheim, dans son livre *Yerio'th schlomoh;* mais il est probable que les racines qui contiennent une lettre molle ou faible (אהוי) étaient primitivement de deux lettres, car autrement on ne pourrait pas bien se rendre compte de la confusion de ces racines entre elles. Quand on voit, par exemple, la racine יחל, *attendre*, dans beaucoup de passages, formée comme la racine חול; דוד et ידיד, aussi usitées l'une que l'autre, les racines avec *vav* au milieu, et les racines de lettres pareilles, confondues si souvent, on est naturellement tenté d'admettre le système de deux lettres comme réellement existant. (Cf. l'*Histoire des langues sémitiques*, par M. Renan, p. 85.)

[5] Cf. M. Luzzatto, *Beth Ha-oçar*, fasc. 1, p. 18-36.

contre l'ouvrage de Mena'hem. Ces deux grammairiens firent école; leurs élèves se lançaient réciproquement des pamphlets écrits en vers hébraïques[1]. Dounasch, d'après Ibn-Ezra, aurait déjà eu quelques notions du système trilitère de 'Hayoudj[2]; c'est lui aussi qui aurait introduit pour la première fois la versification hébraïque d'après la mesure arabe.

Avant de passer à l'école nouvelle de 'Hayoudj, nous mentionnerons encore un lexicographe caraïte, Abou Saïd Ha-levi ben Al-'Hassan al-Baçri[3], qui a composé un dictionnaire abrégé du grand dictionnaire de David ben Abraham.

Abou Zacarya Ya'hya ben Daoud ou Yehouda 'Hayoudj, né à Fez, et demeurant ensuite à Cordoue, où il était le maître de Samuel ha-Naghîd, a développé pour la première fois le système trilitère dans toutes les racines des mots hébreux, en complétant les lettres qui manquent dans un mot par un *noun*, ou par les lettres quiescentes. En cela il a suivi le système des grammairiens arabes. Hayoudj a composé: 1° un livre sur les lettres molles, ou lettres de prolongation; il y traite des mots dont les racines contiennent une lettre de ce genre; 2° un traité sur

[1] Connus sous le nom de *Réponses des élèves de Mena'hem et de Dounasch*. (Cf. M. Pinsker, *Lik. Kad.* chif. héb. p. 55 et pass.) Un de ces élèves est connu sous le nom d'*Ibn-Schescheth*, cité par Moïse ben Ezra, dans son livre sur la poésie hébraïque, comme élève de Dounasch.

[2] Cf. Ibn-Ezra, *Saphah berourah* (édit. Fürth, 1839), fol. 25 v°.

[3] M. Pinsker, *Lik. Kad.* chif. héb. p. 119. Ce serait, d'après M. Pinsker, le fils de Yepheth.

les racines dont les deux dernières radicales sont pareilles ; 3° le Livre de la ponctuation. Ces ouvrages, écrits en arabe, furent traduits en hébreu par Moïse Gikatilia et par Abraham ben Ezra [1]. Celui-ci mentionne encore un autre ouvrage de 'Hayoudj, appelé le *Livre des parfums*, duquel Djanâ'h ne fait jamais mention [2].

Pendant que cette découverte pour la grammaire hébraïque était faite en Espagne, nous trouvons un autre lexicographe, en Orient, qui a composé un lexique, rangé d'après l'ordre alphabétique de la dernière lettre radicale, comme cela est fait pour

[1] Cette traduction a été publiée par M. Dukes, avec un fragment de celle de Gikatilia, *Beitræge*, par MM. Ewald et Dukes, t. III. Une édition du texte arabe sera publiée par M. le docteur Magnus, professeur à Breslau, d'après notre copie faite sur les manuscrits d'Oxford.

[2] Cf. *Notice sur Aboul-Walid*, par M. Munk, *Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 31 et suiv. Un ms. d'Oxford (Bod. Cod. Hunt. 155), contenant une copie du livre d'Ézéchiel, a des notes marginales, tirées des différents grammairiens, tels que Sa'adyah, Hayoudj, Djanâ'h et Ben Bal'am, d'après lesquelles on pourrait supposer que Hayoudj a en réalité composé un autre livre ; car nous n'avons point trouvé de semblables explications dans les livres connus de nous. On nous permettra de citer quelques exemples :

حيوج אם לא هنا غريب لانه بمعنى אם לו

« אם לא (*Éz.* III, 6) est une expression fort étrange ; car le sens est *si même* (אם לו). »

حيوج ז׳ל מסוכתך خيمة او سقيفة او ما يشبهه من التظليل. וברקת ياقوت اصفر

« מסוכת (*Éz.* XXVIII, 13) signifie *tente* ou *plafond*, ou toute chose qui peut servir pour ombrager. ברקת (*ibid.*), c'est une pierre précieuse jaune. »

les dictionnaires arabes. Ce lexicographe est R. Haya Gaon, fils de Scherira [1], et son dictionnaire, écrit en arabe, porte le nom de *Compilateur* (الحاوى, מאסף). Ce lexique eut une meilleure fortune que celui de Sa'adyah; car il fut bientôt connu en Espagne, de sorte qu'il fut cité en divers endroits par Djanâ'h dans son Dictionnaire [2], et par Ben Bal'am dans ses livres grammaticaux [3], comme aussi dans le

[1] Pour la biographie de Haya, cf. le savant article de M. Rapoport, grand rabbin à Prague, inséré dans le *Bikouré Ha'ithim* (1830), p. 79 et suiv. Scherira lui-même paraît avoir composé un dictionnaire sur la *Mischna*, comme on le verra par les citations dans le Dictionnaire de Djanâ'h.

[2] Dans la racine נגיד, Djanâ'h dit: وقال ר׳ חאיי ז״ל فى كتاب الحاوى ان נגיד مشتق من لغة الתרגום משכו נגידו فكانه المدبر للقوم

« R. Haya dit, dans le livre Al-'Havi, que נגיד, « prince, » dérive du mot du *Targoum* נגידו, qui est la traduction de משכו (*Exod.* XII, 21) « amenez; » c'est que le prince est le directeur du peuple. » Djanâ'h l'explique par נגד « en face, » comme David ben Abraham. (Voir *Journal asiatique*, 1862, t. II, p. 392.) Ce même passage est cité par Jehouda ben Bal'am (M. Munk, *Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 34, note 1) comme tiré du livre grammatical de Haya, qui ne serait autre que le *'Havi*, comme l'a supposé M. Munk. R. Haya a peut-être aussi composé un livre sur des passages difficiles dans le *Talmud*. Ainsi Djanâ'h, à la racine שבב, traduit le mot שבבים (*Osée*, VIII, 6) « brisé, » et il s'appuie sur une explication de R. Haya. Il dit: « J'ai vu dans l'explication des paroles des anciens, par R. Haya Gaon (فى تفسير قول الاوايل), qu'il rend le mot שמשבבין par שׁשוברין, qui « brise le cœur de l'homme. » Une partie de ces explications est imprimée dans l'ouvrage *Kobeç*. (Voyez cependant ci-après, p. 215.)

[3] Cf. *Notice sur Aboul-Walid*, par M. Munk, *Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 34. Des notes marginales, dans le Dictionnaire de Djanâ'h,

fragment de son commentaire sur le *Pentateuque*[1].

On ne peut pas établir si ce livre contenait aussi des règles grammaticales[2], ni si 'Haya n'avait pas déjà connaissance du système de 'Hayoudj[3]. Le *'Havi*

contiennent quelques citations des petits ouvrages de Ben Bal'am. Entre autres, il se trouve un passage de R. Haya, rapporté par Ben Bal'am. Ce passage se trouve à la racine אצל, probablement du livre sur les homonymes, dont le commencement manque dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale (ancien fonds hébreu, 497). Voici ce qu'il dit :

אל אצל قال רבי׳ האי ى الحا[وى] انه بقر[بة] بيت المقدس
والـبُ בני אצל

«אצל (*Zach.* xiv, 25). R. Haya, dans le *'Havi,* dit que c'est un endroit près de Jérusalem; un autre אצל se trouve I *Chr.* viii, 38.»

[1] Nous n'en mentionnerons qu'une seule : ואם הניא ففيه فسر المفسر انتهايا ولرٰ האיי ז״ל فى الحاوى معناه المنع وقال ان مثله שמן אל יני(א) ראשי يريد لا يمتنع عن راسى

«הניא (*Nomb.* xlii, 6). Le commentateur (Sa'adyah) l'a expliqué «défendre (prohiber).» D'après Haya, dans son livre *al-'Havi,* ce mot signifie «refuser;» Haya dit qu'il est semblable au mot יני (*Ps.* cxli, 5), ce qui veut dire : «il ne sera pas refusé à ma tête.»

[2] Cf. ci-dessus, p. 212, note 2.

[3] Nous trouvons bien des auteurs qui connaissaient déjà le système de 'Hayoudj; mais ils ne l'ont point admis. Ainsi R. Nathan, postérieur à Haya (cf. sa Biographie par M. Rapoport, *Bikouré Ha'ithim,* an. 1830), qui a composé le lexique rabbinique appelé *'Arouch,* adopte encore des racines d'une lettre. De même R. Tan'houm, dans la préface de son lexique pour la *Mischna* (Oxford, Bod. Cod. Poc. 297), en parlant des raisons qui l'ont engagé à composer ce dictionnaire, dit en outre qu'on trouve dans le *'Arouch* beaucoup de mots qui ne sont pas mentionnés à leur place; ainsi, par exemple,

renfermait aussi l'explication des mots talmudiques, de sorte que ce livre est un dictionnaire hébreu-talmudique; cela se confirme par un passage cité par R. Joseph, fils de Jehouda[1], dans son commentaire sur le *Cantique des cantiques*[2].

واما רבינו האיי גאון ז״ל فقد وجدناه في كتابه الذى سماه
الحاوى يستشهد بكلام العرب فقال في اصل מלא كمال وفي
לשון רבותינו ז״ל נבראו בריות על מליאתן يعنى على كمالها
والملاة في لغة العرب هو المعونة حكى عن على انه قال ما
قتلت عثمان ولا ملات على قتله وقد استشهد ببيت
شعر غزلى على قول רבותינו ז״ל הקולב انه ضرب من الحلى
والبيت هو قول الشاعر اذ يقول
تجول خلاخل النساء ولا ارى لرملةَ خلخالا يجول ولا قلبا
ويستشهد ايضا بالقران والحديث ورבינו סעדיה ז״ל من
قبله في تفسيره باللغة العربية ولاجل هذا المعنى قالوا
רבותינו ז״ל כל האומר דבר חכמה ואפי׳ באומות העולם נקרא

dit-il : « R. Nathan a placé נשר, *se détacher*, dans le chapitre שר, en pensant que le *noun* est superflu, parce qu'il a trouvé ישיר au futur; תאוה, dans le chapitre או, parce que le ה n'est pas prononcé, et qu'il l'a cru superflu; enfin, il a pensé que הם, הך, sont des racines d'une lettre, et תן, קח, des racines de deux lettres. » Au XIIIe siècle encore nous trouvons un certain Simon, un Allemand, qui adopte des racines d'une lettre. (Cf. M. Geiger, *Zeitschrift für jüdische Theologie*, t. V, p. 419.)

[1] D'après M. le docteur Steinschneider, identique avec Joseph ben Jehouda (disciple de Maïmonide).

[2] Oxf. Bod. Cod. Poc. 189, à la fin de l'ouvrage.

חכם ويجب ان تروى وذكر الנגיד נ״ע فى كتاب الاستغناء مع •
هذا عند ما اكثر من ذكر شروحات النصارى ان ר׳ מצליח
بن البصق דיין سقلية خاطبه عند وروده من بغداد برسالة
ضمنها سيرة רבינו האיי גאון ז״ל واثاره الفاضلة وذكر فى
جملتها ان فى بعض الايام وقع فى لمجلس ذكر هذا الפסוק
שמן ראש אל יני(א) ראשי فاختلفت فى شرحه الحاضرون
فاشار רבינו האיי ז״ל ר׳ מצליח ان يمشى الى غاثليق النصارى
يساله عن ما عنده فى شرح هذا الפסוק فانكر عليه فراى
ז״ל ان عظم بר׳ מצליח هذا الامر فانكر عليه الגאון ז״ל قائلا
قد كان الابا والسلف الصالح وهم القدوس يبحثون على
اللغات والشروح عند الملل المتباينة حتى عند رعاة الغنم
والبقر على [ما] هو معلوم منقول فنهض اليه ז״ל وساله وقال له
انه عندهم بلسانه السريانى משחא דרשיעי לא עכי רישי(ה)

« Nous avons trouvé que Haya Gaon, dans son livre intitulé le *Compilateur,* se sert, comme preuve (pour la langue hébraïque) des expressions arabes. Ainsi il dit, à la racine מלא, qu'elle signifie *parfait;* nos docteurs disent : « les créatures ont été faites dans « leur perfection (מליאתן). »

« ملالاة signifie en arabe l'*assistance;* ainsi on raconte que 'Ali aurait dit : « Je n'ai pas tué 'Othman, « et je n'ai pas contribué à son meurtre. » Il cite aussi pour l'explication du mot talmudique הקולב[1], par *une*

[1] Il résulte de ce passage que le *'Havi* contenait aussi des expli-

espèce d'ornement, le vers suivant d'un poëme érotique. « Les bracelets des femmes sont superbes; « mais je ne vois pas chez Ramlah un bracelet qui « l'entoure. » Il cite aussi le Koran et les traditions, de même qu'avant lui Sa'adyah l'a fait dans ses commentaires composés en arabe. Nos docteurs disent dans ce sens : Quiconque dit une chose scientifique, fût-il même d'une autre nation, est appelé *sage :* il faut le citer.

« Le Naghîd (Samuel) raconte aussi dans son *Livre de richesse* [1], où il parle beaucoup des commentaires chrétiens, que R. Maçlia'h Ibn Al-Baçk, juge en Sicile, à son arrivée de Bagdad, lui aurait adressé un petit traité contenant la vie et les excellentes qualités de R. Haya Gaon. Il y rapporte entre autres, qu'un jour, dans une séance, on était arrivé par hasard au verset *Ps.* CXLI, 5, sur l'interprétation duquel les assistants n'étaient pas d'accord. Alors Haya fit signe à Maçlia'h d'aller chez le catholicos [2] des chrétiens, pour lui

cations sur des mots talmudiques. Ceci ressort clairement encore d'un autre passage cité par Ben Bal'am dans le traité sur les particules (ms. de la Bibliot. imp. anc. fonds héb. 497), où il dit, sur le mot אלו « encore si, » qu'il est composé, d'après Djanâ'h, de אם et de לו; R. Haya dit aussi que le mot talmudique אפילו « si même » est composé de אף et de לו.

[1] En hébreu ספר העשר. C'est ce passage qui a fourni à M. Munk le titre arabe dans sa Notice (*Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 223, note 1).

[2] On ne peut cependant pas conclure de là que Haya fût en relations d'amitié avec le catholicos, comme le suppose M. le docteur Steinschneider (*Encyclop.* d'Ersch und Gruber, sect. II, t. XXXI, p. 56, note 86), en mentionnant le fait de l'envoi de Maçlia'h sans donner le passage et sans indiquer le motif de cet envoi.

demander ce qui se trouvait dans ses commentaires sur ce verset. Cette mission déplut à R. Maçlia'h. Le Gaon, s'apercevant de son hésitation, le désapprouva, en disant que les pères et les anciens, qui sont les saints, consultaient pour le sens des mots et des versets les différentes nations, et jusqu'à des bergers et des pâtres, ainsi que cela est connu par la tradition.

« Maçlia'h se rendit donc auprès du catholicos, qui répondit à la question, qu'en syriaque le verset est ainsi conçu : *L'huile des impies ne passera pas sur ma tête* [1]. »

Vers la fin du xᵉ siècle, qu'on pourrait appeler le siècle des *grammairiens*, comme le xɪᵉ celui des *poëtes*, l'homme qui devait couronner l'édifice de 'Hayoudj, Ibn-Djanâ'h, vint au monde. Initié à la logique, pos-

[1] La *Peschito*, d'après l'édition de la Polyglotte, porte en effet : ܡܫܚܐ ܕܪܫܝܥܐ ܠܐ ܢܕܘܢ ܠܪܫܝ et ainsi le traduisent les Septante et l'arabe de la Polyglotte : *l'huile des impies n'oindra pas ma tête.* Le mot עכי, dont la leçon est douteuse dans le manuscrit, ne peut être que le mot syriaque ܥܒܪ « passer, » ou ܥܟܪ « impedivit, prohibuit. » En tout cas, il est évident que l'auteur de la *Peschito* a lu dans le texte des Psaumes שמן רשע, où il a pris le mot ראש dans le sens de *poison,* comme *Deut.* xxix, 17. Nous trouvons aussi d'autres commentateurs juifs qui citent la traduction chrétienne de la Bible, Djanâ'h, dans son Dictionnaire, par exemple, à la racine דום et גלגל; et Jehouda ben Bal'am, dans son commentaire sur le *Pentateuque*, dit: ولقد اخطى مترجم النصارى في ויתגודדו כמשפטם اذ فسره وتجمعوا ظنه مشتقا من גדוד « Le traducteur chrétien a commis une faute en prenant ויתגודדו (I *Rois,* xviii, 28) dans le sens de *ils se sont rassemblés,* dérivé de גדוד (*Gen.* xlix, 18) *armée.* »

sédant parfaitement la langue arabe, Ibn-Djanâ'h composa d'abord des livres destinés à compléter et à expliquer ceux de 'Hayoudj, et ensuite il éleva un monument incomparable et durable à la grammaire et à la lexicographie hébraïques. Nous nous abstiendrons de parler de la grammaire, un célèbre orientaliste y ayant consacré un mémoire spécial[1]. L'ouvrage lui-même, en outre, a été publié il y a quelque temps en hébreu, d'après la traduction de Jehoudah Ibn-Tibbon[2]. Quant au lexique, M. Gesenius, dans son *Thesaurus linguæ hebraicæ*, en donne beaucoup d'extraits, sans s'occuper autrement de l'ouvrage lui-même. Nous allons donc en dire quelques mots, et citer ensuite différents passages dignes d'attention.

La préface de ce lexique est beaucoup plus courte que celle de sa grammaire, publiée par M. Munk; elle est aussi moins intéressante au point de vue de l'histoire des grammairiens; c'est tout naturel, car ce lexique, d'après les propres expressions de l'auteur, ne forme que le second volume de la grammaire; l'ouvrage entier porte le titre de *Livre d'examen*[3]. L'auteur commence sa préface par les paroles

[1] Notice sur Aboul-Walid Mervan Ibn-Djanâ'h et sur quelques autres grammairiens hébreux du xe et du xie siècle, par M. Munk, *Journ. asiat.* 1850.

[2] *Sepher Harrikma*, édit. Goldberg. Francfort-sur-le-Mein, 1856.

[3] كتاب التنقيح. Nous ne savons pas pourquoi M. Fürst, à la fin de son lexique (*Heb. und chald. Wörterb.* p. 562), lit التنفيج en le transcrivant ainsi avec des caractères latins. Comme le manuscrit en question (Oxf. Bodl.) est écrit avec des caractères hébraïques, on

suivantes : « Nous avons exposé dans la première partie de ce livre, qui est le *Livre des parterres émaillés*, les chapitres théoriques, traitant des règles générales, des principes comparatifs et des idées grammaticales; mais ceci ne suffit pas pour qui veut pénétrer dans la science de la langue et veut s'en rendre compte; c'est pour cela que nous mentionnerons dans cette seconde partie, que nous avons appelée le *Livre des racines*, la plupart des racines. »

Il dit plus loin : « Je ne dispense point celui qui étudie cette seconde partie de l'étude de la première partie de ce livre, et non plus des autres livres[1], savoir : *l'Annotateur*[2], *Épître d'éveil*[3], *Livre de rapprochement et d'aplanissement*[4], *Livre d'accommodement*[5], *le Livre*

ne pourrait pas supposer que le ק ait été changé en פ par un copiste, le sens du mot n'offrant point de difficulté.

[1] Ici ses autres ouvrages sont indiqués dans le même ordre que dans sa préface de la grammaire (M. Munk, *Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 423), et c'est dans cet ordre qu'ils furent composés.

[2] كتاب المستلحق, et en hébreu ספר ההשגה, ou comme le traduit Joseph Ha-Yevani (ms. Oxf. Bod. Cod. Hunt. 161) ספר המשיג; il devait compléter l'ouvrage de 'Hayoudj.

[3] رسالة التنبيه, en hébreu ספר הה‏ערה, qui contient des réponses à quelques attaques contre son premier livre (cf. Ewald, *Beitræge*, p. 28). Djanâ'h y dit que ces gens n'ont pas compris les ouvrages de 'Hayoudj; c'est probablement la cause pour laquelle il a composé le livre du *rapprochement*.

[4] رسالة التقريب والتسهيل, en hébreu ספר הקירוב והישר, qui est une espèce de commentaire sur les livres de 'Hayoudj.

[5] كتاب التسوية, en hébreu ספר התשואה, qui contient des réponses à quelques attaques contre le *Moustal'hak*. Djanâ'h y dit s'être trouvé un jour dans une assemblée chez son ami Abi Souleïman ben Terakah (טראקה), avec des personnes qui passaient par son pays et qui faisaient contre le *Moustal'hak* des observations qu'elles

pour confondre [1]..... car il se pourrait que le lecteur cherchât un mot sous la racine correspondante sans le trouver, et il me reprocherait des omissions, lorsque le mot en question se trouve déjà indiqué dans la première partie, parmi les irrégularités de la

voulaient réunir dans un livre. Il répondit sur certains points, mais pas sur tous, ne voulant pas que quelque chose manquât par son improvisation. Il demanda à son ami, dans cette séance même, de réunir toutes les questions dans un livre; celui-ci le fit, et l'envoya à Djanâ'h. La réponse de ce dernier ne sembla pas suffire à son ami, et c'est pour cela que Djanâ'h adresse le Livre d'accommodement à ses amis, pour montrer qu'il n'est point effrayé des observations qu'on lui fait. Une première partie de cette lettre d'*Accommodement* contient ce qu'il a répondu dans l'assemblée même, l'autre porte sur les questions auxquelles il ne voulait pas répondre avant de les avoir lues. Nous ne reproduirons point ici ces différents points, car notre but n'est que de parler du lexique de Djanâ'h, et nous avons donné cette note, parce que M. Ewald n'a pas cru devoir parler de ce livre. Nous remarquerons seulement, que Djanâ'h parle dans sa lettre d'un certain Mar Samuel 'Hazan, qui paraît avoir été également en rapport avec l'auteur et Ibn Tarakah. Nous ajouterons que le *Moustal'hak* avait deux rédactions de l'auteur même. Ainsi Djanâ'h s'étonne d'une critique qui lui est adressée au sujet d'une explication qu'il avait lui-même déjà abandonnée, et remplacée, dans les nouvelles copies du *Moustal'haq*, par une autre opinion. Il poursuit: «Qu'il te suffise qu'aucun des nombreux exemplaires du *Moustal'haq* qui se trouvent à Saragosse ne renferme cette explication; seulement je l'ai retranchée de ce livre après qu'une copie était déjà dans les mains des hommes de cet endroit.» وحسبك ان نسخ مستلحق بسرقسطة كثيرا جدا ولا يوجد فى احداها وكان اسقاطى له من الديوان بعد خروج نسخته الى ناحية هؤلاء القوم

[1] كتاب التشوير, en hébreu ספר ההכלמה, qui était dirigé contre Samuel Nagdelah. Ce livre n'est mentionné dans aucun des livres précédents, c'est pour cela que nous le croyons composé après eux; l'auteur l'énumère aussi dans cet ordre.

langue. Ainsi, par exemple, on chercherait le mot מאמץ (*Prov.* xxiv, 5) sous la racine *aleph*, *mim* et *çadé*, sans le rencontrer; car nous l'avons déjà expliqué dans le chapitre *Des formations* de la première partie[1], où nous avons dit que c'est un adjectif (صفة) dans le sens de אמץ (*Nah.* ii, 2), à la forme *mefa'el* avec *dagesch* dans la seconde lettre radicale, comme ממלא (I *Chr.* xii, 15) est un adjectif dans le sens de מלא, et comme והמכסה (*Lév.* ix, 19). »

Djanâ'h parle ensuite de la méthode qu'il va suivre dans son lexique. Il indiquera sous chaque racine ses différentes formes, comme verbe, substantif, etc. Il continue ainsi : « En donnant la partie (مقالة) d'*aleph* ou *beth*, etc. et dans cette partie même en donnant les chapitres (ابواب) des différentes racines, je mettrai toujours explicitement les noms des lettres; ainsi en parlant, par exemple, du chapitre אבל, je dirai chapitre d'*aleph*, *beth* et *lam;* car sous cette dénomination sont compris beaucoup de genres de mots, comme תאבל (*Job*, xiv, 22), ויאבל (*Lam.* ii, 8), אבל (I *Rois*, i, 43), אבל (*Gen.* xvii, 19). Au contraire, sous la désignation אבל, employée par les auteurs de lexiques avant moi, je me serais restreint à une seule signification déterminée de cette racine. Or, cette forme ne peut admettre plus d'une signification; cependant il y en a de plusieurs espèces dans cette racine, et si je les avais toutes résumées sous la désignation de אבל, j'aurais commis une erreur, toutes ses significations ne pouvant être placées

[1] Voyez *Sepher Harrikma*, édit. Goldberg, p. 72.

sous cette dénomination; mais sous l'indication explicite des lettres, les diverses significations peuvent être comprises; car, en se bornant à nommer isolément les lettres, on ne peut pas s'attacher à un seul sens et exclure les autres. Voilà pourquoi je n'ai pas adopté l'indication que les autres ont choisie avant moi[1]. » L'auteur dit qu'il a expliqué ce point plus clairement dans le livre Al-Taschwir. Il y a, dit-il, des mots de deux lettres; le *dagesch* qu'on y trouve au pluriel, ou dans la forme construite avec les pronoms, indique clairement que la racine est de la catégorie

[1] ...... اذا ترجمت اول كل باب من ابواب الאֹ او الבֹ او غيرهما من الحروف بقول الحرف الفلانى والحرف الفلانى مثلا اقول اذا قلت فى ترجمة بعض ابواب حرف الאֹ الאֹ والבֹ والלֹ...... فانما اريد الאֹ الجنسى والבֹ الجنسى والלֹ الجنسى..... وذلك ان تحت الאֹ والבֹ والלֹ انواع شتى منها ונפשו עליו תאבל ויאבל חיל וחומה ومنها אבל אדני המלך ومنها אבל שרה אשתך...... فمن اول اختلاف هذه المعانى ترجمت الابواب بالحروف الجنسية لانى لو ترجمت مكان الאֹ والבֹ والלֹ بقولى אבל ...... كما صنع غيرى من المصنفين قبلى لكنت انما اترجم بنوع واحد فقط اذ لا تخلو هذه الصورة من معنى ما وفى الباب انواع لو اثبتها تحت تلك الترجمة لكنت محيّلا اذ لا تدخل كلها تحتها واما تحت الحروف الجنسية فانها داخلة اذ لا تخلو منها كلها واذ لا ينتعلق بالحروف الجنسية معنى دون معنى ولهذا ما اخترت هذه الترجمة على ما ترجم به غيرى ممن تقدمنى

des lettres doubles, par exemple, פת, פִּתִּים, פִּתִּי, etc. mais on ne peut pas faire cette conclusion dans tous les mots de deux lettres où se trouve ce *dagesch*. Ainsi le mot נג a toujours un *dagesch* dans le second נ, quand une lettre y est ajoutée, et cependant on ne pourrait pas dire que sa racine soit le נ doublé, car nous ne trouvons point de racine de trois lettres semblables. Le mot נו a aussi *dagesch;* néanmoins on ne pourrait pas dire que la racine a un *vav* doublé, exemple que nous ne trouvons point dans la langue hébraïque. קו aussi a *dagesch*, et la racine en est קוה. Nous trouvons d'ailleurs des mots comme חרלים (*Prov.* XXIV, 31), שבתו, qui ont un *dagesch*, sans autre raison peut-être que pour remplacer une lettre quiescente. D'après ces exemples, il range ces sortes de mots sous l'ordre de deux lettres, afin qu'on ne puisse pas conclure de suite d'un *dagesch*, qu'un mot vient des racines des lettres doublées, ni supposer, pour les mots de deux lettres qui n'ont pas de *dagesch* au pluriel ou avec le pronom, qu'ils dérivent d'une racine des lettres faibles au milieu. L'emploi du *dagesch*, en effet, n'est pas rigoureusement réglé; on trouve, par exemple, גִּוּם, avec *dagesch*, sans que ce mot appartienne aux racines doubles, et אחים, sans *dagesch*, bien qu'il vienne de ces mêmes racines.

J'aurais classé, dit l'auteur, les mots qui prennent un *dagesch*, quand on y ajoute le pronom de la troisième personne du féminin, parmi les racines à lettres doubles, comme, par exemple, חנלה (*Zach.* IV, 3),

dont le singulier est גול; de même דוב, pluriel דבים. que j'aurais considéré comme racine à lettres doubles, en disant que la seconde lettre des deux semblables, comme aussi le ו quiescent, disparaît; le *'holom* qui s'y trouve en serait, du reste, la preuve, comme dans חק, חקים, etc. mais d'un autre côté, j'ai trouvé ובללים avec un *dagesch*, dont la racine doit être nécessairement לול, puisque les racines de trois lettres semblables n'existent pas. Donc il n'est pas possible de décider que de tels mots soient des racines à lettres doubles, par le seul *dagesch*, si l'on n'a pas de meilleures preuves.

L'auteur dit encore que, pour les racines dont la première lettre manque, cette lettre est tantôt *noun*, tantôt *youd;* comme 'Hayoudj, il range ces mots où cette première lettre ne se rencontre jamais dans la Bible sous la racine commençant avec *noun.* Il y a des mots (continue l'auteur) dérivés des racines *saines* qui ressemblent à ceux formés des racines faibles, par exemple, ארון, אסון, tout à fait pareils à ששון, qui dérive de שוש, et à נאון, qui dérive de נאה; comme il n'y a pas de preuves suffisantes que ces premiers mots dérivent des racines faibles, il les a mis dans son Dictionnaire sous les racines saines, comme רזון (*Prov.* XIV, 28), parfaitement connu par le passage רזנים (*Jug.* V, 3).

Un autre chapitre de la préface donne l'explication suivante :

Le Dictionnaire est divisé en vingt-deux chapitres (مقالة), d'après les vingt-deux lettres; les racines se

suivent selon l'ordre de l'alphabet, c'est-à-dire qu'il ne mettra pas, par exemple, אבה avant אבד, ce que les autres auteurs n'ont pas observé, et il ne les confondra pas, comme les autres l'ont fait[1]. Cependant il mettra גג avant גאל; דד, comme premier mot du chapitre ד, הה avant הא; car le chapitre doit traiter le ג; la lettre redoublée est précisément la vraie lettre[2], et ainsi pour les autres; pour cette même raison aussi il mettra הללתיך (*Ps.* cxx, 164) avant הלך, et בדד avant ברא, etc. Il suivra le même ordre pour les mots dont la première et la seconde radicale sont semblables, par exemple, יין se trouvera après ים, comme s'il n'y avait qu'un *yoad;* ככר se trouvera sous la racine de כר. L'auteur dit vers la fin de sa préface : « Je te présenterai les emplois de chaque racine, sa forme légère et sa forme forte, le participe actif et passif, le futur et l'infinitif, le réfléchi (*nifal*), le réciproque (*hithpael*), et le passif (*poual* et *hofal*) et les autres dérivations, car mon but n'est pas de présenter les racines sans en donner les dérivations grammaticales. C'est pour cela que nous avons appelé ce livre *le Livre de l'examen minutieux*[3]. »

Tel est le contenu de la préface du lexique de notre auteur. Sa profonde connaissance de la langue arabe, et en même temps de la logique, est assez

[1] ولم نشوشها كما صنع غيرنا

[2] وانما فعلت ذلك لان الباب للجيم والحرف المتضاعف هو

[3] ولذلك سمينا (le manuscrit porte נסמנא) هذا الكتاب بكتاب التنقيح اى الדקדוק

clairement établie par la préface de la Grammaire qu'a publiée M. Munk [1]. En étudiant cette grammaire, dont la traduction hébraïque, publiée déjà, reste beaucoup au-dessous de l'original arabe, on verra que Djanâ'h ne se bornait point comme ses prédécesseurs, qui écrivaient en arabe, à la nomenclature des expressions grammaticales arabes; au contraire, il prit aussi en considération la syntaxe de la grammaire arabe [2]. Il consulta, pour des mots difficiles, les auteurs arabes, les traductions chrétiennes de la Bible [3], et enfin les livres des auteurs juifs qui lui étaient accessibles. Nous nous bornerons à donner le nom de ceux que Djanâ'h mentionne dans son Dictionnaire, ceux mentionnés dans la Grammaire se trouvant déjà à la fin de l'intéressante préface que M. Kirchheim a jointe à l'édition de sa grammaire, traduite en hébreu [4].

[1] *Journ. asiat.* 1850.

[2] Dans son Dictionnaire, Djanâ'h se rapporte beaucoup aux usages des Arabes dans leur langue. Ainsi, par exemple, dans la racine נבל : נבלות (*Exod.* XXVIII, 22), dit-il, est un nom de la forme de עבדות, et il sert d'adjectif au mot שרשרות, comme s'il y avait מנבלות. C'est comme chez les Arabes, qui disent قوم عدل ورضى, où la qualité est donnée par l'infinitif (فوصفت بالمصدر). Dans la racine גוש, Djanâ'h fait observer que les Hébreux réunissent deux mots qui disent la même chose, par exemple, וגוש עפר (*Job*, VII, 5), où גוש signifie aussi «poussière,» comme on le trouve dans le *Talmud*, גושיהן (*Baba-Mecia*); לעיט צפור (*Ézéch.* XXXIX, 4), מגלת ספר (*Jér.* XXXVI, 12), et d'autres. Les Arabes font la même chose, quand ils disent رهج الغبار, expression tout à fait semblable à וגוש עפר, qui est la même chose que אדמת עפר.

[3] Cf. ci-dessus, p. 217, note.

[4] *Sepher Harrikma*, par M. B. Goldberg, revu et corrigé par M. Raphaël Kirchheim. Francfort-sur-le-Mein, 1856.

Les auteurs mentionnés dans le Dictionnaire sont : Sa'adyah Gaon, tantôt avec son prénom, tantôt sous le nom de *Fayyoumi*, ou simplement sous la dénomination de *Gaon*, ou sous le nom de *chef de l'école;* Jehouda ben Koreïsch[1], Dounasch ben Tamîm[2], R. Scherira[3], 'Hepheç et Samuel, chefs de

[1] A la racine שגה; cf. ci-dessus, p. 206, note.

[2] C'est ce nom que nous supposons dans la citation de Djanâ'h, à la racine ראש : בראשינו סלא في مصحف خط بن تمام

[3] Nous ne citerons qu'un passage, dans lequel le dialecte d'Irâk est cité par Scherira, qui habitait ce pays-là, pour une explication; ce que Djanâ'h fait plusieurs fois dans son Dictionnaire. Voici ce qu'il dit au mot דרדר :

וקוץ ודרדר هو من إصناف الشوك وفي בראשית דר׳ הושיעא
ודרדר אילו עכביות يريد العكوب وهو الحرشف وقال ר׳ שרירא
גאון في تفسير الالفاظ מי שאחזו קרדייקוס דרדרא هو الדרדר
المذكور في الתורה ويقال في العراق كنگر عليه عوسج ويوكل
داخله اراد بقوله عليه عوسج عليه شوك لان العوسج انما
يقال على شجر ما ذى شوك والكنگر هو الذى يقال القنارية
عندنا وهو ضرب من الحرشف

«דרדר (*Gen.* III, 18) est une espèce d'épine. R. Hoschi'a l'explique dans le *Midrasch* par עכביות, «épine,» ou *'harchaf*. R. Scherira Gaon dit dans ses explications sur les mots (talmudiques), que דרדרא (*Guittîn*, 70 *a*) a la même signification que le mot biblique (*Gen.* III, 18); en 'Irak on le nomme *cangar*, plante sur laquelle se trouvent des *'auschadj*, et dont on peut manger l'intérieur. Le mot عوشج veut dire «épine,» car on n'emploie ce mot que pour un arbre sur lequel il y a des épines, et *cangar*, c'est ce qu'on appelle chez nous (en Espagne) *kinariah*, et c'est une espèce de *'harchaf*.» (Cf. *Lexic. arab. lat.* par M. Freytag, à la racine حرشف.) Ce dernier mot est rendu une fois dans l'article cité, par כרשף (خرشف).

l'école[1], R. Haya[2], Mena'hem ben Sarouk, Dounasch ben Labrat[3], Ben Naphtali[4], Abou 'Amr ben

[1] A la racine ראה, Djanâ'h parle de l'opinion du *Talmud*, que ראה (*Lév.* xi, 14), et ראה (*Deut.* xiv, 13), sont la même chose; il continue :

وعلى هذا القول عوّل חפץ راس كلا (כלה) رحمة الله عليه فى كتابه فى شرايع وعول שמואל راس الמתיבה رضى الله عنه على ظاهر النص

« Hephez s'est appuyé, dans son livre sur *les lois*, sur cette opinion (c'est-à-dire du *Talmud*), tandis que Samuel (fils de 'Hofni), chef de l'école, s'appuie sur le verset (c'est-à-dire que ces deux noms sont différents).

[2] Cf. ci-dessus, p. 212, note 2.

[3] A la racine שצף, notre auteur dit :

בשצף קצף قد اختلف فى تفسير هذه اللفظة وانا استحسن قول بن لبراط فيه فى رده على מנחם בן סרוק وهو قوله رادا عليه וגם פתר שצף חרון אף וגם חצף והוא כמעט קצף אלהים אדירים فجنس معنى هذا الפסוק اعنى قوله בשצף קצף بمعنى الפסוק الذى قبله وهو ברגע קטן עזבתיך

« On n'est pas d'accord sur le mot שצף (*Is.* liv, 5). Quant à moi, les paroles d'Ibn Labrat, en répondant à Mena'hem, me plaisent beaucoup. Ce sont וגם, etc. (Cf. Theschoubot Dounasch, édition Filipowsky, p. 20.). Il a mis en rapport le sens du verset *Is.* liv, 5, avec celui qui précède, ברגע, etc. »

[4] A la racine יקה, Djanâ'h dit que יקהת (*Gen.* xlix, 10) est homonyme de l'arabe يقهة, qui veut dire « obéissance; » les Arabes disent يقه الرجل « l'homme a obéi » (اطاع); il en est de même dans le mot לִיקְּהַת (*Prov.* xxx, 17). Le *youd*, dans ce mot, est quiescent, et sa voyelle est transférée au *lamed*, comme fait Ben Nafthali, dans le mot בִיקְּרוֹתֶיךָ (*Ps.* xlv, 10). Il en fait autant dans chaque mot où le *youd* a *'hirik*, et où la lettre qui précède est pourvue d'un *scheva*; ainsi lit-il לִירְאָה (*Deut.* xxviii, 58). Djanâ'h dit avoir expliqué cela à la fin du second livre de son ouvrage *Al-Taschwir*.

Yakva [1], Yiç'hak Giktilah [2], qui était son maître, Yiç'hak ben Saoul [3], et tacitement son adversaire Samuel ibn-Nagdélah (le prince), contre lequel il a composé un livre [4]. Il cite aussi quelques vers de poëtes hébreux, sans les nommer [5].

[1] A la racine אשר, notre auteur dit : وليس אש דת مــن هــذا
كماكان يفسر فيه بعض اهل الדקדוק وهو ابـو عمر ابـن يقوى
لان אש דת كلمتان مركبتان

« אש דת (*Deut.* xxx, 2) ne vient pas de cette racine (אשר), comme l'ont pensé quelques grammairiens, et parmi eux Abou 'Amr Ibn-Yakva; car ce sont deux mots composés. » Nous lisons *Yakva*, parce que Moïse ben Ezra l'écrit יקוא.

[2] Notre auteur dit : נפתי (*Prov.* VII, 17), תניף (*Ps.* LXVIII, 10). Nous avons mentionné ces mots dans le *Mousthal'hak*, et nous avons rapporté du maître Yiç'hak ben Gikatilia, que le sens de ces mots est « humecter » وذكرنا عن الشـيخ מ׳ יצחק בן גקטילא רא״
عليه انه كان يذهب فى معناهما الى التروية; dans תניף, sous le sens de « *répandre* des liquides, » et dans נפתי « *répandre* des parfums; » de même que les Arabes disent pour les bonnes odeurs ريّا.

[3] A la racine ידה, Djanâ'h rapporte l'opinion de Yiç'hak ben Saoul (מ׳ יצחק בן מ׳ שאול), que ידו (*Nah.* III, 10) devait être יידו; c'est le même auteur probablement que Djanâ'h appelle dans sa Grammaire Yiç'hak ben Sahl (Cf. *Sepher Harrikma*, à la fin de la préface de M. Kirchheim). Moïse ben Ezra, dans son livre sur la poésie hébraïque, dit des deux derniers auteurs :

ور׳ יצחק ابن جقطله ور׳ יצחק בן מ׳ שאול اليسانيان فرسا رهان
الا ان ابن جقطله كان منهما السابق والوفور حظه من العربيـة

« Yiç'hak Ibn Giktilah et Yiç'hak, fils de Saoul, tous deux d'Alicante, ont été les précurseurs dans la carrière (de la grammaire ou de la poésie); mais Ibn Giktilah l'emportait, et il possédait une portion abondante de l'arabe. »

[4] Le *Kitab al-Taschwir.*

[5] A la racine פצל, par exemple, il cite des vers pour démontrer que

Il est tout à fait étonnant que Djanâ'h ne parle jamais des livres des caraïtes sur la grammaire ou la lexicographie hébraïques. Probablement il n'en eut jamais connaissance, car nous ne pouvons supposer qu'un homme qui se livrait si ardemment aux études grammaticales ait porté une haine aux livres à cause des opinions religieuses de leurs auteurs. Une note marginale, dans une copie du livre d'Ézéchiel [1], vient justifier notre hypothèse sur l'esprit tolérant de Djanâ'h [2]. Des livres massoréthiques sont

cette racine veut dire *couper, faire une incision* (الحزّ يعنى القطع), il dit : وقال الشاعر ראה ענף אשר היה מכוסה ברוב עלים
פצלוחו חגבים

« Regarde la branche qui était couverte de masses de feuilles, les sauterelles l'ont dépouillée. »

[1] Cf. ci-dessus, p. 211, note 2.

[2] A la marge de ce manuscrit, on trouve ce qui suit:

قال بن جناح ز״ל אל ההרים לא אכל وما اضلّ ענן واشياعه فى
منعهم نكاح الحُبلى ويجعلون الدليل من هذا ال פסוק وابو العرى
بن زيطا لمّا عليهم فيه واستدل بقول الله נקי יהיה לביתו
שנה אחת وفى الممكن ان تحبل المراة دون السنة فيا لك ممن
يزعم ان الله تعالى يكلّف ما لا يطاق فانه لوكان هذا حقا
لوجب على غاشى زوجته اول مرة ان ينعزل عنها حتى تستبرى
الحبل ويعود عليها وهذا كله هذيان وبدعة يقول الله فيه אשר
לא צויתי ולא דברתי ולא עלתה על לבי

« Ibn-Djanâ'h dit: 'Anan et sa secte font erreur en défendant le commerce avec une femme enceinte, et il s'appuie sur ce verset (*Ézéch.* XVIII, 6). Abou 'Ari ben Zita opine contre eux, en donnant

cités chez lui : *Le livre des voix*[1], *la Massorah Ochlah*, et un autre sous le nom de *Massorah*[2].

Djanâ'h aussi appelle le langage chaldaïque de la Bible le syriaque[3]; il fait aussi la comparaison lin-

pour preuve le verset (*Deut.* xxiv, 5) : « Il sera libre de rester un an dans sa maison, » et il est cependant possible que sa femme devienne enceinte dans cette année même. Malheur à celui qui pense que Dieu commande une chose qui n'est pas juste! car si la chose était ainsi, il serait nécessaire, pour celui qui est récemment marié, qu'avant d'avoir de nouveau commerce avec sa femme, il s'assurât qu'elle n'est pas enceinte; tout cela est mensonge et fiction, sur lesquels Dieu dit : « Je ne t'ai pas commandé, etc. » (*Jér.* vii, 31.) Ce passage se trouve probablement dans le *Kitâb Al-Taschwir.* 'Anan a expliqué le mot חרים comme venant de la racine הרה « être enceinte; » on voit que les caraïtes ne sont pas exempts d'applications fausses des versets, pour soutenir leurs opinions.

[1] Cf. *Journ. asiat.* 1861, t. II, p. 450. Il traite comme non-sens une opinion de ce livre, d'après laquelle le *vav*, selon qu'il a *patha'h* ou *kameç*, aurait une influence sur le verbe qui serait transitif ou intransitif, comme dans ואמותתהו', d'où il tire la conclusion que Saül, suivant le rapporteur, s'est tué lui-même. (Cf. Ewald, *Beiträge*, p. 139.)

[2] A la racine כרה, notre auteur dit que 'Hayoudj a dit dans cette racine, que להברות se trouve écrit avec כ, et qu'il faut le dériver de ויכרה; Mena'hem aussi dans son livre, a pensé qu'il est écrit avec כ. Mais nous (Djanâ'h), nous ne l'avons trouvé avec כ, ni dans une bonne copie (مصحف صحيح), ni dans la *Massorah.*

[3] Djanâ'h dit, à la racine כפן :

כפנה هو عندى مقلوب من السريانى اعنى من تسميتهم الجماعة
כנופה اى حشرت عروقها اليه كقوله ודליותיו שלחה לו فهو
فى [المשנה?] כנפה وكذلك قراة اهل العراق

« כנפה (*Éz.* xvii, 7) dérive, d'après moi, du syriaque, en intervertissant l'ordre des lettres, car en syriaque on appelle la *congrégation* כנופה. On le traduira ici : « elle (la vigne) réunira ses branches

guistique avec la langue thalmudique, et plus fréquemment avec l'arabe, dont il était parfaitement maître. Nous allons en citer quelques exemples :

« אמה (*Gen.* XXI, 13); le ה, dans ce mot, désigne le féminin, et le ה, troisième radicale, est omis; la preuve de l'existence d'un ה radical dans ce mot se trouve dans le pluriel אמהותיו (*Gen.* XX, 17). Il me semble très-juste que la racine de אם, *mère*, לאמותם (*Lam.* II, 12)) soit aussi אמה; preuve, son pluriel אמהות (*Peah*, ch. III, m. 4); mais il est bien possible que le mot אם appartienne au chapitre précédent (c'est-à-dire sous la racine אם); car j'ai dit que le ה est paragogique dans le pluriel de la *Mischna*, comme c'est le cas chez les grammairiens arabes dans le mot امهات, et c'est de là qu'on a fixé la règle pour אם. »

« אפל; une autre forme pour le substantif est מאפל (*Jos.* XXIV, 7). Les Hébreux, selon leur habitude, ajoutent à ce mot le nom de Dieu, pour exprimer, soit l'excellence, soit l'infériorité; on dit alors מאפליה (*Jér.* II, 31), avec la différence que dans ce mot le פ est *avec dagesch*, et dans מאפל, il est *sans dagesch*. מאפליה, construit avec ארץ, donne le sens : *un pays où l'on ne peut pas se diriger* (لا يهتدى فيها). Les Arabes aussi disent فلاة غطشاء, *un désert sans trace de chemin*, c'est-à-dire où l'on ne peut pas se diriger; le mot غطش est semblable au mot غش, *avoir les yeux faibles, ternes*. Les deux langues sont donc d'accord dans l'emploi de cette expression. »

vers lui, comme le parallélisme l'exprime. On trouve [dans la *Mischna*] כנפה, et ici les Babyloniens lisent le mot ainsi. »

Dans la racine אפן, Djanâ'h arrive au mot אפונה (*Ps.* LXXXVIII, 16), et dit ce qui suit :

« Abou Zacarya range ce mot sous la racine פון, et le prend comme futur d'après la forme אקומה. Quant à moi, il me semble plus exact de dire que le mot dérive de la racine אפן, et qu'il est homonyme du mot arabe إِفَّان, *temps*. אפון sera alors la même forme que אלוש, et le ה y est paragogique, comme celui de שכמה (*Osée*, VI, 9). La phrase doit se traduire : *je porterai tes frayeurs pendant un temps*. Nous voyons que le Psalmiste (*Ps.* LXXXVI, 16), après avoir dit « je suis faible et allant vers ma perte depuis ma jeunesse, » poursuit, d'après la règle de la transposition : « je porte tes frayeurs *des temps*[1]. »

« אשם ; nous l'avons mentionné dans le *Moustal'hak*. Il signifie *péché* (اثم) ; ainsi on appelle le sacrifice par lequel on demande à être absous de son péché, אשם (*Lév.* V, 18). Son verbe est ואשֵׁם (*Lév.* V, 23), *il demandera pardon* (ويستغفر) ; יאשם (*Lév.* V, 15), s'il *demande pardon* pour un de ses péchés. La forme du participe est אשֵׁם ; ואשמים (*Esd.* X, 19) : ils *demandent pardon* pour leur péché en apportant une brebis. Une expression semblable est employée par les Arabes, تاثم فلان, pour dire « tel est absous de son péché. »

[1] لما قال انا ضعيف وهالك من الصباء اتبع ذلك على سبيل التاخير بقوله تحملت روعتك افانا. Le *Takdîm* et *Taachîr* est le πρότερον et ὕστερον ; Djanâ'h veut dire que le verset doit être transposé en ce sens : « Je porte les frayeurs pendant un laps de temps, puisque je vais vers ma perte depuis ma jeunesse. »

« בית signifie aussi la *femme*, par exemple, וביתו (*Exod.* I, 1); les Arabes disent aussi pour la femme de quelqu'un, بيته. On trouve ce mot employé dans ce sens chez nos ancêtres (les docteurs du *Talmud*); ainsi le sage dit : « Je n'ai jamais appelé ma femme אשתי, ni mon bœuf שורי; mais j'ai dit pour mon bœuf שדי, et pour ma femme ביתי. »

« Le sens de מבלקה (*Nah.* II, 11) est, d'après moi, une place déserte sans culture (خربة غير عامرة), car je le crois homonyme du mot arabe بَلُّوق, qui signifie « un endroit où il ne pousse pas d'arbres. » Les Arabes disent ابلقت الباب, *j'ai fermé la porte.* D'après cela, le מבלקה signifiera *un endroit désert où il n'y a personne pour fermer la porte* (خربة غير مغلق عليها), c'est-à-dire, personne n'y entre ni ne l'habite. Les Arabes se servent aussi de la même expression pour exprimer *j'ai ouvert la porte*, d'après la règle des significations opposées des verbes (من الاضداد); מבלקה exprimera alors une place entièrement déserte, ouverte à tout le monde (خربة مستباحة.) »

« גזרה (*Lév.* XVI, 22) signifie, d'après la dérivation, *séparé* (coupé) de toute vie (مقطعة من العمران). Quant à moi, je crois plutôt que ce mot est *unique*, et qu'il faut le comparer à son homonyme en arabe. On le traduira ارض مجروزة, qui veut dire, *un endroit sans végétation*, c'est-à-dire le désert. »

« הזים (*Is.* LVI, 10) est rendu dans le *Targoum* par נימין, *dormant.* C'est un attribut applicable à l'espèce canine, car les chiens dorment toujours, de sorte que les Arabes en ont fait des proverbes : *il a cher-*

ché l'ombre comme les chiens dormants; ils disent aussi : *il est plus assoupi que les chiens*[1]. »

« זו (*Ps.* CXXXII, 12) signifie *ce* (هذا); on y ajoute ת, et on dit זאת. זו a aussi la signification du pronom relatif אשר, par exemple (*Ps.* XVII, 19; *Jés.* XLII, 27); les Arabes disent : ذو سمعت به, dans le sens de الذى, *que j'en ai entendu.* »

« זחלתי (*Job*, XXXII, 6) est l'homonyme du mot arabe زحل, qui signifie *telle chose n'est plus à sa place.* Ce mot, appliqué à une chamelle, signifie : *elle retarde dans sa marche.* Le sens du verset sera : *c'est pourquoi je suis en retard sur leurs paroles.* Les Arabes appellent Saturne زحل, c'est-à-dire, *il se retire en suivant son chemin* (لكثرة قهقهرته). »

« חג; on peut comparer ce mot, dans ses deux significations, à l'arabe; car l'Arabe dit : 1° حجّ فلان بيت الله, c'est à-dire, *il y est venu* (اتاه); 2° حجّ علينا فلان, c'est-à-dire, *il a fait un pas* (تقدم); 3° حج الشى, c'est-à-dire, *la chose s'est répétée* (تكررت عليه). Le sens de חוגג (*Ps.* XLII, 5) sera : *il est venu à la maison de Dieu;* celui de יחוגו (*Ps.* CVII, 27) sera يحوجون, c'est-à-dire, *ils marchent çà et là, comme des hommes ivres.* De cette catégorie vient le mot חוגגים (I *Sam.* XXX, 16), c'est-à-dire, *ils ont chancelé dans leur ivresse;* de là vient le mot לחגא (*Is.* XIX, 17), *ils sont atteints par la crainte, et ils tremblent en y pensant*[2]. »

« חמיץ (*Is.* XXX, 24) a le sens de *fermenter* (الاختمار),

[1] Cf. *Arabum proverbia*, par M. Freytag, t. I, p. 789.

[2] اى انهم كانوا يكتسبون الخوف ويضطربون عند ذكرها

puisque nous ne trouvons pas pour ce mot une autre dérivation. N'étaient les préjugés de quelques hommes [1], je dirais volontiers que le mot est homonyme du mot arabe حمضة, qui signifie une *chose désirée*, et חמיץ serait alors un fourrage *désiré, aimé* (علفا شهيا); il l'appelle *désiré* à cause de sa pureté, comme le verset dit à ce propos, *qui a été vanné par la pelle*. C'est là le meilleur sens qu'on puisse donner à ce mot, car le fourrage n'a rien à faire avec la fermentation, et on ne peut y appliquer le mot חמץ. S'il [2] avait traduit بعلف حموض, cela aurait été excellent et coulant. חמץ (*Nomb.* VI, 3) signifie *le meilleur qui s'y trouve* (الحموضة), car le mot est homonyme et synonyme avec le mot arabe. On dit de cette catégorie, pour la colère, יִתחמץ (*Ps.* LXXIII,

[1] ولولا تعسف المتعسفين; il fait allusion probablement à des personnes qui l'ont blâmé à cause de son arabomanie. On observe dans plusieurs passages de son Dictionnaire qu'il se défend pour ainsi dire d'un reproche qu'on lui faisait de vouloir s'appuyer trop souvent pour l'hébreu sur l'arabe. Ainsi dans la racine נוש, il dit :

فما اعجب هذه الموافقة بين اللغتين وما ذكرى لما استعملته العرب في هذا ولا في غيره تايّدا لقولى لكن اسهل هذه المجازات على من لم يعرفها.......... وقد جرى الجرى راس المתיבה الفيومى رحمه في ספר יצירה......

« Je ne suis point admirateur de la concordance de ces deux langues, et je ne veux point prendre mes citations de l'arabe, ni ici, ni dans un autre endroit, comme appui pour mes explications; mais je veux seulement faciliter ces comparaisons à celui qui ne les connaît point..... Sa'adyah déjà a employé cette méthode de comparaison dans le livre Yécirah. (Cf. ci-dessus, p. 226, note 2.)

[2] Djanâ'h fait allusion à la traduction arabe par Sa'adyah.

21), que je traduis en arabe يحمض فوادى, c'est-à-dire, *mon cœur se met en colère.* On dit en arabe : فلان احمض الفواد, *il était en colère.* »

« כסס. Ce ne serait point trop recherché de dire que בכסה (*Ps.* LXXXI, 4), הכסא (*Prov.* VII, 20), viennent de cette racine; ils signifieraient alors *le temps déterminé* et *le jour fixé.* Le א et le ה, dans les deux exemples, sont superflus, comme dans אשה (*Exod.* XXIX, 41); seulement il devait y avoir un *dagesch* dans le *sin, dagesch* remplacé par la lettre quiescente. »

Dans la racine כסא, Djanâ'h donne une autre opinion; voici ce qu'il dit :

« Il est possible que הכסא (*Prov.* VII, 20) vienne de cette racine, et le א alors est changé en ה dans le mot בכסה (*Ps.* LXXXI); dans ce sens, ces mots sont semblables à l'arabe جئت على كس الشهر, *Je suis venu à une fin de mois* (فى آخره), et à l'expression فعلت ذلك على كس الشهر, *J'ai fait cela après ce mois* (بعده). Le sens du verset (*Ibid.*) sera alors : *Sonnez la trompette au commencement du mois, qui est la fin* (*du mois précédent*), *au jour de notre fête*, comme il est dit : *Le jour de votre joie* [1] *et de vos assemblées*, c'est-à-dire qu'il faut sonner après qu'on a fait le sacrifice. Mais comme בחדש peut se rapporter au commencement de chaque mois, le verset a ajouté ליום חגינו, pour expliquer qu'on veut dire le commencement du septième mois, car il n'y a pas d'autre mois dont le

[1] اضربوا بالبوق فى راس الشهر اخيرا فى يوم عيدنا (le manuscrit porte, pour اخيرا, אכרא, qui ne donne pas de sens).

commencement soit une fête, si ce n'est le septième. Le ל, dans ליום, remplace le ב, comme nous l'avons expliqué dans le livre de la Grammaire[1]. »

« כסוחה (*Ps.* LXXX, 1), כסוחים (*Is.* XXXIII, 12); quelques-uns disent que ce mot dérive du syriaque תכסח, *couper*, traduction chaldéenne de תזמר (*Lév.* XXV, 4) ..... mais on ne s'éloigne pas de cette explication, en faisant ce mot homonyme de l'arabe كسحت البيت بالمكسح, ce qui veut dire, *j'ai balayé la maison avec un balai;* כסוחים (*Is.* XXXIII, 12) se traduirait alors : *chassé, éloigné* (مطرودة[2]). »

« ילבט (*Prov.* X, 8; *Osée,* IV, 14) se rapprochent tous les deux de l'arabe, savoir : 1° on peut les comparer à l'expression يلبط, ce qui veut dire, *il sera renversé* (يصرع), opinion plus vraisemblable; 2° ou bien on les compare à يتلبط, ce qui veut dire *être boiteux* (اسواء العرج). »

« ממדיה (*Job,* XXXVIII, 5), d'après moi, doit s'expliquer : *qui a établi ses largeurs, ses longueurs et ses limites.* Ce mot est de la même forme que ומצרי (*Ps.* CXVI, 3), car le ר, dans ce mot, doit être avec *dagesch,* puisque la racine est צרר. Le mot مدة, chez les Arabes, veut dire *fin, limite* (الغاية), et ils disent des cieux, مدود السماوات, pour en exprimer les bornes (لغاياتها). Il faut alors traduire le passage

[1] Cf. *Sepher Harrikma,* p. 12.

[2] David ben Abraham, dans son *Igaron,* rapporte la même idée, en disant : كله كناسة فيجوز انها لفظة من סח ויסח الذى هو قلع « Tous ces mots (כסוחה) signifient « balayer; » mais il est possible que ces mots dérivent de la racine סח « mouvoir quelque chose de sa « place. » Dans notre système, la racine de cette signification est כסח.

(*Job*, XXXVIII, 5) : *qui a fixé ses limites* (من وضع محدودها).»

«מכרותיהם (*Gen.* XLIX, 5) est, d'après mon opinion (فمذهبي به), homonyme avec le mot arabe مكر, ce qui veut dire *une grande armée* (عسكر), et ce passage doit se traduire : *leur armée est l'arme de l'iniquité* (سلاح الظلم عسكرهم).»

«נזל ; de cette racine vient, d'après moi, le mot ולמזלות (II, *Rois*, XXIII, 51), où le *noun* est remplacé par un *dagesch* dans le *zaïn*, suivant la forme ובמקבות (*Is.* XLIV, 12), qui vient de נקבת ; il signifie les *stations* du soleil et de la lune. C'est un homonyme du mot arabe (منازل). Le même mot est, d'après moi, aussi מזרות (*Job*, XXXVIII, 32), où le ל est changé en ר. Les Talmudistes expliquent ces mots par les douze signes du zodiaque, dans lesquels le soleil et la lune se meuvent, et qui sont en certain rapport avec les vingt-huit stations (وهي متالفة من الכח منزلة).»

«נס (*Deut.* XXXIV, 7) vient, d'après moi, du sens ונסנו (*Jos.* VIII, 5), *fuir;* mais ce mot est homonyme de l'arabe نسّ الخبز واللحم, *le pain et la viande se sont desséchés* (يبس), et نس من العطش, *desséché de soif* (جفّ). La phrase se traduira donc : *sa séve ne dessécha pas* (وما نست رطوبته إي ما جفت).»

«וינאץ (*Eccl.* XII, 5) est aussi homonyme avec l'arabe نس, sauf que le *sad* prend la place du *sin* dans נס (*Deut.* XXXIV, 7).»

«נקד (II *Rois*, IV, 4) est le mot arabe نقّاد : *qui possède beaucoup de brebis* (صاحب غنم); les Arabes ap-

pellent un berger (راعي) نقّاد. Le *Targoum* le rend aussi par מרא׳ ניתי. De ce genre est aussi בנקדים (*Amos*, I, 1). De là le Prophète dit בקר, c'est-à-dire, *possesseur de gros bétail* (صاحب بقر). »

« נשב veut dire *souffler;* dans la phrase וישב (*Gen.* XV, 11), il signifie *chasser;* mais c'est comme s'il disait : *Il a soufflé sur eux.* Les Arabes disent : *Le peuple a soufflé sur leurs villes, et ils se sont envolés,* c'est-à-dire, *ils ont été chassés* [1]. On le dit aussi en hébreu (*Prov.* XXIX, 8). »

« נשף (*Jér.* XIII, 16) signifie les *ténèbres* et l'*obscurité* (الظلام والغبس). On emploie aussi ce mot de la *nuit*, savoir, de son commencement et de sa fin; c'est ce qu'on appelle en arabe عسعسة. Quant au commencement de la nuit, comme dans le passage (I *Sam.* XXX, 17), où il veut dire : « Il les a battus du *commencement de la nuit* jusqu'au soir du lendemain. » La preuve en est le mot למחרתם, le *lendemain.* Quant *à la fin de la nuit*, il se trouve dans le passage (*Job*, VII, 4). Le sens dans ces passages est toujours celui de l'arabe عسعسة, car ce mot signifie en arabe *le moment* (دقة) *des ténèbres*, au commencement et à la fin de la nuit. נשף est également employé pour le moment de ces deux temps. Ainsi le disent aussi les docteurs du *Talmud* (Traité *Berachoth*, p. 3 *v*). « Il y a deux נשף, celui de la nuit, quand le jour vient, et celui du jour, quand vient la nuit. »

[1] وان كان معناه الطرد فكانه نفخ فيها وقد تقول العرب نفخ القوم فى مدائنهم فطاروا اى طردوا منها .

« נתנו יד (*Esd.* x, 19; *Lam.* v, 6) signifient *la soumission* et *l'obéissance*, ce qui s'exécute en donnant la main. Les Arabes disent aussi : « J'ai donné ma « main à un tel en signe d'obéissance, et je me suis « soumis[1]. » On se sert aussi de l'expression תנו יד, en parlant de Dieu (II *Chr.* xxx, 8), c'est-à-dire, « ils « se sont soumis à lui par le repentir, ils lui ont pro- « mis obéissance et fidélité. »

« נסחף (*Jér.* XLVI, 15) veut dire *tomber* (مثل נפל), et la preuve, ce sont les mots qui suivent immédiatement, *et personne ne resta debout;* סחף (*Prov.* XXVIII, 3), *descendre* (نازل), comme on dit de la rosée qui tombe sur la terre, יפל (II *Sam.* XVII, 12), et aussi נפלים (*Jug.* VII, 12), *descendre dans la vallée* (نازلين)[2]. Le sens de סחף (*Prov.* XXVIII, 3) est *emportant la semence* (ساحفا جارفا اى ذاهبا بالزرع). Dans le langage des docteurs du *Talmud*, on trouve סחפה dans le sens de הפילה, c'est-à-dire, *il l'a incliné, dans le sens de descendre* (اى مالها معناه النزول). Ces deux exemples de סחף sont homonymes de l'arabe سُحفت الريح السحاب اى ذهبت به « le vent a emporté les nuages, » سحفت الشعر عن الجلد اى جردته « j'ai ôté le poil de la « peau. » Le sens de נסחף, d'après cette comparaison, sera le même que נרחף (*Esth.* VI, 12), *s'en aller très-vite.* »

[1] معنى هذه الالفاظ المبايعة والانقياد وذلك يكون باعطاء اليد وفى كلام العرب اعطيت فلانا يدى بالبيعة وخضعت

[2] Djanâ'h veut prouver par ces exemples que *tomber* et *descendre* peuvent s'exprimer par le même mot.

« עדה, *orner;* le mot העדות (II *Rois*, XI, 12) vient, d'après moi, de la même racine, et signifie *diadème* (الحلى). C'est la même forme que נאות; de là vient le mot עדות (*Ps.* LX, 1), semblable à l'expression מכתם (*Ps.* XVI, 1), et il est possible que עדות (*Ps.* LV, 1) soit de cette catégorie, comme מכתם dérive de כתם, qui signifie *l'or.* Les Arabes appellent une partie de leur poésie *le poëme d'or* (والعرب تسمى الجزء من قصايد اشعارها مذهبة). »

« עתת. Sous une autre racine et sous une autre signification, 'Hayoudj donne le mot לעות (*Is.* L, 4); mais moi je pense le mettre sous la même racine, comme ולבור (*Eccl.* VII, 1), qui vient de ברור. Je crois aussi que ועת (*Eccl.* VIII, 5) signifie *la science de la jurisprudence* (فقه وعلم); la preuve en est le contexte avec במשפט. De même לעתים (I *Chr.* XII, 32) signifie *tradition et jurisprudence* (السنن والفقه); la preuve est dans ce qui suit : « pour savoir que faire de lui. » Je dis que עתי (*Lév.* XVI, 21) signifie *un homme de science, sachant ce qu'il doit faire du bélier*[1]; de même est לעות pour faire comprendre à un homme pauvre d'esprit et faible en science..... De même העתים (*Est.* I, 13), *gens de science et de jurisprudence* (اهل العلم والفقه); la preuve est dans ce qui suit : « devant tous ceux « qui connaissent la loi. » Le mot בעתים (*Dan.* XI, 6) n'est pas loin de cette catégorie, et on le rendra par *des opinions heureuses et des conseils sages.* Le sens de לעות sera pour expliquer une chose après l'autre, et

[1] انه رجل فقه عارف بما يصنع بالعتود

faire savoir une parole après l'autre[1], comme il est dit : « précepte après précepte, enseignement après « enseignement (*Is.* xxviii, 10). » On peut prendre le mot לעות de l'arabe غتت فلانا بالقول : « J'ai fait taire un tel par la parole (c'est-à-dire, « j'ai fait suivre mes « paroles l'une après l'autre, de sorte que l'autre ne « pouvait pas parler). » Ils disent aussi pour *faire suivre* boisson après boisson, boire une fois après l'autre غت. »

« תענה (*Hos.* ii, 24) ; il est possible que ce mot soit homonyme de l'arabe ما عنت الارض, « la terre « ne produirait pas ; » ainsi le sens ici sera : « la terre « produira ces choses. »

« בערבות (*Ps.* lxviii, 5) : « ce sont les cieux. » Ils sont appelés ainsi à cause de leur *beauté* et de leur *élévation* (لجلالتها وارتفاعها), comme le Psalmiste dit : אבירים (*Ps.* lxxviii, 25) : « le pain des grands, » c'est-à-dire « des cieux ; » il leur attribue l'expression *pain* dans le psaume lxxviii, 24. Les Arabes appellent le septième ciel عربة, dénomination très-rapprochée de ערבות. Les Hébreux dérivent cette dénomination du *ciel* du mot תערובות (II *Rois*, xiv, 14), c'est-à-dire « les enfants des nobles et des grands » (والاجلّاء واكبراء اولاد الاشراف) ; c'est un substantif de la forme תהלוכות. Le *Targoum* le rend par רברביא. Le mot הערבים (I *Rois*, xvii, 4) vient peut-être de cette

[1] فيكون معنى לעות את יעף لتفقيهه شيا بعد شى ووقتا بعد وقت وتعليمه قولا بعد قول

signification, c'est-à-dire « aux nobles et grands de « ce pays. »

« המערכה (I *Sam.* XVII, 20). On pourrait, sans aller trop loin, le faire dériver de l'arabe معركة, c'est-à-dire, « champ de bataille » (موضع القتال). ערכה (*Job*, XXXIII, 5) aussi est homonyme de l'arabe عاركني وناصبني « déclare-moi la guerre. »

« אפאיהם (*Deut.* XXXII, 26) dérive du mot פאה, qui veut dire *côté*, *fin*, *endroit* (جهة وجهات وناحية ونواح), et le sens est : *je les disperserai dans le monde* (اقصيهم في العالم). Les Hébreux ont fait un verbe de פאה, comme les Arabes de قصًا, اقصى, pour dire : *je les éloignerai* (ابعدهم). Les Arabes disent aussi افق الرجل افقا, pour dire que quelqu'un est allé dans les différentes régions de la terre (ذهب في آفاق الارض); ils ont dérivé un verbe de افق, comme les Hébreux l'ont fait de פאה. »

« אפונה (*Ps.* LXXXVIII, 16). Il ne me paraît pas invraisemblable que ce mot soit un substantif et non un verbe, homonyme de l'arabe فينة « temps, « moment » (حين); c'est la forme de قيبة et صيعة. Les Arabes disent هو ياتي الفينة بعد الفينة : « Il viendra d'un moment à l'autre » (الحين بعد الحين). Le א, dans אפונה, est superflu, comme dans ארגיעה (*Prov.* XII, 19), qui est le même que רגע, comme je l'expliquerai. Le sens du verset sera alors : « j'éprouve tes terreurs à chaque moment. » Le mot כל est sous-entendu, comme dans le verset (*Ps.* VI, 11), « chaque

« moment (*Deut.* XXVIII, 66), chaque jour et chaque « nuit[1]. »

« תרגלתי (*Osée*, XI, 3) est conforme au mot des anciens רגיל : « quelqu'un qui a l'habitude de quelque « chose » (المعتاد بالشي), et il doit se traduire : « j'ai « habitué Éphraïm (عودت) à être pris sur mes bras... » Peut-être le sens de תרגלתי est : « je l'ai levé (رفعت), » et on traduira : « j'ai levé Éphraïm en le prenant « sur mes bras, » c'est-à-dire, « j'ai levé ses pieds de « terre, » comme le verset dit (*Exod.* XIX, 4) : « je « vous ai portés sur des ailes d'aigle. » Ce mot serait alors homonyme de l'arabe ترجل النهار, c'est-à-dire, « le jour se leva » (ارتفعت). En tous cas, le ת remplace ici le ה. »

« לרויה (*Ps.* LXVI, 12) est, d'après moi, homonyme de l'arabe ريّا, « pour une bonne odeur (للريح الطيبة), » c'est-à-dire, « nous sommes tombés dans « des malheurs comparables au feu et à la profon- « deur des eaux, ensuite tu nous en a retirés pour « nous entourer d'agréments, » c'est-à-dire, d'un air « propre à la respiration. »

« שוע (*Job*, XXXIV, 19) signifie un homme grand, puissant; peut-être le mot ושוע (*Is.* XXII, 5) est-il son homonyme, signifiant *élévation*, *hauteur*, et la traduction sera : « et des élévations vers les montagnes, » c'est-à-dire, « ils se sont élevés sur les montagnes. » Les Arabes emploient وشع dans le sens d'*élever*. »

[1] Cf. ci-dessus, p. 233, où Djanâ'h le fait dériver d'une autre forme arabe; cependant le sens reste le même.

« ותוללנו (*Ps.* cxxxvii, 3). Il est possible que ce mot vienne du mot arabe ثللت الشي, et اثللته dans le sens de *détruire* (هدمته). Le sens serait alors comme si le Psalmiste disait : ושאלנו מהרסנו שמחה « et nos « détracteurs nous demandent d'être joyeux. »

Nous ne croyons pas exagérer en disant que Djanâ'h a presque épuisé la matière en fait de comparaison de l'hébreu avec l'arabe. Le peu d'exemples cités par nous, et ceux donnés par Gesenius dans son *Thesaurus* du Dictionnaire d'Ibn-Djanâ'h, montrent suffisamment comment Djanâ'h appliqua cette méthode de comparaison là où elle lui semblait quelque peu admissible; on pourrait même dire qu'il avait un faible pour la langue arabe, et lui a-t-on aussi reproché son arabomanie [1]. Pour la philologie comparée de l'hébreu avec l'arabe, il ne reste donc plus rien à faire, si ce n'est la publication de deux grands Dictionnaires, savoir, ceux de David ben Abraham et d'Ibn-Djanâ'h, dont nous avons explicitement parlé; les autres dialectes sémitiques, quand ils seront connus, compléteront la matière [2].

Nous pouvons dire aussi qu'après Djanâ'h les lexiques n'ont d'autre valeur que celle de simples traductions ou de compilations. Son Dictionnaire

[1] Cf. ci-dessus, p. 231, note 1.

[2] Nous trouvons le mot עשתי, qu'on voit souvent en liaison avec le nombre *dix*, signifiant *onze*. Ce mot, qui a donné lieu à tant d'interprétations, a été heureusement trouvé par M. Oppert (*Journ. asiat.* 1850, t. I, p. 127), dans les inscriptions assyriennes, avec la signification de *un*.

même a été deux fois traduit en hébreu [1]. Aussi nous ne donnerons que de courtes notices sur les lexicographes qui ont succédé à Djanâ'h; nous ne nous arrêterons surtout pas longtemps sur ceux dont les ouvrages sont imprimés. Mais avant de parler des lexicographes, nous allons encore mentionner quelques grammairiens, d'après l'ordre dans lequel Ibn-Ezra les cite dans son *Meoznaïm* [2].

« Après Djanâ'h, dit-il, c'est Salomon ibn-Gabirol, de Malaga, qui a composé un poëme de quatre cents lignes sur un sujet grammatical [3]. Samuel le Naguîd, de Cordoue, nous a laissé le *Livre de richesse*, qui surpasse en étendue et en valeur tous les livres mentionnés [4]. Moïse le Cohen, appelé *Ibn-Gikatilia*, de Cordoue, a expliqué les livres grammaticaux (de Hayoudj) [5]; il y a ajouté des choses inconnues à ses prédécesseurs [6]; il a composé en même temps un livre sur la formation du féminin des mots mas-

[1] Cf. *Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 90.

[2] Édition de Venise, p. 97.

[3] Une partie de ce poëme est donnée dans le dictionnaire de Par'hon.

[4] Cf. ci-dessus, p. 216, note 1. Sa'adyah ben-Danan l'appelle *père des grammairiens*, אבי המדקדקים.

[5] Cf. M. Dukes, *Beitræge*, p. 181.

[6] On trouve, en effet, dans cette traduction, beaucoup d'ajoutés de ses propres explications. Il serait trop long d'en citer quelques passages; nous ne le faisons pas, surtout, parce qu'une prochaine édition de cette traduction nous est promise par M. le professeur Magnus, à Breslau. Sur l'identité avec Moses Kohani, cité par les caraïtes (*Lik. Kad.* p. 120, chiff. héb.), cf. M. Geiger dans le journal *Hamazkir*. Berlin, 1861, p. 43.

culins[1]. David le Juge ben Hadjer, de Grenade, s'est joint à eux; il a composé le *Livre des Rois* [2]. Yehouda ben Bal'am, de Tolède, a fait une collection de petits traités[3]. Yiç'hak ben Yasos, de To-

[1] Voici comment Moïse ben Ezra, dans son livre sur la poésie hébraïque, s'exprime sur ce livre :

وانا ارشد الى تاليف صغير الجرم كثير الفايدة لابن جقطيله رحمه فى التذكير والتانيث

« Je te renverrai à un livre d'un petit volume, mais d'une grande utilité, par Ibn-Gikatilia, sur la formation du féminin de la forme masculine. » En hébreu comme en arabe, le masculin est la racine, et le féminin une branche. (Cf. *Commentaire sur Hariri*, édition de MM. Reinaud et Derenbourg, p. 367.)

[2] Cet auteur est appelé, dans le livre sur la poésie hébraïque, par Moïse ben Ezra, Abou Souleïman ben Mouhadjer (מהאגר).

[3] Moïse ben Ezra s'exprime dans les termes suivants sur cet auteur :

ومن قليل القول الاستاذ الحافظ الماهر الذاكر المتفقه فى آخر عمره ابو زكريا يحيى بن بلعم الطليطلى ثم الاشبيلى صاحب الملخصات الجليلة والمقتضبات النبيلة الموجودة بايدى الناس وفى نكتها واسقط جثها وانتقى لبها واصطفى مصاصها حتى حضرت اشيا كثيرة العذر قليل[ة] العدد من رجل كانت فيه عصبية أُبلت بفلسفة طبعه واعتدال مزاجه لم يسلّم احدا من شركه ولا من التعريض بمواضع وهمه بل الاعلان بها على اسمج عبارة حسب ما يبدو لمن طالع تواليفه

« Parmi ceux qui ont peu parlé était le maître, d'une mémoire extraordinaire, qui a étudié le *Talmud* dans ses dernières années, Abou Zacarya (Yehouda) ben Bal'am, originaire de Tolède et demeurant à Séville. Il est auteur de belles explications et d'improvisations magnifiques, lesquelles se trouvent entre les mains des hommes. Il a largement satisfait à l'esprit, et il a évité la sécheresse; il a choisi

lède[1], a composé le *Livre des conjugaisons*[2], et Lévi ben Al-tabân est l'auteur du *Livre de l'introduction.* » Un disciple de ce dernier, Abou Ibrahim Yiç'hak ben Baroun, de Cordoue, poëte célèbre, est, d'après Moïse ben Ezra, l'auteur du Dictionnaire hébreu, comparé à l'arabe, au syriaque, au berbère et au latin, semblable à celui de Koreïsch[3]. Nous devrions

la moelle et en a pris la meilleure partie, de sorte qu'il présente des choses d'une grande valeur, mais cependant en nombre minime pour un homme qui avait tant de dispositions; ses œuvres étaient imprégnées de sa philosophie naturelle et de son noble tempérament. Il n'a laissé échapper personne à son filet ni à sa critique dans les endroits où il a blâmé, de sorte qu'il s'y répand en expressions des plus crues, comme le verront ceux qui liront ses livres avec attention. » Ses livres grammaticaux sont en effet de petits livres, qui sont: 1° le *Tadjnis*, sur les mots synonymes; 2° le *Traité des particules* (حروف المعانى), en deux parties : *a*, une explication des particules; *b*, sur les verbes qui sont formés des substantifs; 3° sur les accents toniques dans la Bible. Tous ces ouvrages sont réunis dans le manuscrit de la Bibliothèque impér., ancien fonds hébreu, 479. (Cf. sur ce manuscrit M. Derenbourg, *Zeitschrift für jüdische Theologie*, par M. Geiger, t. V, p. 408, et M. Dukes, *Orient*, 1843, p. 170.) Nous connaissons maintenant aussi le commentaire sur le *Pentateuque*, par Ben Bal'am (cf. *Journ. asiat.* 1861, t. II, p. 452); Moïse ben Ezra, dans son livre sur la poésie hébraïque (p. 139 r°), cite encore un livre de cet auteur, où il réunit l'explication de la plupart des merveilles et des prophéties qui se trouvent dans la Bible (ولابو زكريا بن بلعم رحمه تاليف جمع بها اكثر المعجزات التورية والنبوات)

[1] Appelé aussi *Ibn-Kostar*, ce que Oseïba a écrit *Soktar*. (Cf. M. le docteur Steinschneider, *Morgenländische Zeitschrift*, t. IX, p. 838.)

[2] Nous avons traduit הצרופים comme le mot arabe التصاريف.

[3] Cf. *Catalogus libr. hebr. in Bibl. Bodl.* par M. le docteur Steinschneider, col. 1335. Ce Dictionnaire est appelé الموازنة « la balance. » D'après Moïse ben Ezra, son Dictionnaire était supérieur à celui de Dounasch ben Tamim; il dit : « Dounasch n'a pas atteint la hau-

peut-être placer ici le lexicographe caraïte 'Ali ben Soleïman, qui a fait un abrégé du dictionnaire de David ben Abraham d'après l'abrégé de ce dictionnaire, par Abou Saïd[1].

Abraham Ibn Ezra mérite aussi une place parmi les grammairiens; il a composé plusieurs ouvrages sur ce sujet[2]. Yiç'hak Halevi, fils d'Éléazar, est l'auteur d'un ouvrage grammatical intitulé *Le Parterre émaillé*[3], et d'un autre appelé *La Langue choisie*[4]. D'un passage du premier livre il résulterait que le célèbre poëte Yehouda Al'harizi a aussi composé un livre sur la grammaire, intitulé : *L'Introduction à la langue hébraïque*[5]. Salomon Par'hon, de Kal'ah

teur de cet homme, comme le verra celui qui lira ces *deux* lexiques (تاليفهما). Nous ne savons pas pourquoi M. Steinschneider s'étonne de ce mot, et y met *sic*. Abou Ibrahim ben Baroun est encore compté parmi les grammairiens les plus célèbres dans le commentaire du *Cantique des cantiques*, par Joseph ben Yehouda (ms. Oxford Bod. Poc. 189).

[1] *Likoute Kad.* par M. Pinsker, p. 175-215, chif. hébr.

[2] *Moznaïm*, *Ça'hoth* et *Sephath yether*.

[3] *Sepher Harrikma* (ms. de la Biblioth. impér. anc. fonds, 50).

[4] *Sephath Yether* (ms. Oxf. Bodl. Hunt. 477); son premier ouvrage y est déjà mentionné. Tous les deux étaient faits pour son élève Ahron ben Abraham.

[5] Il dit, p. 78 (anc. fonds 50) : כבר אסף החכם ר׳ יהודה בן שלמה חריזי נ״ע הפעלים אשר עניניהם שוים ועיקריהם שונים בספר המבוא ללשון הקדש

« Yehouda, fils de Salomon 'Harizi, a déjà fait une collection des verbes synonymes et non homonymes dans son livre : *L'Introduction à la langue hébraïque.* »

(1160), a fait un extrait en hébreu[1] du Dictionnaire d'Ibn Djan'âh, en y ajoutant des explications des autres commentateurs; il l'écrivit à Salerne, à l'usage des Juifs du pays, qui ne pouvaient se servir des ouvrages en arabe, et n'avaient que le recueil de Mena'hem.

Nous mentionnerons en passant deux grammairiens d'une certaine importance : Jacob Tam, petit-fils du célèbre Raschi, qui a composé le *Livre de la Réconciliation*[2], pour justifier Mena'hem contre les attaques de Dounasch; Jacob ben Éléazar, poëte remarquable et souvent cité par David Kam'hi, dont nous allons parler. La famille Kam'hi est célèbre pour la linguistique hébraïque, de même que les Tibbon l'étaient comme traducteurs de l'arabe en hébreu. Joseph Kam'hi, de Narbonne, a composé un ouvrage grammatical appelé *Livre de mémoire*[3]. Son fils, David, connu sous le nom de *Redak*, fut maître d'école en Provence; sa Grammaire et son Dictionnaire, écrits en hébreu, ont fait négliger les ouvrages de Djanâ'h, comme celui de Mena'hem dans son temps a éclipsé les œuvres de ses prédécesseurs, qui ont écrit en arabe. David, lui-même, ne savait pas beaucoup d'arabe, et il s'appuie toujours, dans ses comparaisons, sur l'autorité de son père. En

[1] *Sal. Ab. Parchon Aragonensis Lexicon hebraicum*, ed. S. G. Stern. Posonii, 1844.

[2] *Hachraoth Rabbenou Tam*, publié par M. Filipowski, avec le livre *Réponse de Dounasch*. London, 1855.

[3] *Sepher Hazikaron*. (Cf. M. Lebrecht dans la préface de l'édition du Dictionnaire de Kam'hi. Berlin, 1847, p. 25.)

effet, on ne peut pas dire que David ait fait beaucoup d'innovations, ni pour la grammaire, ni pour la lexicographie; mais ses ouvrages gagnèrent d'autant plus de réputation que la langue arabe n'était plus si répandue parmi les Juifs, qui s'étaient fixés dans d'autres pays, tels que la France, l'Italie, l'Allemagne, etc. Ces livres sont : le livre de grammaire (ספר מכלול), un dictionnaire et un traité sur la ponctuation[1] (עט סופר); il a composé, en outre, des commentaires sur la Bible, qui contiennent beaucoup de remarques grammaticales, comme ceux de Raschi, d'Ibn-Ezra et d'autres exégètes. Son frère, Moïse, est auteur de plusieurs ouvrages purement grammaticaux[2]. A dater de l'époque des Kam'hi, nous voyons se produire un grand nombre de grammaires et de lexiques, mais qui sont presque la répétition et l'abrégé des précédents. Ces lexiques sont en différentes langues, en arabe, en français[3], en italien, en allemand; ce sont, à vrai dire, de simples vocabulaires. Une autre branche de lexicographie, comme celle sur le *Talmud*, par Nathan[4],

[1] A la marge d'une copie de la Bible, ms. de la Biblioth. impér. anc. fonds, n° 5; cf. M. Dukes dans le journal intitulé *der Orient*, 1847, p. 442.

[2] Cf. le savant article de M. Geiger, sur les Kam'hi, dans le recueil hébreu *Oçar Ne'hmad*, 1 liv. Vienne, 1856.

[3] Ms. de la Biblioth. impér. anc. fonds, 485; il y a un vocabulaire hébreu-provençal pour les prophètes postérieurs et les hagiographes; ancien fonds, 486; un Dictionnaire hébreu-français, postérieur au vocabulaire mentionné. On pourrait en tirer peut-être quelque profit pour les études de la langue provençale.

[4] 'Arouch, dont il y a plusieurs éditions.

et Tan'houm de Jérusalem, sur la *Mischna*[1], n'appartient pas à notre sujet, pas plus que les ouvrages sur les synonymes, sur la théorie des rimes dans les poëmes, comme l'ouvrage *Imré Noasch*, par Salomon ben Meschoulam[2].

Nous allons ajouter quelques mots sur un Dictionnaire que nous avons déjà mentionné[3], le *Menorath hamaor*, de Joseph ben David Ha-yevani (le Grec), dédié à son protecteur Élias, fils de 'Hananel. Ce Dictionnaire, comme nous l'avons déjà dit, contient dans sa préface des explications mystiques sur la dénomination des lettres; suivent les règles grammaticales, puis le Dictionnaire[4], d'après l'ordre alphabétique. C'est une belle compilation, non-seulement de différents lexiques, mais aussi de commentaires, dont nous trouvons rarement quelques citations, comme ceux de Samuel le Naguîd, d'un certain Moïse, fils de Schescheth[5], de Moïse ben Ezra, de Samuel ben Tibbon et d'autres. Malheureusement l'exemplaire que possède la bibliothèque d'Oxford n'est point complet; il ne va que jusqu'au milieu de la lettre ת.

Un autre Dictionnaire, basé tout à fait sur la logique, mérite aussi notre attention. Joseph ben Kaspi (1330), qui s'occupait de philosophie, et particu-

[1] *Al-mourchid Al-kafi.* (Cf. *Journ. asiat.* 1861, t. II, p. 443, note.)

[2] Ms. Oxf. Bodl. Poc. 52.

[3] Cf. *Journ. asiat.* 1861, t. II, p. 456, note 2.

[4] M. Dukes en a donné des extraits dans le journal *der Orient*, 1847, p. 486. (Cf. M. Steinschneider, *Jewish literature*, p. 140.)

[5] C'est peut-être l'élève de Dounasch.

lièrement de la logique, sur laquelle il a fait un livre, a voulu traiter la langue d'après cette science. C'est faute de cette science, dit-il dans sa courte préface, que Djanâ'h, Kam'hi, et même Ibn-Ezra, se sont trompés dans leurs ouvrages. Il conseille à celui qui veut étudier la langue hébraïque de s'appliquer à ses trois ouvrages, savoir : 1° l'abrégé de la logique, appelé צרור הכסף «sac d'argent[1];» 2° sur les règles de la langue hébraïque, appelées רתוקות כסף «les chaînes d'argent;» 3° le Dictionnaire appelé שרשרות כסף «les chaînettes d'argent[2].» Le système sur lequel il base son Dictionnaire est que chaque racine n'a qu'une signification principale; les autres n'en sont que des parties ou des dérivations (סוג)[3]. Cette méthode n'est pas facile, et l'auteur, très-souvent, est forcé d'avoir recours à des explications minutieuses, comme on verra par le peu d'exemples que nous allons donner de son vaste ouvrage[4].

Il dit, à la racine אח, qu'elle signifie *lier des choses l'une à l'autre* (חבור דברים מקצתן לקצתן). De là la signification *frère;* les bêtes qu'on est habitué à voir toujours en société entre elles, sont appelées אחים (*Is.* XIII, 21); on appelle l'endroit où les bêtes man-

[1] Ms. de la Biblioth. impér. or. 100 et 109.

[2] Ms. de la Biblioth. impér. or. 202.

[3] Contrairement à Ibn-Djanâ'h dans sa préface. (Cf. ci-dessus p. 221.)

[4] M. Dukes a publié plusieurs extraits du texte dans le journal *Der Orient,* 1847, p. 482. Nous nous contenterons de donner seulement des traductions de quelques autres articles nécessaires pour faire comprendre le système de Kaspi.

gent en commun אחו (*Gen.* XLI, 18), *prairie;* l'endroit près du feu, où les hommes se réunissent, porte le nom de אח (*Jér.* XXXVI, 22), *foyer.* Les linguistes sont d'accord pour dire que le nombre *un* s'appelle אֶחד, parce que tous les autres nombres ne sont que l'addition du nombre *un* (ואין מספר רק קבוץ אחדים); on dit, pour signe d'exclamation, האח (*Ps.* XL, 16), parce que les hommes ont l'habitude de s'inviter l'un l'autre, et de se réjouir en société; on dit aussi de celui qui s'attache à un péché quelconque, אח (*Éz.* XVIII, 10). A la racine אבל[1], l'auteur dit qu'il faut ranger cette racine sous une des classes de la signification de *perte* et d'*enlèvement* (סוג ההפסד וההעדר), au moyen de subtilités de raisonnements (הדיוקים הדקים); אבל, comme *tristesse,* parce que celui qui est en deuil perd beaucoup (de sa bonne mine ou de ses forces corporelles); תאבל (*Osée,* IV, 3), en parlant de la terre; ויאבל (*Lam.* II, 8), des murs, n'est autre chose qu'une espèce de perte qui arrête le développement (כל זה מענין ההעדר מתנגד לקנין ומציאות). La preuve est l'expression נבלה אבלה (*Is.* XXIV, 4), où נבל veut dire perdre quelque chose, comme on dit d'une feuille qui se flétrit נבל (*Jér.* VIII, 13); on se sert pour l'âme aussi de cette racine (*Job,* XIV, 22); car le mot נפש a plusieurs sens et exprime des facultés[2] de différente nature; on dit : l'âme *perd* et *s'amoindrit* (תפסד ותעדר). Peut-être est-ce

[1] Ibn-Djanâ'h prend la même racine pour prouver le contraire. (Cf. ci-dessus p. 221.)

[2] Cf. M. Munk, *Guide des Égarés,* t. I, p. 146 et suiv.

de là qu'on a employé, pour une phrase où la négation est enlevée, le mot אבל (*Gen.* XVII, 19); car le sens est là, comme si Dieu disait : « Je ne pense pas à Ismaël, le fils de Hagar, mais à celui de Sara. »

Kaspi commence le נ avec la racine נגג, qui a, d'après lui, la signification de *hauteur* (גבהות ורוממות), comme la racine גאה; de là le mot גגו (*Exod.* XXX, 3), *son toit;* le *dagesch* dans le second *guimel* remplace le troisième; car il serait trop dur de prononcer trois lettres pareilles [1].

Au ד, qui commence par la racine דדד, Kaspi dit qu'on en trouve un substantif, דדיה (*Prov.* V, 19), qui signifie *mamelles;* mais il ne peut pas trouver la signification primitive, et il ne sait que faire de ce mot. Kaspi n'admet point de racines quinquelitères, comme Kam'hi, son prédécesseur; il dit, à la fin de la racine א, que les racines quadrilitères mêmes sont très-rares; car ne vaut-il pas mieux prendre אבנט (*Exod.* XXVIII, 4) de la racine בנט, et l'*aleph*, comme paragogique? A plus forte raison il faut prendre ארגז (I *Sam.* VI, 8) de la racine רגז, puisqu'elle existe en hébreu [2].

Nous finirons notre notice par un lexicographe qui vivait vers la fin du XV[e] siècle. Sa'adyah ibn Danân, fils de Maïmoun [3], a composé un Dictionnaire hé-

[1] On trouve tout à fait le contraire chez Ibn-Djanâ'h. (Cf. ci-dessus p. 225.)

[2] Il dit que ce mot dérive de רגז « trembler, » parce qu'on met dans la boîte (ארגז) des choses précieuses, qu'on tremble de perdre.

[3] Il est étranger à la famille du célèbre Maïmonide; il cite celui-ci sous la dénomination السيد ר׳ משה ז״ל.

breu en arabe [1], lequel a encore une certaine valeur d'originalité. Les articles sont très-courts, et ont plutôt l'apparence d'une compilation; cependant on y trouve beaucoup d'explications ingénieuses. Ce Dictionnaire est précédé d'une petite grammaire en arabe, et d'un chapitre sur la versification hébraïque en arabe et en hébreu. Sa'adyah semble avoir pris pour modèle Samuel le Naguîd [2], sans oublier cependant le respect dû à Ibn-Djanâ'h. Ibn-Danân connaissait aussi le Dictionnaire d'Ibn-Kaspi, et il cite des explications des commentateurs et des grammairiens avant lui, tels que Sa'adyah et Haya Gaon, 'Hayoudj, Djanâ'h, Samuel le Prince, Jehouda Halévi [3], Ibn-Ezra, Maïmonide, Na'hmanide, Abraham bar 'Hiya [4], Salomon ben Aziz [5] et Joseph ben 'Aknin [6].

[1] Ms. Oxf. Bodl. 612.

[2] Il l'appelle *père des grammairiens*.

[3] Il dit à la racine מחר :

ويقال للزمان البعيد כי ישאלך בנך מחר ونعم ما زعم ר׳
יהודה הלוי ז״ל ان حقيقة هذه الكلمة מאחר

« מחר signifie un temps éloigné, par exemple, *Exod.* XIII, 14. L'explication de Yehouda Halévi, que ce mot doit être מאחר « plus tard, » est excellente.

[4] A la racine בהו, on lit dans le Dictionnaire ce qui suit :

בהו خلاء واستوحاش ونعم ما قال ר׳ אברהם בר חייא ז״ל انها
كلمة مركبة من בו והוא وهو اسم الصورة وعلى راى الصحيح يترجم
פסוק והארץ היתה תהו ובהו والعالم السفلى كان هيولى وصورة

Nous ne reproduirons qu'un seul article de ce Dictionnaire, lequel est très-riche en citations. A la racine מר, on lit ce qui suit :

מר דרור المسك قال סעדיה قد اختلف المفسرون في מר
דרור اختلافا عظيما فابو الوليد זל يقول لو كان מר المسك
لم يقل النص אריתי מורי لان المسك لا يجمع من الثمار
ור׳ אברהם ابن עזרא זל قال انه المر الاحمر ولما صاحب بين

ولذلك رسمنا اصله בהו فان بحسب هذا التفسير الحقيقي لا يكون
اصله בהה

« בהו signifie « désert » et « désolé. » L'explication d'Abraham, fils de 'Hiya, que ce mot est composé de בו « en lui, » et הוא « est, » est excellente; ce serait alors la dénomination pour la *forme*. Suivant cette opinion très-juste, le verset *Gen.* I, 2 doit être traduit : « Et le monde inférieur était matière et forme » ; c'est pour cela que nous avons indiqué ce mot sous la racine בהו; car, d'après cette explication vraie, sa racine ne pourrait être בהה. »

זבחי שלמים ור׳ שלמה ابن عزيز זל ترجم ذبح كمال على ما [5]
قالوا ר׳זל שלום למזבח לכהנים לבעלים

« שלמים (*Lév.* XVII, 5) Salomon ibn-'Aziz le traduit : « sacrifice parfait, » comme les docteurs l'ont expliqué : « digne de l'autel, des prêtres, de ceux qui apportent ce sacrifice. »

[6] Nous ne voulons pas discuter ici si ce Joseph est le même que le célèbre disciple du Maïmonide. M. Munk (Notice sur Joseph ben Jehouda, *Journ. asiat.* 1842, t. II) suppose que ce sont deux personnes différentes qui portaient le même nom, et qu'on a confondues plus tard. M. le Dr Steinschneider (*Cat. libr. hebr. in Bibliot. Bodl.* colonne 1441) les identifie. Nous adhérons à l'opinion de M. Munk, et nous aurons peut-être occasion ailleurs d'ajouter quelques preuves à celles que M. Munk a données dans la notice savante que nous venons de citer, p. 10, note.

العبرانى والعربى فبانت العداوة بين المر والבשם ولا يقترن
المر الاحمر بالבשמים وربما لم يره ור׳ יוסף ابن عقنين ז״ל
كتب كانه يرد على ابو الوليد وعلى ר׳ אברהם ابن עזרא
ז״ל وقال ان الظباة فى ارض الصين وتبت التى فى اعناقها
تنبت نفاج المسك اذا اخذت تلك النفاج فى النفخ
تتأذى بها تلك الظباة وتحك اعناقها فى الحجر والصخور
فيسيل دم تلك النفاج فينضج هنالك بحرارة الشمس وهو
المسك الفائق وبهذه الحكاية يسوّغ ان يقال فى المسك
אריתי מורי لانهم يجمعونه من تلك الحجر ואדונינו ר׳ האיי
ז״ל فسر فيه لبان الرهبان وهو الجاوى وقيل المصطكى
وكلامه ז״ל يطابق كلام רז״ל ואלו חוצצין בכלים תזפת והמור
ولا شك عندى ان אריתי מורי וידי נטפו מור الذى ليس
فيه שם לווי هو لبان الرهبان كما زعم הגאון ז״ל يطابق
كلام רז״ל واما מר דרור الذى فيه שם לווי لا شك انه
المسك كما صح لنا السيد רבי׳ משה ז״ל والعرب تقول مُسك
دارين ودارين عندهم اسم موضع يوتى منه بالمسك الفايق

« מר (*Exod.* xxi, 23); c'est le musc. Sa'adyah (Ibn-Danân) dit : Les commentateurs sont fortement en désaccord sur ce mot. Aboul Walid dit : Si ce mot signifiait *musc*, le verset (*Cant.* v, 1) n'aurait pas dit, *j'ai cueilli;* car on ne cueille pas le

musc des arbres. Ibn-Ezra dit que c'est la myrrhe rouge. Mais comme il a établi une relation entre le mot hébreu et l'arabe, et comme il n'y a point d'affinité entre la myrrhe et le piment (בשם), ces deux espèces ne pouvaient être mêlées ensemble (comme le verset *Exod.* xxi, 23 l'indique); peut-être Ibn-Ezra n'a-t-il jamais vu la myrrhe. Joseph ibn-'Aknin dit, comme pour répondre à Ibn-Djanâ'h et à Ibn-Ezra, qu'il y a en Chine et au Tibet une espèce de gazelle sur le cou de laquelle poussent de petites vessies remplies de musc; quand ces vessies arrivent à maturité, la gazelle en est gravement affectée, et se frotte le cou contre les pierres et les rochers sur lesquels le sang de ses vessies coule; alors il y mûrit (sèche) par la chaleur du soleil; et c'est le musc supérieur[1]. C'est pour cela que le verset (*Cant.* v, 1) dit : *j'ai cueilli le musc;* car on le cueille sur ces pierres. R. Haya explique מר par l'*encens des prêtres*, et c'est[2] celui de *Djava;* on dit que c'est le *Mastix;* son explication est d'accord avec le mot de la *Mischna* (*Mikvaoth*, ix, 5). Je ne doute point, pour moi, que מר (*Cant.* v, 1), non accompagné d'une épithète, ne signifie l'*encens des prêtres*, comme l'a pensé R. Haya, d'accord avec la *Mischna;* mais pour מר דרור (*Exod.* xxi, 23), avec une épithète, il n'y a pas de doute que ce ne soit le musc, comme

[1] Cf. *Les Prairies d'or*, par Maçoudi, traduites par MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. I, p. 354.

[2] Le ms. porte אלגאוי וקיל אלמסטכי; nous ne sommes pas sûr de la traduction du premier mot.

l'a expliqué Maïmonide. Les Arabes disent *Mousc el-darîn; Darîn* est le nom de l'endroit d'où l'on apporte le musc supérieur. »

On nous permettra de donner un des deux passages grammaticaux dans le commentaire du livre *Yéçirah*, par Sa'adyah. C'est au chapitre IV, § 3, que le livre *Yéçirah* traite de la classification des vingt-deux lettres alphabétiques, selon leur prononciation par la gorge, la langue, les dents, etc. Sa'adyah dit qu'on ne trouve pas ensemble deux lettres prononcées par le même organe; ainsi on ne trouve pas ensemble סז, ni שז, ni קג, ni דט, etc. Il a expliqué cela dans le premier livre des *Livres de la langue* (كتب اللغة). Sa'adyah continue :

فاما אהחע فان لها فى المקרא اםב خاصية منها יז باتفاق
قراة اهل الشام واهل العراق ومنها כה خاصية لقراة
الشام وقد فردنا للםב كتابا من كتب اللغة لكنا نذكر
ههنا عيونها ونقول اذا كان الكلمة افعل انا وهو مضمومة
كقولك אראה فانها مفتوحة فى אהחע كقولك אהמה واذا
كانت تفاعلا او اضطرارا تدغش كقولك אבנה ואכבד فهى
فى אחהע ممدودة كقولك ולא אענה ومثل אדבר ואספר
الدغشين[1] يكون فى هذه الاربع ممدودان كقولك אנחם
וארחם ومثل אוצג ואוקח يكون فيها רפי كقولك יוחן ויועד

[1] Nous avons transcrit les mots hébreux auxquels Sa'adyah a donné une forme arabe avec des caractères arabes.

وكل بآ تزاد على معرفة فهى دغشة اعنى المعرفة كقوله
בטוב בכל وعلى אֲהֲחֲע تكون بסגול كقولك בהרים בחלל وكل
بآ تزاد على نكرة تكون بשוא مفتوحة كقولك בראשית
במים רבים وعلى אֲהֲחֲע تقول كنحوها كقولك בעם כבד בעיני
ה׳ والالف منها فى المعرفة يكون قمصة كقولك והנותר בארץ
وعلى هآ يزاد على اسم ليثبته فسبيله ان يكون דגש كقولك
היד היום فان كان من هذه الاربع حروف كان فى الالف
والعين קמץ האדם העם وفى الهآ סגול كقولك ההמון ההרים
وفى الחית פתח كقولك החוצה החשך ما خلا והחלונים
והחריטים והחמנים وان كان الهآ وافيا كان مخطوفا كقولك
הטוב טוב היד ה׳ ومن هذه الاربع فالالف ممدود كقولك
והאלהים אני האל יעות والهآ الקמץ סגול كقولك ההמית
המיתחו وكذلك الالف האכל אכלנו[1] (ومثل ידבר יספר يكون
فيها יעשה יוחק ومثل יכתב اذ متفاعل يصير فيها לא
יעשה כן) والكف المزادة على نكرة تكون مفتوحة كقولك
כבוא כצאת وفى هذه الاربع تقول كنحوها كقولك כחתף
תארוב واذا زيدت على المعرفة كانت دغشة כיום כלילה وفى
هذه الاربع تكون قمصة او סגול كقولك כעב תעופינה

[1] Cette phrase, jusqu'au mot כן, n'est pas ici à sa place, et nous ne l'avons pas reproduite dans notre traduction, quoique la traduction hébraïque l'ait aussi; c'est une phrase qu'on trouve déjà au commencement de ce morceau.

כערים واللام المزادة على النكرة تكون خفيفة مفتوحة
وفي الاربع تكون كاعرابها לעיני כל ישראל לעשה אורים وفي
المعرفة قد تفتح كقولك יראה לעינים وقد تقبض كقولك
מקדם לעין وقد تكون סגול كقولك להרים ולגבעות מודיעים
לחדשים واذا زيدت الميم تقول بالدגש מטוב עד־רע מיום
وفي هذه تقول מארץ מצרים وفي صورة مفعّل تقول מכביר
מרבה فاذا كان من الاربع يمتدّ كقولك מחזיק מאריך وفي باب
نفعل נדבר נקוה وفي الاربع נעבר נעשה ممدود وفي باب
نتفاعل לא נכלם ולא נכשל فاذا كان من الاربع נחלץ חשים
وكذلك في التاء תעשה המנרה תעזב הארץ אל תעשה לך
في الفاعل والمفعول به وتسمية الفعل תאלחך להם תחנונים
ما خلا תעתועים والذى تقول فيه דברה אליו פתחה אזנך
ونقول في هذه الاربع להטה وفيما تدغش فيه مثل יכבד
יספר תמרח في هذه الاربع فتقول יבער ירחם واذا قلت
מפעלה كقولك המעשקה דגש في אֳהֳחֳעֳ לא מטוהרה היא
واذا توسطت אֳהֳחֳעֳ الكلمة فان كان الفعل ماضيا كان للحرف
الاول קמץ كقولك כי רחקו מעלי وان كان آتيا كان פתח
كقولك רחקו מעל ה׳ שאלו שלום ירושלים ושחטו הפסח
وتقول في الماضى רעמו פנים סחרו אל ארץ وما هو عليه
صورة افعلك אכבדך אשלחך وفي אֳהֳחֳעֳ אניעך עמו אביאך

وما هو مصدر لهم تقول על מכרם בכסף צדיק وفى אהחע
تقول על מאסם الكل קמץ وفى الفعل الاضطرار بالיוד יעמד
חי יחרם כל רכושן وفى باب فعلوا הראו התעו وفى الاربع
تقول חעלו עולה ومن الاسماء الثلاثية اذا توسط حرف من
אהחע انفتح كله كقولك נחל נער היער فان كان اخيرا
النصف الاخير كقولك זבח צמח בצע وان كان اولا لم
يفتح شيا وكذلك ان كان اول الاسم חלם كقولك וראיתי
לבית נבת כי בחן وما هو فى اواخر الاسماء من التانيث فى
سائر الحروف تقول מקבצת מתקדשת وفى هذه الاربع ושרה
שמעת ואש מתלקחת وما كان من النغم فى اواخر الكلمات
من الחלם يفتح اذا جاورها كقولك לפקח לשמע. وكذلك
من الצרי كقولك שומע זורח وكذلك من الחרק كقولك
יושיע יצליח وكذلك من الשרק كقولك סרוח יהושע فهذه
جملة الخواص المב فى אהחע وقد يشاركها الריש فى حال
وבגדכפת فى حال وليس هذا موضع تحرير ذلك

« Quant aux quatre lettres אהחע, elles ont quarante-deux particularités [pour la vocalisation], savoir : dix-sept où les Palestiniens et les Babyloniens sont d'accord, et vingt-cinq appartenant exclusivement aux Palestiniens. Nous avons consacré à ces quarante-deux particularités un livre parmi les *Livres de la langue;* mais nous voulons en donner ici quel-

ques notices. Quand un mot est à la première personne du futur, [la première radicale] forme une syllabe *fermée* [avec la lettre servile], par exemple, אִרְאֶה; mais si cette lettre est une des lettres אחהע, la lettre servile forme une syllabe *ouverte* à la lettre suivante, par exemple, אֶחֱמֶה [1]. A la forme du passif ou de la nécessité [2], il y a pour les autres lettres *dagesch*, par exemple, אִבָּנֶה, et pour les quatre gutturales, la syllabe est allongée, par exemple, אֵעָנֶה; dans la forme אדבּר, la syllabe, devant le *dagesch*, devient longue, אנחם, et la forme יִקַּח est pour les quatre lettres sans *dagesch* יוחן. Le ב, ajouté comme déterminatif, est suivi d'un *dagesh*, בּטּוּב, et quand une des lettres אחהע suit le ב, celui-ci a *segol*, בֶּחלל; le ב, qui ne détermine pas, a un *scheva* mobile [3], בְּמים, et de même quand le ב est suivi d'une des quatre gutturales בְּעם etc. le ב déterminatif devant א a *kamaç*, בָּארץ. Le ה déterminatif est suivi d'un *dagesch*, היּד; devant אע, le ה prend *kamaç*, הָאדם, הָעם; devant ה, *segol*, הֶהרים, et devant ח *patha'h*, הַחשך, excepté dans les trois mots: והחלונים, etc. Quand le ה est interrogatif, il prend une demi-voyelle (*scheva* composé), הֲטוב, et devant les quatre gutturales, le ה a une voyelle הַאל; devant un autre ח avec *kamaç*,

[1] Nous possédons la traduction hébraïque de ce morceau, d'après le manuscrit de la Bibliothèque royale de Munich; mais cette traduction est trop servile, et quelquefois défectueuse. Le mot مضمومة est rendu en hébreu par קבוצה וקמוצה; مفتوحة par פתוחה.

[2] La traduction hébraïque porte וכשתהיה נפעלת או נחוצה; Sa'adyah désigne plus loin, par le mot اضطرار, la forme de *hoph'al*.

[3] La traduction hébraïque a מוחטף.

le ה interrogatif a *segol*, הֶהָמִית, et de même devant א, הֶאָכל. Le כ non déterminatif a un *scheva* mobile[1], כבוא, et de même si le כ est suivi d'une de ces quatre lettres; le כ déterminatif est suivi d'un *dagesch*, et devant les quatre gutturales, le כ a *kamaç* ou *segol*, כֶּעב. Le ל non déterminatif a *scheva*[2], et de même, suivi de ces quatre lettres; le ל déterminatif a *pathá'h*, לַענים, quelquefois *kamaç*, לָעין, et quelquefois *segol*, לֶחרים, etc. Le מ est toujours suivi d'un *dagesch*, מטּוב, et pour ces quatre lettres, on dit מֵארץ.

« La forme du participe, מרבה, est allongée pour les quatre lettres מַחֲויק; pour la première personne du pluriel, נדבר, on dit pour les quatre lettres, נַעֲבר, נַעֲשה[3]; pour la forme passive, נִכלם, on dit pour les quatre lettres נֶחלץ, et de même pour le *tav* à l'actif ou au passif. Pour le nom verbal, on dit תאֲלתך; le mot תַעְתועים fait exception; pour la forme דַברה on dit להמה pour les quatre lettres. Dans la forme du *dagesch*, יכבד, on dit ירחם, et pour le participe, מטוהרה.

« Si une des lettres אהחע se trouve au milieu du mot, et que le mot exprime le passé, alors la première lettre a *kamaç*, רָחקו; si le mot désigne le futur, la première lettre a *patha'h*, שַאלו. La forme אפעלך est pour les quatre lettres אניעך; la forme infinitive,

[1] Nous comprenons ainsi le mot مفتوحة; peut-être faudrait-il נָשוא, comme plus haut; la traduction hébraïque a חא פתוח.

[2] Mot à mot : *légèrement ouvert;* la traduction hébraïque nous manque malheureusement pour cette phrase.

[3] Le mot ممدود est rendu en hébreu par משוך פשוט.

avec le pronom de la troisième personne pluriel מְכרם, est pour les lettres אהחע: מאסם, toujours avec *kamaç;* dans le verbe passif (signifiant la nécessité, *hoph'al*), avec י, on dit יֻעמד; pour la troisième personne du pluriel au passé, הֻתעו, on dit הֻעלו.

« Les noms trilitères ayant pour deuxième radicale une des lettres אהחע, sont ponctués *patha'h*, נַחל; si la dernière lettre est une des gutturales, la dernière moitié est ponctuée *patha'h*, זֶבַח; si la gutturale se trouve au commencement, le mot n'est point altéré; de même si la première syllabe a *'holom*, בֹחן. Dans la forme féminine מקבֶצת, on dit, quand il y a une gutturale, שמַעַת. Si une des quatre lettres אהחע se rencontre avec une voyelle longue [1] à la fin du mot, la gutturale prend *patha'h* après *'holom*, *céré*, *'hirik* et *schourouk*. Voilà les quarante-deux particularités des lettres אהחע; le ר, ainsi que les lettres בגדכפת, est parfois en rapport avec ces quatre lettres; mais ce n'est pas ici le lieu de l'expliquer. »

[1] La traduction hébraïque rend نغم par מחברת המלכים.

Note supplémentaire. Le savant M. Wogue nous a fait observer avec raison que le mot מטחרי (*Journ. asiat.* 1862, t. I, p. 128, note) est une corruption pour מטהרו. (Voy. *Ps.* LXXIX, 45.) — En adoptant la prononciation de *Kam'hi* au lieu de celle de *Kim'hi*, usitée jusqu'à ce jour, nous avons suivi l'avis de M. Derenbourg, qui a lu ainsi le nom de R. David dans plusieurs manuscrits du Michlol à la Bibliothèque impériale. Comparez du reste les noms patronymiques de בַלעי et בַכרי (*Nombres*, XXVI, 35 et 36). Il existe encore aujourd'hui à Hébron une famille Kam'hi qui prétend descendre de ces grammairiens.

EXTRAITS

DE

LA CHRONIQUE PERSANE D'HERAT,

TRADUITS ET ANNOTÉS

PAR M. BARBIER DE MEYNARD.

(SUITE ET FIN.)

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE.

Cette dernière partie de la Chronique de Mouyin ed-din Esfizari, dont la publication a été retardée par des travaux plus urgents, comprend l'histoire du Khoraçân sous les successeurs de Timour, jusqu'au meurtre de Sulthân-Abou-Saïd. Les dernières pages, consacrées à l'avénement de Sulthân-Huçeïn, sont si pauvres de faits, si remplies d'une basse adulation et d'images fausses ou banales, que personne ne me reprochera de les avoir élaguées. D'ailleurs, la rédaction de cette seconde moitié du livre est bien moins satisfaisante que la première : les faits y sont présentés sans ordre, sans nul respect de la chronologie; l'auteur revient sans cesse sur ses pas, et, dans sa marche désordonnée, il omet des détails qui ont leur importance. Il m'a donc fallu recourir à des auxiliaires plus méthodiques, et c'est dans le *Habib us-Sier,* c'est dans l'histoire millénaire (*Tarikh-é-elfi*), précieux ouvrage, dont j'ai fait l'acquisition pendant mon séjour en Perse, que j'ai puisé les renseignements que je présente, dans ce dernier chapitre, sous une forme rapide et synthétique. Grâce aux documents de ce genre, il m'eût été facile de donner d'amples dévelop-

pements à cette triste phase de l'histoire musulmane, mais il m'aurait fallu dépasser de beaucoup les limites dans lesquelles ce travail doit rester enfermé. On peut, en outre, se demander quelle utilité ressort du récit détaillé de ces révolutions confuses, de ces usurpations qui s'entre-croisent, de ces marches et contre-marches d'armées indisciplinées, de ce tableau sinistre des plus horribles excès de la barbarie. L'histoire, telle qu'on la comprend de nos jours, a d'autres exigences et un but plus élevé à atteindre. C'est l'humanité même qu'elle étudie dans les manifestations premières de sa conscience, dans les phases multiples de sa vie religieuse, morale, intellectuelle. Les clartés que les documents musulmans jettent sur ces belles et ténébreuses questions sont si pâles que, loin de déplorer avec un de nos savants confrères la prétendue concision et les lacunes de la Chronique de Khondémir, la meilleure traduction, selon moi, serait celle qui la contiendrait toute en deux cents pages. Si ces considérations ont quelque poids, le lecteur, je l'espère, ne me saura pas mauvais gré de l'extrême brièveté du présent travail.

CHAPITRE IV ET DERNIER.

HISTOIRE D'HERAT SOUS LES TIMOURIDES.

RÈGNE DE SCHAH-ROKH.

L'an 799 de l'hégire (1396-1397), Timour donna à son jeune fils Schah-Rokh[1] le gouvernement du Khoraçân, qui comprenait alors tous les pays situés entre les frontières du Mazendérân et l'Indus. Il

[1] Nous n'avons emprunté au récit assez prolixe de Mouyin ed-din Esfizari, sur le règne de Schah-Rokh, que les faits qui concernent particulièrement l'histoire d'Herat. L'intéressante biographie de ce souverain, tirée du *Matla es-Saadeïn*, a été publiée par É. Quatremère dans le *Journal asiatique*, II[e] série, t. II.

désigna lui-même les chefs qui devaient occuper auprès du prince les emplois les plus importants; de ce nombre étaient Suleïmân-Schah, Mozrib-Tchakou, Seïd-Khadjeh, fils d'Ali-Behadour; Hadji-Seïf ed-din, Haçan-Djândâr et plusieurs autres émirs. Schah-Rokh fit ses adieux à son père, aux environs de Koudj, et continua sa route. Dans le district de Tchichekto[1], il fut reçu par une députation des chefs militaires du Khoraçân, sous la conduite d'Ak-Bogha, gouverneur d'Herat. Après un court séjour à Herat, il y laissa son harem et prit le chemin du Mazendérân, dont le climat lui parut plus favorable à son campement d'hiver. Quelques mois après son départ, il apprit la naissance de son fils Baïsongho' à Herat, et des réjouissances magnifiques furent célébrées, à cette occasion, dans les jardins de Zaghân[2].

[1] Koudj, nommée aussi Kouk, est une petite ville du Khoraçân, dans le voisinage de Néça. Elle était habitée par une tribu puissante qui, sous le nom de *Koudji*, combattait ordinairement dans les rangs de l'armée heratienne. *Tchichekto* forme, avec Meïmeneh, un district très-fertile et riche en prairies, entre Balkh et Merverroud. (*Heft-iklim*, quatrième climat.) C'est la localité désignée dans la carte d'Arrowsmith sous le nom de *Chechak-Too*. Ce pays a donné naissance à Zéhir ed-din-Taher, poëte célèbre (mort en 590) qu'on a voulu mettre sur la même ligne qu'Enveri. Ahmed-Razi (ouvrage cité) et l'auteur de l'*Atesch-Kedeh* font justice de ce jugement, tout en rendant hommage au talent de Zéhir ed-din. (Voyez aussi, sur cet auteur, le *Béharistân* de Djâmi, édition de M. de Schlechta, p. ۹۹, et le *Séfineï-Schoara*, édition de Constantinople, p. ٥١.)

[2] D'après Mirkhond, Khondémir et l'auteur du *Tarikh-é-elfi*, Baïsonghor naquit dans la nuit du jeudi 21 du mois zil-hiddjeh 799. Cette assertion, que nous n'avons aucune raison de rejeter, nous permettra de fixer la date exacte de la mort du même prince, qui a donné lieu à quelque confusion. (Voyez la note 2 de la page 273.)

TENTATIVE DE MEURTRE CONTRE SCHAH-ROKH DANS LA GRANDE MOSQUÉE D'HERAT.

Schah-Rokh, parvenu au faîte des grandeurs, maître d'un vaste empire et d'une puissance sans bornes, conserva toujours les sentiments d'humilité et la ferveur religieuse de son enfance. Plein de dédain pour les biens passagers de ce monde, il demandait à la prière et aux plus strictes pratiques de la dévotion l'oubli des vanités qui l'accablaient. Ce fut dans un de ces moments de pieux recueillement qu'il faillit perdre la vie. Le vendredi 23 du mois de rébi second, 830 (mars 1427), il venait de réciter les prières hebdomadaires dans la grande mosquée de notre ville, et se disposait à sortir du *Moçalla*, lorsqu'un derviche, enveloppé d'un manteau de feutre, se présenta devant lui, un placet à la main. Tandis que l'empereur ordonnait à un de ses officiers de lire la requête et de lui en faire connaître le contenu, le derviche, tirant un poignard qu'il avait caché sous son manteau, se précipita sur Schah-Rokh et le frappa. Mais la Providence veillait sur les jours de ce monarque bienfaisant, et elle détourna le coup qui devait lui arracher la vie; le fer, mal dirigé, pénétra peu profondément dans les chairs. L'assassin fut mis en pièces sur le seuil même de la mosquée; on le reconnut pour être un certain Ahmed-Lor (احمد لر), disciple de Molla Fazl-Allah-Asterâbâdi. Cependant les timbaliers s'étaient déjà mis en marche au son de leur musique guerrière, et le peuple se

pressait aux abords de la mosquée, avide de contempler le cortége impérial. Schah-Rokh, affaibli par la perte de son sang, voulait se faire porter en litière; mais les émirs Ala-ed-din-Alikeh-Geunultasch et Djélal-ed-din-Firouz-Schah lui représentèrent que le bruit de sa mort se répandrait aussitôt dans la ville et pourrait faire naître de graves désordres. Schah-Rokh, réunissant toutes ses forces, monta à cheval et traversa les bazars, précédé de sa fanfare; il arriva ainsi jusqu'à Bâgh-é-Zaghân, où les chirurgiens pansèrent sa blessure et la déclarèrent sans gravité. On procéda aussitôt à l'enquête. Une clef avait été trouvée dans les vêtements de l'assassin; les agents de la police reconnurent qu'elle ouvrait la porte d'une des chambres du petit caravansérail (تيمچه), où il avait demeuré. Ils apprirent aussi, par les dépositions des voisins, que le derviche faisait métier de coudre des bonnets et qu'il recevait de fréquentes visites. Les condamnations, basées sur de simples soupçons, furent nombreuses. Un célèbre calligraphe, Molla-Mârouf-Khattat, originaire de l'Irak, fut traîné plusieurs fois au pied du gibet, et ne dut la vie qu'au talent dont il avait donné tant de preuves. D'autres prévenus, plus sérieusement compromis, tels que Azd-ed-din, neveu de Molla-Fazl-Allah-Houroufi, furent suppliciés et leurs cendres jetées au vent. Un poëte distingué, Émir-Seïd-Kaçem de Tébriz, dont la complicité n'était rien moins qu'avérée, fut exilé d'Herat. C'est à cette circonstance qu'il fait allusion dans le passage suivant d'une de ses odes :

قاسم سخن کوتاه کن برخیز وعزم راه کن
شکر بر طوطی فکن مردار پیش کرکسان

Interromps tes chants, ô Kaçem, et prépare-toi à partir. Donne ton sucre aux perroquets (c'est-à-dire tes vers aux gens éloquents) et laisse les cadavres aux vautours.

MORT DE SULTHÂN-BAÏSONGHOR; PESTE À HERAT; MORT DE L'EMPEREUR SCHAH-ROKH.

L'an 837 (1433-1434), la mort de Baïsonghor-Behadour, fils de Schah-Rokh, plongea le Khoraçân dans la consternation. Ce prince, doué de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, ne se plaisait que dans la société des savants et des littérateurs; il cultivait lui-même les lettres avec succès [1], et sa douceur le faisait chérir de ses sujets. Mais un goût prononcé pour le vin et la débauche ruina de bonne heure sa santé; les médecins ne purent arrêter les progrès de la maladie, et il succomba dans la matinée du samedi 1er djemazi el-evvel, âgé seulement de trente-sept ans et quatre mois [2]. L'empereur fit célébrer les

[1] Ali-Schir en a fait mention dans sa Galerie des poëtes et cite quelques vers qui ne peuvent nous donner une haute idée de la verve poétique de ce prince. (Voyez les curieux extraits du *Médjalis*, publiés par M. Belin, *Journal asiatique*, 1861, p. 289.)

[2] Khondémir place sa mort le 7 de djemazi premier; mais il s'accorde avec notre auteur et avec le *Tarikh-é-elfi* pour assigner à cet événement l'année 837 de l'hégire. Baïsonghor étant né dans les derniers jours de l'an 799, avait en effet trente-sept ans, quatre mois et quelques jours lorsqu'il mourut. En présence de témoignages aussi formels, il est difficile d'admettre comme exacte la date 6 djemazi-el-evvel 836, que le savant M. de Khanikoff a recueillie dans la cha-

cérémonies funèbres selon les prescriptions de la loi musulmane; mais il ne prit pas le deuil et se borna à mettre sur sa tête le bonnet de poils de chameau (برك) en usage parmi le peuple et les derviches. Une foule immense suivit le convoi depuis le *Bagh-é-Séfid,* demeure du prince, jusqu'à la médresseh de Gueuher-Schâd-Begum, où il fut enterré. Après quarante jours de deuil, la cour quitta les vêtements noirs et prit, selon l'usage mongol, le costume de cérémonie. Schah-Rokh, frappé dans ses affections les plus chères, eut assez d'empire sur lui-même pour régler la succession du défunt, d'après la loi sur les partages (علم فرائض), au profit des trois fils qu'il laissait, à savoir : Rokn-es-Salthanet Ala ed-dôoleh, Moezz-es-Salthanet Sulthân-Mohammed, et Ghyas-es-Salthanet-Abou'l-Kaçem-Babour.

L'année suivante (mars 1435 de J. C.), la peste fit de terribles ravages dans Herat. Bien que les médecins aient cherché la cause de cette calamité dans les influences malignes de l'air, les disciples de la vérité (soufis) n'hésitèrent pas à l'attribuer aux iniquités de l'homme[1]. Au lieu d'accuser un climat dont

pelle du Moussallah d'Herat, et nous pensons que la pierre tumulaire doit porter le millésime 837. L'erreur s'est glissée, ou dans le carnet de voyage de M. de Khanikoff, ou dans le numéro du *Journal asiatique* qui renferme son intéressante lettre sur la topographie d'Herat (Juin, 1860, p. 542). Un chronogramme, composé peu de jours après la mort du Schahzadeh, et cité par Khondémir, confirme entièrement l'opinion que nous soutenons ici. On en trouvera la traduction dans D'Herbelot (au mot *Baïsancor*).

[1] La même pensée se trouve dans le *Mesnévi* de Djélal ed-din Roumi :

la douceur et la salubrité excitent la jalousie des jardins célestes, il eût été plus naturel, au moins, d'attribuer l'apparition du fléau à l'agglomération des habitants. Mais cette explication ne peut que confirmer celle des sectateurs de la religion intérieure; car mille souillures, dans l'ordre physique et moral, sortent de la multitude, et planent sur elle, comme une vapeur empoisonnée. La peste dura depuis le 7 de redjeb jusqu'au 15 de zil-kaadeh, c'est-à-dire pendant quatre mois et huit jours; son période d'intensité coïncida avec les premiers jours de la lune de schavval. Ce mal, presque inconnu à Herat, inspira une terreur universelle; on dit qu'en un seul jour quatre mille sept cents cercueils sortirent des portes de la ville. La banlieue fut encore plus cruellement décimée. Parmi les victimes les plus regrettables, on cite le vénérable scheïkh Zeïn ed-din el-Khâfi. Ce saint personnage, voyant que ses exhortations ne pouvaient rien sur le peuple, monta en chaire après l'office du vendredi, et s'écria : « Ô mon Dieu! puisque nos prières ne peuvent vous fléchir, daignez accepter ma vie pour la rançon de vos serviteurs! » Deux jours après (2 schawal), il mourait de la peste. Une autre perte aussi déplorable fut celle de Khadjeh-Abd-el-Kader, célèbre par son triple talent de peintre,

از زنا افتد وبا اندر جهات
قحط آرد اندر جهان منع زكات

C'est l'adultère qui fait naître la peste sur la terre. — C'est le refus de l'aumône qui condamne le monde à la disette. (Édition de Boulak, t. Ier.)

de musicien et de poëte. C'est surtout comme musicien qu'il est connu dans tout l'empire musulman, et l'anecdote suivante prouvera combien cette réputation était légitime. Sulthân-Ahmed avait auprès de lui à Baghdad un chanteur nommé Rizvân-Schah qui avait composé un morceau en douze tons (مقام), à six parties (شش آوازه) et vingt-quatre variations (شعبه). Abd-el-Kader, qui était, à cette époque, dans toute la force de l'âge et du talent, vint à la cour de Baghdad et défia son rival. En effet, sur des paroles arabes et persanes que les poëtes de la cour lui fournissaient, il composa chaque jour, pendant tout le mois de ramazân, un morceau différent, où toutes les difficultés de l'œuvre de Rizvân-Schah se trouvaient réunies; à la fête du beïram, il les exécuta successivement devant le roi, qui, émerveillé de la fécondité et de la science de cet artiste, lui décerna publiquement la palme[1]. Mais, hélas! les doux sons de sa lyre (*tchenk*) ne purent arracher cet oiseau mélodieux aux griffes acérées (*tcheng*) de la mort. Schah-Rokh était campé aux environs de Rey lorsqu'il fut informé des calamités qui désolaient notre pays, et il fit défense d'ouvrir les lettres venues du

[1] Abd-el-Kader était aussi un calligraphe habile et un lecteur du Coran de premier ordre. C'est au talent avec lequel il récitait le livre saint qu'il dut la vie dans une circonstance qui nous a été rapportée par l'auteur du *Médjalis un-néfaïs*, le célèbre Ali-Schir-Nevayi. (Voyez la notice et les extraits publiés par M. Belin, *Journal asiatique*, 1861, p. 283.) Khondémir a cité cette anecdote dans sa notice sur Abd-el-Kader (*Habib us-Sier*, III, 3, p. 212), mais avec une concision telle qu'il la rend à peu près inintelligible.

Khoraçân, pour empêcher l'alarme de se répandre dans son camp. D'après le dénombrement qui fut dressé par ses ordres, le nombre des morts se serait élevé à 600,000 âmes dans la capitale, et à 400,000 dans les campagnes environnantes, sans compter ceux qui furent enterrés dans leurs maisons, ou jetés dans des fosses creusées à la hâte.

L'empereur Schah-Rokh mourut l'an 850 (avril 1447), âgé de soixante et douze ans[1]. Il avait eu sept enfants : 1° Olough-Beig, le seul qui lui survécut; 2° Ibrahim-Sulthân; 3° Baïsonghor-Mirza; 4° Siourgoutmisch-Mirza; 5° Mohammed-Djouki; 6° Djân-Oghlân; 7° Yardi-Beig; ces deux derniers moururent en bas âge; les autres, à l'exception d'Olough-Beig, précédèrent leur père dans la tombe; mais ils laissèrent des héritiers dont le nom reviendra souvent dans la suite de cette histoire. Ce sont : 1° Mirza-Abd-Allah, fils d'Ibrahim-Mirza; il régna dans le Fars; 2° Ala-ed-dôoleh, Sulthân-Mohammed et Babour-Mirza, tous trois fils de Baïsonghor; 3° Sulthân-Maçoud et Karadjar-Mirza, fils de Siourgoutmisch; 4° Mohammed-Kaçem-Mirza et Sulthân-Abou-Bekr, fils de Mohammed-Djouki. En outre, l'empereur avait eu deux filles qui furent données en mariage à Mirza-Yahia et à Mohammed-Djihânguir, fils de Mohammed-Sulthân. Deux des femmes de Schah-Rokh,

[1] Le chroniqueur d'Herat rapporte ici les détails de la mort de Schah-Rokh, d'après le *Matla es-Saadeïn*. (Voyez la traduction de ce passage dans les extraits publiés par É. Quatremère, *Journal asiatique*, numéro cité.)

taquer sans perdre de temps, et dans la nuit du samedi, 13 safer, ils se jetèrent sur son camp, plongé dans une sécurité profonde, pénétrèrent jusqu'au quartier général et s'emparèrent de Gueuher-Schâd et des autres prisonniers. Dès que l'alarme fut donnée, Abd-el-Latif se précipita sur cette petite troupe, à la tête de toute son armée; cependant les soldats heratiens, malgré leur infériorité numérique, remportèrent la victoire. Abd-el-Latif chercha son salut dans la fuite; mais son cheval s'étant abattu, il fut pris et conduit en présence de Ala ed-dôoleh, qui était venu à la rencontre de son armée victorieuse jusqu'à Saad-Âbâd (bourg voisin de Djâm). Ala ed-dôoleh se montra généreux; loin de punir son rival, il lui donna un équipage digne de son rang, et le conduisit à Herat; puis il fit venir le corps de l'empereur Schah-Rokh et le fit inhumer dans la chapelle funéraire de Baïsonghor, située dans la medressèh de Gueuher-Schâd.

EXPÉDITION D'OLOUGH-BEIG DANS LE KHORAÇÂN.

La mort de Schah-Rokh avait plongé son fils, Olough-Beig, dans un désespoir si profond que, pendant plusieurs mois, il négligea les affaires de son gouvernement et parut ne pas s'opposer aux tentatives ambitieuses de ses ennemis. Mais les conseils de ses ministres le tirèrent de sa torpeur; on lui représenta qu'il était le seul fils survivant et l'héritier légitime de l'empereur, et qu'il devait assurer les droits que lui donnait sa naissance, avant que ses

Abd-Allah, fils d'Ibrahim-Sulthân, se rendait maître de la province de Schiraz. Mohammed-Mirza, malgré le petit nombre de ses partisans, n'hésitait pas à prendre part à la lutte, et Abou 'l-Qaçem-Babour faisait valoir hautement ses prétentions au trône. Enfin, les fils de Siourgoutmisch se rendaient indépendants dans le Kaboul et à Ghiznin, tandis que Mirza-Abou Bekr, fils de Mohammed-Djouki, occupait sans coup férir la province de Khottolân.

Cependant Abd-el-Latif-Mirza, après le succès qu'il avait remporté sur la reine douairière, s'était avancé jusqu'à Bestham. Là on lui apprit que Babour-Mirza était entré dans le Djordjân, y avait reçu l'hommage d'Émir-Hindoukeh, et que son autorité était désormais reconnue dans cette province et dans le Mazendérân. Abd-el-Latif, voyant qu'il ne réussirait pas contre son rival, retourna à Nischapour, suivi de la reine et de ses prisonniers. Ala ed-dôoleh, qui était maître d'Herat, avait employé les richesses de cette ville à grossir le nombre de ses partisans, et à les équiper. Dès qu'il apprit qu'Abd-el-Latif était arrivé à Nischapour, il fit marcher contre lui quelques régiments, commandés par Mirza-Saleh et par l'émir Oveïs, avec ordre de surprendre l'ennemi, et de délivrer la reine et ses compagnons de captivité. Ces deux officiers se rendirent à Meschhed, en toute hâte; mais ayant été informés qu'Abd-el-Latif irritait par ses violences les chefs placés sous ses ordres, et que la discorde régnait dans les rangs de son armée, ils résolurent de l'at-

taquer sans perdre de temps, et dans la nuit du samedi, 13 safer, ils se jetèrent sur son camp, plongé dans une sécurité profonde, pénétrèrent jusqu'au quartier général et s'emparèrent de Gueuher-Schâd et des autres prisonniers. Dès que l'alarme fut donnée, Abd-el-Latif se précipita sur cette petite troupe, à la tête de toute son armée; cependant les soldats heratiens, malgré leur infériorité numérique, remportèrent la victoire. Abd-el-Latif chercha son salut dans la fuite; mais son cheval s'étant abattu, il fut pris et conduit en présence de Ala ed-dôoleh, qui était venu à la rencontre de son armée victorieuse jusqu'à Saad-Âbâd (bourg voisin de Djâm). Ala ed-dôoleh se montra généreux; loin de punir son rival, il lui donna un équipage digne de son rang, et le conduisit à Herat; puis il fit venir le corps de l'empereur Schah-Rokh et le fit inhumer dans la chapelle funéraire de Baïsonghor, située dans la medressèh de Gueuher-Schâd.

EXPÉDITION D'OLOUGH-BEIG DANS LE KHORAÇÂN.

La mort de Schah-Rokh avait plongé son fils, Olough-Beig, dans un désespoir si profond que, pendant plusieurs mois, il négligea les affaires de son gouvernement et parut ne pas s'opposer aux tentatives ambitieuses de ses ennemis. Mais les conseils de ses ministres le tirèrent de sa torpeur; on lui représenta qu'il était le seul fils survivant et l'héritier légitime de l'empereur, et qu'il devait assurer les droits que lui donnait sa naissance, avant que ses

compétiteurs au trône eussent fait des progrès sérieux. Olough-Beig se décida donc à mener son armée dans le Khoraçân. Arrivé sur les bords de l'Oxus, son premier soin fut d'attirer Abou Bekr-Mirza dans son parti. Ce prince, fils de Mohammed-Djouki [1], non content de régner dans le Khottolân, à Erheng et à Sali-Séraï, avait étendu son autorité sur Balkh, Schoubroughân, Kondouz, Boqoullân, jusqu'aux frontières du Bedakhschân, et il cherchait à s'affranchir de toute domination étrangère. Olough-Beig l'attira dans son camp, le combla de présents et lui donna une de ses filles en mariage. Mais Abou-Bekr était d'un caractère remuant et perfide, et il ourdit secrètement des intrigues contre son suzerain. Olough-Beig fut instruit de ces menées par un officier qui remplissait auprès d'Abou-Bekr les fonctions de chancelier; il fit épier le schahzadeh, et voyant que la dénonciation était exacte, il le chargea de chaînes et le renvoya prisonnier à Samarcande. Puis il passa l'Oxus et vint camper à Balkh, où il reçut la nouvelle du coup de main de Nischapour et de la captivité de son fils, Abd-el-Latif-Mirza. La voix de la nature étouffa chez lui le ressentiment que lui avait inspiré la conduite insoumise de ce jeune homme, et il entama des négociations avec Ala ed-dôoleh pour obtenir la mise en liberté d'Abd-el-Latif. Ce fut le premier ministre d'Olough-Beig,

[1] Mohammed-Djouki-Behadour, fils de Schah-Rokh, était mort au mois de zil-hiddjeh 848. (Voy. la lettre de M. de Khanikoff, *Journ. Asiat.* loc. laud.)

le molla Nizam ed-din Mirek (fils de Mahmoud), qui fut chargé de cette mission. Il se rendit à Herat, où Ala ed-dôoleh organisait une défense formidable, et lui dit que son maître n'avait jamais songé à user de violence contre une ville dont l'empereur, son père, avait fait sa capitale, et que si Ala ed-dôoleh consentait à rendre la liberté à son prisonnier, rien ne troublerait l'harmonie qui régnait entre les deux princes. Un événement fortuit hâta la conclusion de cette affaire. Babour-Mirza, qui se croyait des droits sur le Khoraçân, venait de sortir du Djordjân avec toute son armée et s'était avancé sans obstacle jusqu'à Meschhed. La garnison que le souverain d'Herat avait placée à Djâm essaya vainement de s'opposer aux progrès de l'ennemi : elle fut mise en déroute, Mohammed-Mirza qui la commandait fut fait prisonnier, et Babour entra dans la province d'Herat. Alâ ed-dôoleh, pris entre deux ennemis, ne pouvait plus hésiter; il conclut un traité de paix avec Olough-Beig et remit en liberté Abd-el-Latif, à la condition que ce dernier lui rendrait les officiers qu'il avait faits prisonniers lors de l'affaire de Nischapour. Olough-Beig revit son fils avec une joie sincère, lui promit d'oublier le passé, et le nomma vice-roi de la province de Balkh; puis il reprit le chemin de Samarcande.

Ala ed-dôoleh, libre de ce côté, se retourna contre Babour-Mirza. Il établit son quartier général à Meschhed et ordonna à ses émirs d'attaquer immédiatement Khabouschân, où Babour s'était retranché.

Ses généraux obéirent; mais, arrivés en présence de l'ennemi, ils tinrent conseil et déclarèrent qu'il était imprudent de s'affaiblir dans une lutte contre Babour, lorsque, d'un moment à l'autre, Olough-Beig pouvait revenir dans le Khoraçân pour s'y faire reconnaître comme l'unique héritier de Schah-Rokh. Ils forcèrent donc Ala ed-dôoleh à entrer en négociation avec le prince de Djordjân. On convint facilement des clauses de la paix : Khabouschân fut déclaré ligne frontière entre les deux États, et Babour retourna dans le Mazendérân, tandis que Ala ed-dôoleh reprenait le chemin d'Herat.

Cependant Abd-el-Latif-Mirza, fier de gouverner la Bactriane, ne tenait nul compte de la convention conclue avec Ala ed-dôoleh, et n'avait pas encore remis en liberté les prisonniers de Nischapour. Un contingent de l'armée d'Herat, commandé par Mirza-Saleh, vint les réclamer et s'avança jusqu'à Tchichekto. Abd-el-Latif attaqua à l'improviste cette faible armée, la dispersa, et Mirza-Saleh ne dut la vie qu'à la rapidité de son cheval. Il regagna Herat, non sans péril, et raconta au prince ce qui s'était passé. Ala ed-dôoleh en fut extrêmement irrité; il fit mettre à mort les otages qu'Abd-el-Latif lui avait laissés; et, malgré les rigueurs de l'hiver, il se dirigea avec toute son armée contre la Bactriane. Abd-el-Latif se fortifia de son mieux et informa son père de sa situation dangereuse. Olough-Beig mit encore en œuvre les ressources de la diplomatie pour détourner le péril qui menaçait son fils. Mais le lan-

gage de ses envoyés prouvait qu'il ne reculerait pas devant l'emploi de la force : « Il n'est pas digne d'un prince tel que vous, dirent-ils à Ala ed-dôoleh, de déchirer aujourd'hui les clauses du traité, lorsque tous vos efforts devraient tendre à le rendre plus solide. Si, en cette occasion, vous aviez à vous plaindre de la légèreté d'Abd-el-Latif, c'était devant notre souverain que vous auriez dû porter vos griefs, et non vous faire justice les armes à la main. Quoi qu'il en soit, le parti le plus sage pour vous, c'est de revenir sur vos pas. » Les rigueurs de la saison, non moins que l'attitude ferme d'Olough-Beig, déterminèrent Ala ed-dôoleh à retourner à Herat, après avoir ravagé tout le pays autour de Tchichekto. Il construisit aussi dans ce district une forteresse avec des briques enlevées aux mausolées et aux fondations pieuses des environs. Comme les soldats n'avaient eu, dans ce campement, d'autre nourriture que de l'orge rôtie, ils donnèrent à cette forteresse le nom de *Kour-Madj* (قور ماج). En 852, Ala ed-dôoleh, délivré un moment des soucis de la guerre, fit célébrer en grande pompe la circoncision de son fils (aîné), Ibrahim-Sulthân ; mais les chants de fête retentissaient encore, lorsqu'une fatale nouvelle tomba au milieu de la joie publique : Olough-Beig venait de traverser une seconde fois l'Oxus et s'avançait rapidement dans la direction d'Herat. L'ambition d'Olough-Beig ne manquait pas de prétextes pour légitimer cette nouvelle invasion. Indépendamment de ses droits de fils et d'unique héritier de Schah-Rokh, ce prince invo-

quait la violation du traité conclu précédemment avec Ala ed-dôoleh, le meurtre des officiers d'Abd-el-Latif-Mirza, qui devaient être rendus avec de riches présents, enfin les scènes de carnage qui avaient accompagné la prise de Balkh. Abd-el-Latif prit le commandement de tous les contingents qu'il put lever dans le Khottolân, Kondouz, etc. jusqu'aux rives du Mourghâb, et rejoignit l'armée de son père au passage de l'Oxus. De son côté, Ala ed-dôoleh ne négligea rien pour résister à l'orage qui le menaçait. Après avoir équipé, à force de sacrifices, une nombreuse armée, il laissa la défense du château d'Ikhtiar ed-din à Hadji-Beig, avec 4,000 tômans (*kebeki*), et s'avança à la rencontre de l'ennemi jusqu'à Terbâb (ترباب) .Ce fut dans cette vallée, à 12 farsakhs environ d'Herat, qu'une sanglante bataille décida des destinées du Khoraçân. La victoire tarda à se déclarer, et la brillante valeur d'Ala ed-dôoleh l'aurait sans doute fait pencher de son côté, si la défection d'Abd-Allah-Mirza (fils d'Ibrahim-Sulthân) n'était venue jeter la consternation dans l'armée d'Herat. Abd-el-Latif, profitant de cette circonstance, se porta sur le centre qui résistait encore, et la déroute devint générale. Ala ed-dôoleh, abandonné des siens, se réfugia à Meschhed; après avoir prié sur le tombeau du saint imam, il se rendit à Emad, renforça la garnison qui défendait cette place, et arriva enfin à Khabouschân, où son frère, Babour-Mirza, le reçut cordialement et lui promit de consacrer toutes ses ressources à lui rendre ses possessions. Afin de trom-

per le vainqueur sur ses projets, il négocia avec lui et consentit à ce que le nom d'Olough-Beig fût substitué au sien dans les prières publiques et sur la monnaie. Olough-Beig ne se laissa pas tromper par cette soumission apparente; après avoir pris possession d'Herat, où il confia les fonctions de grand juge à Molla Kotb-ed-din-Ahmed el-Imami, il s'empara des forts d'Ikhtiar ed-dìn et de Nerretou, et se porta aussitôt sur Esféraïn. Là, il divisa son armée en deux corps, donna le commandement du premier à Mirza Abd-Allah-Schirazi, avec mission d'assiéger la ville de Bestham, et fit marcher le second, sous les ordres d'Abd-el-Latif, dans la direction d'Aster-Âbâd; mais, au lieu d'encourager par sa présence les opérations de son fils, il ne dépassa pas le pont nommé *Pulé Ebrischim* et, peu de jours après, il revint en arrière. Abd-el-Latif, en apprenant la retraite de son père, ramena son armée à Meschhed avec une précipitation telle qu'il laissa ses cimbales et son étendard royal aux mains de l'ennemi. D'ailleurs, son ressentiment contre son père n'avait fait que s'accroître durant cette campagne. Malgré la part qu'il avait prise à la victoire de Terbâb, le nom de son frère Abd-el-Aziz avait été substitué au sien dans le bulletin de victoire; en outre, l'argent et les armes déposés dans le château d'Ikhtiar ed-din, à l'époque de l'invasion d'Herat par Schah-Rokh, étaient restés au pouvoir d'Olough-Beig, qui refusait de les lui restituer. Ces griefs et d'autres plus anciens entretenaient dans son cœur une haine criminelle qui le conduisit in-

sensiblement à tremper les mains dans le sang de son père[1].

Herat devait ressentir le contre-coup des troubles qui bouleversaient le Khoraçân, et la faiblesse de Bayézid-Pervanédji, qui gouvernait cette capitale au nom d'Ologh-Beig, laissait la porte ouverte à toutes les tentatives. Un factieux, nommé Yâr-Ali, fils de Iskender-Turkmân, avait été enfermé dans Nerretou par ordre d'Olough-Beig. Muni d'une lime qu'un complice lui fit passer dans un pieu de tente, il lima ses chaînes, s'évada pendant la nuit et rejoignit le gros de ses partisans. A leur tête, il s'empara de la banlieue d'Herat, fit main basse sur les villages, força les paysans à s'enrôler sous ses drapeaux et vint assiéger Herat. Après huit jours de siége, la ville allait lui ouvrir ses portes quand Olough-Beig arriva; il dispersa la petite armée de Yâr-Ali et entra dans Herat. Abusé par de perfides dénonciations, le fils de Schah-Rokh crut que les habitants de la banlieue avaient pris volontairement parti pour Yâr-Ali, et il permit à ses soldats d'exercer pendant trois jours de cruelles représailles. Le jour du kour-

[1] On raconte que le scheïkh Béha ed-din-Omar avait deviné les coupables projets d'Abd-el-Latif. Ce vénérable personnage, après avoir échoué dans les négociations qu'il entama au nom d'Ala ed-dôoleh, avant l'affaire de Terbâb, vit ses équipages pillés par les soldats d'Olough-Beig, et, loin d'obtenir satisfaction de cet affront, il fut reçu par le prince de Samarcande avec un dédain à peine déguisé par les marques d'un respect apparent. « Le destin, dit-il à cette occasion, se chargera bientôt du soin de ma vengeance, et c'est Abd-el-Latif qui en sera l'instrument. » (*Tarikh-é-elfi*, année 852. — *Heft-iklim*, quatrième Climat.)

bân-beïram, tandis que ce prince se rendait à la mosquée, des milliers de paysans, nus et affamés, se présentèrent devant lui en criant par dérision : « Vive la justice de notre roi! quelle fête splendide nous devons à sa clémence! » Il semble que le ciel entendit les imprécations de ces infortunés, car au moment même où Herat était le théâtre de ces violences, l'armée des Uzbeks envahissait le territoire de Samarcande, ravageait les environs de cette ville, ainsi que le palais d'été du souverain, et brisait cette fameuse tour de porcelaine qu'Olough-Beig avait fait venir de Chine à grands frais. Dès que ce prince fut instruit de cette invasion, il rappela son fils Abd-el-Latif de Meschhed, lui laissa le gouvernement d'Herat, et retourna rapidement dans la Transoxiane, en emportant le cercueil de Schah-Rokh, et ce que Herat renfermait de plus précieux, entre autres deux portes de bronze d'un travail inimitable que Schah-Rokh avait enlevées de Tébriz pour en orner le collége de Gueuher-Schâd. Sa retraite fut des plus périlleuses, Babour-Mirza, à la faveur de ces désordres, s'étant avancé sans obstacle jusqu'à Serakhs. Un de ses généraux, l'émir Hindoukeh, marcha aussitôt sur Merv, tomba sur les derrières d'Olough-Beig, et fit plusieurs prisonniers, parmi lesquels était l'émir Eïdegou-Timour, qu'on envoya à Herat. A peine délivrée de ce danger, l'armée du Turkestân fut attaquée, au passage de l'Oxus, par des tribus d'Uzbeks qui s'emparèrent de ses bagages et lui tuèrent beaucoup de monde. Olough-Beig arriva

enfin à Boukhara et déposa le corps de son père dans la chapelle de l'émir Buzurg. Douze jours seulement s'étaient écoulés depuis son départ d'Herat, lorsqu'une autre portion de l'armée de Babour, sous les ordres d'Émir-Fouschendji, d'Émir-Khalil, etc. se présenta sous les murs de cette ville. Abd-el-Latif n'essaya pas même de résister et partit furtivement sur les traces de son père. Mais Yâr-Ali avait eu le temps de se créer de nouveaux partisans, surtout parmi les bandes de mercenaires de l'Irak persan; il entra par surprise dans Herat, en délogea le contingent de Babour et s'établit dans le château d'Ikhtiar ed-din, où ses troupes firent un simulacre de couronnement. Yâr-Ali usa assez modérément de sa victoire; il défendit que les habitants fussent maltraités et se livra à de continuelles orgies. Un seïd nommé Abd-el-Ali Rikabdâr, gagné par Babour-Mirza, jeta un soir une potion narcotique dans le vin servi à Yâr-Ali. Tandis que ce dernier dormait dans le *Jardin Blanc*, l'armée de Babour pénétra dans Herat par la Porte royale, et s'empara des principaux quartiers sans coup férir. Le malheureux Yâr-Ali, dont le règne avait duré vingt jours, fut exécuté dans le bazar, et sa tête fut exposée au milieu du Tchehar-sou. C'est ainsi que Babour-Mirza se rendit maître du Khoraçân (zil-hiddjeh 852).

RÈGNE D'ABOU'L-KAÇEM BABOUR-MIRZA-BEHADOUR.

La possession d'une province aussi importante que le Khoraçân était trop précieuse pour que Ba-

bour songeât à la rendre à son frère Ala ed-dôoleh, ainsi qu'il le lui avait promis lors de l'entrevue de Khabouschân. Aussi, lorsqu'il eut reçu l'hommage des grands feudataires de cette contrée et imposé son nom dans les prières publiques et sur la monnaie, il chercha à dédommager Ala ed-dôoleh en lui confiant le gouvernement de Toun (Kouhistân). Ce prince, ne considérant pas cette dignité comme une compensation suffisante, y délégua son fils, Sulthân-Ibrahim, auquel il donna, à cette occasion, les trésors gardés dans la forteresse d'Emad et une maison militaire, choisie parmi les tribus les plus fidèles. Mais Sulthân-Ibrahim n'était pas encore arrivé au siége de son gouvernement, qu'un détachement, envoyé sur ses traces par l'empereur, le força à rebrousser chemin et le ramena prisonnier à Herat. En effet, quelques courtisans malintentionnés avaient réussi à convaincre Babour que son frère Ala ed-dôoleh tramait un complot contre sa vie, ou tout au moins contre son pouvoir. Une dure captivité fut infligée à ce prince, tandis qu'Ibrahim fut confié à la garde de l'émir Hindoukeh, à qui l'empereur accordait encore une confiance absolue.

Du côté du Turkestân, Babour n'avait alors à redouter aucune attaque. La mésintelligence qui régnait depuis si longtemps entre Olough-Beig et Abd-el-Latif avait dégénéré en guerre ouverte. Abd-el-Latif, maître de la Bactriane, la gouvernait en souverain absolu, et attirait à lui toutes les tribus turques toujours hostiles au prince de Samarcande.

Olough-Beig, voulant du même coup réduire ce fils insoumis et faire valoir ses droits sur le Khoraçân, entreprit une troisième expédition de ce côté de l'Oxus. Mais, dès qu'il eut traversé le fleuve, il se trouva face à face avec l'armée d'Abd-el-Latif, et pendant plusieurs mois il ne put forcer le passage. Babour en profita pour soumettre le chef du Seïstân. Mélik-Huçeïn, qui tenait ce fief d'une longue suite d'aïeux, avait cru pouvoir utiliser à son profit les rivalités qui déchiraient la famille de Timour, et, depuis quelques années, il s'était abstenu d'envoyer à Herat le tribut ordinaire. La présence d'une armée commandée par les meilleurs généraux de Babour triompha facilement de sa résistance, et il vint faire hommage à l'empereur, qui eut la générosité de lui laisser la vie.

Peu de temps après arriva la chute de l'émir Hindoukeh. Cet officier qui, dès l'avénement de Babour, exerçait à la cour une autorité presque absolue, avait eu fréquemment à se plaindre des caprices et du despotisme de son maître. Babour, à l'exemple de ses prédécesseurs, avait un penchant prononcé pour la débauche et, sous l'empire de l'ivresse, son esprit était facile à capter. Hindoukeh, redoutant une disgrâce prochaine, prétexta l'affaiblissement de sa santé, et alla passer l'été aux environs de Badeghis, emmenant avec lui Sulthân-Ibrahim qui pouvait, au besoin, servir sa vengeance. Lorsque l'expédition du Seïstân fut décidée, Hindoukeh refusa d'en prendre le commandement, sous prétexte qu'il avait à

surveiller, avec son corps d'armée, les mouvements d'Olough-Beig. En même temps, il envoya Eïdegou-Timour à ce dernier, afin de lui proposer sa coopération s'il entrait dans le Khoraçân. Mais Eïdegou fut pris par Abd-el-Latif, près d'Endékhoud, et envoyé à Babour, à qui il révéla le complot. Hindoukeh, se doutant qu'il serait bientôt attaqué, entra dans la province d'Aster-Âbâd. En effet, une armée partit d'Herat sous les ordres de Scheïkh-Ali-Behadour et d'Abou-Saïd-Darogha, et rencontra celle d'Hindoukeh dans la plaine de Khabouschân. L'affaire fut chaude et le succès longtemps disputé. Hindoukeh combattit avec l'énergie du désespoir; il tua de sa main Abou-Saïd-Darogha; mais il fut provoqué en combat singulier par Scheïkh-Ali et succomba après une lutte acharnée. Sa tête fut envoyée à Herat et exposée en public. La prise de la citadelle d'Emad termina cette campagne et mit le comble à la satisfaction de l'empereur, qui reprit avec bonheur ses habitudes de débauche.

Mais sa joie fut de courte durée. Ala ed-dôoleh, trompant la surveillance de ses gardiens, venait de s'évader. Il erra quelque temps dans les montagnes du Ghour et dans le Seïstân, où les troupes impériales le poursuivirent sans succès, et il entra ensuite dans le désert de Yezd. Là, son frère Mohammed-Mirza lui fit dire qu'il se disposait à envahir le Khoraçân, et lui ordonna de l'attendre.

INVASION DE MOHAMMED-MIRZA ; REVERS DE BABOUR-MIRZA ; SON SECOND AVÉNEMENT AU TRÔNE.

Sulthân-Mohammed-Mirza, troisième fils de Baïsonghor, se croyait des droits aussi légitimes que ceux de ses frères à la possession du Khoraçân, sa patrie. Tant qu'il fut occupé de la conquête du Fars et de l'Irak persan, il dissimula ses prétentions; mais lorsque ces deux riches provinces furent entièrement soumises à son pouvoir, il se crut en mesure de réaliser ses projets. Il réunit donc à toutes les forces militaires de la Perse plusieurs corps de troupes irréguliers, pris parmi les tribus, et s'avança sans obstacle jusqu'à Bestham. De son côté, Babour-Mirza avait enrôlé à la hâte tout ce qu'il avait pu trouver de troupes entre le Kharezm et le Seïstân, et depuis Schoubroughân jusqu'au Mazendérân, et il marcha à sa rencontre. Les environs de Djâm furent le théâtre de cette lutte fratricide. Babour, quoique bien secondé par les soldats heratiens et les Afghâns, ne put tenir contre les forces ennemies mieux disciplinées, et il battit en retraite, laissant un immense butin entre les mains du vainqueur. Suivi de huit soldats dévoués, il se fraya un chemin à travers l'ennemi et se jeta dans la citadelle d'Emad, ce refuge ordinaire des souverains dépossédés. Rien ne s'opposait désormais à la marche de Mohammed-Mirza, et il se rendit directement à Herat, où il prit possession du trône de ses ancêtres. Des mesures bienfaisantes signalèrent son triomphe, et il eut la géné-

rosité de renvoyer le jeune Schah-Mahmoud (fils de Babour) à sa mère. Peu de jours après, il reçut la nouvelle de la défaite et de la mort d'Olough-Beig. Ce malheureux prince, trahi par Abou-Saïd, qui avait abandonné sa cause pour assiéger Samarcande, ne put résister longtemps à Abd-el-Latif, qui traversa l'Oxus et entra dans cette capitale. Abandonné par ses soldats et par ses plus anciens généraux, Olough-Beig vint avec son second fils, Abd-el-Aziz, se mettre à la merci d'Abd-el-Latif. Ce dernier, sourd à la voix de la nature, eut la barbarie de signer l'arrêt de mort de son père et de son frère, et réalisa par ce double meurtre la prédiction sinistre de Molla Béha ed-din.

Cependant Babour-Mirza, sûr de la fidélité de Mohammed-Saleh, gouverneur de *Kala'é-Emad*, ne s'arrêta pas dans cette place, et se rendit en toute hâte dans le district d'Aster-Âbâd, pour y prendre le commandement des troupes qui accouraient à son appel. Mohammed-Mirza en fut informé, et résolut de l'attaquer aussitôt. Après s'être débarrassé d'Ala ed-dôoleh, son hôte, en l'envoyant dans le Guermsir avec le titre de gouverneur, il mit l'émir Hadji-Mohammed (surnommé *Féna-Schirin*) à la tête de ses meilleurs régiments. Hadji-Mohammed apprit, en arrivant à Niça, que Babour-Mirza avait transporté son camp à Meschhed; il s'y rendit à marches forcées, et lui livra bataille dès le lendemain. La valeur de Babour suppléa à l'infériorité de ses troupes. Après une lutte de plusieurs heures, Hadji-Mohammed fut tué avec ses meilleurs officiers, et ses sol-

dats prirent la fuite. Mais le terme des disgrâces que le destin réservait à Babour n'était pas encore arrivé.

Mohammed-Mirza, averti par les messages réitérés de Hadji-Mohammed, s'empressa de quitter Thous avec le reste de son armée. Les fuyards qu'il rencontra sur sa route lui apprirent le désastre de ce général. Il précipita sa marche, et tomba à l'improviste sur les troupes exténuées de Babour. Ce dernier n'eut pas même le temps de les ranger en bataille; entraîné dans la déroute des siens, il se réfugia dans les murs d'Emad. Mais Mohammed-Mirza, craignant que cette retraite ne fût un piége pour l'attirer dans une embuscade, n'osa pas le poursuivre, et reprit le chemin de Thous.

Les désordres que la mort de Hadji-Mohammed suscita dans la tribu turbulente à laquelle il appartenait, et la nouvelle de la rentrée d'Ala ed-dôoleh dans Herat inquiétèrent si vivement Mohammed-Mirza, qu'il considéra un plus long séjour dans le Khoraçân comme dangereux, et retourna en Irak avec les débris de son armée.

La facilité avec laquelle Ala ed-dôoleh était entré à Herat, les acclamations qui avaient salué son retour, lui inspirèrent une confiance profonde, et il songea aussitôt à s'emparer de Samarcande. Il laissa donc le commandement de la citadelle d'Ikhtiar ed-din à l'émir Ahmed (fils de) Yéçaoul, et conduisit son armée sur Balkh et Schoubroughân. Babour-Mirza était trop habile pour ne pas tirer parti d'une

circonstance aussi favorable. Sans laisser à ses soldats le temps de se reposer, il se présenta devant Herat, y entra sans coup férir, et fut salué roi, pour la seconde fois, par une population que tant de révolutions avaient rendue indifférente. L'émir Ahmed essaya, il est vrai, de se défendre dans la citadelle; mais, cerné de tous côtés et menacé de périr par la famine, il accepta une capitulation honorable, et fit sa soumission. Babour reçut alors la nouvelle de la défaite d'Ala ed-dôoleh devant Samarcande et de son retour à Balkh. Voulant profiter de l'affaiblissement de son rival pour lui donner le coup de grâce, il quitta Herat au milieu de l'hiver, courut sur les rives de l'Oxus, et s'empara de Balkh. Puis il marcha sur Thalékân, où Ala ed-dôoleh s'était renfermé, entra facilement dans cette ville, donna le commandement de la Bactriane, des frontières du Bedakhschân jusqu'au Mourghâb, à l'émir Dervisch et à Ali-Hezaresfi, et reprit tranquillement le chemin de sa capitale. Ala ed-dôoleh, après avoir erré quelque temps dans les montagnes de Balkh, était revenu dans les environs d'Herat, et se tenait caché dans le pavillon nommé *Iskender-Beig*, au pied du mont Kazurgâh. Il ne tarda pas à être découvert, et fut conduit en présence de Babour, qui le condamna à une étroite captivité[1].

[1] Parmi les objets précieux qui tombèrent au pouvoir de Babour se trouvaient deux diamants d'une grosseur extraordinaire : l'un était nommé *tiveh-guèzi*, l'autre *schah-mansouri*, en mémoire de Schah-Mansour, fils de Mahmoud, le conquérant de l'Inde, auquel il avait appartenu.

Depuis que les vicissitudes de la guerre avaient forcé Mohammed-Mirza à retourner en Perse, son unique préoccupation était de se venger de son rival en lui enlevant la souveraineté du Khoraçân. D'Isfahân, où il avait établi son camp, il faisait avec activité tous les préparatifs d'une formidable expédition. Babour-Mirza, qui était alors à Bestham, en fut bientôt informé, et entra en négociation avec son frère. Ce fut le scheïkh ul-islam *Khadjeh-Molla* que Babour chargea de cette affaire délicate. Après de longs pourparlers, un traité de paix fut signé, mais à des conditions très-désavantageuses pour Babour : non-seulement il cédait au souverain de l'Irak plusieurs districts du Khoraçân, mais, en outre, le nom de Mohammed-Mirza devait seul paraître dans le prône du vendredi et sur les monnaies. Quelque grands que fussent ces sacrifices, ils ne parurent pas suffisants à Mohammed-Mirza, car, tandis que son frère passait l'hiver dans le Mazendérân, il envahit soudain le Khoraçân, et s'avança jusqu'à Esféraïn. Babour, indigné d'un pareil manque de foi, voulut en finir avec un adversaire aussi remuant, et sortit d'Asterâbâd à la tête de son armée. Son frère, non moins impatient que lui, vint à sa rencontre, et ce fut à *Djenarân* que les deux armées se trouvèrent face à face. Elles firent l'une et l'autre des prodiges de valeur, et la victoire resta indécise pendant toute la journée. Mais vers le soir, Mohammed-Mirza, emporté par son courage, se précipita avec une poignée d'hommes sur l'aile droite de l'en-

nemi; il fut enveloppé avec les siens, et, malgré les efforts de ses compagnons pour le dégager, il reçut plusieurs blessures et fut fait prisonnier. Cette nouvelle répandit le découragement dans les rangs de son armée, qui battit en retraite dans le plus grand désordre. Babour se fit amener son frère, et lui reprocha amèrement la violation du traité et le sang que son ambition faisait couler. Mohammed-Mirza se contenta de lui répondre : « Mon frère, c'est à ce prix seulement qu'on achète une couronne. » Il fut aussitôt emmené et livré aux bourreaux. Babour permit que son corps fût porté à Herat et déposé dans le collége de Gueuher-Schâd-Begum, à côté du tombeau de Baïsonghor, leur père. Mohammed-Mirza, qui mourut, *comme Alexandre le Grec*, à l'âge de trente-quatre ans, avait régné dix ans, dont cinq ans comme vice-roi, et cinq comme souverain indépendant. Peu de jours après le meurtre de Mohammed, un autre frère du sulthân, Ala ed-dôoleh, que son passé et ses intrigues rendaient redoutable, fut condamné à perdre la vue au moyen d'un fer chaud. Par ce double crime, Babour-Mirza, ordinairement humain, ternit l'éclat d'un règne que ses grandes qualités et ses talents devaient placer si haut dans le jugement de la postérité.

D'ailleurs, le caractère remuant d'Ala ed-dôoleh expliquait, sans la justifier, cette mesure rigoureuse. Dès l'année suivante (856=1452 de J. C.), tandis que Babour poursuivait le cours de ses conquêtes dans l'Irak, Ala ed-dôoleh sortit d'Herat, se jeta

dans la ville de Meïmeneh, puis dans Fariâb, y réunit les *Erlat*, tribu factieuse, toujours prête à seconder la révolte, en prit le commandement, et se dirigea vers *Lenguer-é-Émir* dans le dessein de s'emparer d'Herat par surprise. Ce coup de main aurait sans doute réussi sans la vigilance de *Dervisch-Hézar-esfi.* Cet officier se mit à la tête de la faible garnison laissée dans la citadelle, repoussa Ala ed-dôoleh, et le tint en échec jusqu'à ce que Babour fût averti du danger que courait sa capitale. Babour revint en grande hâte (12 scha'bân 856), mais son frère ne crut pas prudent de l'attendre; il passa dans le Seïstân, et se rendit de là à Rey, dans le camp de Djihân-Schah-Mirza, où il trouva un asile.

L'année suivante fut signalée par de plus graves événements. Après avoir passé l'été à Khabouschân et à Schelmétân, Babour prenait ses quartiers d'hiver près d'Aster-Âbâd, dans le Mazendérân, lorsqu'il reçut une fâcheuse nouvelle. Sulthân-Abou-Saïd venait de passer l'Oxus, et l'émir Dervisch avait été tué en essayant d'arrêter sa marche; tout le pays compris entre le Bédakschân et le fleuve Mourghâb s'était soumis au vainqueur, qui, maître de Balkh, menaçait le cœur du royaume. Babour marcha aussitôt sur Samarcande, et, bien qu'à la nouvelle de son approche Abou-Saïd eût quitté Balkh pour retourner dans sa capitale, Babour n'en poursuivit pas moins sa marche. Arrivé à Balkh, il fut reçu par le vénérable soufi Abou-Nasr-Parsa, qui mit tout en œuvre pour le faire renoncer à son expédition, mais

sans succès. Le passage de l'Oxus offrit de grandes difficultés : on ne trouva qu'un bateau, qui servit à Babour pour gagner la rive droite; le reste de l'armée traversa le fleuve à la nage; plusieurs soldats périrent dans les flots, et d'autres succombèrent aux privations qu'il fallut supporter dans les plaines arides qui bordent l'Oxus. Babour y campa pendant le mois de ramazân, tandis que, par son ordre, Ahmed-Yéçaoul conduisait deux cents cavaliers à Kouhligah ou la *Porte de Fer* (دربند آهنین), et détruisait les ouvrages qui défendaient ce défilé. Enfin le gros de l'armée se mit en marche, et arriva, le 14 schawal, à un farsakh de Samarcande, sans rencontrer l'ennemi. En effet, Sulthân-Abou-Saïd, persuadé que Babour ne pourrait pas traverser l'Oxus, avait congédié la plus grande partie de son armée : le salut de Samarcande ne dépendait plus que de l'énergie de sa nombreuse population. Afin d'exalter le courage de ses sujets, le Sulthân se rendit, avec les notables et les principaux corps de métiers, dans la cellule de Khadjeh-Naçir ed-din Obeïd Allah, que sa sagesse et sa vie austère faisaient considérer comme un saint inspiré de Dieu[1]. Le pieux

[1] Mort à Samarcande en 896. Rien ne serait plus curieux pour faire connaître l'état de la civilisation musulmane, à cette époque d'anarchie, que la biographie de ce santon, dont le temps n'a pas fait pâlir l'auréole. Confident et ami intime d'Abou-Saïd, arbitre de la querelle de Mirza-Omar-Scheïkh avec ses deux frères, Naçir ed-din exerça une influence occulte, mais puissante, sur les grands événements politiques de son temps. Le *Médjalis-ul-mouminin*, ouvrage précieux publié à Téhérân il y a quelques années, nous fournit sur

cénobite ne se borna pas à exciter leur enthousiasme en leur promettant la coopération du Ciel, il organisa lui-même la défense. Tous les habitants valides de la ville et de la banlieue furent équipés et armés; les femmes et les enfants se réfugièrent dans les montagnes voisines. Trois hommes, un Turc et deux Persans, furent postés derrière chaque créneau; des chaudières destinées à répandre de l'huile bouillante sur les assaillants furent placées le long de la plateforme des tours; enfin on établit à chaque porte des postes formés des soldats les plus intrépides, qui devaient à tour de rôle opérer des sorties. Ces dispositions prises, on attendit l'armée du Khoraçân. L'avant-garde ne tarda pas à se présenter, conduite par Émir-Khalil et Ahmed-Yéçaoul. Ces deux officiers, enhardis par l'inaction apparente de l'ennemi, s'avancèrent jusqu'au pied des murailles. Des flots d'huile bouillante et de matières enflammées mirent le désordre parmi leurs troupes; une partie de la garnison, qui sortit au même moment, les enveloppa, leur coupa la retraite et en fit un affreux carnage. Khalil et Ahmed furent pris et conduits en présence du Sulthân, qui leur accorda la vie sur la promesse qu'ils lui donnèrent de faire lever le siége. Babour, dissimulant le chagrin que lui causait cet échec, resta longtemps sourd à toute proposition de paix; pendant quarante jours consécutifs, il mena lui-même ses soldats au combat et paya bravement

ce moine diplomate des documents d'un véritable intérêt, et que nous regrettons de ne pouvoir publier ici.

de sa personne. Il eût été difficile de prévoir le terme de cette lutte meurtrière, si l'hiver n'était venu la suspendre. La lassitude des deux partis, les pressantes sollicitations de son entourage, déterminèrent enfin Babour à lever le siége de Samarcande. Après de longs pourparlers, la paix fut signée, et il fut stipulé que le cours de l'Oxus servirait de ligne de démarcation entre les deux États; puis les prisonniers furent renvoyés dans leur camp respectif avec des présents[1]. Les deux frères s'engagèrent par les serments les plus solennels à vivre désormais en bonne intelligence, et Babour reprit le chemin d'Herat, où il rentra le 4 moharrem 857.

Les deux dernières années du règne de Babour s'écoulèrent dans une paix profonde. L'an 860 (1455-1456), peu de jours après la mort du célèbre molla *Saad el-hakk wed-din el-Kaschgâri*, une comète parut à l'orient d'Herat; elle brilla d'un éclat sinistre depuis le lever du soleil jusqu'à midi. Bientôt après elle reparut dans la direction du couchant. L'impression pénible que ce phénomène excita parmi le peuple fut partagée par le souverain. En vain les astrologues lui répétèrent-ils à l'envi que cette comète ne pouvait exercer aucune influence sur les destinées humaines, un pressentiment invincible portait Babour à y voir un signe de sa mort prochaine.

[1] Parmi ces prisonniers se trouvaient deux favoris d'Abou-Saïd, l'émir Ahmed-Afzal et Ahmed-Yâr; ils furent échangés contre Khalil et Ahmed-Yéçaoul, qui avaient pris une part active à la conclusion de la paix.

A la fin de cette même année, il s'éloigna d'Herat pour la dernière fois. Il vint habiter Meschhed, dont le climat était plus favorable à sa santé, et s'établit dans le *Tchehâr-Bâgh* (les quatre jardins). Il ne quitta cette résidence charmante que pour aller célébrer les fêtes du ramazân et du beïram auprès du saint tombeau (de l'imam Riza), et pour se livrer, dans les environs de Radèkân, au plaisir de la chasse, qu'il avait toujours aimée avec passion.

Au début du printemps suivant (861=1455 de J. C.), Babour, qui, par esprit de dévotion, avait renoncé au vin, s'abandonna de nouveau à ce funeste penchant, achevant ainsi de ruiner sa santé, que la guerre et les plaisirs avaient depuis longtemps compromise. Le mardi matin, 25 du mois de rébi second, après avoir réalisé trop fidèlement le vœu exprimé dans le vers suivant, qui est de sa composition :

Nouvel an et printemps nouveau, vin exquis et beautés aimables !
Hâte-toi d'en jouir, ô Babour, on ne vit pas deux fois[1] !

il se fit transporter en litière du Tchehâr-Bâgh à Meschhed pour assister au conseil. Pendant la séance, il se livra à un accès de colère, que l'ivresse rendait plus terrible, et tomba en syncope. Dès qu'il eut repris ses sens, il comprit que la vie allait l'a-

[1] نو روز ونوبهار ومی ودلبران خوش
بابر بعیش کوش که عالم دو باره نیست

bandonner, et consacra ses derniers moments à obtenir, par une contrition sincère, le pardon du Dieu clément, dont il avait si souvent transgressé les préceptes. Il expira le même jour. Ses funérailles eurent lieu le lendemain, et son corps fut enterré sous la coupole du collége de Schah-Rokh, près du vénérable mausolée de l'imam.

Babour-Mirza avait régné pendant dix ans sur le Khoraçân; tout le vaste territoire compris entre le Mazendérân, Semnân et Dameghân jusqu'au Bédakhschân d'une part, et depuis l'Oxus, Merv et Makhân jusqu'aux frontières du Zaboulistân de l'autre, reconnut son autorité. La victoire ajouta à son empire l'Irak et la Perse. Doué de toutes les qualités qu'on exige d'un souverain, il était surtout d'une générosité inépuisable. Ses croyances religieuses restèrent pures, et il écoutait avec empressement les conseils des plus humbles derviches. Quoiqu'il parût en quelques circonstances négliger les soins de son empire pour les plaisirs, ou céder aux caprices de ses favoris, en réalité, il dirigea les affaires d'une main ferme et apporta une rare prudence dans toutes ses entreprises.

RÈGNE DE SULTHÂN ABOU-SAÏD.

La mort de Babour suscita dans le Khoraçân des troubles plus sanglants que ceux dont la succession de Schah-Rokh avait jadis été le prétexte. Schah-Mahmoud, unique héritier de Babour, était un enfant de douze ans, incapable de réprimer les tenta-

tives ambitieuses de tous les prétendants au trône. Parmi ces derniers, le plus redoutable, par sa naissance autant que par son énergie, était son propre cousin, Ibrahim-Mirza, fils d'Ala-ed-Dôoleh. Ibrahim, après s'être évadé de la citadelle d'Herat, où le feu roi le retenait prisonnier, se dirigea vers le Mourghâb. Une armée d'aventuriers et d'officiers de fortune se rassembla sous ses ordres, et marcha sur Herat, avant même que le fils de Babour eût le temps d'arriver dans cette ville. La plus affreuse anarchie la désolait alors. Un certain Abou-Saïd, nommé en turc *Kara-Arslân*, profitant de l'incertitude qui régnait sur tous les esprits, s'était constitué gouverneur de la ville, et inaugurait ses fonctions en prélevant une lourde taxe. Schah-Mahmoud trouva un énergique défenseur en la personne d'un officier nommé Schir-Hadji, qui, aidé de quelques citoyens intrépides, assaillit Kara-Arslân et le tua. Ce libérateur allait chercher le jeune prince à Bâghé-Moukhtâr et le placer sur le trône paternel, lorsqu'on reçut la nouvelle de l'approche d'Ibrahim-Mirza. Ibrahim comptait de nombreux partisans parmi les émirs *tarkhâns* et dans le peuple. Afin d'éviter une collision nouvelle, on convint de choisir la princesse Gueuher-Schâd-Begum comme médiatrice. Malheureusement des gens malintentionnés persuadèrent à Schir-Hadji que cette princesse, qui avait toujours aimé Ala-ed-dôoleh, ne pourrait déguiser sa sympathie pour son fils, et que la cause de Schah-Mahmoud était perdue. Le

jour fixé pour terminer cette affaire étant arrivé, Schir-Hadji se rendit dans le pavillon de Bâgh-é-Zaghân où les émirs *tarkhâns* étaient déjà réunis. A peine entré, il se précipita sur eux, assisté d'un misérable derviche, Huçeïn le Fou (*divaneh*), en tua plusieurs, entre autres l'émir Oveïs, et reçut lui-même une grave blessure. Il eut cependant le temps d'envoyer Gueuher-Schâd dans le collége de Schah-Rokh, et s'enferma lui-même avec le jeune Schah-Mahmoud dans le château d'Ikhtiar-ed-din (fin de djemazi second). Mais la nouvelle de l'arrivée prochaine d'Ibrahim-Mirza se confirmant, il ne jugea pas prudent de rester dans Herat, et envoya Schah-Mahmoud à Meschhed, tandis qu'il allait lui-même se réfugier derrière les solides remparts de Nerretou. Le mardi 7 de redjeb, Ibrahim arrivait dans les jardins de Moukhtâr, d'où il dirigeait quelques troupes contre les fugitifs; le lendemain, il fit son entrée à Herat et prit possession du trône paternel. Mais le destin ne lui permit pas de l'occuper longtemps. Dans le courant de scha'bân de la même année, Schah-Mahmoud, qui avait réuni à Meschhed les émirs dévoués à son père, se mit à leur tête et sortit de cette ville, afin de chasser l'usurpateur. Arrivé à Kousouyeh, il rencontra l'armée d'Ibrahim, qui s'était hâté de marcher à sa rencontre. La plaine qui entoure le caravansérail nommé Emir-Schah-Mélik fut le théâtre d'un combat terrible dont le Khoraçân était le prix. Le fils de Babour eut d'abord l'avantage : il culbuta les deux ailes de l'en-

nemi, et déjà son avant-garde se dirigeait sur Herat, lorsque Emir-Ahmed-Tarkhân, qui commandait le centre de l'armée d'Ibrahim, se jeta sur l'ennemi avec impétuosité et le força à rebrousser chemin. Les soldats d'Ibrahim se rallièrent sous ses ordres; le combat recommença avec un nouvel acharnement et se termina par la déroute complète des troupes de Schah-Mahmoud. Ce jeune prince put se réfugier à Meschhed, mais ses principaux officiers et ses bagages restèrent au pouvoir d'Ibrahim.

Tandis que les nouvelles les plus contradictoires sur l'issue de la bataille répandaient l'alarme dans Herat, le scheïkh-ul-islam Kotb-ed-din-Yahia (Teftazâni), que Ibrahim avait envoyé en qualité d'ambassadeur à Samarcande, se présentait sous les murs d'Herat et annonçait que, le lendemain (26 scha'bân), Sulthân-Abou-Saïd y ferait son entrée. Ahmed-Yéçaoul et Kara-Behadour, qui avaient été chargés par Ibrahim de la défense de la capitale, essayèrent de démentir cette nouvelle et firent mine de résister. Mais l'arrivée de Djélal-ed-din-Seïd-Mézid avec l'avant-garde de l'armée de Samarcande fit cesser toute hésitation, et ce général occupa la ville sans coup férir. Le 25 du mois de scha'bân, Abou-Saïd arriva avec le gros de l'armée dans le village de Sakselmân, où il fut reçu par une députation des principaux habitants d'Herat. Le lendemain, il entra en grande pompe par la porte de Kyptchak, et choisit pour résidence les jardins de la ville.

Cependant la forteresse d'Ikhtiar-ed-din était en-

core au pouvoir d'Ahmed-Yéçaoul. Aux promesses séduisantes qu'on vint lui faire de la part du Sulthân, ce brave officier opposa un refus énergique : « La défense de cette place, dit-il aux envoyés d'Abou-Saïd, m'a été confiée par mon maître, et je ne consentirai jamais à payer ses bienfaits par une noire trahison. Tant que Ibrahim-Mirza vivra, tant que je conserverai une goutte de sang dans les veines, personne n'entrera dans ses murs. » Le Sulthân, instruit de cette réponse, transporta sa résidence à Bâgh-é-Zaghân, et dirigea lui-même les opérations du siége. Mais la place était si bien fortifiée et défendue si courageusement par Ahmed, qu'elle résista à toutes les attaques. Le Sulthân dut demander un armistice. Dans l'irritation que lui causa cet échec, il fit périr la princesse Gueuher-Schâd, que de perfides conseillers lui représentaient comme nouant des intrigues secrètes avec Ibrahim-Mirza, pour le ramener à Herat (9 ramazân 861)[1]. Peu de jours après, Abou-Saïd reçut la visite de l'émir Schir-Hadji, qui sortit de la forteresse de Nerretou pour faire sa soumission au Sulthân. Tandis que cet officier était au camp, Nerretou lui fut enlevée par un coup de main d'une hardiesse extraordinaire. Un homme ayant l'apparence d'un berger[2] se présenta avec un troupeau de moutons et demanda la per-

[1] Cette princesse fut inhumée dans la chapelle du collége qu'elle avait fondé dans le mossallah d'Herat. (Voyez la lettre de M. de Khanikoff, déjà citée.)

[2] D'après l'auteur du *Tarikh-é-elfi*, il se nommait Yassaki-Pirkeh.

mission de les vendre dans l'intérieur de la place. On lui permit d'entrer et de vaquer à son commerce. Le soir venu, comme il n'avait pas de gîte, il supplia qu'on le laissât dormir sur la plate-forme. Dès que la garnison fut endormie, cet homme tira de dessous sa robe une échelle de cordes, et l'attacha aux créneaux. Ses compagnons, qui n'attendaient que ce signal, pénétrèrent dans la place, égorgèrent les sentinelles, surprirent la garnison avant que l'alarme fût donnée, firent main basse sur elle et devinrent, en une heure, maîtres de cette importante forteresse.

Peu de jours après l'arrivée de cette fâcheuse nouvelle, Abou-Saïd fut rappelé dans le Turkestân par la révolte des fils d'Abd-el-Latif. Ces deux jeunes princes, nommés Mirza-Ahmed et Mirza-Djouki, avaient envahi la Bactriane, lorsqu'un des meilleurs généraux de l'armée impériale les attaqua vigoureusement. Mirza-Ahmed fut tué, et son frère parvint à se soustraire aux poursuites du vainqueur [1]. Abou-Saïd prit alors ses quartiers d'hiver aux environs de Balkh.

Sur ces entrefaites, Ibrahim-Mirza, qui s'était tenu caché dans les districts de Khâf et de Bakherz, crut que le moment était venu de réaliser ses rêves ambitieux. Il sortit de sa retraite, envoya à Herat un de ses officiers, l'émir Ahmed, pour tenir cette ville en respect, et se dirigea avec le gros de ses

[1] D'après les inscriptions funéraires relevées par M. de Khanikoff, (Sulthân) Ahmed mourut dans le courant de zil-ka'deh 861, et son frère, Mirza-Djouki, le 5 de zil-hiddjeh 868.

partisans sur Djordjân, occupé alors par Mirza-Schah-Mahmoud. Mais un ennemi plus redoutable l'y attendait : c'était Mirza-Djihân-Shah, que le gouverneur de Sari, mécontent des procédés de Schah-Mahmoud, avait appelé dans cette province.

Ibrahim fut exactement informé de cette invasion et de la défaite de Schah-Mahmoud; mais il crut n'y voir qu'un stratagème inventé pour l'intimider; il poursuivit donc sa marche et rencontra, non loin de Tébriz, l'armée de Djihân-Schah, composée des troupes de l'Azerbaïdjân et de l'Irak. Sa valeur ne put suppléer à l'infériorité et au dénûment de ses troupes; il fut battu et revint précipitamment à Herat avec un petit nombre de serviteurs (25 moharrem 862). Dans cette circonstance critique, il jugea prudent de se concilier la faveur d'Abou-Saïd, et chargea de cette négociation trois personnages importants, parmi lesquels se trouvait l'émir Ghyas ed-din, père du célèbre Ali-Schir [1]. Le Sulthân les reçut avec bienveillance, et consentit à conclure un traité d'alliance aux conditions suivantes : 1° Ibrahim rendrait à la couronne la province d'Herat, en échange de laquelle il recevrait un autre district du Khoraçân, à son choix; 2° il s'engagerait à prendre, en toute occasion, les armes contre les Turcomans. Les députés s'éloignèrent de Samarcande en donnant au Sulthân l'assurance que ces conditions se-

[1] Borhân-ed-din-Khond-Schah, père de l'historien Mirkhond, remplissait les fonctions de secrétaire auprès de ces trois envoyés. (Chron. de Khondémir.)

raient acceptées et fidèlement exécutées par leur maître. Mais de nouvelles complications entravèrent le succès de ces négociations.

Ala ed-dôoleh, que ni l'âge ni les revers ne pouvaient décourager, après avoir erré longtemps dans les steppes de la Boukharie et chez les Uzbeks, avait reparu soudain à Herat, où son fils Ibrahim-Mirza l'avait reçu, sinon avec une satisfaction sincère, du moins avec les apparences du plus grand respect (7 de djemazi second). Peu de jours après, on reçut la nouvelle que Mirza-Mozaffer-ed-din-Djihân-Schah s'avançait à marches forcées avec des forces imposantes, et qu'il était déjà en vue de Kousouyeh. Ibrahim, ne croyant pas pouvoir compter sur la fidélité des Heratiens, sortit furtivement de la capitale, et se réfugia dans les montagnes inaccessibles du Ghour, où son père ne tarda pas à le rejoindre. Djihân-Schah entra donc dans Herat sans rencontrer de résistance sérieuse, délogea Ahmed-Yéçaoul du fort d'Ikhtiar ed-din, et reçut l'hommage des principaux chefs du Khoraçân (scha'bân 862, juillet 1458). Le triomphe du prince turcoman fut de courte durée. Abou-Saïd, ayant réuni toutes les forces dont il pouvait disposer, sortit de Balkh et vint camper sur les bords du Mourghâb, pour s'y reposer, avant de continuer sa marche sur Herat. Pir-Boudak, fils de Djihân-Schah, qui poussa une reconnaissance jusque-là, fut délogé avec des pertes sérieuses, et vint répandre l'alarme dans le camp de son père. Cependant Djihân-Schah aurait peut-

être tenté le sort des armes, s'il n'eût reçu, au même moment, la nouvelle qu'un de ses fils, Mirza-Huçeïn-Ali, venait de sortir de la prison où son insubordination avait forcé son père à l'enfermer, et qu'il cherchait à soulever l'Azerbaïdjân.

En présence d'aussi grandes difficultés, le chef turcoman n'hésita plus à traiter avec le Sulthân, et il choisit pour négociateur l'émir Aschour, dont l'habileté lui était connue. Abou-Saïd ne pouvait trouver une meilleure occasion de se délivrer d'un compétiteur qui lui avait suscité tant d'embarras. Le plus simple bon sens lui conseillait de fermer l'oreille à toute proposition de paix, et de marcher droit sur Herat, où le rappelaient les sympathies mal déguisées des grands et du peuple. Cependant il n'en fut rien, et l'irrésolution de son caractère, qui devait bientôt lui coûter la vie, le porta à entrer en arrangement avec le ministre du prince des Turcomans. Il ne put même obtenir la restitution de l'Irak; après de longues conférences, il fut convenu que cette province, ainsi que l'Azerbaïdjân, resterait soumise à Djihân-Schah, et que la ville de Semnân servirait de ligne frontière entre les États des deux souverains. Djihân-Schah, satisfait d'un succès sur lequel il ne lui était pas permis de compter, sortit d'Herat dans les premiers jours de safer 863, et le départ des Turcomans fut signalé par d'horribles ravages dans tous les districts qu'ils traversèrent.

Le Sulthân Abou-Saïd, dont l'humanité et la mo-

dération sont attestées par tous les historiens, n'exerça aucunes représailles dans la capitale du Khoraçân; il s'appliqua, au contraire, à réparer les maux que tant d'invasions successives lui avaient fait souffrir. Le peuple fut dégrevé de plusieurs impôts onéreux, et, comme la disette, triste souvenir de l'occupation des Turcomans, faisait de grands ravages dans la ville et dans les campagnes, le Sulthân se décida à renvoyer son armée dans la Transoxiane, ne gardant près de lui que deux ou trois mille hommes.

Cette mesure si louable faillit lui coûter cher. Ala ed-dôoleh et Mirza-Ibrahim, son fils, du fond du Ghour, où ils avaient cherché un refuge, apprirent que le Sulthân était sans défense. Aussitôt ils nouèrent des négociations avec Mirza-Sandjar, enrôlèrent plusieurs milliers d'aventuriers, et se montrèrent aux environs de Sérakhs. Abou-Saïd marcha contre eux avec le peu de soldats qui lui restaient, et, fort heureusement, il fut rejoint en route par deux escadrons de cavalerie, qui étaient revenus à toute bride de Samarcande. Les deux partis se rencontrèrent dans la plaine qui sépare Merv de Sérakhs. L'avant-garde du Sulthân, s'étant engagée avec trop d'ardeur, fut bientôt dispersée, et les fuyards répandirent dans le Khoraçân la nouvelle de la défaite de leur souverain. Cependant la victoire resta en définitive aux troupes impériales; les rebelles furent taillés en pièces et Mirza-Sandjar fut pris et exécuté. Ala ed-dôoleh se déroba avec son fils aux poursuites

de l'ennemi, et ils prirent la direction de Bestham [1] (djemazi premier, 863). La prise de deux citadelles importantes, Nerretou et Emad, suivit de près cette victoire. Quelques mois plus tard, la princesse Rakyah-Sulthân, fille d'Ala ed-dôoleh, qui avait épousé Abou-Saïd, mit au monde un fils auquel on donna le nom de Mirza-Schah-Rokh.

L'année suivante fut inaugurée par un triomphe plus éclatant. Un prétendant, que sa naissance rendait redoutable, venait de surgir et faisait valoir hautement ses droits : c'était Sulthân-Huçeïn-Behadour, arrière-petit-fils de Tamerlan. Sortant du Mazendérân, fief qu'il tenait de son père Sulthân-Mansour, Huçeïn avait étendu ses ravages jusqu'à Sebzavar. Abou-Saïd marcha en personne contre ce nouvel ennemi, et le défit dans une bataille sanglante à la suite de laquelle il entra dans Aster-Âbâd et y fit reconnaître son autorité. Un événement imprévu le rappela à Herat. L'émir Khalil-Hindoukeh, qui gouvernait depuis longtemps le Seïstân, avait profité du départ du Sulthân pour assiéger Herat; mais il fut vigoureusement repoussé par les habitants, et

[1] La mort délivra bientôt le Sulthân de ces deux compétiteurs infatigables. Ibrahim avait réuni plusieurs tribus sur les côtes méridionales de la mer Caspienne, et il marchait sur Meschhed, lorsqu'il périt de mort soudaine, le 10 ramazân 863. Quant à Ala ed-dôoleh, il mourut le 6 zil-hiddjeh de la même année, chez Mélik-Djânsouz qui lui avait donné asile. Son corps fut porté à Herat et enterré, selon la coutume, dans la sépulture royale des princes de la famille de Tamerlan, c'est-à-dire dans le collége édifié par la princesse Gueuher-Schâd (Chron. de Khondémir. — Diction. de d'Herbelot. — Voyez aussi *Journ. asiat.* juin 1860, p. 542.)

sachant que le Sulthân s'avançait pour le châtier, il leva le siége et regagna sa province. Sous un prince moins faible qu'Abou-Saïd, le gouverneur du Seïstân aurait payé de sa vie cette tentative téméraire; mais le repentir dont il fit preuve et les amitiés qu'il avait su se créer parmi les ministres lui valurent une amnistie complète; il fut même conservé dans ses fonctions, sous la juridiction de l'émir Yahia, issu d'une ancienne famille du pays.

L'an 865 (1461-1462), l'horizon s'assombrit autour d'Abou-Saïd. Ce prince eut à réprimer une double tentative de révolte, l'une dans le Turkestân où Mirza-Mohammed-Djouki (fils d'Abd-el-Latif), après avoir ravagé la Transoxiane, s'était retranché dans la ville forte de Schahrokhieh; l'autre dans le Djordjân où Huçeïn-Behadour avait repris les armes. Le jeune Mirza-Mahmoud, fils d'Abou-Saïd, ne put tenir contre cet adversaire; il fut chassé d'Aster-Âbâd, battu en pleine campagne, et obligé de reprendre en fugitif le chemin du Khoraçân. Huçeïn-Behadour crut le moment venu d'étendre son autorité dans cette province, et comptant bien qu'Abou-Saïd, retenu sous les murs de Schahrokieh, ne pourrait revenir en temps opportun, il confia la garde du Mazendérân à l'émir Arghoun et se dirigea sur Herat. Mais cette ville, dont il espérait voir les portes s'ouvrir à son approche, lui opposa la résistance la plus énergique. Des jardins de Zaghân où il campait, Huçeïn vit pendant vingt jours toutes les tentatives de son armée rester infructueuses, et

apprenant qu'Abou-Saïd marchait au secours de sa capitale, il leva le siége et occupa les rives du Mourghâb, pour s'opposer au passage de l'armée impériale. Cependant il n'attendit pas l'arrivée de l'ennemi, et reprit le chemin du Mazendérân, après une halte à Sérakhs. Abou-Saïd, enhardi par cette retraite, le poursuivit l'épée dans les reins, entra dans Aster-Âbâd sans coup férir et y rétablit son fils Mirza-Mahmoud (866). L'année suivante fut entièrement consacrée au siége de Schahrokieh. Mohammed-Djouki, avec lequel le Sulthân avait conclu une trêve, quand l'invasion de Ḥuçeïn le rappelait dans le Khoraçân, avait recommencé ses incursions jusque sous les murs de Samarcande. Le Sulthân voulut en finir : il passa de nouveau l'Oxus, campa en personne devant la citadelle de Schahrokieh, y établit un blocus rigoureux et, au bout de dix mois, força le rebelle à capituler. En vain Naçir ed-din Obeïd-Allah, de Thous, personnage que sa sainteté et sa haute sagesse faisaient respecter de tous les partis, implora la générosité du Sulthân; Djouki fut conduit sous bonne escorte à Herat, et enfermé dans le donjon de la citadelle, où il resta jusqu'à sa mort.

En 868, une peste, dont les ravages rappelèrent la désastreuse apparition de ce fléau trente années auparavant, décima la population d'Herat. L'année suivante, la guerre mit le comble à la misère de cette malheureuse contrée. Huçeïn-Behadour reparut dans le Khoraçân avec des troupes fraîches; celles qu'Abou-Saïd envoya contre lui ne purent

lutter longtemps, et Huçeïn aurait sans doute marché sur Herat et mis son adversaire dans une position critique, si la défection de ses meilleurs généraux ne l'avait obligé à retourner dans le Kharezm. Abou-Saïd, délivré d'un danger qui mettait sa couronne et sa vie en péril, fit célébrer avec une magnificence inouïe la circoncision de ses enfants. Les fêtes qui furent célébrées à Herat à cette occasion ne durèrent pas moins de cinq mois. Mais ce fut le dernier répit que la fortune laissa à un prince dont le règne ne fut qu'une longue suite de succès et de revers.

Mirza-Djihân-Schah venait de périr dans une bataille qu'il livra contre Haçan-Beig, et léguait à son fils le soin de le venger. Celui-ci, trop faible pour tenir tête au meurtrier de son père, implora le secours du Sulthân, en lui faisant entrevoir, pour prix de son assistance, la possession de la Perse et des côtes méridionales de la mer Caspienne. Abou-Saïd, après avoir consulté Naçir ed-din, de Thous, dont les conseils passaient pour des oracles, se décida à entreprendre cette expédition, et, au printemps de l'an 872, il quitta Merv et marcha contre Haçan-Beig.

« [1] Étant arrivé sur la frontière de cette dernière province, comme il avait une très-grande armée, il en détacha plusieurs corps qui entrèrent dans l'Irak

[1] Je ne crois pas pouvoir mieux faire que de citer ici le passage où D'Herbelot a résumé, avec une grande netteté, le récit diffus des historiens persans sur la défaite et le meurtre d'Abou-Saïd.

et dans le Fars, et se rendirent maîtres de tous les lieux par où ils passaient. Pendant qu'il demeura sur cette frontière, Hassan Beg lui envoya plusieurs ambassades pour lui demander la paix. Mais Abou Saïd, qui reçut toujours fort civilement les ambassadeurs de Hassan Beg et qui les chargea même de présents pour leur maître, répondit toujours qu'il voulait que Hassan Beg le vînt trouver en personne et qu'il lui déclarerait ses intentions. Il commanda en même temps qu'on levât le camp pour aller passer l'été à Carabag, lieu où Hassan Beg faisait ordinairement sa résidence. Mais ce Turcoman sut si bien lui couper les vivres et les fourrages, que son armée dépérit en fort peu de temps, de sorte que, craignant d'y être assiégé tout à fait, le désespoir lui fit prendre la fuite avec fort peu de gens; car la plus grande partie de ses troupes était déjà dispersée, et le reste avait pris parti avec son ennemi. Deux des enfants de Hassan Beg le poursuivirent et, l'ayant fait prisonnier, l'amenèrent à leur camp.

« Hassan Beg le reçut fort humainement et voulait lui conserver la vie; mais ayant délibéré dans son Conseil sur ce qu'il ferait de ce prince, tous ses officiers, et particulièrement le cadhi de Schirvan, conclurent à sa mort, d'autant plus que Hassan Beg avait déjà reconnu Mirza Jadighiar, fils de Mohammed, fils de Baïsancor, pour légitime empereur et successeur de Tamerlan dans les provinces de deçà le Gihon. Ainsi ce puissant prince perdit la vie par sa faute, et pour n'avoir jamais voulu

accorder la paix à Hassan Beg qui la lui demandait, l'an 873 de l'hégire, de J. C. 1468. »

LA PRISE D'ALGER,

RACONTÉE PAR UN ALGÉRIEN

(TEXTE TURC ET TRADUCTION),

PAR M. OTTOCAR DE SCHLECHTA.

Pendant mon séjour à Constantinople, le hasard m'a fait tomber entre les mains le petit manuscrit[1] dont les pages suivantes reproduisent le texte et la traduction. L'auteur de l'original, Hadji Ahmed Efendi, natif d'Alger, occupait en dernier lieu le poste de gouverneur (kaïmakam) d'Alagah, en Anatolie, où, à en juger d'après une notice insérée dans le Journal de Constantinople, il mourut dans le courant de l'année passée. Il fut témoin oculaire et actif de la plupart des faits qu'il relate, et son écrit semble mériter d'autant plus de confiance, qu'il est rédigé dans ce style simple et pour ainsi dire lapidaire, qui, chez les Orientaux comme ailleurs, peut être considéré comme une preuve, sinon de l'infaillibilité, mais, à coup sûr, de la bonne foi du narrateur. Si l'opuscule ne répand pas de nouvelles lumières sur le sujet qu'il traite, toujours est-il vrai de dire qu'il le place sous un nouveau jour, étant, autant que je sache, le seul travail d'ori-

[1] Un autre exemplaire se trouve, si je ne me trompe, dans la belle collection de mon savant ami M. Charles Schefer. Dans le texte du mien j'ai cru ne pas devoir modifier l'orthographe parfois différente de celle présentement adoptée dans les bureaux de la Sublime Porte.

gine indigène sur la matière. Cette considération m'a encouragé à l'offrir au public, et au lecteur français en particulier, chez qui, quel que soit son contenu, il ne pourrait qu'éveiller un double souvenir également flatteur, celui d'un glorieux fait d'armes accompli par sa nation, et d'un service important rendu à l'humanité et à la civilisation chrétienne tout entière.

RELATION DE HADJI AHMED EFENDI, MÉEZOUN (AUTORISÉ À LA LECTURE D'UN COURS DE THÉOLOGIE) DE GUZEL HISARI OMERZADÉ EMIN EFENDI, EX-MUFTI D'ALGER.

Au nom de Dieu! Tout effet a sa cause, cherchez les causes.

C'est Hussein, pacha de Sandoukli, gouverneur d'Alger, qui fut cause que ce pays tomba au pouvoir des infidèles. Le 5 de la lune de ramazan 1243 (21 mars 1828), à la suite d'une discussion entre lui et le consul français, discussion pendant laquelle des paroles injurieuses avaient été proférées de part et d'autre, ce dernier, transporté de colère, finit par mettre la main sur son épée. Les officiers de la maison du pacha, qui se trouvaient présents à la conférence, se jetèrent sur le consul et lui enlevèrent l'arme. Le pacha, dans un premier accès de fureur, voulut le faire mettre à mort. Grâce, toutefois, à l'intervention de son intendant Ibrahim Dayï, qui lui fit observer que la loi interdisait la mise à mort d'un Franc [1] (individu jouissant du droit de

[1] Le texte porte *mustèmine*. Ce terme sert à désigner les étrangers qui se trouvent dans l'empire turc sous la foi des traités. (De S.)

mirent en croisière devant la rade, afin d'empêcher la sortie du port. Néanmoins de petits bâtiments algériens réussirent à quitter le port nuitamment, et dans une direction où l'escadre ennemie ne pouvait s'en apercevoir. Ils continuaient à donner la chasse aux bâtiments de commerce français qu'ils vendaient ensuite soit à Tunis, soit dans le khan situé à quatre stations (konaks) d'Alger, sur la route de Lente, soit aussi[1] en des endroits faisant partie des territoires de Fez et de l'Espagne. Quant aux sommes provenant de la vente, ils les touchaient sous la forme de lettres de change tirées sur Alger, où ils rentraient la nuit par le même endroit ignoré de l'escadre ennemie, par où ils étaient sortis. Une nuit, cependant, trois bâtiments algériens, ayant rencontré du vent contraire avant de pouvoir gagner le port, furent retenus en mer jusqu'au matin, et, par conséquent, découverts par les bâtiments des infidèles, qui se mirent aussitôt à les attaquer. Alors les navires musulmans prirent la fuite et se firent échouer sur le sable, à Zafran-Elwadi[2], à cinq lieues d'Alger; après quoi l'équipage mit le feu aux bâtiments, rentrant à Alger par voie de terre. Bientôt

[1] Je crois qu'il faut traduire ainsi : « qu'ils vendaient ensuite soit à Tunis, soit à Oran, ville située à quatre étapes de la plaine d'Alger, sur la route de terre qui mène directement à Ceuta, soit aussi, etc. » Le texte porte وارخان (*ouarkhane*), pour وهران (*ouahrane*). Il y a beaucoup plus de quatre étapes entre l'extrémité de la plaine de la Metidja et Oran; mais l'auteur ne se distingue pas toujours par l'exactitude de ses indications. (De S.)

[2] C'est le *Ouad Ma-ez-Zafrane* des Arabes, le *Mazafran* de nos cartes. (De S.)

pas à lui, mais à leur propre consul. Le 15 de la lune de zilhidjé (28 juin 1828), toutefois, un bâtiment français vint les prendre à bord et les emmena tous. Le 15 de la lune de moharrem 1244 (28 juillet 1828), Hussein Pacha fit appareiller les navires musulmans qui alors commençaient leurs courses en capturant et en vendant les bâtiments de commerce français. Quant aux sommes résultant de la vente, elles furent partagées d'après la loi du pentjik (division du butin en cinq quote-parts). Cette dernière circonstance exaspéra le roi (de France). Il envoya cinq bâtiments qui bloquèrent Alger, en croisant devant la rade. Dans la nuit du 12 de la lune de rebi premier (22 septembre 1828), le pacha lança l'escadre musulmane contre les bâtiments des infidèles. En même temps les oulémas et les hafyzs (récitateurs sachant par cœur le Coran) avaient été engagés à réciter, ceux-là des passages du *Bokhari* (ouvrage religieux très-estimé chez les mahométans), et ceux-ci le chapitre *de la victoire*. Le reste de la population passa également la nuit à adresser au Très-Haut de ferventes sollicitations. Enfin, le matin, eut lieu le choc des deux escadres. Tous les habitants d'Alger assistèrent au spectacle en se recommandant à haute voix à la protection divine. Après une lutte acharnée, les bâtiments ennemis prirent la fuite, et les navires musulmans rentrèrent dans le port. Dans les premiers jours du mois de rebi ulukhir (mi-octobre), parurent douze bâtiments plus grands que ceux qui s'étaient enfuis, et ils se



mirent en croisière devant la rade, afin d'empêcher la sortie du port. Néanmoins de petits bâtiments algériens réussirent à quitter le port nuitamment, et dans une direction où l'escadre ennemie ne pouvait s'en apercevoir. Ils continuaient à donner la chasse aux bâtiments de commerce français qu'ils vendaient ensuite soit à Tunis, soit dans le khan situé à quatre stations (konaks) d'Alger, sur la route de Lente, soit aussi[1] en des endroits faisant partie des territoires de Fez et de l'Espagne. Quant aux sommes provenant de la vente, ils les touchaient sous la forme de lettres de change tirées sur Alger, où ils rentraient la nuit par le même endroit ignoré de l'escadre ennemie, par où ils étaient sortis. Une nuit, cependant, trois bâtiments algériens, ayant rencontré du vent contraire avant de pouvoir gagner le port, furent retenus en mer jusqu'au matin, et, par conséquent, découverts par les bâtiments des infidèles, qui se mirent aussitôt à les attaquer. Alors les navires musulmans prirent la fuite et se firent échouer sur le sable, à Zafran-Elwadi[2], à cinq lieues d'Alger; après quoi l'équipage mit le feu aux bâtiments, rentrant à Alger par voie de terre. Bientôt

[1] Je crois qu'il faut traduire ainsi : « qu'ils vendaient ensuite soit à Tunis, soit à Oran, ville située à quatre étapes de la plaine d'Alger, sur la route de terre qui mène directement à Ceuta, soit aussi, etc. » Le texte porte وارخان (*ouarkhane*), pour وهران (*ouahrane*). Il y a beaucoup plus de quatre étapes entre l'extrémité de la plaine de la Metidja et Oran; mais l'auteur ne se distingue pas toujours par l'exactitude de ses indications. (De S.)

[2] C'est le *Ouad Ma-ez-Zafrane* des Arabes, le *Mazafran* de nos cartes. (De S.)

après les Français commencèrent à demander la paix. Treize fois un de leurs bâtiments à deux mâts se présenta devant Alger dans ce but. Mais Hussein Pacha n'accepta point. Quant au motif de son refus, le voici : Les Français insistaient pour que le pacha leur envoyât quelques délégués pour les conduire en France et y conclure la paix en présence du roi, tandis que Hussein Pacha voulait que le traité fût fait par-devant sa propre personne. Cela ne pouvant pas se faire, il n'écouta plus personne. Les chefs de la milice et les principaux personnages de la ville se réunirent pour le supplier. Il refusa. Mehmed Ali Pacha, gouverneur d'Égypte, lui envoya par un bâtiment exprès des hommes qui lui parlèrent dans le même sens. Il ne les écouta point. Les consuls des puissances étrangères offrirent leurs bons offices. Il persévéra dans son refus. Le capitaine d'une corvette anglaise intervint également, et fit même, à cette fin, trois fois le voyage pour l'Angleterre. Le pacha ne l'écouta pas plus que les autres. Abderrahman Efendi, intendant de l'inspecteur en chef de l'arsenal à Constantinople, arriva, chargé d'une mission spéciale de l'astre du monde (le sultan). Hussein Pacha le mit au secret, de façon que personne n'eût jamais connaissance du but de sa mission. Ensuite le pacha s'adressa aux soldats : « La troupe, leur dit-il, la troupe est au sultan; or le sultan m'a fait parvenir l'ordre de ne pas faire la paix avec les Français. Qu'en dites-vous? » En réponse tous s'écrièrent que, puisque telle était la

volonté du sultan, ils se feraient volontiers hacher en pièces pour la plus grande gloire de la religion. Dans la dernière décade de la lune de moharrem, l'an 1245 (fin de juillet 1829), arriva un bâtiment français à deux ponts, dont le capitaine [1] se rendit à terre, et, accompagné du corps consulaire tout entier, alla solliciter la paix du pacha. Celui-ci refusa à tous. Le capitaine s'étant embarqué de rechef, tandis que son bâtiment s'éloignait, on lui lança bon nombre de boulets qui lui causèrent plusieurs avaries. Cet incident indisposa beaucoup les capitaines algériens. « Qu'est-ce que cela signifie, dirent-ils, que de tirer sur un bâtiment sur lequel flotte le pavillon musulman? La loi sacrée aussi bien que la législation profane défendent de s'attaquer à un parlementaire. Dieu veuille ne pas nous en punir! » Dans la première décade de la lune de rebi premier (31 août-10 septembre), un détachement [2] français ayant débarqué à Tassara [3], endroit distant d'Alger de vingt-quatre lieues, vers l'occident, pour y faire du butin, les Arabes l'assaillirent et lui enlevèrent un prisonnier et vingt-quatre têtes qu'ils portèrent à la ville. Le 1er de la lune de redjeb (27 décembre 1829), Khalil Agha, agent d'Alger à Smyrne, arriva en mission de la part de leurs altesses le grand

[1] M. de la Bretonnière.

[2] Le texte porte *soltadi;* c'est le mot espagnol *soldado* (soldat).

[3] Ce mot doit se prononcer *ticerri;* il signifie *gros rocher* en langue berbère. Plusieurs endroits de la Kabylie portent ce nom. Le lieu dont il s'agit est situé à l'ouest du cap de Dellys, le cap Bengout de nos cartes. L'auteur se trompe en le plaçant à l'ouest d'Alger. (De S.)

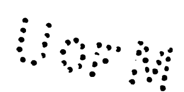
visir et Khosrev Pacha. Personne ne put pénétrer alors le but de sa visite. Ce n'est que plus tard, pendant mon séjour à Smyrne, que j'appris qu'il était venu dans l'intérêt de la paix, et qu'on ne l'avait pas écouté. Dans la première décade de la lune de chewal (26 mars-4 avril 1830), deux bâtiments français ayant échoué la nuit près du susmentionné endroit appelé *Tassara*[1], leurs équipages, qui étaient descendus à terre, furent attaqués par les Arabes, qui conduisirent à Alger quatre-vingt-seize prisonniers et y portèrent cent huit têtes. Le 8 zilhidjé (30 mai 1830), le pacha fit arrêter les nommés Cara Moustapha Khodja, Kirkor Ibrahim, Deli Imam et Mehmed Tchauch. Tous les quatre furent mis à mort la veille de l'arifé. « Ceux-ci, dit le pacha à cette occasion aux gardiens de la caserne, font partie de la bande des vingt-sept individus qui conspirent contre moi; quant à ceux qui restent, j'espère pouvoir leur faire subir le même sort. » Comme cependant tout le monde ignorait le crime pour lequel ils avaient été exécutés, les soldats s'en alarmèrent, et, dès lors, une méfiance réciproque commença à se faire jour entre la milice et le pacha. Sur ces entrefaites, les ennemis de l'islamisme tentèrent, le 13 de la lune de zilhidjé (4 juin), un débarquement à Sidi-Feredj[2], endroit

[1] Nous savons par le rapport officiel que les bricks français *Silène* et *Aventure* firent naufrage près de Dellys, dans la nuit du 14 au 15 mai 1830.

[2] Sidi-Feredj est le nom de la péninsule que les Européens appellent maintenant *Sidi-Ferouch*. (De S.)

situé à l'ouest, à quatre lieues environ d'Alger. Bafréli Ibrahim Dayï, gendre du pacha et commandant en chef des guerriers arabes, essaya de leur résister à la tête d'un détachement de ses troupes; mais, culbuté par l'ennemi, il dut se replier sur Usta-Veli[1], endroit situé à peu près à une heure de Sidi-Feredj. Là il fut rejoint par mille hommes faisant partie de la garnison turque de la ville, qui alors se composait de trois mille hommes, ainsi que par les Arabes accourus de toutes parts. Le samedi 18 de la lune de zilhidjé (9 juin), les musulmans attaquèrent les infidèles et les mirent en déroute. Déjà nombre de têtes et d'oreilles avaient été expédiées à la ville, où leur arrivée fit éclater un sentiment de satisfaction générale, lorsque la chance tourna, et cette fois-ci ce furent les guerriers musulmans qui battaient en retraite. Alors le pacha me fit quérir pour me faire part de la défaite qu'on venait d'éprouver. Je tâchai de le consoler, après quoi il alla se jeter au-devant des fuyards que, par ses exhortations et ses bons conseils, il parvint à faire rebrousser chemin jusqu'à Aïne-Zirka. Là eut lieu une nouvelle rencontre avec les infidèles, qui, après un combat de quelques instants, se retirèrent sur Sidi-Mohamed, où ils s'arrêtèrent. C'est dans cette position, c'est-à-dire les Français se maintenant à Sidi-Mohamed et les musulmans à Aïne-Zirka, que le combat se renouvelait du matin au soir pendant douze jours

[1] *Usta-Ouéli* signifie le *maître saint*. C'est le *Staouéli* des Européens. (De S.)



consécutifs. Une nuit toutefois, les musulmans ayant été mis en déroute à la suite d'une attaque nocturne et inattendue de la part des infidèles, ceux-ci réussirent à mettre le siége devant la citadelle d'Alger, tout en ouvrant des tranchées autour de la ville. Le même jour, les bâtiments chrétiens partis de Sidi-Feredj s'embossèrent devant la rade d'Alger. Le bombardement, simultanément ouvert par terre et par mer, se prolongea jusqu'à ce que la garnison du fort situé sur le flanc de la montagne et appelé *le fort espagnol*[1], se voyant hors d'état de résister davantage, l'abandonna, après avoir mis le feu à la poudrière. L'explosion fit trembler la ville et frappa de stupeur tout le monde. Alors Hussein Pacha convoqua les notables de la ville pour tenir conseil. La population tout entière vociférait contre lui en l'accusant à hauts cris d'être l'auteur de sa présente situation. En attendant, il avait député le consul anglais ainsi que son Divan Efendi et le capitaine Arnaut (l'Albanais) Ali vers le commandant en chef de l'armée française, afin de sonder ses intentions. Celui-ci répliqua par une missive suivant les termes de laquelle il accordait vingt-quatre heures pour délibérer sur la reddition de la place, tout en déclarant qu'il sévirait contre elle dans le cas où il devrait l'emporter de vive force. Lecture ayant été faite de ce rescrit, le pacha, d'accord avec les principaux personnages de la ville, vota en faveur de la soumission. Quant à moi, ne pouvant m'y décider, j'as-

[1] Appelé maintenant *Fort de l'Empereur.* (De S.)



semblai les pieux musulmans, et, tout en leur exposant ce qu'il y avait de glorieux dans le martyre et quelle était la récompense réservée à ceux qui savaient se dévouer à la cause de Dieu, je les engageai à me suivre (contre l'ennemi). Effectivement ils firent pénitence, et, après s'être réciproquement pardonné leurs péchés[1], ils se mirent en marche derrière moi en entonnant le cri du Tekbire (Dieu est grand). En ce moment les femmes se précipitent au-devant de nous, jetant leurs enfants à nos pieds et s'écriant : « C'est bien, si vous êtes vainqueurs; mais si vous ne l'êtes pas, sachez qu'alors les infidèles viendront nous déshonorer. Partez donc; mais avant de partir, immolez-nous! » Pendant que je m'efforçais d'apaiser les femmes, le pacha me fit chercher et me dit : « Sache, mon fils, que j'ai désobéi à notre souverain, qui ne m'a point autorisé à agir comme je l'ai fait. Aussi ai-je succombé. Tel est le sort de ceux qui se mettent en opposition avec leur padichah. » Ces paroles, je les transmis aux soldats, en leur faisant comprendre que, puisque le khalife était contraire à la guerre, la religion nous commandait de ne pas la continuer. Là-dessus ils s'écrièrent : « Ah! c'est donc ainsi que se sont passées les choses! Après avoir, par amour pour la foi et notre souverain, quitté notre famille et notre patrie pour endurer dans ce pays lointain toutes les privations de l'exil, nous voici, après tout, réduits à l'état de rebelles! » Et ils voulurent tuer le pacha.

[1] Je traduirais : « Après s'être fait leurs derniers adieux. » (De S.)

Hélas! à quoi cela aurait-il servi, Alger ayant été une fois détruit? Enfin, Dieu préserve tout pays musulman d'un pareil spectacle! les infidèles firent leur entrée dans la ville. Sur ces entrefaites toute la population, hommes et femmes, se pressait au seuil de mon logis en criant d'un ton lamentable: « Puisque déjà il faut périr, mieux vaut mourir devant la porte d'un aalime (membre du clergé musulman)! » A cet aspect, le cœur me défaillit, et je m'imposai l'humiliation d'aller intercéder en leur faveur auprès du commandant en chef des infidèles. Grâce à mille procédés insinuants, je réussis à en obtenir une déclaration (patente) assurant le libre départ à ceux qui voudraient partir, et sécurité pleine et entière à ceux qui compteraient rester. En outre, il y fut inséré l'autorisation de continuer, comme par le passé, le libre exercice de l'*ézane* (appel à la prière du haut des minarets)[1]. Cette déclaration, je la fis approuver par les consuls des autres puissances, qui y apposèrent leurs sceaux respectifs. Ensuite je retournai au milieu du peuple assemblé devant ma maison, et, en lui consignant le papier en question, je lui dis : « C'en est fait d'Alger; mais n'importe, et vive le sultan! De quelque côté qu'il tourne le regard,

[1] Ce fut Hamdan-ben-Ahmed-Khodja qui négocia le traité de capitulation, au nom du dey, dont il fut le secrétaire. Haddji-Ahmed-Éfendi, ex-mufti d'Alger et auteur de cette notice, s'en attribue tout le mérite. J'ai connu Hamdan-ben-Ahmed à Constantinople, et ce fut par son habile entremise que j'ai pu effectuer l'achat du précieux manuscrit des *Annales* d'Ibn-el-Athîr qui appartient maintenant à la Bibliothèque impériale. (De S.)

il lui reste bien d'autres cantons encore plus florissants et plus solides que celui-ci! »

Finalement, je suis arrivé ici (à Constantinople) avec ceux qui ont émigré dans cette direction. Cependant, partout où éclatera la guerre sainte, je m'y rendrai, oh! certes, je m'y rendrai, et ce n'est qu'avec ma vie que je renoncerai à la guerre sainte! Plaise à Dieu que cela soit ainsi!

•

سابقده جزایرده مفتی اولان کوزلحصار ایدینی حاج
عمر افندی زاده امین افندی مأذونلرندن
الحاج احمد افندینك تقریریدر

بسم الله لكلّ شيء سبب فاتّبع سببًا جزایر غرب بلده‌سی
استعلاء کفّاره مبتلا اولمغه سبب والیٔ جزایر صاندقلیلی
حسین پاشا بیك ایكیوز قرق اوچ رمضان شریفك بشنجی
کونی افرنجه قونسلوسیله صحبت اواننده بربرلرین کلمات
قبیحه سویلیوب مغاضبه اواننده قونسلوس پالیوشه
داورانوب مجلسده حاضر اولان خدمه قونسلوس
مسقوری ضبط وبند ایدوب الندن پالیوشنی الوب بو
غضب حالنده حسین پاشا قونسلوسك قتل اولنمسیله
امر ایدوب پاشانك کتخداسی مغنیسیالی ابراهیم دایٔ
رجایه دوشوب افندم مستأمنی قتل قانونه مخالفدر

دیدکده قتل ایتمدی ایسه‌ده ضرب ایدوب رذیل
رسوای مجلسدن طرد ایدوب قونسلوس مسفور محلّنه
کلوب قرالنه عرضحال ایلدی سنهٔ مرقومه ذی القعده‌سنك
بشنجی کونی درت عدد افرنج سفینه‌سی کلوب
پیشکاه جزایرده حورصه طورب اشارت چکوب قونسلوس
لرین جلب ایدوب فرداسی کون جزایره بر نامه ارسال
ایتدیلر شویله دمشلرکه اکر کبار جزایر سفینه‌مزه
کلوب امانه دوشلرایسه ینه اسکی صلح اوزره ثابتلرز
والا نقض عهد ایدوب عداوته مباشرت ایدرز بو نامه‌نك
جوابنده حسین پاشا شویله مکتوب تحریر ایتدیکه
اکر اسکی صلح اوزره ثابت ایسك سکا کیت دمش یوق
کیتدیکك کبی کل والّا افعل ما شئت قونسلوس
مسفور بو مکتوبی اوقیوب عقبنده عداوت علامتلرین
اظهار ایدرك سفائن نصاری چقوب کیتدکلرینك فرداسی
کونی حسین پاشا جزایرده ساکن نقدر افرنج طائفه‌سی
وارایسه حضورینه جلب ایدوب اکر سزده کیدرسکز
منع ایتمم اشته یول اکر طوررسکز رد ایتمم اشته جزایر
دیدکده جمله‌سی بز کیتمیوز بو بانده تهمت سنده دکل
بزم قونسلوسمزده اولدی دیدیلر ایسه‌ده ماه ذی
الحجه‌نك اون بشنجی کونی بر افرنج سفینه‌سی کلوب

جزایرده کائن نقدر افرنج وارایسه قالدروب کتوردی سنه
بیك ایکیوز قرق درت محرمنك اون بشنجی کونی حسین
پاشا سفائن اسلامیّه‌یی تجهیز ایدوب دریا یوزینه سوق
ایدوب بشلدیلر فرانس ملّتنك بازرکان سفینه‌لرینی
الوب فروخت ایدوب اقچه‌سنی پای پنجك ایتدکلرینی
قرال تحمّل ایده‌میوب جزایر لیمانی سد ومرور عبوری
رد ایچون بش عدد سفینه تعیین ایدوب قدام جزایرده
کشت وکذار اوزره ایکن ماه ربیع الاولینك اون ایکنجی
کیجه‌سی حسین پاشا سفائن اسلامیّه‌یی دونادوب کیجه‌لین
کفّار سفینه‌لرینك اوزرینه سوق ایدوب علماء جزایر
بخاری شریف حافظلر سورهٔ فتح اوقومقله مأمور اولوب
اول کیجه اهالئ جزایر تاکه صباحه قدر حق جلّ
وعلایه تضرع ونیاز ایدوب علی الصباح سفائن اسلامیّه
سفائن کفره‌یه ملاقی اولوب جمله اهالئ جزایر سیره
باقوب الله الله امداد دیوب جاغرشورلرایکن بر عظیم
غوغا اولوب بعده سفائن اعدا فراره شروع سفائن اسلام
کلوب لیمانه داخل اولدیلر ماه ربیع الاخرك ابتدالرنده
فرار ایدن سفائندن بیوك اون ایکی عدد سفینهٔ افرنج
کلوب پیشکاه جزایرده دور وقطع مارسه ایلمك قصد
ایندیلر ایسه‌ده کیجه‌لین جزایرك کوجك سفینه‌لری

سفائن اعدانك كورمز طرفندن چقوب فرانسزك بازركان سفينه‌لرينى الوب بعضنى تونسده بعضنى جزاير قصالرندن سبته‌يه طوغرى برًّا درت قوناق مسافه‌ده وار خانده بعضنى فس ديارلرنده بعضنى اصپانيول ديارلرنده فروخت ايدوب اقچه‌سنى جزايره بولوجه ايدوب ينه كيجه‌لين كفّار سفينه‌لرينك غفلت طرفندن كلوب جزايره داخل اولورلرايدى بركيجه اوچ عدد اسلام سفينه‌سى جزايره داخل اولالم درايكن هوا مخالف كلوب درياده قالوب صباح كفّار سفينه‌لرى بونلرى كووب اوزرلرينه هجوم ايدوب اسلام سفينه‌لرى فرار ايدوب جزاير اقليمندن بش ساعته زعفران الوادى نام محلّه باشدن قره ايدوب اسلام عسكرى كندو سفينه‌لرينى اتشلوب برّا كلوب جزايره داخل اولديلر بوندن صكره بشلدى فرانسز صلح استمكى ايكى ديركلى بر سفينه‌سى اون اوچ دفعه كلوب صلح استدى حسين پاشا قبول ايتمدى عدم قبولنه سبب دركه بر قاج ادم ور كتوريم قرال حضورنده ميثاق بغلايالم حسين پاشا دركه ميثاق بنم حضورمده بغلانسون اولميوب حسين پاشا كمسنك كلامنى اصغا ايتمدى اوجاق قپودانلرى كبار جزاير رجا ايتديلر قبول ايتمدى مصر واليسى محمّد على پاشا مخصوص بر

سفینه درونندە عاقل آدملر کوندرمش انلرك کلامنی
قبول ایتمدی سائر دولك قونسلوسلری رجا ایتدی قبول
ایتمدی بز انکلیز قربتی قپودانی اصلاح بین ایچون ارایه
کردی اوج دفعه انکلترەدن کلدی کیتدی انك کلامنیدە
اصغا ایتمدی درعلیه طرفندن ترسانه ناظرتنك کتخداسی
عبد الرّحمن افندی مأموریت حضرت شمس جهان برله
کلدی اول آدمی پر محفوظ محلّه قیوب کیمسه ایله الفت
ایتدرمدی برکیمسه انك مأموریتنی بلمدی صکره
عسکر بیننده شویله خبر ویردیکه اوجاق پادشاهك باکه
فرمان کوندرمشکه فرنج ایله صلح اولمیالم ندرسکز
عسکر جملەسی جاغرشدیلر پادشاهمز بویله دیمجك
جملەمز دین اوغرینه قِرقِ قِرقِ اولورز دیدیلر سنه بیك
ایکیوز قرق بش محرّمنك اواخرندە ایکی انبارلی بر افرنج
سفینەسی کلوب قپودانی چقوب سائر دولك قونسلسلرینی
معیّننه الوب باجمعهم حسین پاشایه رجایه چقدیلر
جملەسنی رد ایدوب مسفور قپودان سفینەسنه سوار
اولوب کیدرایکن وراسندن چوق طوب اتوب سفینەیی
مجروح ایتدکلرندن قپودانلر خوشنود اولمیوب نه دمەدر
اسلام سنجاغی اوستندە ایکن لچیه زوال هم قانونه مخالف
وهم شریعتنه مخالف قورقارزکه الله بزی تربیه ایدر دیو

محزون اولدیلر ماه ربیع الاولینك اوائلنده جانب
غربده ۲۳ ساعت تسری نام بر محلّه سرقت ایچون بر
مقدار افرنج سلطه‌دی چقمش عرب طائفه‌سی هجوم
ایدوب بر دانه‌سنی حیّا یکرمی درت عددینك رأسنی
جزایره کتوردیلر ماه رجب شریف غره‌سنده ازمیر
سکاننده‌ن جزایر ناظری حاج خلیل افندی دولتلو صدر
اعظم وخسرو پاشا طرفندن بر مأموریّت ایله ظهور
ایدوب نه مصلحت ایچون کلدیکنی اڭلامدن کیتدی
صکره ازمیرده کندوسندن خبر الدمکی صلح ایچون
کلمش ایسه‌ده اصغا اولنمامش ماه شوّالك اوائلنده ایکی
عدد افرنج سفینه‌سی مذکور تسری نام محلّه کیجه وقتی
از قضا باشدن قره اولوب عسکرلری طشره‌یه چقمش
عربلر بونلری طوتوب طقسان التی عددینی حیّا یوز سکز
عددینك رأسنی کتوردیلر ماه ذی الحجه‌نك سکزنجی کونی
قره مصطفی خوجه نام بر کمسنه وکیرکور ابراهیم نام
برآدم دلی امام نام برآدم محمد جاوش نام برآدم طوتوت
بو درت کمسنه‌یی عرفه کیجه‌سی قتل ایلدی وقشلا
قبوجیلرینه دمشکه بونلر یکرمی یدی عدد فتنه
در باقیلرینی دخی بویله اینتسم کرکدر بونلرك جنحه‌سی
بلنمامکله جمله عسکر خوفه دوشوب عسکر پاشادن پاشا

عسکردن نفرت اوزره ایکن ماه ذی الحجّه‌نك اون اوچنجی
کونی اعدای دین ظهور ایدوب جزایرك مغرب جانبندن
تخمینًا جزایر ایله بینی درت ساعت مقداری سیدی
فرج نام بر محلّه عسکر چقارمق قصد ایدوب حسین
پاشانك دامادی عرب اغاسی بافره‌لی ابراهیم دائی برمقدار
عسکر ایله مقاومت ایدوب انجام تحمّل ایدمیوب کر
ورجوع ایدوب اول محلّه بر ساعت مقداری اوسته ولی
نام بر محلده ثابت اولوب جزایرده حاضر اولان اوج بیك
ترك عسکرنیك بیك عددی اوسته ولی‌یه کیدوب اطراف
واکنافدن عربان جمع اولوب ماه ذی الحجّه‌نك اون سکزنجی
سبت کونی علی الصّباح اسلام عسکری کفّار اوزرینه هجوم
ایدوب کفّار عسکری منهزم اولوب جزایره نیجه کلّه
قولاق کلوب اهالئ جزایر مسرّت اوزره ایدن امر برعکس
اولوب هزیمت اسلام عسکرینه دوشوب پاشای مرقوم بو
فقیری کتوروب هزیمت خبرینی افاده ایلدکده پاشایه
بر از تسلّی ایدوب منهزم عسکرك قارشوسنی چقوب تسلّی
ایدوب وعظ ونصیحتلر ایدوب کیرویه ارجاع ایدوب
عین زرقه نام محلده کفّار ملاقی اولوب بر نبذه جنکدن
صکره کفّار رجوع ایدوب سیدی محمد نام بر محلده
ثابت اولوب اسلام عسکری عین زرقه‌ده کفّار عسکری

سیدی محمّده بو حالده صباحدن اخشامه‌جق اون
ایکی کون غوغا اولوب بر کیجه کفّار عسکری هجوم ایدوب
اسلام عسکری غفلتده اولمغله پریشان اولوب کفّار کلوب
جزایر قلعه‌سنی محاصره ایلیوب جزایرك اطراف واکنافنی
خندقلر قازوب اولکون سفائن نصاری سید فرجدن
قالقوب جزایر پیشکاهنه کلوب برًّا بحرًا جزایرك اوزرینه
قلّه قمباره قورشون ایله جنك ایدوب انجام جزایرك طاغ
جانبنده اولان اصپانیول برج تعبیر اولنان برجده
اسلام عسکری طاقت کتوره‌میوب جبه‌خانه‌لی اتشلیوب
قاجشلر برج اتش الدجق جزایره بر زلزله اولوب هرکس
متحیّر اولدیلر بو حالده حسین پاشا کبار جزایری جمع
ایدوب مشورت ایتدی جمله خلق پاشایی کلمات قبیحه‌لر
سویلیوب بزم بو حالمزی سبب اولدك دیو فریاد وفغان
ایدوب انکلیز قونسلوسلرینی وپاشانك دیوان افندیسنی
وارنبوط حاق علی قبودانی فرنج عسکرینك رئیسنه کوندرب
استمزاج ایتدیلر شویله بر نامه کوندرمشکه یکرمی درت
ساعت منهلتدر مشاوره ایدیکز اکر رام تسلیم اولورسکز
فنعم والّا اکر قهر غلبه ایله الورسم کسر عرض ایدرم
بو نامه قرائت اولندقده پاشا وسائر وجوه رام اولمغی
ترجیح ایتدیلر ایسه‌ده بو عاجز تحمّل ایده‌میوب اسلام

دلاورلرن جمع ایدوب شهادت فضائلنی خبر وبیعت
اجرنی بیان ایدوب جمله كنهاهلرینه توبه ایدوب
بربرلریله حلالّشوب بو فقیره بیعت ایدوب تکبیر الدرق
کیدر ایکن نسا طائفه‌لری اوکومزه كچوب اكر غلبه
ایدرسکز فنعم والّا کفّار بزم عرضمزی کسر ایدر کلکز
بزی ذبح ایدیکز صکره کیدیکز دیوب چوجوقلرینی
اوکومزه اتدیلر اتلری تسلّی ایدرایکن پاشا بر خبر
کوندرمش واردم درکه اوغلم بن پادشاهه اطاعت ایتمدم
بنم بو مصلحتده رضای همایون یوق ایدی بن مبتلا اولدم
پادشاهنه مخالفت ایدن بنم کبی اولور دیدیکنی کلوب
عسکره خبر ویروب ورضای خلیفة الله اولمدقجه قتال
منهی عنه اولدیغنی خبر ویروب اه بزه مصلحت بویله
میمش بز ایسه اقربایی ووطنمزی ترك ایدوب خدمت
دین ودولت ایچون بویله بعید محلّه کلوب غربتده تحمّل
ایتدك انجام حالمز عصیانمی اولدی دیوب پاشایی قتل
مراد ایتدیلر نه چاره بعد خراب الجزایر بو حالده
اللّهم احفظ جمیع بلاد المسلمین عن هذا کفّار کلوب
جزایره داخل اولدقده جمله نسا ورجال باب لمكترى
پیشکاهنده فریاد باری اولور ایسك عالم قپوسی اوكنده
اوله‌لم دیوب اغلدقلرینه تحمّل ایدمیوب ذلّ حقارتی

ارتكاب ايدوب كفّارك رئيسلرينه رجايه كيدوب بيك
پولينقه ايله الندن بر بنتنى الوب كيدنلرى منع ايتمم
استدكلرى محلّه كتسونلر طورانلرى غدر ايتمم عرض
ووقارلريله طورسونلر واذان محمّديه اوقنسون نهى ايتمم
ديو وبو بنتنى‌يه سائر دولك قونسلوسلرينه شهادت
مهرنى باصديروب كتوروب اللرينه تسليم ايدوب جزاير
كيتدى ايسه پادشاهمز صاغ اولسون هرنريه نظر اينسه
جزايردن معمور متين اوجاق اولور ديو تسلّيلر ويروب
بوطرفه كلانلرايله برابر كلدم ينه بر يرده جهاد اولور
ايسه ينه كيدرم تاكه اخر عمره قدر جهاددن
منقطع اولمم انشاء الله تعالى

ÉTUDE

SUR LES MIGRATIONS DES NATIONS BERBÈRES

AVANT L'ISLAMISME,

PAR M. HENRI TAUXIER.

I.

Les historiens arabes ne nous ont pas fait connaître les révolutions des peuples berbères anté-

rieures à l'islamisme; mais ils nous ont laissé des documents à l'aide desquels il n'est pas impossible de reconstituer en partie la série des invasions anciennes et de les rattacher plus ou moins aux mouvements de population dont les auteurs grecs et latins nous ont laissé le souvenir.

On voit, par l'histoire des temps postérieurs à Mahomet, quelle était la marche générale des invasions et des révolutions qui en étaient la suite naturelle. Une grande nation nomade couvrant le petit désert de ses hordes, convoitant depuis longtemps les riches pâturages des hauts plateaux, se jette tout à coup sur ces régions en culbutant les troupes qu'on lui oppose, et s'en empare. Elle en expulse les possesseurs et force, par la crainte de ses dévastations, les habitants du Tell (pays des céréales) à lui payer l'impôt. Peu à peu sa domination s'aggrave, elle lance sur ces pays fertiles ses hordes destructives, et finit par y établir, avec leurs troupeaux, ses plus puissantes fractions. Des habitants du pays conquis, les uns se soumettent, renoncent à leur nationalité et s'attachent à la tribu victorieuse comme serviteurs ou laboureurs; les autres se rejettent dans les montagnes et s'y adonnent à l'agriculture et au jardinage[1].

Bientôt les vainqueurs, riches des impôts de leurs vassaux, se dégoûtent de l'existence aventureuse et pénible du nomade, s'établissent dans les fermes

[1] Comme cela eut lieu pour les Kabyles. (Voyez Aucapitaine, *Origine des tribus kabyles*, Journal asiatique, n° 50, 1859.)

et les villes anciennes, ou en fondent de nouvelles pour y jouir tranquillement des douceurs d'une vie molle et luxueuse. Là ils perdent, avec leur grossièreté native, leur première énergie, en même temps qu'ils ne laissent qu'un petit nombre de leurs familles dans les hauts plateaux. C'est alors qu'une autre tribu, qui s'est formée à leur place dans le petit désert et s'y est accrue en nombre et en puissance, s'attaque à son tour à ces derniers débris de leur domination, et leur enlève leurs pâturages, pour s'amollir comme eux, et être aussi dépossédée par de nouveaux envahisseurs.

Aussi, à la suite de plusieurs invasions successives, se forme-t-il, dans le pays, plusieurs couches de population d'origines diverses. Quant aux habitants des plaines qui se sont soumis au rôle de serviteurs, ceux-là ont, depuis longtemps, oublié leur ancienne race et font corps avec leurs derniers maîtres; mais ceux qui se sont retirés dans les montagnes ont conservé sinon une indépendance complète, au moins leur nationalité. Attaqués à chaque invasion nouvelle par les peuplades dépossédées du plat pays, ils luttent avec des chances diverses, sont quelquefois exterminés, souvent vainqueurs, et parfois refoulés dans leurs retraites les plus inaccessibles.

On peut donc admettre, en général, que, dans une région souvent envahie, les habitants des plus hautes cimes ont eu pour ancêtres les plus anciens maîtres du pays; que ceux des montagnes de hau-

teur moyenne sont de date plus récente; que les habitants des plaines sont plus nouveaux encore, et qu'enfin les nomades des plateaux sont les derniers qui se soient établis dans ces régions.

Les invasions ayant aussi presque toujours lieu du désert au Tell, par conséquent du sud au nord, on doit supposer encore, en général, que les populations maritimes sont plus anciennes dans le pays que les tribus les plus éloignées de la mer. On doit aussi tenir quelque compte d'un refoulement de l'est à l'ouest, qui s'est produit presque à toute époque, et accorder, quoique avec plus d'hésitation, l'antériorité d'établissement aux tribus les plus occidentales.

En se basant sur ces principes, dont les deux premiers ne sont guère contestables, on peut donc, rien qu'en étudiant la distribution géographique des peuplades berbères au moment de l'islamisme, déterminer avec quelque certitude la série des invasions les plus reculées [1].

II.

Au temps de Mahomet, les diverses fractions de la grande nation de Masmouda étaient confinées dans la partie la plus occidentale du Mar'reb. Elles

[1] Il est bien entendu qu'il faut tenir compte, dans ces déterminations, des résistances, des réactions, des habitudes errantes des tribus berbères, et ne pas s'arrêter devant quelques contradictions apparentes. Malgré de rares déviations tout exceptionnelles, notre système subsiste en entier.

appartenaient à trois familles principales, les Masmouda du Deren (Atlas marocain), les Ber'rouata et les Ghomara du Rif.

A l'est de cette nation, les Sanhadja occupaient, avec le grand désert et les confins du Soudan, la partie occidentale du Deren, les plateaux et les pays montueux qui s'étendent au nord de cette région. Ils étaient établis aussi dans le Rif oriental, où leurs tribus s'entremêlaient, sans se confondre, à celles des Ghomara.

Sur les montagnes peu élevées qui continuent, en Algérie, le Rif marocain, et dans quelques autres du Mar'reb ultérieur, vivaient des fractions de la race de Nefzoua. Elles étaient presque toutes sédentaires; quelques-unes cependant n'avaient pas tout à fait renoncé à errer autour de leurs retraites.

Les diverses peuplades de la grande tribu de Faten étaient répandues en grand nombre dans les mêmes régions, depuis Fez jusqu'à Tenès. Moitié sédentaires, moitié nomades, elles parcouraient encore les pays des pâturages au loin avec leurs troupeaux; mais déjà elles cherchaient leur refuge en cas de danger, non plus dans les profondeurs du désert, mais dans certaines montagnes de leur territoire, où elles avaient élevé des *ksour* ou bourgades fortifiées.

La plaine d'Oran était parcourue par des Azdadja.

Dans la chaîne qui s'étend entre le Chelif et la mer, et qu'on nomme actuellement le Dahra, vi-

vaient des peuplades dont les noms nous sont inconnus, sauf celui de la puissante tribu qui l'occupait peut-être tout entière.

Quant aux nomades, dominateurs du pays, c'étaient, dans l'extrême occident, les Aureba et certains peuples masmoudiens; dans le centre, les Mar'raoua et les Ifren, grandes tribus zenètes qui parcouraient l'une le Tell du Chelif à Fez, l'autre les hauts plateaux de Tehert au Moulouïa. Dans leurs courses d'hiver, ces deux peuples poussaient leurs troupeaux jusqu'au delà du Djerid tunisien, berceau de leur race, où vivaient d'ailleurs encore un grand nombre de leurs fractions.

Les Sanhadja étaient maîtres de Titteri et s'étendaient au nord dans la Mittidja, au sud dans les hauts plateaux qui confinent au mont Titteri.

Les Adjiça demeuraient plus à l'est, formant une zone étroite dans la direction du méridien de Dellys. Ils occupaient, en outre, la chaîne de montagnes qui sépare les plaines de Constantine du bassin du Hodna.

Les Ketama habitaient la Berbérie orientale. Cantonnés solidement dans la chaîne maritime qui court de Dellys au Medjerdja, ils avaient leurs nomades dans les plaines qui s'étendent au sud, dans le Tell, le long de leurs âpres montagnes.

La Tunisie était parcourue par les nomades Hoouara. L'Auras était occupé principalement par les Louata mêlés à quelques Zenètes.

Quant au petit désert, depuis le Moulouïa jusqu'à

la Tripolitaine, il était le domaine de nombreuses familles zenatiennes qui le sillonnaient en tout sens et poussaient parfois leurs courses à travers les pâturages des sables jusqu'à la grande ceinture de dunes qui limite la Berbérie au sud. Dans l'ouest elles étaient mêlées à des fractions nombreuses de la race de Zouar'a.

III.

En appliquant à ce tableau que j'ai dû esquisser à grands traits, et à beaucoup d'autres faits géographiques qu'il eût été fastidieux d'énumérer, le principe que nous avons établi plus haut, on distingue d'abord avec une grande netteté que des deux races dont se compose la famille berbère, la race de Botr était de beaucoup la plus ancienne et qu'elle occupait seule, aux temps antiques, toutes les régions du Mar'reb, tandis que la race de Madr'ès commençait à peine à se former dans les déserts de la Tripolitaine [1].

Les Berbères Botr semblent avoir été distribués dans le Mar'reb d'après l'ordre suivant :

Dans le Mar'reb el-Aksa, les Masmouda;

Au delà du fleuve Moulouïa, les Azdadja;

Dans les pays que baigne le Chelif, les Zatima;

Dans le Titterie, les Adjiça;

[1] Il ne faut pas prendre à la lettre cette communauté d'origine relatée par les historiens musulmans : depuis les premières légendes du monde, dont se servit Moïse pour écrire la Genèse, jusqu'aux temps actuels, les chroniqueurs arabes ont toujours donné à l'histoire de leur nation la forme généalogique et l'ont appliquée naturellement à l'histoire des autres peuples.

Dans la province actuelle de Constantine, les Ketamiens;

Dans la Tunisie, les Houara.

Toutes ces nations étaient maîtresses, en outre, des hauts plateaux et des petits déserts qui s'étendent au sud de leurs territoires respectifs. Quant à la race de Madr'ès, faible encore et composée de quelques familles, elle commençait à peine à poindre dans quelque canton ignoré des déserts orientaux.

A une époque dont la date doit être reculée au delà des premiers temps historiques, les Sanhadja, venus des bords du Sénégal, se jetèrent comme une mer débordée sur les deux Mar'reb et s'établirent entre les Masmoudiens et les Ketamiens, après avoir exterminé les anciens habitants du pays. Ils n'en laissèrent subsister que quelques débris, tels que les Azdadja de la plaine d'Oran, les Zatima du Dahra et les Adjiça des montagnes du nord du Hodna.

Bien des siècles sans doute après cette première migration, les tribus de la race de Madr'ès, qui avaient crû sans cesse en nombre et en puissance, se trouvant trop à l'étroit dans leur patrie originaire, se mirent en mouvement et commencèrent cette série d'envahissements d'orient en occident qui firent de la Berbérie le champ de bataille de deux cents générations, et qui, fendant en deux la masse des populations sanhadjiennes, en rejetèrent une part vers les confins du pays des noirs et l'autre dans le Tell des deux Mar'reb.

Les principales tribus déjà formées de la race de

Madr'ès étaient alors les Zouar'a, les Nefzaoua, les Faten, les Miknaça et les Louata.

Les Louata paraissent s'être ébranlés les premiers; leur avant-garde s'avança jusqu'au centre du Mar'reb ultérieur; mais ils laissèrent sur leur route un grand nombre de familles qui s'établirent principalement dans les pâturages de l'Ifrikia et dans les pays qui environnent l'Auras. Le mouvement d'ailleurs ne fut pas général, et les principales fractions de la tribu restèrent dans les premiers cantonnements de la Tripolitaine.

Après eux, ou en même temps peut-être, vinrent les Nefzaoua, qui s'établirent aussi dans les deux Mar'reb, mais surtout dans le Mar'reb central. Ils y furent plus tard attaqués par d'autres peuples de leur race, venus comme eux de l'orient, les Beni Faten. Ceux-ci, vainqueurs, rejetèrent les Nefzaoua soit dans les montagnes élevées, soit dans les hauts mamelons qui bordent la Méditerranée, de la Moulouïa au Chelif. — Les Beni Faten s'emparèrent des plaines et pâturages des vaincus dans les deux Mar'reb, pendant que les Miknaça, leurs frères et leurs compagnons, prirent pour lieu de parcours la longue vallée du Moulouïa.

Toutes ces conquêtes avaient été faites au centre du pays autrefois conquis sur les premiers habitants par les Sanhadja. Ceux-ci disparurent presque complétement du pays, et il n'en resta plus que quelques débris dans les montagnes. Néanmoins ils se maintinrent à l'est et à l'ouest des nouveaux en-

vahisseurs, formant à l'occident un grand nombre de tribus montagnardes, à l'orient une confédération nombreuse et puissante.

Plus tard enfin apparurent, les derniers avant l'islamisme, les Zenètes, enfants aussi de Madr'ès et venus également d'orient. Ce fut la dernière migration formée de familles medr'aciennes. Quatre de leurs tribus, Mar'raoua, Ifren, Oudjedidjen, Ouacin, s'emparèrent des domaines des Beni Faten ; mais ils se contentèrent de les traiter en vassaux et en esclaves, et ne les dépossédèrent pas tout à fait de leurs terres. Ils se partagèrent seulement le pays et se mirent à parcourir avec leurs troupeaux : les Mar'raoua, les pays cultivés qui s'étendent du Chelif au Moulouïa; les Oudjedidjen, les plateaux de Mindas; les Ifren, les hauts plateaux qui séparent le Mindas du Moulouïa, et enfin les Beni Ouacin, venus sans doute après leurs frères, les territoires élevés qui s'étendent entre le Moulouïa et le Zâ, son affluent oriental.

Toutes ces invasions suivirent le petit désert. Le pays des Ketama, protégé peut-être par l'occupation romaine, ne paraît pas avoir été entamé pendant cette période, non plus que le mont Auras. Seulement les Louata nomades, qui vivaient au pied de cette montagne, sans cesse attaqués par les tribus qui s'avançaient vers l'ouest, abandonnèrent la possession des hauts plateaux et se retranchèrent dans l'Auras, où vinrent les rejoindre plus tard quelques tribus zenètes, trop faibles pour la vie nomade.

IV.

En recherchant les tribus dont les historiens grecs et latins nous ont donné l'histoire et la nomenclature, nous ne voyons aucun nom qui rappelle celui de Masmouda; mais il semble qu'Hiempsal l'ait connu et ait voulu l'expliquer quand il écrivait que les Maures occidentaux descendaient d'une horde mède venue d'occident (Mas-moud, en berbère, fils de Moud).

A défaut d'un nom latin qui corresponde à celui de Masmouda, celui des Ber'rouata, une tribu masmoudienne, nous apparaît sous la forme *Baquates*. Ptolémée place ce peuple dans l'extrême occident, là même où les historiens arabes retrouvèrent les Ber'rouata [1].

Les Ketama sont les Kedamousiens de Ptolémée, qui les place sur la rive gauche de l'Ampsaga, sans cependant leur attribuer une grande importance, puisqu'il les circonscrit de l'est à l'ouest entre l'Oued el-Kebir et le Titteri, du nord au sud entre les montagnes du littoral et les hauts plateaux. Cette objection perd de sa valeur quand on remarque que là où Ptolémée place on ne sait quelle peuplade,

[1] Il faut cependant qu'au milieu de tant de révolutions une partie de cette tribu nomade ait été transplantée, ou qu'elle ait réagi contre les invasions, puisque nous trouvons plusieurs de ses hordes établies aux environs de Tenès, ainsi que le constatent plusieurs inscriptions. Peut-être aussi les Βακουᾶται ne sont-ils pas les mêmes que les Baquates des inscriptions.

qu'il nomme Moukounes et Khetones, il existait, un siècle après à peine, une célèbre tribu nommée *Babares*, dont nous connaissons, sous son nom actuel de Babor, la position géographique et l'origine ketamienne. Il en est de même d'une région voisine où, deux siècles après, nous voyons établis les Isaflenses, les Massissenses, les Fraxinenses, ancêtres des Flissa, des Msisna et des Fraoucen actuels dont l'origine zouavienne et par conséquent ketamienne n'est plus douteuse[1].

Les Adjiça, les Azdadja, les Zatima, les Houara, les Sanhadja n'ont pas laissé trace de leur nom chez les auteurs romains et grecs. Quant aux peuples qui s'agitaient dans la Tripolitaine, Hérodote semble avoir nommé les Zanagha, quand il parle des Zaouèkes (Ζαύηκες). Si cette synonymie était certaine, elle reculerait jusqu'aux premiers temps de l'histoire la formation des différentes tribus de la race de Madr'ès.

Nous ne voyons rien dans les historiens anciens qui nous rappelle l'invasion des Sanhadja dans le Tell, invasion qui doit être, comme je l'ai dit déjà, de la plus haute antiquité; mais l'invasion des Louata dans les pays de l'Auras présente de grandes analogies avec la guerre que Massinissa soutint contre Syphax et avec l'établissement du vainqueur dans les États du vaincu. Comme les Louata, Massinissa était

[1] Berbrugger, *Époques militaires de la Kabylie.* — Cette opinion est celle du colonel Carette et du lieutenant Aucapitaine dans leurs travaux sur les Berbères.

originaire de la Tripolitaine. Le nom des Massyles est le même que celui des Macela, qui étaient la branche aînée des Louata, comme les Massyles étaient la branche souveraine du peuple sur lequel Massinissa régnait. Enfin, les Louata sont les premiers et même les seuls descendants de Madr'ès qui aient occupé avant l'islamisme l'Auras et ses environs, et c'est aussi près de l'Auras que se trouve ce monument numide appelé encore aujourd'hui Medr'acen et qui ne peut guère avoir été établi que par les rois descendus de Massinissa, peu de temps avant l'ère chrétienne [1].

Les invasions suivantes des Nefzaoua, Beni Faten, etc. n'ont pas laissé de traces reconnaissables chez les historiens romains. Ceux-ci nous parlent bien de guerres et même d'invasions; mais aucun des noms qu'ils citent ne se rapporte à ceux dont Ibn Khaldoun nous a laissé la longue nomenclature. Nous avons plus de renseignements sur l'invasion zenète, dont Ptolémée et Pline nous ont conservé quelques détails. Le premier constate que, dès ce temps, la conquête était consommée, quand il place les Makhkhouréones (Magr'aoua) sur le bord de la mer, à l'est du Chinalaph. Pline nomme aussi les

[1] Il n'entre pas dans le cadre de cet article de discuter les diverses affirmations concernant la patrie de Massinissa, l'attribution du nom de Massyles à une partie seulement de la tribu, et la date de la construction du Medr'acen. Il suffit de dire que tous ces points résultent de l'étude attentive des géographes et des historiens anciens. (Voir, pour le Medr'acen, les divers articles de MM. Berbrugger, Aucapitaine, etc. sur le Kobr-er-Roumia.)



Macurèbes, qu'il compte parmi les tribus du pays Massésylien. Ptolémée place aussi des Makhkhouréones dans le désert actuel de Figuig, ce qui s'accorde avec l'histoire musulmane, qui donne en outre aux bourgades élevées plus tard dans cette région une origine zenatienne.

Pline cite également une invasion de nomades du petit désert (Gétules) dans les pays maures. Les Massésyliens et autres furent réduits, par cette invasion, à un petit nombre de familles[1]. Parmi les trois tribus d'envahisseurs il nomme les Vesunes ou Ouésunes, dont le nom rappelle celui de la grande tribu zenète de Ouacin, qui, dans des temps anciens, quoique indéterminés, occupait les hauts plateaux entre le Zâ et le Moulouïa. Si cette synonymie était établie d'une manière certaine, elle ferait remonter jusqu'au Ier siècle l'établissement dans la région du Zâ des peuplades zenètes, établissement dont Ibn Khaldoun n'a pu fixer l'époque.

A partir de cette période, il y eut encore des guerres, et même des guerres cruelles, mais plus de migrations de tribus. Les peuplades nomades, arrêtées par la domination romaine, essayent en vain d'entamer le Tell; elles y réussissent peu à peu, mais en partie seulement, et nous n'avons pas assez de documents sur ce temps pour suivre la marche de

[1] Pline, V, 2 : « Proxima Mauris Massæsylorum gens fuerat, sed « extincta est; Gætulæ nunc tenent gentes. » Ce qui ne s'applique, bien entendu, qu'à *une tribu*, et non à *la nation* des Massésyliens. Ailleurs : « Gens Maurorum attenuata bellis ad paucas recidit familias. »

leurs progrès. La grande révolte du temps de Dioclétien, que l'empereur Maximien vint en personne combattre en Afrique, ne paraît pas non plus avoir amené de changement dans la position géographique des tribus berbères. Chacune d'elles se rendit indépendante dans son canton, et les cités romaines périrent seules dans le cataclysme ou furent réduites à l'enceinte de leurs murailles. Les noms que l'on retrouve plus tard n'ont donc, à l'avenir, qu'un intérêt purement géographique et non plus historique. Nous ajouterons néanmoins, pour être aussi complet que possible, que le pays des Nacmousiens paraît être le Djebel Nagmous actuel; que les Usales et le mont Usaletanum ont été retrouvés dans le pays montueux de Djeloula, que parcourent encore les Beni Oucellat; et enfin que les Ilaguaten de Corippus ne sont autre chose que les Louata (en berbère *Ilaoauten*), qui, longtemps déjà avant l'islamisme, occupaient les déserts de la Tripolitaine.

Il y a encore bien à étudier, on le voit, avant qu'on puisse faire concorder d'une manière précise les maigres documents des historiens musulmans avec les renseignements que nous devons aux Grecs et aux Latins. On risque fort aussi de s'égarer dans les conjectures; mais nous espérons qu'on nous saura gré d'avoir abordé une route dans laquelle on a jusqu'ici hésité à s'engager.

TROIS INSCRIPTIONS PHÉNICIENNES

TROUVÉES A OUMM EL-AWAMID,

PAR M. ERNEST RENAN.

Ces trois inscriptions ont été trouvées sous terre, sur le côté nord du mamelon surmonté de colonnes ioniques et couvert de ruines qu'on appelle *Oumm el-Awamid*[1]. Les originaux sont déposés au musée Napoléon III.

I.

La plus considérable de ces inscriptions se lit sur une dalle d'albâtre d'environ trente-deux centimètres de long sur vingt-neuf centimètres de large. Cette pierre fut trouvée dans les fondements de l'une des maisons ruinées qui couvrent le mamelon. La gravure est très-peu profonde et n'a rien de monumental.

Les huit premières lettres de la première ligne ont été attaquées par une cassure, la seule qui dépare notre monument. Mais ces huit premières

[1] Voir mon deuxième rapport inséré au *Moniteur*, 8 et 11 juillet 1861.

lettres peuvent être rétablies avec certitude. D'abord, les trois dernières présentent bien certainement le mot בעל *Baal*, qui, réuni au mot suivant, donne בעל שמם, nom de divinité qui se retrouve à la fin de l'inscription. Avant le mot בעל on voit l'extrémité inférieure d'une lettre qui paraît être un ל. Si l'on considère que le nom בעל שמם est précédé à l'avant-dernière ligne du mot honorifique ארני, et si l'on fait attention que les extrémités restantes des trois lettres qui précèdent répondent tout à fait au mot ארן, tel qu'il est tracé à l'avant-dernière ligne, on obtiendra ארן לבעל שמם. On se trouve ainsi amené presque forcément à supposer que la première lettre disparue était un ל, et la trace qui en reste confirme pleinement cette conjecture. La répétition du ל dans ces formules était ordinaire, comme on peut le voir dans diverses inscriptions de Malte et de Carthage : לארנן למלקרת, לארן לבעל חמן, etc.[1]

Cela posé, nous transcrivons l'inscription ainsi qu'il suit, nous réservant de discuter au fur et à mesure les caractères douteux[2] :

לארנלבעלשממאשנדרעבדאלמ

בנמתנבנעבדאלמבנבעלשמר

[1] Gesenius, *Mon. phœn.* p. 96, 168, 174, 175, 177, 178. Le second ל est omis au contraire dans les inscriptions numidiques, p. 197, 202, 205, 211.

[2] On n'a pas employé dans cette transcription les formes finales des lettres, ces formes impliquant déjà une hypothèse sur la coupe des mots.

בפלגלאדכאיתהשערזוהדלהת
אשלפעלתבתכלתיבנתיבשתי·𐤘𐤗
𐤗𐤗𐤗לאדנמלכם:𐤘𐤗𐤗ווושתלעם
צרלכנילילוזכרושמנעם
תחתפעמאדניבעלשמם
לעלמיברכן

Les deux premières lignes n'offrent absolument aucune difficulté. Orthographiées à la manière hébraïque, elles donnent :

לאדן לבעל שמים אש נדר עבדאלים
בן מתן בן עבדאלים בן בעלשמר

« Au seigneur Baal-Schamaïm. Vœu qu'a fait Abdélim, fils de Mattan, fils d'Abdélim, fils de Baalschamar..... »

Baal-Schamaïm ou « le maître du ciel, » est ce *Beelsamin* si connu par Philon de Byblos, saint Augustin, etc. Nous avons ici la forme hébraïque de son nom, qu'on ne connaissait encore que dans la forme araméenne.

La formule אש נדר est très-commune. La forme pleine est נֶדֶר אֲשֶׁ נָדַר, qu'on trouve dans quelques inscriptions[1]. Le nom d'*Abdélim* se lisait déjà dans Josèphe comme celui d'un Tyrien[2]. A Sidon, on disait de préférence *Abdalonim*. Nous avons retrouvé ce nom sur une inscription grecque, la seule qu'ait fournie Oumm el-Awamid: Αϐδηλιμ[ὸς] Τύριος[3]. מַתָּן est un

[1] Voir *Annuaire de la Société archéologique de Constantine*, pour 1860-1861 (article de M. Judas), p. 17 et suiv.

[2] *Contra Apionem*, I, 21.

[3] Musée Napoléon III, Mission de Phénicie, n° 46.

nom déjà reconnu pour phénicien [1]; il figure chez les Hébreux comme celui d'un prêtre de Baal [2]. *Baalschamar* rappelle אסרשמר qui, dans la première inscription bilingue de Malte, correspond à *Σαραπίων*.

A la troisième ligne commencent les difficultés. Nul doute que les lettres בפלגלאדך ne forment un appendice à ce qui précède, et qu'il ne faille faire une coupe avant אית. Les quatre lettres לאדך constituent le nom de *Laodicée*, tel qu'on le lit sur la belle monnaie déchiffrée d'abord par Barthélemy, sauf que l'א final fait défaut. לאדך ferait mieux *Laodice* que *Laodicæa*, l'א final n'étant pas ici quiescent (לְאֹדִכֵּא). Peut-être l'א qui commence la période suivante joue-t-il une sorte de rôle double, servant à la fois à terminer un mot et à commencer le mot suivant, par un abus dont il y a beaucoup d'exemples dans l'épigraphie grecque et latine, et dont nous trouverons plus loin un exemple probable. Peut-être אית, marque de l'accusatif, doit-il être lu ית par aramaïsme, ce qui laisserait l'א au mot précédent. Quoi qu'il en soit, comme il est fort inadmissible de chercher ici le nom d'une des reines qui s'appelèrent *Laodice*, on est amené à voir dans לאדך le nom de l'une des six villes de Laodicée que Séleucus Nicator fonda en l'honneur de sa mère [3]. Notre inscription

[1] Gesenius, *Monum.* p. 410.

[2] II *Reg.* XI, 18; II *Chron.* XXIII, 17.

[3] Appien, *De rebus syr.* ch. LVII.

est en tout cas certainement postérieure à l'an 312 avant J. C.

Que signifie maintenant le mot פלג, qui précède le nom de Laodicée et le met au génitif? פלג en hébreu veut dire « ruisseau, » ce qui ne donne ici rien de satisfaisant. פלך au contraire veut dire « district, » ce qui convient très-bien. Peut-être le ך de ce mot s'adoucissait-il en Phénicie. Le sens fondamental du mot פלג étant « division, partie, » on comprend que ce mot ait été employé pour désigner une division territoriale. Une locution très-fréquente dans le style des écrivains du Nouveau Testament, *τὰ μέρη* Τύρου *καὶ* Σιδῶνος . . . *τὰ μέρη* Καισαρείας..... etc.[1] peut être ici rappelée.

Il semble donc qu'il faut traduire בפלג לארך par « dans le district de Laodicée. » Je mentionnerai cependant une explication qui m'a quelque temps préoccupé. Le mot syriaque ܦܠܓܐ s'emploie pour *phalange*, soit par transcription, soit par traduction du mot grec[2]. On sait de plus que les Séleucides conservèrent le nom, et, jusqu'à un certain point, l'organisation de la phalange macédonienne[3]. Ne pourrait-on pas traduire בפלג לארך par « in phalange Laodices? » Une telle supposition ne prendra quelque poids que si l'on trouve plus tard le mot פלג employé en Phénicie dans le sens de *phalanx*. Nous

[1] *Matth.* XV, 21; XVI, 13; *Marc.* VIII, 10. Cf. *Matth.* II, 22; *Act.* II, 10; XVI, 12; XIX, 1; XX, 2; *Galat.* I, 21.

[2] Michaelis, ad Castelli *Lex. syr.* p. 706.

[3] I *Macch.* VI, 28, 35; Tite-Live, XXXVIII, 40.

l'écartons comme n'ayant pas un degré suffisant de probabilité.

Si l'on traduit בפלג לארך par « dans le district de Laodicée, » on est naturellement porté à supposer que Laodicée est le nom de la ville où demeurait l'auteur du vœu et où il fit le vœu. Si l'on voulait dire qu'il y était né, il y aurait מפלג לארך. Nous aurions donc ici le nom, depuis si longtemps cherché, de la ville ancienne dont les ruines portent maintenant le nom d'Oumm el-Awamid. Des six villes de Laodicée fondées par Séleucus Nicator, deux sont bien connues : *Laodicæa ad mare*, aujourd'hui *Lattakié*, et *Laodicæa ad Libanum* dans la Cœlésyrie, près du lac de Homs. Ce serait donc ici une nouvelle Laodicée, ou plutôt une ville ancienne qui aurait pris, à l'époque des Séleucides, le nom de Laodicée; car nous savons que ces prétendues fondations de villes par les Séleucides ne furent souvent en réalité que des changements de noms; cela est certain pour Lattakié[1]. Si cette supposition se confirme, on arrivera, je pense, à attribuer à notre localité les monnaies phéniciennes au type d'Antiochus IV Épiphane et d'Alexandre II Zebina, qui portent la légende לארכא אם בכנען à côté d'une image de Neptune. Barthélemy, Eckhel, Gesenius ont beaucoup hésité sur la question de savoir à laquelle des deux Laodicées connues il fallait rapporter lesdites monnaies. Toutes deux sont des villes bien modernes ou bien éloignées de la vraie Phénicie pour être

[1] Philon de Byblos, dans Étienne de Byzance, au mot Λαοδίκεια.



qualifiées אם בכנען, « métropole en Chanaan. » Je ne puis admettre en particulier que *Laodicæa ad Libanum*, qui était assez loin de la côte et en dehors de la Phénicie, ait pris ce titre et adopté Neptune pour divinité. Ce titre, au contraire, aurait convenu à merveille à la ville dont les ruines s'appellent Oumm el-Awamid. Cette ville était bien une *mère en Chanaan*, une ville fort ancienne, essentiellement phénicienne, située aux confins mêmes de la Palestine, dans le pays appelé par excellence *Chanaan*. Mais il faut attendre des découvertes ultérieures pour se prononcer là-dessus avec assurance.

Les seize lettres suivantes n'offrent aucun doute. Il faut lire : ..... איח השער זח והדלהות יאש « Portam hanc et valvas quæ... » La marque de l'accusatif איח, l'emploi de l'article et du pronom démonstratif ז se retrouvent d'une façon identique dans l'inscription d'Eschmunazar. La seule particularité qu'offre ce passage est le pluriel דלהת. L'hébreu voudrait דלחת. Mais דְּלָהֹת se rattache très-bien à une forme דְּלָה comme אֲמָהוֹת à אָמָה[1]. La forme דְּלָה existe en hébreu conjointement avec la forme דֶּלֶת[2]. Il est vrai que la plupart des formes féminines en הָ ont la forme תַ en phénicien[3]. Mais une telle règle n'était pas absolue ; si nous ne trouvons pas de féminin en הָ, c'est sans doute parce que cette finale ne s'écrivait pas, selon l'usage constant de l'orthographe

[1] Gesenius, *Lehrgeb.* p. 603-604.
[2] Gesenius, *Thes.* p. 339.
[3] Munk, dans le *Journ. asiat.* nov. déc. 1847, p. 525.

phénicienne (ז pour זה, etc.). Nous en trouverons bientôt un exemple probable.

Les onze lettres suivantes offrent des difficultés d'interprétation. Ces lettres se groupent d'une manière fort naturelle ainsi qu'il suit : לפעלת בת כלתי. Tout cela a un aspect bien hébreu, et se lie grammaticalement à ce qui précède et à ce qui suit, mais ne donne rien de satisfaisant pour le sens. Je propose donc de couper les mots autrement et de lire : לפי עלית בית כלתי. פה ou פי « bouche » se prend souvent pour l'orifice, l'entrée ; ainsi פי המערה (*Jos.* x, 18, 22, 27) « l'entrée de la caverne ; » פי שאול (*Ps.* CXLI, 7 ; *Is.* v, 14) « l'entrée de l'enfer. » Une fois même פי est pris pour signifier « porte : » לפי קרת (*Prov.* VIII, 3) « à la porte de la ville. » לפי dans notre inscription se traduirait donc par « ad ostium. » Qu'on ne dise pas que ל dans ce cas n'est pas la particule la plus naturelle, qu'il faudrait על פי, לפי étant consacré en hébreu à signifier « selon. » Les passages précités (*Ps.* CXLI, 7, et surtout *Prov.* VIII, 3) répondent victorieusement à cette objection. לפי dans ces deux passages a tout à fait le sens de « à l'entrée de. » Cela posé, le mot suivant עלת s'explique très-naturellement. Ce mot se retrouve plusieurs fois dans l'inscription d'Eschmunazar, et M. Munk le rapproche avec beaucoup de justesse du mot hébreu עליה « chambre [1]. » On le retrouve plus identiquement encore dans le syriaque ܥܠܝܬܐ. לפעלת devrait donc se traduire par « ad ostium cellæ. » בת est sans con-

[1] *Journ. asiat.* avril-mai 1856, p. 299.

tredit בית « maison » ou « temple. » Le sens dédicatoire de l'inscription inviterait à traduire לפעלתבת par « ad ostium cellæ templi ; » mais pour cela il faudrait qu'il y eût l'article, הבת. L'absence de l'article prouve clairement que בת est à l'état construit et que le mot suivant כלתי est un substantif au génitif[1]. כלה n'a qu'un sens en hébreu, celui de « fiancée, » qui ne convient pas ici. La deuxième inscription de Malte nous fournit seule un rapprochement plausible. Cette inscription semble offrir, à la deuxième ligne, le mot כלת avec le sens de « chambre sépulcrale,[2] » venant de la racine כלא « clausit. » L'association des deux mots se retrouve en hébreu dans בֵּית כֶּלֶא « prison. » On peut donc admettre que בתכלת ou בֵּית כְּלֵאת ait désigné ces vastes caveaux de famille si communs en Phénicie. Ainsi la série de lettres לפעלתבכלתי devrait se traduire « ad ostium cellæ domus meæ sepulcralis. » L'expression semble offrir un peu de redondance, mais l'inscription de Malte précitée en offre bien plus encore. Elle commence par ces mots חדר בת עלם correspondant à עלת בת כלת, de notre inscription, sans préjudice des mots קבר et כלת qui reviennent ensuite et offrent presque le même sens.

[1] Il est certain que si l'on pouvait ne pas tenir compte de cette particularité grammaticale, les deux mots suivants s'expliqueraient mieux. כלתי בנתי serait כִּלִּיתִי בָנִיתִי « J'ai achevé de bâtir. » Mais je ne peux me résoudre à faire cette violence à la grammaire, et j'ai renoncé à cette explication.

[2] Gesenius, *Monum.* p. 105-106.

Les quatre lettres suivantes בנתי nous donnent le verbe qui gouverne les accusatifs qui précèdent. Il faut sans contredit lire בָּנִיתִי «j'ai bâti.» Il y a là une petite dérogation aux règles générales de l'orthographe phénicienne. L'inscription d'Eschmunazar présente le même mot écrit בנת. Mais il faut remarquer que, bien que le י de l'adformante de la première personne du prétérit hébreu ne soit pas le pronom affixe, il offre avec lui quelque analogie; qu'en général les Phéniciens ont une certaine tendance à écrire les voyelles finales; enfin que notre inscription est d'une époque assez moderne, où l'on avait peut-être déjà commencé à écrire quelques quiescentes.

Toute la partie de la phrase que nous venons de discuter peut donc se traduire ainsi : «Portam hanc et valvas quæ sunt ad ostium domus meæ sepulcralis ædificavi..... » Ces battants sont sans doute les grands battants de pierre qui fermaient les tombeaux antiques et que l'on voit en particulier à Jérusalem aux tombeaux dits *des Rois*. Une objection peut ici être faite. Le monument qui portait cette inscription constituait un vœu fait à une divinité. Il est donc surprenant que l'inscription mentionne la construction d'un tombeau. Cette surprise diminue si l'on observe que les grands caveaux de famille en Phénicie offrent presque toujours des niches, des autels, des symboles ou des images religieuses. Peut-être notre inscription était-elle sous une niche placée au-dessus de la porte d'un caveau et destinée à recevoir une statuette de Baal. Une expression que nous

trouverons à l'avant-dernière ligne, « sous les pieds de Baal-Schamaïm, » confirme cette supposition.

Les trois lettres suivantes בשת sont une abréviation pour בשנת « en l'année. » Cette abréviation est très-commune sur les médailles. Je ne crois pas que jusqu'ici on l'ait reconnue dans les inscriptions. Je dis qu'« on l'ait reconnue, » car elle existe en réalité dans l'inscription de Malte que nous avons déjà citée, et qui offre plus d'un rapport avec celle que nous discutons. Les lettres בשת de la troisième ligne de ladite inscription de Malte, où Gesenius a vu, contre toute vraisemblance, le mot בֹּשֶׁת « honte, » doit sans doute se lire בשנת « in anno[1]. »

Suivent six caractères qui sont certainement des chiffres. Dans le courant de la cinquième ligne nous trouvons encore une série de chiffres. Il faut discuter ensemble les caractères de ces deux séries. Toutes deux commencent par un point, auquel nous sommes porté à croire qu'il ne faut pas accorder de valeur numérique. Toutes deux aussi se composent de trois sortes de caractères placées dans un ordre constant : 1° une classe d'unités représentée par ⁊ ou ⁊; 2° une autre classe d'unités représentée par ⚡; 3° une troisième classe d'unités représentée par des traits verticaux. Ces dernières sont bien connues, ce sont les unités simples. Comme on

[1] Gesenius, *Monum.* p. 105. Le nom propre qui suit est probablement celui du suffète. Les lettres רפאם qui précèdent forment le mot רְפָאִים « les morts, » qui se trouve dans l'inscription d'Eschmunazar.

sait de plus que, dans les numérations sémitiques, les unités étaient rangées dans leur ordre d'importance, on est amené à supposer que ≶ représente des dizaines ou des vingtaines. Le signe phénicien des dizaines est déjà connu, c'est une petite barre horizontale qui n'a absolument aucune analogie avec notre caractère. Le signe des vingtaines, connu depuis longtemps, est *N*. Entre ce signe et le nôtre l'analogie est bien plus grande. Mais où l'analogie est presque évidente, c'est entre notre signe et le chiffre 20 dans l'écriture palmyrénienne et surtout dans l'écriture égypto-araméenne, ʒ. L'âge moderne de notre inscription explique cette tendance vers les formes araméennes.

Quant aux signes qui commencent les deux séries, il est naturel d'y voir des centaines, bien qu'ils n'aient aucune analogie avec le signe qui, dans l'inscription de Marseille et sur les monnaies, indique cent. Dans une ancienne numération qu'un jeune orientaliste hollandais, M. Land, a trouvée dans des manuscrits syriaques du VIe siècle, et dont il a bien voulu me communiquer les formes[1], le signe pour les centaines a une forme qui se rapproche assez de la nôtre. Les deux signes dont nous parlons se ressemblent dans les deux séries; ils ont cependant dans le haut une sensible différence : l'un a deux cornes ou aigrettes, l'autre n'en a qu'une. M. de

[1] Depuis que cet article est composé, les chiffres en question ont été publiés par M. W. Wright dans le *Zeitschrift der deutschen morg. Gesellschaft*, 1862, p. 577-578.

Rougé, conduit à cette supposition par des analogies tirées des chiffres hiératiques, m'a suggéré l'idée que l'un de ces chiffres pouvait désigner 100, l'autre 200. Les chiffres démotiques présentent la même particularité[1].

Si ces diverses hypothèses sont conformes à la vérité, la première série de chiffres formerait la valeur 280, la seconde série formerait 143; mais tout cela est encore douteux. Il faudra probablement attendre de nouvelles découvertes pour avoir le mot des signes qui, grâce à notre inscription, entrent pour la première fois dans le champ de la discussion savante. En comparant cette numération à la numération palmyrénienne, à celle des papyrus égypto-araméens, à la numération syriaque découverte par M. Land, à celle découverte par M. Hanoteau à Ghadamès[2], on arrivera probablement à constituer une numération sémitique, analogue à celle qui fut en usage chez les Romains (chiffres romains), et dont la première origine pourra probablement être rapportée à l'Égypte.

Les huit lettres qui suivent la première série de chiffres donnent לאדן מלכם « au seigneur des rois, » ou « du seigneur des rois, » en prenant le ל comme une sorte de *lamed auctoris*, analogue à celui qu'on trouve sur les légendes des monnaies. L'expression אדן מלכם se retrouve dans l'inscription d'Eschmunazar, où elle paraît désigner le Dieu suprême. Rap-

[1] Cf. Brugsch, *Gramm. démotique*, p. 61.

[2] *Journ. asiat.* août-sept. 1860, p. 267 et suiv.

portée à la Divinité, elle n'offre ici aucun sens. La suite de l'inscription oblige à voir dans ces deux mots לארן מלכם l'indication de l'ère d'après laquelle la date est donnée. « Le seigneur des rois » semble ne pouvoir être qu'Alexandre. Mais il ne faut pas se dissimuler ce qu'une telle expression a de bizarre, vu surtout que la même expression est prise dans un sens tout différent sur le sarcophage d'Eschmunazar. Je suis tenté de croire que le premier ם joue ici un double rôle, et qu'il faut lire : לארנם מלכם « de l'ère de messeigneurs les rois », c'est-à-dire des Séleucides. Cette ère, à partir du IIIe siècle avant J. C., devint l'ère commune de la Syrie; c'est celle de la plupart des monnaies phéniciennes. *A priori*, tout invite à rapporter à cette ère notre première série de chiffres. La date de notre inscription serait donc 32 ans avant J. C. La Syrie était alors province romaine, et l'on comprendrait très-bien que l'ère des Séleucides, qui resta sous les Romains l'ère vulgaire de tout l'Orient, se soit appelée à cette époque « l'ère des rois. » Mais je dois ajouter qu'un ensemble de faits considérables me portait jusqu'ici à croire que la ville ancienne dont les ruines s'appellent Oumm el-Awamid n'existait plus à cette date[1]. Il serait singulier aussi que, vers l'époque de Jésus-Christ, on parlât encore en Phénicie un hébreu si pur, quand Plaute nous donne déjà le nom de Baal-Schamaïm sous la forme araméenne *Belsamen*[2]. Une inscription

[1] Voir mon deuxième rapport, déjà cité.
[2] *Pœn.* act. V, sc. II, v. 67.

bilingue, du Ier ou du IIe siècle avant J. C., récemment trouvée à Athènes[1], offre déjà des particularités qui se rapprochent du néopunique, c'est-à-dire du patois qu'on parlait en Afrique à l'époque romaine. Je laisse à d'autres le soin de résoudre ces difficultés.

La seconde série de chiffres est suivie du mot שת « année. » Le mot suivant étant précédé du ל, שת ne peut être ici à l'état construit. שת est donc en apposition avec le nombre qui précède. L'hébreu voudrait שנה. Mais on sait que les finales en ָה deviennent souvent ַת en phénicien. Quoi qu'il en soit, il semble bien que l'agencement de la phrase est : « En l'année N de l'ère N, correspondant à l'année N de l'ère N. »

La seconde ère qui, si nos hypothèses sont exactes, commencerait 137 ans après la première, n'est pas moins difficile à déterminer. Les trois dernières lettres de la cinquième ligne donnent לעם « du peuple de ..... » On s'attend à trouver ensuite le nom du peuple dont l'ère a réglé la seconde date. La première lettre de la sixième ligne fait hésiter un peu. Les personnes qui ne l'étudieront que sur notre planche, reproduisant elle-même une photographie, la prendront pour un א. Mais il manquerait à cet א toute la partie inférieure de l'antenne transversale, laquelle n'a l'air d'exister, sur la photographie, que par suite d'une tache de la pierre. En étudiant attentivement cette lettre sur la pierre, on ne doute pas que ce ne soit un צ. On a donc : לעם צר « de l'ère du

[1] *Annales de l'Inst. archéol. de Rome*, t. XXXI (1861), p. 321 et suiv.

peuple de Tyr.» Si la première ère est celle des Séleucides, celle-ci aurait eu son commencement l'an 175 avant J. C. Or l'ère des monnaies autonomes de Tyr date de l'an 126 avant J. C. Nous sommes donc rejetés dans des incertitudes qu'une étude ultérieure pourra sans doute lever.

La différence de l'ère des Séleucides et de l'ère de Tyr étant de 186 ans, on est naturellement porté, en supposant la valeur de nos chiffres douteuse, à chercher dans quelle hypothèse les deux séries de chiffres différeraient de 186. On arrive à peu près à ce résultat en supposant au signe ≯ la valeur de 40, et il est certain que la forme de ce signe s'expliquerait par la réduplication du signe *N*[1]. L'inscription serait alors de l'an 48 après J. C. Mais il ne semble pas que, dans aucune numération sémitique, il y ait eu de signe pour 40. De plus, l'analogie des chiffres araméens et palmyréniens ne laisse guère de doute sur la valeur du signe ≯.

La suite de la sixième ligne est d'une difficulté extrême. Il semble bien qu'il doit y avoir là quelque faute. Mais il serait trop commode, pour échapper aux nombreuses difficultés de ces vieux textes, de les changer à son gré et selon les commodités de l'interprétation. Les deux lettres qui suivent le nom de *Tyr* sont certaines pour la lecture. La cinquième lettre paraît être un ๅ, mais tracé avec un peu de roideur et de gaucherie. Les quatre lettres suivantes

[1] M. de Rougé suppose que ce signe *N* (20), à son tour, n'est que la réduplication du signe — (10).

sont certaines, quoique un peu négligemment gravées. Quant à la dixième lettre de la ligne, elle est légèrement douteuse; si on la compare au *vav* de la troisième ligne, on est presque forcément amené à y voir la même lettre; cependant la forme courbe du jambage est irrégulière. Après cette lettre vient un caractère plus douteux encore. On le prendrait d'abord pour un gros point; puis on voit s'y dessiner un ז, analogue à celui de la troisième ligne, mais plus petit et plus indistinct. Les deux lettres suivantes sont certaines; mais la quatorzième lettre cause encore quelque surprise. On ne peut guère y voir qu'un ו, mais d'une forme exagérée et sortant presque du type ordinaire de l'alphabet phénicien. Puis la lecture devient sans aucune difficulté.

Quand on cherche à faire un sens avec les lettres ainsi lues, on tombe dans d'étranges perplexités. לכני semble bien correspondre à l'hébreu לִהְיוֹתִי «ut sim.» לי répond à «mihi.» Mais outre que «ut sim mihi...» n'a rien de satisfaisant, la neuvième lettre, qui est un ל, ne pouvant pas se lier au ו qui suit et qui marque une coupe de mots, ce ל reste isolé et sans emploi. L'ensemble de la ligne semble appeler cette coupe : לכן יליל וזכר ושם נעם, «ut sit... et memoria et nomen bonum,» les quatre lettres יליל formant un substantif à peu près synonyme de זכר et de שם נעם. Mais ces quatre lettres ne font pas de mot bien satisfaisant. En l'absence d'une explication meilleure, je proposerai la suivante, qui m'a été suggérée par M. Neubauer. יליל répondrait

à l'hébreu תהלה « louange. » La phrase phénicienne aurait alors sa phrase hébraïque parallèle dans cette expression familière à Jérémie : להיות לי לשם ולתהלה ולתפארת[1]. La racine ילל pouvait être en affinité avec la racine הלל; on en a un exemple dans le mot יְהֵילִילוּ (*Isaïe*, LII, 5), que le Targoum rend par משתבחין et Raschi par מתפארים.

La lumière renaît dans la seconde moitié de la sixième ligne. זכר ושם נעם « memoria et nomen bonum » ou « laus et gloria » forment une suite très-satisfaisante. נעם en phénicien était l'équivalent de טוב en hébreu, comme le prouvent les noms *Namphamo* (נעם פעמו, « boni pedes ejus »), *Namgidde* ou *Geddeneme* (נעם גדה, « bona fortuna ejus[2] »), d'autres encore[3]. Si l'on admet le rapprochement proposé par M. Neubauer avec les passages de Jérémie et du Deutéronome, les deux expressions זכר et שם נעם auraient le sens de « louange » et de « gloire, » rapportées à la divinité. Mais il est possible aussi que l'auteur de l'inscription entende par là qu'il a érigé le monument pour rappeler sa mémoire et son nom sous les pieds de Baal. La seule chose qui soit certaine, c'est que l'agencement général de la phrase est : « Portam hanc. . . ædificavi anno N, . . . ut sit . . . . . » en d'autres termes que לכן et ce qui suit indiquent le motif pour lequel le fondateur a élevé

[1] *Jérém.* XIII, 11; XXXIII, 9; *Deutér.* XXVI, 19; I *Chron.* XXII, 5.

[2] J'ai développé ce point dans une note insérée dans les *Mélanges épigraphiques* de M. Léon Renier, p. 279 et suiv.

[3] Voir *Annuaire de la Société archéologique de Constantine*, 1860-1861, p. 54 (art. de M. Judas).

le monument; en d'autres termes encore, que la phrase principale de l'inscription se compose de trois parties, la première depuis אית jusqu'à בנתי inclusivement, la seconde depuis בשת jusqu'à צר inclusivement, la troisième depuis לכן jusqu'à la fin de la septième ligne.

Les deux dernières lignes sont très-claires. Je les lis ainsi :

תחת פעמי אדני בעל שמים
לעולם יברכני

« sous les pieds de mon seigneur Baal Schamaïm. Qu'il me bénisse dans l'éternité. » פעם en phénicien signifiait « pied[1]. » On l'a déjà trouvé avec ce sens dans l'inscription de Marseille[2]. Une inscription trouvée récemment à Chypre par M. de Vogüé se termine, comme la nôtre, par une courte prière formant une phrase détachée : יברך « qu'il le bénisse. » M. de Vogüé a aussi montré que l'inscription n° 1 de Pococke, jusqu'ici restée illisible, se terminait par le mot תשמעם « qu'elle les exauce[3]. » La première de Malte offre une formule finale toute semblable.

En résumé, l'inscription coupée, orthographiée et ponctuée selon les habitudes de la grammaire hébraïque, peut se rendre ainsi :

לְאָדוֹן לְבַעַל־שָׁמַיִם · אַשׁ נָדַר עַבְדְּאֵלִים
בֶּן־מַתָּן בֶּן־עַבְדְּאֵלִים בֶּן־בַעַלְשָׁמַר

[1] Voir la note précitée et *Hist. des lang. sém.* p. 190, 2[e] édit.

[2] Munk, *Journ. asiat.* nov.-déc. 1847, p. 485.

[3] Communication lue par moi à l'Académie des inscriptions, le 22 août 1862. (Voir *Revue arch.* octobre 1862.)

בְּפֶלֶג לָאוֹדִיכָאָה · אַיִת הַשַּׁעַר זֶה וְהַדְּלָתוֹת

אַשׁ לְפִי עֲלִית בֵּית כַּלְאָתִי בָּנִיתִי בִּשְׁנַת · 𐤛𐤙

𐤙𐤙𐤙 לַאדֹנִים מְלָכִים · 𐤛𐤙𐤙 𐤖𐤖𐤖 שָׁנַת לְעַם

צוֹר לְכוֹן יַלְיַל וְזֵכֶר וְשֵׁם נַעַם

תַּחַת פַּעֲמֵי אֲדֹנִי בַּעַל-שָׁמַיִם ·

לְעוֹלָם יְבָרְכֵנִי

Traduites en latin, les parties certaines de l'inscription donneraient :

DOMINO BAALI CŒLORUM. VOTUM QUOD VOVIT ABDELIMUS
FILIUS MATTANIS FILII ABDELIMI FILII BAALSAMARI
IN. . . . . LAODIC. . . PORTAM HANC ET VALVAS
QUÆ. . . . . DOMUS. . . . . MEÆ ÆDIFICAVI ANNO. . L
XXX° DOMIN. . . REGUM. . . XLIII° ANNO POPULI
TYRI UT SI. . . . . ET NOMEN BONUM
SUB PEDIBUS DOMINI MEI BAALIS CŒLORUM.
IN ÆTERNUM BENEDICAT ME.

Notre traduction, en partie hypothétique, de l'ensemble serait :

« Au seigneur Baal des cieux. Vœu fait par Abdélim, fils de Mattan, fils d'Abdélim, fils de Baal-Schamar, dans le district de Laodicée. J'ai construit cette porte et les battants qui sont à l'entrée de la *cella* de ma maison sépulcrale, l'an 280 des seigneurs rois, l'an 143 du peuple de Tyr, en signe de gloire, de louange et d'honneur, sous les pieds de monseigneur Baal des cieux. Qu'il me bénisse dans l'éternité ! »

Quant aux conséquences historiques, topographiques, grammaticales et paléographiques qui sortent de cette inscription, on peut les résumer ainsi.

1° La ville dont les ruines s'appellent maintenant Oumm el-Awamid paraît avoir été une de celles qui reçurent de Séleucus Nicator le nom de Laodicée. Cette ville était encore florissante à l'époque grecque, et l'on y faisait à cette époque des constructions considérables.

2° En Phénicie, sous les Séleucides, peut-être sous les Romains, on traçait des inscriptions phéniciennes, et les vieux cultes de la Phénicie étaient conservés.

3° La langue était encore la vieille langue chananéenne pure, sans influence sensible de l'araméen. La tendance à écrire les quiescentes se fait cependant légèrement sentir.

4° Les idiotismes donnés par notre inscription pour la première fois sont : le mot פלג dans le sens de « district » et le mot נעם, synonyme de l'hébreu טוב, qui était déjà fourni par les noms propres.

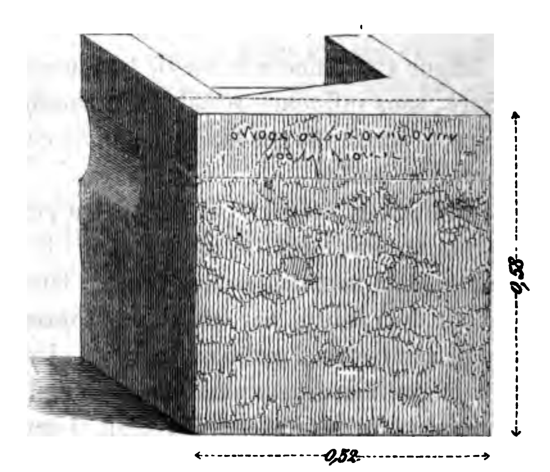
5° Les particularités d'orthographe sont : l'adformante de la première personne en תי ; le pluriel דלהת supposant un singulier דלה, d'où il semble résulter que les formes en ה̤ ne faisaient pas complétement défaut en chananéen ; l'abréviation שת pour שנת, qu'on n'avait remarquée jusqu'ici que sur les médailles.

6° Enfin ce qui fera probablement le principal intérêt de cette inscription dans l'épigraphie sémi-

tique, ce sont les chiffres qu'elle contient et qui ajoutent beaucoup aux notions que l'on possède sur la numération sémitique et sur l'histoire de la numération en général. Ces chiffres, en somme, sont les chiffres araméens et non les chiffres phéniciens tels qu'on les connaît par les monnaies et par les inscriptions.

II.

La seconde inscription était tracée sur la partie postérieure d'une pierre à offrandes dont nous donnons ici le dessin.



Les quatre premières lettres sont presque effacées par le frottement. On les lit cependant avec certitude : למלך. La lettre suivante est cassée en partie ; mais ce qui en reste appartient évidemment à un ע. La sixième lettre est très-fruste ; mais les trois

lettres qui viennent ensuite étant תרת, il est clair que c'est un ש, complétant le nom d'*Astarté.* Les traces qui restent de la lettre confirment cette supposition.

L'inscription entière doit donc se lire ainsi :

למלך עשתרת אל חמן
אש נדר עבדאשמן על בני

Une singularité arrête tout d'abord. La *déesse* Astarté est qualifiée מלך et אל חמן, deux expressions essentiellement masculines. Nous avons là, ce semble, la preuve que le phénicien possédait des féminins en ה, dans lesquels la finale ne s'écrivait pas, de même qu'elle ne s'écrivait pas à la troisième personne du pluriel, à l'état construit du pluriel, etc. Les deux premiers mots, orthographiés à la manière hébraïque, seraient : למלכה עשתרת « A la reine Astarté. » Je sais que, dans l'inscription d'Eschmunazar, on a la forme מלכת à l'état absolu; mais les deux formes pouvaient coexister. Il est singulier pourtant qu'il n'y ait pas למלך לעשתרת. Astarté est désignée par Jérémie comme « reine du ciel, » מלכת השמים (VII, 18; XLIV, 17, 18, 19, 25). Il est moins nécessaire de lire אלה חמנה, au féminin. L'expression אל חמן pouvait n'avoir pas de genre. Bien que le phénicien ait un mot pour signifier *déesse*, *alona* ou *alonat*[1], féminin de *alon*, dont le parallèle devait être *éla* ou *élat*, féminin de *el*, il semble cependant que le mot *Dieu*

[1] 1er vers punique du *Pœnulus*.

était souvent employé pour les deux genres ; ainsi on trouve, I *Reg.* xi, 5 : עשתרת אלהי צדנים « Astarté, *dieu* des Sidoniens. » Il répugne encore plus de mettre au féminin le mot חמן. Ce mot, connu depuis longtemps dans l'épigraphie phénicienne, n'est pas un simple adjectif. Jusqu'ici on ne l'avait vu que réuni au mot בעל, et formant avec lui une sorte de nom divin indivisible, *Baal-Hamman*, qu'on traduisait par *Baal solaire*. Ici nous le voyons joint à אל et rapporté à Astarté. Le mot אֲשֵׁרָה présente des phénomènes analogues. Son pluriel est indifféremment אֲשֵׁרִים et אֲשֵׁרוֹת, et signifie simplement « idoles. » Enfin il faut remarquer que presque dans tous les monuments votifs où figure *Baal-Hamman* figure aussi Astarté[1]. אל חמן est donc un titre commun à ces deux divinités. Peut-être le sens primitif de חמן s'était-il perdu et la dévotion populaire donnait-elle ce titre d'une façon abusive à toutes les divinités célestes.

La seconde ligne est très-facile. Le changement de personne qui s'y remarque est conforme au tour de l'inscription d'Eschmunazar et à celui de notre première inscription d'Oumm el-Awamid.

L'ensemble de l'inscription doit se traduire :

« A la reine Astarté, divinité céleste.
Vœu fait par Abdeschmoun. Pour mon fils. »

III.

Cette troisième inscription n'est qu'un fragment.

[1] Movers, *Die Phœn.* I, p. 617. Gesenius, *Thes.* p. 490.

Elle se lit sur un segment de gnomon, dont voici la figure [1].



Dans le transport, un petit éclat de pierre a fait disparaître la première lettre à droite ; mais un estampage pris au moment même où la pierre fut découverte me rend cette lettre; c'est un ע.

Une seule lettre est fortement éraillée ; c'est la

[1] On me communique la lithographie d'un monument fort semblable au nôtre, avec inscription latine, trouvé à Auriol (Bouches-du-Rhône), et actuellement dans un cabinet particulier à Auriol.

neuvième. Le contexte oblige à y voir un ס, et ce qui reste des traits confirme cette hypothèse.

L'inscription doit se lire et se traduire ainsi :

עבדך עבדאסר בן א

« .....Ton serviteur Abdosir, fils d'E..... »

Le nom d'Abdosir est connu depuis longtemps dans l'épigraphie phénicienne.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 OCTOBRE 1862.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

On donne lecture du procès-verbal de la dernière séance; la rédaction en est adoptée.

Il est donné lecture d'une lettre de l'ambassade de Russie, qui accompagne le manuscrit du *Vinaya Sutra*, que la Société avait prêté à M. Schiefner, à Saint-Pétersbourg, et qu'il renvoie avec des remercîments.

L'ambassade des Pays-Bas annonce qu'elle tient deux paquets de livres à la disposition de la Société.

M. Daniel Smith, à Saint-Kilda, près Melbourne, Victoria en Australie, écrit pour communiquer une découverte qu'il croit avoir faite, relative à la lecture des cunéiformes assyriens qu'il identifie avec les lettres grecques archaïques; il réduit

le syllabaire ninivite à dix-neuf lettres. Renvoyé à la Commission du Journal.

Est proposée et nommée membre de la Société :

Mlle Clarisse BADER, à Paris.

M. Pauthier donne lecture d'une notice sur trois Dictionnaires japonais-chinois-anglais, récemment publiés au Japon.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. *A rational Refutation of the hindu philosophical systems,* by NEHEMIAH NILAKANTHA SASTRI GORE, translated from the original hindi, by FITZ-EDWARD HALL. Calcutta, 1862, in-8°.

Par l'auteur. *Le Mahabharata.* Onze épisodes tirés de ce poëme, traduits, pour la première fois, par M. FOUCAUX. Paris, 1862, in-8°.

Par la Société. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft.* Vol. XVI, 1-3. Leipzig, 1862, in-8°.

Par l'auteur. Histoire des Orbelians, par Étienne de Siounine, publiée par M. ÉMIN. Moscou, 1862, in-8°. (En arménien.)

Par la Société. *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes.* Vol. II, part. 3. *Die Krone der Lebensbeschreibungen enthaltend die Classe der Hanefiten,* von Gustav FLÜGEL. Leipzig, 1861, in-8°.

Par la Société. *Journal of the Asiatic Society of Great Britain and Ireland.* Vol. XIX, part. 4. Londres, 1862, in-8°.

Par l'auteur. *Indische Studien,* von WEBER. Vol. V, cah. 1-2. Berlin, 1862, in-8°.

Par l'auteur. *A few passing ideas for the benefit of India and Indians.* Quatrième série, par MANACKJEE CURSETJEE. London, 1862, in-8°.

Par l'Académie. *Boletin e annaes do Conselko altramarino,* nos 60, 61, 92, 93, 94 et 95. Lisbonne, 1862.

Par l'auteur. *Revue orientale et américaine.* Nos 40-41. Paris, 1862, in-8°.

PROCES-VERBAL DE LA SÉANCE DU 14 NOVEMBRE 1862.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu; la rédaction en est adoptée.

M. Lancereau rapporte des pièces en tamoul qui proviennent du legs de M. Ariel, et en indique la nature en énonçant le doute que la Société doive rester dépositaire de pièces qui pourraient avoir de l'importance pour des familles de la colonie de Pondichéry. Le Conseil prie M. Lancereau d'examiner de nouveau les papiers de M. Ariel, et de mettre de côté ceux qui pourraient se rapporter à des affaires particulières, pour que la Société puisse les renvoyer à M. le Ministre de la marine et des colonies.

M. Barbier de Meynard annonce que la composition du second volume de Maçoudi est terminée, et que l'ouvrage pourra paraître prochainement.

M. Woepcke rend compte de l'état de son travail sur Albirouni.

M. Oppert donne des détails sur les matériaux qui lui ont servi pour les *Fastes de Ninive*, dont il vient d'offrir un exemplaire.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. *Rapport sur les Inscriptions assyriennes du British Museum*, par M. J. MENANT. Paris, 1862, in-8°.

Par l'éditeur. *Ibn el-Athiri Chronicon*, quod perfectissimum inscribitur. Vol. octavum, annos H. 269-295 continens, ad codices parisinos et upsaliensem edidit Carolus Johannes TORNBERG. Leyde, 1862, in-8°.

Par l'éditeur. *Bibel und Josephus* über Jerusalem und das heilige Grab wider Robinson und neuere Sionspilger von BERGGREN. Lund, 1862, in-8°.

Par l'institut néerlandais. *Bijdragen tot de Taal- Land- en Volkenkunde van Nederlandsch Indie.* Nouvelle série, vol. V. Amsterdam, 1862, in-8°, avec un cahier de cartes, in-4°.

Par la Société de Batavia. *Tijdschrift voor Indische Taal- Land- en Volkenkunde.* Vol. VI, VII, VIII, IX et X. Batavia, 1856-1860, in-8°.

— *Verhandeling en van het Bataviaasch Genootschap van Wetenschappen.* Vol. XXVII et XXVIII. Batavia, 1860, in-4°.

Par l'auteur. *Lettres adressées à l'Académie des inscriptions,* par M. Pauthier. Paris, 1862, in-8°.

— *Cérémonial observé dans les fêtes et les grandes réceptions à la cour de Khoubilaï khan,* traduit du chinois par M. Pauthier. Paris, 1862, in-8°.

Par l'éditeur. *Revue orientale et américaine,* n° 42. Paris, 1862, in-8°.

Par l'auteur. *Les Inscriptions assyriennes des Sargonides, et les Fastes de Ninive,* par M. Jules Oppert. (Tiré des Annales de philosophie chrétienne.) Versailles, 1862, in-8°.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 12 DÉCEMBRE 1862.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

Est proposé et nommé membre de la Société :

M. Auguste Barth.

Le secrétaire annonce qu'il a l'intention de faire, dans une séance ultérieure, une proposition, qu'il désire en attendant soumettre en conversation aux membres de la Société, pour les prier de réfléchir sur l'objet dont il s'agit. Il voudrait proposer à la Société de donner à la Bibliothèque impériale la totalité des manuscrits qu'elle possède et qui lui viennent de dons et de legs très-divers. Il croit que ces manuscrits, réunis à ceux de la Bibliothèque, seraient plus utiles à la

science, plus accessibles et plus certainement garantis des chances possibles de perte. La Bibliothèque impériale a d'anciens règlements et des habitudes de libéralité qui pourvoient parfaitement d'un côté à la sécurité des manuscrits, de l'autre côté à la facilité de leur communication et du prêt, et elle offrirait toutes les garanties désirables dans l'intérêt de la science. Le secrétaire désire recueillir les opinions des membres de la Société avant de faire une proposition formelle; car il est évident que rien de pareil ne peut se faire sans être appuyé et légitimé par un assentiment à peu près unanime.

M. Oppert donne des détails sur quelques nouvelles idées récemment émises sur la nature de la langue assyrienne et le déchiffrement des cunéiformes.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par le Rév. Long. *The historical Relations of ancient Hindu with Greek medicine*, by ALLAN WEBB. Calcutta, 1850, in-8°.

— *Emancipation in the West Indies*, by UNDERHILL. Londres, 1861, in-8°.

— *Indigo system in Lower Bengal*, by the Rev. LONG. Calcutta, 1862, in-8°.

— *Five hundred Questions on the social Condition of natives.* Calcutta, 1862, in-8°.

— *The Hindu systems* (par LONG). Calcutta, 1862. in-8° (11 pages).

— *What shall we do with the Musulmans?* (par LONG). Calcutta, in-8° (sans date, 10 pages).

Par la Société de Calcutta. *Bibliotheca indica :*

N° 183. *The Marcandeya Purana*, fasc. VII.

N° 186. *The Sanhita of the black Yajur Veda*, fasc. XVI.

N°s 26, 27, 28 de la nouvelle série. *The Tarikhi Baihaki*, containing the life of Masaud, fasc. 5, 6 et 7.

N° 29. *The Siddhanta Siromani*, fasc. II.

N° 30. *The Kavya darsa of Sri Dandin*, fasc. I.

N° 32. *The Sankhya aphorisms of Kapila*, fasc. I.

Par l'Académie de Lisbonne. *Boletin do Conselho ultramarino.* N°s 62-65. Lisbonne, 1862, in-fol.

Par l'Académie de Saint-Pétersbourg. *Mémoires de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg*, VII° série, vol. IV, n°s 1-9.

Par l'Académie de Vienne. *Sitzungsberichte der K. Academie der Wissenschaften.* Classe philosophico-historique. Vol. XXXVIII, cah. 3, et vol. XXXIX, cah. 1-3.

The thousand and one nights, commonly called, in England, the Arabian night's entertainments. A new translation from the arabic, with copious notes, by Edward William Lane... A new edition, from a copy annotated by the translator; edited by his nephew, Edward Stanley Pole, 3 vol. in-8°. London, John Murray, 1859.

La réputation de la version anglaise des *Mille et une Nuits,* dont le titre précède, est établie depuis longtemps. Elle est considérée par tous les connaisseurs comme la plus exacte et l'une des plus complètes qui ait été publiée. On sait de plus qu'elle se recommande par un très-grand nombre de notes, dont plusieurs fort étendues, où se trouvent éclaircies une foule d'allusions à des usages, à des particularités peu connues de la vie musulmane, à des cérémonies religieuses, ou bien à des croyances superstitieuses. C'est donc pour les amateurs de la littérature arabe une véritable bonne fortune de voir reproduire cet excellent travail, dont la première édition avait été publiée à un prix très-élevé. Celle-ci, donnée dans un format plus maniable, imprimée sur un plus beau papier, revêtue d'un cartonnage plus élégant, coûte cependant près de moitié moins. Elle renferme, en outre, un assez grand nombre de notes nouvelles, dues soit à l'auteur, soit à son neveu.

Il est seulement permis de regretter que, soit M. Lane, soit son éditeur, n'ait pas revu la traduction sur le texte de l'édition de Calcutta, donnée par Sir W. Macnaghten. La

comparaison de la version anglaise avec ce texte, généralement correct, aurait permis d'introduire dans la première plusieurs leçons préférables à celles de l'édition du Caire, que M. Lane a suivie le plus souvent. C'est ainsi que dans l'histoire du portefaix de Bagdad et des trois dames, on voit le premier dire à celles-ci : « Mon cœur et mon esprit ne sont soucieux qu'à cause de vous; je m'étonne que vous puissiez demeurer seules, n'ayant pas d'hommes avec vous, ni personne pour vous amuser. Cependant vous savez qu'un festin ne peut avoir lieu que par la réunion de quatre personnes, et vous n'avez pas de quatrième, وانتم تعرفون انّ المادبة لا تقوم الّا على اربعة وما لكم رابع. Au lieu de المادبة « festin, » le texte suivi par M. Lane portant المنارة « colonne, » ce savant a ainsi traduit : « For ye know that the menareh standeth not firmly but on four walls. » Mais je n'hésite pas à préférer la leçon du texte de Calcutta. Dans l'histoire du cinquième frère du barbier, on entend l'esclave nègre demander : « Où se trouve la salière? » اين المملحة. Telle est en deux endroits la leçon de l'édition Macnaghten [1]. Au lieu du mot مملحة « salière, » M. Lane (t. I, p. 36) a donné la leçon المليحة « l'élégante, » qui désignerait une esclave.

Plusieurs des notes de M. Lane pourraient aussi donner lieu à des observations. Tome II, p. 312, note 69, le savant anglais propose de changer تور *taour,* en تنور *tennoûr,* dans un passage d'Ibn-Khallicân, relatif aux noces du calife Mamoûn avec Bourân. Mais ce changement n'est pas nécessaire, le mot تور *taour,* au pluriel اتوار *atwâr,* signifiant, ainsi qu'il a été déjà observé dans ce journal [2], « un chandelier ou une lanterne. » Dans l'histoire de Chems-eddin Mohammed et de Bedr-eddîn Haçan, son neveu et son gendre, lorsque le vizir fait venir un charpentier [3] et lui dit de fabriquer une figure

[1] Tome I, p. 269, lig. 1, et p. 270, lig. 6.

[2] Numéro d'avril-mai 1861, p. 465. Cf. nos *Mémoires d'histoire orientale,* p. 264, et le Glossaire mis par M. Wright en tête des *Voyages* d'Ibn-Djobaïr, p. 18.

[3] Tome I, p. 191, édition Macnaghten.

de bois, destinée à Bedr-eddin Haçan, اصنع لهذا لعبة خشب, je crois que M. Lane a eu tort de traduire : « Fais pour cet homme une croix [1]. » Il est vrai qu'il dit dans une note : « Le mot que je traduis par « une croix » signifie littéralement une effigie; mais je suppose que ce terme est employé uniquement parce qu'une croix offre une grossière ressemblance avec un homme ayant les bras étendus. » On peut répondre à cela : 1° que les termes usités pour croix sont صليب, خشبة [2] et جذع [3]; 2° que si le charpentier avait reçu l'ordre de préparer une croix pour Bedr-eddin, celui-ci n'aurait pu conserver le moindre doute sur le sort qui lui était destiné, et demander au vizir : « Que feras-tu de cette figure de bois? » A quoi le vizir répond : « Je te ferai étrangler sur elle, j'y clouerai ton corps, puis je le ferai promener par toute la ville. »

Vers le commencement de l'histoire de Kamar-Azzémân, il est question d'un coussin recouvert de satin, *madiny*, طرّاحة من الاطلس المعدنى. M. Lane fait observer dans une note (t. II, p. 202) que *madiny* signifie probablement « fabriqué dans une place appelée *Madin.* » « Je ne puis, ajoute-t-il, offrir quelque autre conjecture touchant sa signification dans

[1] Tome I, p. 268.

[2] Cf. M. Dozy, *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*, p. 269, 270, note; 284, note; et ce passage des *Mille et une Nuits:* ونصبوا الخشب واوقفوهم تحته لاجل الشنق « On dressa les croix et on plaça ces hommes à leur pied, afin de les y attacher. » (Édition de Calcutta, I, 143.) Je ferai remarquer en passant que le verbe خشب, à la seconde forme, signifie *empaler*, et aussi, comme l'a observé M. Dozy, *crucifier* (*Glossaire sur le Bayano'l Mogrib*, *voc.* خشب); mais dans le second des passages cités par ce savant, l'adjectif verbal passif, dérivé de cette seconde forme, ne peut avoir le sens de *crucifié;* il doit plutôt signifier « ayant les pieds retenus dans une espèce de bloc ou billot de bois, analogue au كنده *cundeh* des Persans. »

[3] Cf. Dozy, *Glossaire sur le Bayano'l Mogrib*, t. II, p. 7; et cette phrase de Makkary : واقام شلوه على جذعه « Son cadavre resta sur sa croix, etc. » (édition de Leyde, t. II, p. 11, l. 13); et cette autre d'Ibn-Alathir : صلبه فسرق من الجذع « Le prince le fit mettre en croix; mais le cadavre fut enlevé de la croix. » (Tome VIII, édit. Tornberg, p. 302.)

ce cas-ci, et comme mon cheïkh ne me l'a pas expliqué, j'en conclus que lui aussi était dans l'incertitude à ce sujet; ce dont on ne doit pas s'étonner, vu que beaucoup de termes semblables ne sont plus compris. » On peut voir sur le terme *madiny* une note de feu M. Quatremère [1], d'après lequel cet adjectif est dérivé du nom de la ville de Madin, située dans l'Arménie, près du principal bras du Tigre. Enfin, dans une note du troisième volume (p. 91, note 38), M. Lane traduit un passage d'Ibn-Alouardy, où il est question des îles de Kharyan et Maryan, situées non loin de la côte de la province de Chihr, au sud-est de l'Arabie. Le savant anglais, trompé par une mauvaise leçon de son manuscrit, a lu Khartan et Martan. Mais ce qui prouve que la vraie lecture est celle de Kharyan oué Maryan, c'est la manière dont elle est transcrite dans les Mémoires d'Alphonse d'Albuquerque: *as ilhas* de Curia Muria [2]. Aussi sur les cartes les plus récentes ne trouve-t-on que la forme Curia Muria.

Ch. Defrémery.

Philosophie und Theologie von Averroës herausgegeben von Joseph Müller. (Tiré à part des *Monumenta sæcularia* de l'Académie de Munich.) Munich, 1859, in-4° (viii et 134 pages).

L'annonce de ce livre est un peu tardive; mais je n'en ai eu connaissance que très-récemment, et il est possible qu'il soit resté inconnu à d'autres que le sujet peut intéresser. M. Müller a fait, en 1857 et 1858, un voyage en Espagne, où il s'est occupé particulièrement des manuscrits arabes de l'Escurial, autant que le permettaient les difficultés que la paresse et la mauvaise volonté des bibliothécaires de cet établissement le permettent à un savant étranger. Il a publié, comme premier résultat de sa mission, le traité arabe de

[1] *Histoire des Sultans mamlouks*, t. II, 1re partie, p. 33.

[2] Cf. Quatremère, *Journal des Savants*, août 1843, p. 474, et la *Description des côtes méridionales d'Arabie*, par le capitaine S. B. Haines, trad. de l'anglais par J. Passama et J. de la Vaissière de Lavergne. Paris, 1849, p. 48, 49, 54 et suiv.

trois mémoires d'Averroës, qui se rapportent à un sujet commun, la liaison qui existe entre la philosophie et la théologie. M. Müller promet prochainement la traduction et les notes nécessaires à l'intelligence du texte.

Le même savant a publié, dans les Comptes rendus de l'Académie de Munich de 1860, sous le titre de *Moriscogedichte*, un extrait d'un manuscrit de l'Escurial, contenant le texte de trois poésies moresques, dans le dialecte espagnol mêlé d'arabe dont se servaient les Maures lorsqu'ils eurent perdu leur indépendance. M. de Sacy a le premier appelé l'attention sur cette partie de la littérature espagnole (*Notices et Extraits*, IV et IX), et M. de Gayangos en a traité plus en détail dans le *Memorial historico español*, vol. V, et dans sa traduction espagnole de l'histoire de la littérature espagnole par Ticknor. On lira avec plaisir les nouveaux documents que publie M. Müller, qui explique dans des notes et un appendice les mots arabes employés dans le texte, et le système de transcription de l'arabe en espagnol dont se sont servis les Maures. — J. M.

Die Grammatischen Schulen der Araber, von G. Flügel. Première partie. Leipzig, 1862, in-8° (xii et 265 pages).

Ce mémoire forme le numéro 4 du vol. II des *Abhandlungen* de la Société orientale de Leipzig. M. Flügel nous donne ici la première partie d'une histoire littéraire des écoles grammaticales des Arabes; il y traite des écoles de Basra, de Koufa et des grammairiens éclectiques, jusqu'à l'an 400 de l'hégire; il traitera des grammairiens de Baghdad dans la seconde partie. Il expose méthodiquement, et avec le plus grand soin, l'origine et le progrès des différentes écoles, classe les auteurs, donne un abrégé de leur vie, indique leurs ouvrages, leurs disciples et leur influence. L'auteur a mis par cette monographie, à l'aide d'une érudition aussi étendue que précise, pour la première fois, de l'ordre dans cette partie obscure de l'histoire littéraire des Arabes; on peut

y suivre la succession des travaux innombrables des Arabes sur leur grammaire, et mettre à sa place chacun de ces noms qui flottaient dans la bibliographie arabe de la façon la plus indistincte; il a même su donner un certain intérêt humain à un sujet qui ne promettait qu'une nomenclature de noms d'hommes et de titres de livres, pour la plupart oubliés. C'est un véritable modèle pour des travaux spéciaux de ce genre, dont nous avons encore grand besoin avant d'arriver à une histoire satisfaisante de la littérature arabe. — J. M.

Ten weeks in Japan, by G. Smith, Bishop of Victoria (Hongkong). Londres, 1861, in-8° (XVI et 459 pages, une carte et huit gravures sur bois

L'auteur de ce livre a fait une visite de curiosité au Japon, et a séjourné quelques semaines à Nagasaki, à Youkohama et à Jeddo. C'est un homme modéré, sensé et très-tolérant, qui rend agréablement compte de ce qu'il a vu; mais on ne peut pas s'attendre à beaucoup de nouveau d'une visite si courte et d'un voyageur ignorant de la langue. Il y a néanmoins quelques observations qui sont bonnes à recueillir. L'impression qu'il a reçue du pays et des habitants est très-favorable, et contraste avec celle que lui a donnée la tourbe européenne qui se jette partout sur les pays qui s'ouvrent au commerce et qui donne le ton aux établissements nouveaux, jusqu'à ce que des maisons sérieuses se fondent en assez grand nombre pour pouvoir tenir en bride ou expulser les aventuriers par trop peu scrupuleux. En revenant en Europe, l'auteur passe en Californie, où il s'intéresse naturellement, étant lui-même évêque en Chine, aux quarante mille Chinois qui y sont établis. Il y trouve, à son horreur, que le Gouvernement de cet État à moitié sauvage a fait une loi monstrueuse, selon laquelle le témoignage des Chinois n'est pas admis en justice, de sorte qu'on peut voler et tuer impunément des Chinois, aussi longtemps qu'il n'y a pas de témoin blanc. Il publie une lettre très-bien pensée et fortement écrite, qu'il a adressée à un juge du pays, sur

cette turpitude de la législation de gens qui se disent civilisés. — J. M.

Voyage archéologique dans la régence de Tunis, exécuté en 1860 et publié sous les auspices et aux frais de M. le duc de Luynes, par V. Guérin. Paris, 1862; 2 vol. in-8°.

M. Guérin a parcouru une grande partie de la régence de Tunis, et a recherché partout les restes de l'antiquité, surtout les inscriptions romaines, dont il a rapporté cinq cent trente-six, mais en partie très-frustes. Il a inséré ces inscriptions dans son ouvrage, et en a tiré la détermination de l'emplacement d'un assez grand nombre de villes antiques. Les archéologues s'empareront sans doute de ces inscriptions, que l'auteur paraît avoir estampillées et publiées avec le plus grand soin, et sauront en faire leur profit. Les orientalistes trouveront dans son ouvrage une copie très-exacte de la célèbre inscription bilingue de Thugga. Cette inscription se trouve aujourd'hui à Londres, où M. de Luynes l'a fait estamper, et la gravure qu'il en a fait exécuter pour l'ouvrage de M. Guérin la représente avec une grande perfection. Le monument lui-même, un des plus curieux de l'Afrique, et unique dans son genre, n'existe plus que dans un état très-ruineux, grâce au vandalisme européen, qui, sous prétexte de la science, détruit partout les objets d'étude qu'une succession de races barbares avait respectés. Voici ce que dit l'auteur de l'état où il a trouvé les débris de ce magnifique mausolée : « Il était aux trois quarts intact il y a dix-huit ans. Depuis cette époque, il a été en partie détruit par Sir Thomas Reade, alors consul général d'Angleterre à Tunis, qui en fit démolir toute une façade par les habitants de cette localité. Son but était d'enlever, afin de le faire scier en une tablette plus transportable, un énorme bloc engagé dans la façade orientale du mausolée. Ce bloc, en effet, était couvert de deux inscriptions, l'une punique, l'autre libyque. Pour le détacher de la façade dans laquelle il était incrusté, il fallait retirer préalablement tous les autres blocs qui étaient superposés à ce dernier;

mais comme les Arabes que Sir Thomas Reade employa à ce travail étaient dépourvus des moyens et des instruments nécessaires pour l'exécuter méthodiquement et sans nuire à l'ensemble du monument, ils précipitèrent du haut en bas ces blocs supérieurs, en les soulevant avec de forts leviers, et en tirant ensuite avec des cordes. Ces blocs, en tombant du sommet de l'édifice, brisèrent dans leur chute les angles des assises inférieures, l'ébranlèrent lui-même en partie, et accumulèrent alentour un monceau de débris gigantesques, qui ne permettent plus maintenant de pénétrer dans l'intérieur des chambres d'en bas... Parmi les blocs épars, pêle-mêle entassés, qui obstruent les abords du monument, j'ai aperçu, du côté droit, le tronc d'une statue de femme ailée; la tête, les bras et les jambes manquent; j'ai remarqué aussi sur un bloc un haut relief représentant un char, traîné par quatre chevaux. Le conducteur qui les dirige est très-mutilé », etc. (Vol. II, p. 120 et suiv.)

Toute cette dévastation a eu lieu pour enlever une inscription qu'il aurait suffi d'estamper, de photographier, et de faire graver aussi exactement que possible, pour répondre aux besoins de la science. On comprend parfaitement que l'on emporte de Ninive des bas-reliefs que l'exposition à l'air aurait bientôt détruits, et que les paysans n'auraient pas manqué de convertir en chaux, comme ils avaient fait de tout ce qu'ils ont trouvé avant les fouilles de M. Botta. De même, rien n'est plus louable que le soin qu'a eu M. Newton de recueillir et de transporter à Londres tous les restes sculptés du mausolée d'Halicarnasse qu'il a pu retirer d'un monceau de ruines; mais qu'on se permette de détruire un monument parfaitement solide et que rien ne menace, pour pouvoir scier une inscription, est un acte de barbarie qu'on ne saurait assez dénoncer au monde civilisé. — J. M.

JOURNAL ASIATIQUE.

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1862.

TABLE DES MATIÈRES

DES

QUATRIÈME ET CINQUIÈME SÉRIES.

Nota. Pour faire suite aux deux séries précédentes, qui étaient désignées dans la Table des matières par les lettres A et B, on a désigné ici par le lettre C la quatrième série et par la lettre D la cinquième. Le chiffre romain indique le volume, et le chiffre arabe la page.

A

B

C

D

E

G

H

I

J

K

L

M

N

O

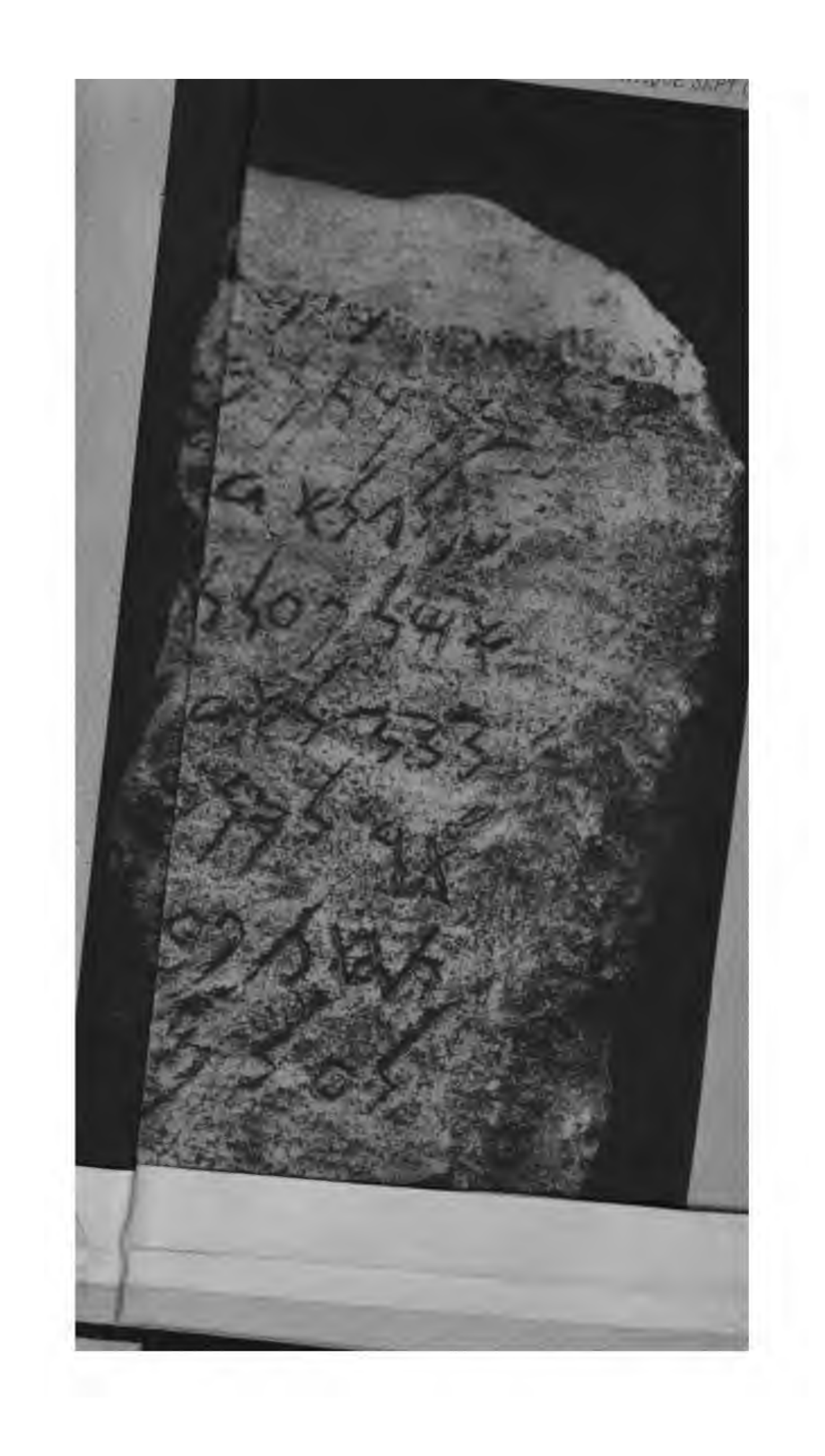
P

Q

R

S

T



U

V

W

X

Y

Z

